
3 1761 03620 8551

L'Art de Michelet

dans

son œuvre historique

(jusqu'en 1867)

L'ART DE MICHELET

DANS

SON ŒUVRE HISTORIQUE

(JUSQU'EN 1867)

par

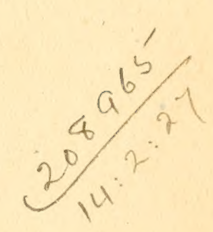
LUCIEN REFORT

Docteur ès Lettres

Professeur au Lycée Carnot

« Le style n'est qu'un mouvement de l'âme. »
(MICHELET.)





PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE ÉDOUARD CHAMPION

Librairie de la Société de l'Histoire de France
et de la Société des Anciens Textes

5, QUAI MALAQUAIS

—

1923

A MON MAITRE

FERDINAND BRUNOT

HOMMAGE AFFECTUEUX

EXPLICATION DES ABRÉVIATIONS

I. H. U. — *Introduction à l'Histoire universelle.* (2e édition, Hachette, 1834.)

P. H. M. — *Précis d'Histoire moderne.* (3e édition, Hachette, 1832.)

H. R., I et II. — *Histoire Romaine.* (Hachette, 1833 ; réimpression de la 1re édition.)

M. A., I-VI. — *Histoire de France au Moyen âge.* (1re édition, Hachette, 1833-1844.)

R. F., I-VII. — *Histoire de la Révolution française.* (1re édition, Chamerot, 1847-1853.)

H. F., VII-XVII. — *Histoire de France (Renaissance et Temps modernes).* (Edition définitive, Flammarion.)

PRÉFACE

On s'est souvent préoccupé de Michelet historien et de Michelet philosophe ou, comme on a dit, « naturaliste ». De l'écrivain, on ne se soucie que médiocrement ; tout au plus s'est-on borné à signaler son goût des images, du mouvement et du rythme dans la phrase. La syntaxe de Michelet, d'une part, sa langue et son vocabulaire, d'autre part, méritent mieux qu'un examen rapide et superficiel. On pourrait presque affirmer que, pour un homme comme lui, l'étude grammaticale du texte est susceptible, à elle seule, de nous apporter sur sa véritable personnalité des indications aussi précieuses (sinon plus) que l'histoire de ses idées. Sa façon d'écrire reste le reflet exact de ses sensations. Son style, c'est la spontanéité même. Il en est de même de son vocabulaire : on en a vanté la richesse et l'extrême variété. Rien d'étonnant à cela : Michelet n'a pas plus de prévention au regard du lexique qu'au regard de la syntaxe ; il prend ses mots partout où il les trouve, fût-ce en dehors de l'Académie, dont il n'a cure.

Je n'ai pas voulu donner un jugement d'ensemble sur l'œuvre de Michelet, et ceci n'est pas autre chose qu'un simple répertoire des faits de langue et de syntaxe qu'une lecture attentive permet de constater. L'examen en question ne s'adresse d'ailleurs qu'à ce qui constitue vraiment l'œuvre solide et importante de Michelet : *Histoire romaine, Moyen âge, Révolution française, Renaissance* et *Temps modernes*. De tout ce qui n'a été qu'ouvrage de polémique ou d'imagination pure, il ne sera nullement question ici. L'étude des procédés stylistiques ne saurait présenter un intérêt réel que si on la poursuit dans une œuvre suivie, de longue haleine, manifestation de la vie profonde de l'individu. Or, c'est à son œuvre historique (de 1833 à 1867) que nous devons la vraie révélation du caractère de Michelet et de son vrai talent d'artiste.

Ce répertoire, je me suis efforcé de le faire aussi complet que possible ; on ne s'étonnera donc pas du nombre consi-

dérable de citations. Quiconque s'intéresse au style de Michelet y trouvera des renseignements utiles. La règle à laquelle je me suis toujours astreint a été de ne rien avancer qui ne soit vérifié par des faits dont il est aisé de contrôler l'exactitude : ce sont eux qui parlent, et non moi.

De ces faits, ce qui se dégage avant tout, c'est une impression de sincérité absolue de la part de Michelet. Rien de plus personnel que sa manière d'écrire, de moins assujetti aux caprices d'une mode passagère ou aux injonctions d'un traditionnalisme étroit. Il subit assez peu l'influence des hommes et des époques, et l'on peut affirmer en principe que les lectures d'une part, les fréquentations d'autre part, n'ont jamais eu sur lui une action suffisante pour fausser ou amoindrir son tempérament d'artiste. En somme, il a pu s'attacher successivement à des thèmes bien divers, sans que jamais sa manière d'écrire ait cessé d'attester l'originalité qui lui est propre. Est-il classique ? Est-il romantique ? Il est surtout Michelet, restant au XIXe siècle ce qu'est resté Saint-Simon au XVIIIe, un indépendant, comme disent les artistes dans leur argot, un « fauve » qui ne se soucie pas de grand'chose et marche à son but, ne s'embarrassant que de ses émotions, qui sont intenses.

Et cependant, la lecture de certaines pages peut faire penser au XVIIe siècle, comme aussi d'autres évoquent la vision d'un Hugo. C'est que Michelet a pris quelque chose aux deux écoles. En tant que lettré, il s'est souvenu des procédés de la langue classique ; je dirai plus, il semble parfois les avoir pastichés, et cela parce qu'il y trouvait des moyens commodes d'exprimer rapidement sa pensée. Toutes les constructions archaïques auxquelles vont ses préférences gardent un caractère commun de force et de brièveté.

De là à conclure que notre auteur est un imitateur des classiques, il y a loin. Sa personnalité envahissante, tyrannique, d'une spontanéité que rien ne saurait arrêter, n'eût pu s'accommoder de la pondération élégante et de la froideur calculée qui constituent la mentalité classique.

Tout autrement se pose la question de l'influence romantique. Un homme d'une sensibilité ardente, d'un sens artistique affiné, en qui ses origines, par surcroît, n'avaient pas considérablement développé le respect servile des traditions, ennemi par nature de tout ce qui sentait la règle, l'école, le poncif, un tel homme, écrivant et pensant en pleine mêlée romantique, ne pouvait pas résister au grand mouvement

littéraire d'alors. Michelet reste, sinon un écrivain romantique, au moins un tempérament romantique. On doit s'attendre à retrouver chez lui la plupart des dogmes, nous dirions presque des marottes qui apparaissent comme les éléments primordiaux de la définition romantique : son enthousiasme naïf à l'égard de l'Allemagne, son aptitude remarquable à associer dans un même concept le laid et l'éthéré, à concevoir une esthétique du vulgaire tout aussi bien que du sublime, son admiration profonde pour le Moyen âge, le gothique, sa foi dans tout ce qui était l'Idée ou le Progrès, — car il a eu, à la façon de Hugo, sa Légende et son Plein Ciel, — enfin, et surtout, sa vision qui transfigure et colore toutes choses, tout cela sans doute est romantique.

Romantique, il l'est surtout par son aptitude (au moins aussi remarquable que celle de Victor Hugo) à tout concevoir sous la forme de symboles (1). Cette habitude de substituer l'image à l'idée lui a valu les louanges les plus hyperboliques, comme les plus âpres critiques (2). Selon que ses lecteurs se placent au point de vue artistique ou historique, ils sont tentés de voir dans son œuvre la plus poétique évocation, et la moins objective résurrection (3). Sans aller jusqu'à dire que Michelet est incapable de penser (4), on peut croire qu'il doit infiniment plus à sa sensibilité qu'à sa faculté de raisonnement. Au reste, peu nous importe ici sa valeur en tant qu'historien ; je ne veux m'occuper que de l'artiste ; et personne ne saurait avoir l'ingénuité de mettre en doute ses qualités à cet égard (5). Comme tous les grands poètes, il nous entraîne et nous retient dans une féerie qui, tour à tour, éblouit ou épouvante (6).

---

(1) Cf. Henri Heine: « Michelet répugne aux pensées qui ne portent pas le vêtement du symbole. » Cité par M. Lasserre: *Le Romantisme français*, p. 393.

(2) « Quand il ne matérialise pas, il ne pense pas. La sensation fait, non pas toute, mais (ce qui est pis) presque toute la substance de sa pensée... (Lasserre, *Romantisme français*, p. 375) ; et plus loin *(ibidem)* « Michelet, finalement, se rabat sur l'image et la métaphore, les prolongeant, les raffinant pour y faire rentrer les lambeaux de pensée qu'il n'est pas parvenu à rassembler. »

(3) Lasserre (*Romantisme français*, pp. 370-371), conteste l'exactitude du mot « résurrection » appliqué à l'œuvre de Michelet, en tant qu'historique.

(4) Montégut : « Dès qu'une idée cesse de se manifester à lui sous une forme sensible, elle lui échappe. » Cité par Lasserre, loc. cit., p. 375.

(5) Je signale, seulement pour mémoire, qu'on s'y est parfois appliqué sans succès. Cf. Nerthal : *Michelet* (pp. 137-142).

(6) Cf. ce que dit M. Heine du *Moyen âge* : « C'est tout le Moyen âge rêveur qui vous regarde de ses yeux profonds, douloureux, avec son sourire de spectre, et l'on est presque effrayé par la criante vérité de la couleur et des formes. » (*Lutetia*, lettre LVI, 1er juin 1843) cité par Lasserre (*Romantisme*, p. 387).

Au reste, le romantisme de Michelet, comme je le disais plus haut, apparaît moins comme le résultat d'une influence que comme l'exigence d'un tempérament. Pour peu que l'homme perde les qualités qui font la poésie, je veux dire l'idéalisme et la sérénité du rêve, l'œuvre perd sa physionomie romantique. Et ce sera la seconde conclusion : le style suit l'évolution de l'homme. L'œuvre de Michelet, c'est l'histoire d'une passion (l'amour d'un peuple). Trois stades dans cette passion : c'est d'abord la douceur de l'idylle ; ce peuple, il l'entrevoit, le devine à travers le halo un peu flou du Moyen âge. Le dur visage de Jacques n'est pas encore menaçant au-dessus de son sillon, il n'aperçoit que la figure souriante et fine de Jeanne. *Le Moyen âge* est une rêverie gothique, d'un beau et large symbolisme. Puis l'âge héroïque, la rêverie devient action. La sombre épopée de la Révolution remplace le poème du Moyen âge.

Cependant, on peut remarquer qu'en ce qui concerne les procédés de l'écrivain, cette évolution reste assez lente, et, dans l'ensemble, il n'y a pas de différence essentielle entre *Moyen âge* et *Révolution*. Les qualités poétiques du premier se retrouvent dans la seconde; symbolisme encore spontané, quoique en général moins éthéré et de coloris plus sombre. Surtout, l'expression sera plus dure, plus volontiers réaliste, la phrase déjà moins souple.

Enfin les onze derniers volumes marquent l'achèvement de cette évolution : elle ne sera complète que vers 1860 (le tome XI de l'*Histoire de France* est de 1861), et les tomes VII, VIII, IX, X de cette Histoire, échappent encore en partie aux graves exagérations des derniers volumes. Pour ceux-ci, l'exaspération peut toucher au délire. Toute mesure disparaissant, les qualités se raréfient, les défauts s'accentuent. Une syntaxe de plus en plus révoltée, des images plus heurtées; la musique instinctive de la phrase fera place à une recheche calculée de la cadence à effet. Le réalisme, les trivialités augmenteront; surtout la phrase s'essoufflera, deviendra souvent haletante; le style des derniers volumes est celui d'un homme emporté par la passion, et le plus souvent par la colère (1). Prévenu contre le XVIIe et le XVIIIe siècles, il ne les aborde que pour y constater la lente décomposition d'une société usée,

(1) L'examen graphologique des manuscrits pourrait donner lieu à quelques remarques intéressantes : on est frappé des différences qui existent entre l'écriture des feuillets de l'*Histoire romaine*, par exemple, écriture à peu près moulée, presque appliquée par endroits, un peu molle et lâche, et l'écriture des cahiers de *la Révolution* ou des derniers volumes, rapide,

condamnée à mourir, rongée jusqu'à la moelle. Emporté par une sorte de névrose d'un genre particulier, il se complaira de plus en plus dans les évocations d'une brutalité, d'un érotisme excessif, trop souvent même (disons le mot), dans une scatologie que la passion ne parvient guère à excuser. L'exagération du procédé se porportionne à la violence du sectarisme. Les procès de sorcellerie (Louviers, Gauffridi, La Cadière), les désordres de rois, les intrigues de prêtres, fourniront à sa haine aveuglée un aliment facile, et, dans plus d'un cas, l'histoire se verra réduite aux proportions d'une chronique mesquinement scandaleuse. Aucun mot, si bas, si gros soit-il, ne lui répugnera, et cet excès regrettable, cette régularité dans l'insulte ou la moquerie, ne sera pas sans donner à la lecture des derniers volumes une fâcheuse monotonie.

Michelet a la candeur d'un poète, l'indépendance d'un révolté, l'oreille d'un musicien. D'où trois points de vue à examiner :

1° Comment il a observé, vu, dépeint la réalité. Je me suis attaché à préciser d'abord ce qui conditionne l'expression proprement dite :

Le désir d'obtenir une précision à laquelle il n'atteint presque jamais du premier coup l'amène à juxtaposer deux ou plusieurs synonymes, ce qui, à la fin, peut dégénérer en manie sans utilité.

D'autre part, une tendance à l'ironie, même familière.

En troisième lieu, le sens du pittoresque. L'expression de Michelet est le plus souvent en fonction d'une image.

Ceci amène naturellement à étudier les modalités essentielles du symbolisme de Michelet et de son instinct poétique.

Enfin cette notation du réel peut porter sur les individus ou sur les ensembles. A côté de l'observateur et du poète, il convenait d'envisager le peintre.

2° Après avoir étudié les éléments de l'idée, il y a lieu d'examiner les caractéristiques de la forme. Michelet, sous ce rapport, garde l'attitude d'un indépendant, et la syntaxe ne représente guère autre chose à ses yeux qu'un cadre complaisant, qui s'élargit et se disloque au gré de la pensée qu'il doit contenir.

---

fiévreuse, aux caractères à peine formés, et le plus souvent sans lien entre eux, les lettres terminales des mots, les *e*, les *s*, représentés par un point. J'y ajouterais les traits qui biffent, tirés très droit, sans un tremblement, d'une plume qui dut grincer, se terminant souvent en une éclaboussure.

3° Michelet possède un sens profond et affiné du rythme. Et, à défaut d'autre moyen syntaxique, le rythme lui servira à interpréter les vibrations d'une sensibilité infinie.

En résumé, les trois premières parties ont pour but d'essayer de définir la « manière » de Michelet dans les premières œuvres (*Moyen âge* et *Révolution*), c'est-à-dire dans celles qui permettent seules de saisir au vrai ses grandes qualités d'artiste.

4° La quatrième partie, au contraire, n'a trait qu'aux onze derniers volumes de l'*Histoire de France* (Renaissance et temps modernes). Je me suis attaché à y souligner les exagérations et les modifications parfois importantes que subissait cette « manière » dans les volumes en question.

Pour *le Moyen âge* et *la Révolution*, il m'a semblé indispensable d'adopter le texte de l'édition originale. Les références renvoient donc à cette édition. C'est la seule qui donne la pensée première de Michelet, celle qui n'a pas encore été défigurée par les passions qui suivront. Les éditions postérieures, en particulier la réimpression de 1879 (Marpon) et l'édition définitive, offrent parfois des corrections, des suppressions, des renvois en note, infimes, la plupart du temps, mais qui peuvent aussi, dans certains cas, suffire à fausser la signification d'une expression, la portée d'une image, la cadence d'une phrase.

Si beaucoup de ces modifications semblent dues à des mains étrangères, soucieuses de rétablir la correction grammaticale, il en est d'autres dont Michelet apparaît comme le seul responsable, et ce sont les plus importantes. Pour les onze derniers volumes de l'*Histoire de France*, j'ai cité dans l'édition définitive de Flammarion, quitte à signaler au passage les divergences avec l'édition originale.

Paris, janvier 1923.

PREMIÈRE PARTIE

Comment Michelet voit et note la réalité

SECTION A

L'Observateur

CHAPITRE PREMIER

La synonymie

Abus de la synonymie chez Michelet. — Peut-on l'expliquer ? — Tantôt elle n'est qu'un pléonasme. — Tantôt elle équivaut à un développement. — L'allitération. — L'assonance.

L'abus de la synonymie est poussé chez Michelet à un tel point qu'on est amené à se demander s'il y a là autre chose que du procédé. Il arrive à tous ceux qui écrivent de sentir la nécessité du synonyme pour donner à leur expression plus d'exactitude. Chez Michelet, c'est un besoin, une règle qu'on pourrait qualifier d'absolue, et fatalement, bientôt, une manie. Peut-être faut-il en chercher l'explication dans le tempérament de l'écrivain : quand d'autres pèsent mûrement, avant d'écrire, l'expression qui conviendra, Michelet, lui, ne saurait s'astreindre à cet examen préliminaire ; mû par une inspiration presque toujours soudaine, il semble impatient d'affirmer sans délai l'idée qui lui vient, puis, comme elle ne le satisfait pas complètement une fois écrite, il la reprend sous une autre forme, pour la préciser ou l'élargir, l'enrichissant d'adjonctions successives jusqu'à ce qu'il la juge suffisante.

D'un autre côté, une idée s'élabore dans son esprit sous forme d'un tableau, d'une vision, peu susceptible d'être enfermée dans les limites étroites d'une formule unique. Il en est de son œuvre comme de ces peintures où les effets s'obtiennent par superpo-

sition de tons. Procédé assez naturel chez un imaginatif, lorsque, ne se contentant plus de sa vision, il veut s'aviser de définir. La lecture de Michelet donne un peu l'impression d'un homme qui, sans avoir l'esprit extrêmement précis par nature, cherche la précision, l'obtient par l'accumulation des détails, parfois aussi s'en donne seulement l'illusion.

Je voudrais essayer d'examiner les divers aspects de cette synonymie. Je l'appellerai simple, quand elle consiste dans la réunion de plusieurs mots de signification analogue ou semblable (entre lesquels, au moins, on ne peut noter que des nuances très légères). C'est la forme la plus banale, la moins utile aussi, et, neuf fois sur dix, pléonastique. Le type de ce pléonasme est fourni par l'*Histoire Romaine* (« le plébéien, nouveau riche, acquéreur récent » [H. R., I, 183]), ce qui prouve que ce n'est pas une habitude stylistique contractée à la longue, mais bien un instinct primitif de l'écrivain. Pour ma part, je ne vois pas autre chose qu'une redondance dans des locutions comme celles-ci : « Il revint à Paris, *soûl de plaisirs, las de fêtes.* » (M. A., IV, 52.) *Le Moyen âge* en offre à foison : « Philippe le Bel, charitable et aumônier » (III, 229); — « cette conscience timorée et inquiète » (II, 580); — « des hérétiques, des mécréants, des ennemis de Dieu (II, 557) (1). — *La Révolution* n'en est pas moins riche (2).

Il est assez curieux de remarquer que certaines notions surtout ont fourni la matière de cette synonymie. On retrouve là un genre d'obsession analogue à celles que nous offrira le symbolisme. On a ici des « séries », dont voici quelques spécimens : « Son compère, compagnon et ami. » (M. A., VI, 13) (3). Le groupe « nécessaire et fatal » se trouve à maintes reprises (4). L'idée

---

(1) Le mot *mécréant* appelle d'ordinaire celui d'*hérétique*. Cf. M. A., II, 419.

(2) « Lille était en sûreté, sur ses gardes, et en défense » (R. F., V, 451) ; — (les Girondins) « restés nets, purs et loyaux » (V, 535) ; — « tous les passages *pleins et combles* d'un peuple prodigieusement exalté » (II, 403) ; — leur goût naturel de satisfaire, de plaire et de contenter » (VII, 377, note) ; — « des tours, passes et détours » (III, 251) ; — « laquelle, à la fin de cette mortelle bataille, se trouve avoir absorbé l'autre, incorporé, assimilé ? » (I, introduction, XLVIII) ; — « on abonde en restrictions, distinctions, exclusions » (I, préface, IX).

(3) « N'était-il pas leur ami et compère ? » (M. A., VI, 6.) — Cf. l'exemple approchant « son père et créateur » (R. F., V, 63). Et une série voisine, qui pourrait porter la rubrique « précepteur ». Je n'en ai aucun exemple dans *le Moyen âge*. Elle est particulière à *la Révolution*, et, d'ailleurs, elle y est toujours appliquée à Robespierre : « son meneur, directeur, inspirateur ordinaire » (V, 468) ; — « son précepteur et pédagogue » (V, 65) ; — (Robespierre) « pédagogue et maître d'école, régent des Jacobins » (III, 470) ; — (le même Robespierre) « maître, docteur et pédagogue » (V, 259).

(4) « Cet esprit d'opposition qui était, ce semble, nécessaire et fatal en Angleterre » (M. A., II, 190) ; — « la terre quiritaire passe avec la lance, du

d'affaiblissement, ou de néant, est le plus souvent traduite par une suite pléonastique (1). Le mot « local » est le prétexte d'une série du même genre (2) : « L'esprit féodal, local, provincial » (M. A., III, 233) ; — « la vie locale, particulière » (M. A., II, 127) (expression opposée à « l'esprit général, universel »). De même encore les mots *convoitise* et *concupiscence* (3).

La synonymie peut être double. Dans une suite de noms, ou de verbes, par exemple, que l'écrivain accole à chaque nom une épithète, ou à chaque verbe un régime, ces épithètes (ou ces régimes) forment entre eux une synonymie parallèle à la première, et la renforcent. En voici quelques types des plus fréquents:

A) — Chaque terme se compose de deux noms unis par une conjonction. — « C'est une triomphante éruption de vie, une revanche de la sensualité, une insurrection de la nature » (M. A., III, 18) (4) ; — « la monotonie d'un sol sans accident, d'un climat

---

père au fils, succession nécessaire et fatale » (H. R., I, 145) ; — « du moment où le fils peut échapper à la puissance du père, il n'est plus son héritier nécessaire et fatal » (H. R., I, 182). Cf. R. F., VII, 472. Rarement l'expression est modifiée. Je relève cependant : « une régularité inévitable et fatale » (M. A., II, 2) ; — et : « le déchirement infaillible et nécessaire de l'empire anglais » (M. A., II, 465). — La notion de discorde donne lieu à une série intéressante, dont la « clef » est le mot « discorde » ou « hétérogène ». Il y a lieu, en effet, de remarquer dans ces séries, le plus souvent (je ne dis pas toujours), la prédominance du même mot qui appelle la synonymie : « La matière, essentiellement divisible, aspire à la désunion, à la discorde » (M. A., I, 433) ; — « le désordre profond, la discorde obstinée d'éléments hétérogènes » (M. A., I, 432 ; — « toutes les oppositions, toutes les haines et les discordes » (M. A., II, 378) ; — « le déchirement et le divorce des parties hétérogènes » (M. A., I, 352) ; — « la contre-Révolution dissidente discordante » (R. F., II, 148), qui s'oppose exactement à la définition de la Révolution « harmonique et concordante » (R. F., II, 148). — Cf. enfin . « l'incompatibilité d'humeur, la discorde, le divorce permanent » (M. A., V, 394).

(1) Cette fiction royale, cette ombre, ce néant, ce vide » (R. F., III, 118). — Cf. M. A., IV, 56 ; « une ombre, une forme vide » (M. A., II, 212), et, sous des aspects différents . M. A., II, 123-124 ; R. F., V, 547.

(2) « Les époques barbares ne présentent presque rien que de local, de particulier, de matériel » (M. A., II, 129). Cette confusion volontaire du matérialisme et du particularisme qui étonne est expliquée par Michelet à la même page : « L'homme individuel est matérialiste, il s'attache volontiers à l'intérêt local et privé » (M. A., II, 129).

Je rapporte enfin, à titre de curiosité, un exemple qui consiste dans le rapprochement des deux comparatifs *moindre* et *plus petit*. L'écrivain joue sur les deux mots, au point de les échanger l'un pour l'autre : « L'Assemblée se survivait à elle-même, chaque jour moindre de nombre, plus petite d'aspect et de dignité » (R. F., III, 189). On s'attendrait à voir les deux épithètes dans l'ordre inverse.

(3) « Ce monde d'intérêt et de convoitise » (M. A., V, 118) ; — « ce monde de convoitise et de concupiscence » (M. A., V, 110) ; — la sensualité, la concupiscence (M. A., V, 110).

(4) Michelet confond habituellement sensualité, plaisir, nature, en tant que symbolisations de la même idée : vie libre et intense. « Le génie de

sans saison, d'un ciel sans soleil » (M. A., IV, 321) ; — « c'était une lutte de corruption, une bataille d'argent » (M. A., III, 48). — Par cela seul que cette volonté est dans un corps, cette âme dans une enveloppe, ce Dieu dans un homme » (M. A., II, 641) (1).

B) — Il n'y a pas toujours nécessairement parallélisme exact. Il peut arriver, par exemple, que les termes 1, 2, 3 de la série A répondent respectivement aux termes 3, 2, 1 de la série B. « Les plébéiens constituaient dans Rome le principe d'extension, de conquête, d'agrégation ; les patriciens celui d'exclusion, d'unité, d'individualité nationale » (H. R., I, 134). L'avantage de ces constructions dissymétriques est d'enlever à l'expression sa monotonie : « Rien ne réconciliera l'esprit et la matière, la chair et l'esprit, la loi et la nature » (M. A., II, 177).

C) — Plusieurs groupes composés chacun d'un verbe et de son régime s'opposent terme pour terme. — « Le grain germera de terre, la vie du tombeau, Dieu de la nature. Au souffle du printemps soufflera l'Esprit » (M. A., II, 664). — « C'est entreprendre la chose difficile et contradictoire entre toutes, vouloir régler l'inspiration, déterminer l'illumination, constituer le délire ! » (M. A., II, 535.)

D) — Plusieurs groupes composés d'un nom et d'un adjectif épithète. — « La poésie chevaleresque, éprise de la force individuelle, de l'orgueil héroïque..... » (M. A., II, 645-646). Cette construction est assez rare. Il peut ne pas y avoir parallélisme exact, et le dernier terme peut être prolongé, par exemple : « Le génie de la Bretagne, c'est un génie d'indomptable résistance et d'opposition intrépide, opiniâtre, aveugle » (M. A., II, 9).

La synonymie n'apparaît pas toujours sous la forme élémentaire, c'est-à-dire composée d'éléments qui sont, à peu de chose près, sur le même plan. Très souvent, chaque terme, en progrès sur celui qui le précède, lui ajoute une aggravation. Dans une expression comme celle-ci : « L'âpreté critique, polémique, guerrière, de la Franche-Comté et de la Lorraine » (M. A., II, 122), on peut établir une gradation : *critique* implique l'idée de jugement contradictoire, donc de lutte *(polémique)*, laquelle, s'exaspérant, peut devenir germe de guerre *(guerrière)*. De même, « le mouvement, l'attaque, la conquête » (M. A., I, 2), sont en

---

nos Celtes... est fort et fécond, et aussi fortement incliné à la matière, à la nature, au plaisir, à la sensualité (M. A., I, 147) ; — (Henri Plantagenet) avait reposé son cœur dans le plaisir, dans la sensualité, dans la nature (M. A., II, 382).

(1) C'est de beaucoup le mode le plus fréquent : « Mais tous les vents battaient contre, de l'Orient et de l'Occident, de l'Asie et de l'Europe, du passé et de l'avenir » (M. A., II, 420).

progression ascendante, tout comme l'individualité, d'où procède l'originalité, condition première du lyrisme (1).

Est-ce une banale superfétation d'écrire : « maudit, abominable, infâme » ? (M. A., vi, 276.) Et doit-on mettre au même niveau l'homme dont on parle avec haine (maudit), celui à qui l'on refuse la participation aux traditions ancestrales (abominable), celui enfin dont on craint même de prononcer le nom (infâme) ? De telles associations dénotent toujours une certaine recherche, souvent de la finesse. Ainsi : attache, enchaînement, union, sont des nuances subtiles d'une même idée, la dernière impliquant une particularité morale que ne signifient pas nécessairemnt la seconde, ni la première (2). Le passage suivant développe plus nettement encore le même thème :

« L'esprit seul a droit d'unir. Seul, il *comprend,* il embrasse, et, pour tout dire, il aime » (M. A., i, 433).

L'intérêt augmente quand la progression aboutit à un mot d'esprit : « L'Assemblée, moins la langue, devenait paralytique. La Montagne criait, la Gironde plaidait, Barrère pérorait, Robespierre prêchait. Rien ne se faisait. » R. F., v, 362.) C'est une loi de l'Histoire : « un monde qui finit, se ferme, et s'expie par un saint » (M. A., i, 353).

Exceptionnellement, les termes de l'énumération sont associés en progression décroissante (3).

Dans certains cas, la synonymie équivaut à tout un développement : il suffit que le premier terme ait le plus de généralité, qu'il soit comme le thème initial, les termes suivants se bornant à l'illustrer, comme les exemples illustrent la règle. Par exemple, Michelet, ayant posé en principe le règne du prêtre, le définira

---

(1) « C'étaient, en effet, les plus disciplinables des Barbares, ceux dont le génie était le moins individuel, le moins original, le moins poétique » (M. A., i, 309). Les exemples abondent, j'en choisis quelques-uns : « Bien loin de m'en écarter (de mon sujet), j'y entre au contraire davantage, j'y descends, j'y pénètre » (M. A., ii, 664) ; « la pierre est devenue pain, le pain est devenu Dieu, la matière esprit, le jour où le sacrifice les a honorés, justifiés, transfigurés, transubstanciés » (M. A., ii, 662) ; « heure solennelle où la féodalité, au bout d'un règne de mille ans, abdique, abjure, se maudit » (R. F., i, 213). Cf. se démentir, s'abjurer, se renier (R. F., ii, 69). « Voilà comment elle est devenue, notre Révolution, solide, durable, éternelle » (R. F., iii, 227) ; — « l'art vient ainsi terminer, fermer une civilisation, la couronner, la mettre glorieusement au tombeau » (M. A., iii, 57). L'original de cette phrase est dans le Discours d'ouverture du 9 janvier 1834, cf. p. 65, note.

(2) « La conquête peut attacher ensemble, enchaîner des parties hostiles, mais jamais les unir » (M. A., ii, 128).

(3) « La Bastille de Paris... fut, entre toutes les bastilles, exécrable, infâme et maudite » (R. F., i, introduction, cxvii). — « L'excès des émotions avait brisé, humilié, découragé la raison » (R. F., vii, 365).

ensuite par deux de ses actes, les plus importants, la conversion et la juridiction, l'emprise sur l'âme et sur le corps : « Pendant que les prêtres règnent, convertissent et jugent. » (M. A., I, 321.)

Ailleurs, l'idée abstraite d'amoindrissement est différenciée en ses deux aspects, qui la résument, amoindrissement physique (affaibli), amoindrissement moral (découragé) (1).

Nous arrivons enfin à la forme de synonymie la plus large, et, en apparence, la plus arbitraire. Le mot même de synonymie pourra sembler impropre ici. Cela consiste à associer des idées, différentes en soi, opposées, et dont rien ne semble devoir légitimer le rapprochement, mais entre lesquelles l'écrivain établit complaisamment un lien, fragile parfois, nous devons l'avouer. Un cyclope, un ogre, une gargouille, ces trois mythes à tous égards bien différents, offrent pourtant un point de ressemblance : la Force malfaisante à qui rien ne résiste. Il n'en faut pas davantage pour que Michelet en fasse des mots synonymes : « C'est le cyclope, l'ogre, la gargouille dévorante de la Seine » (M. A., III, 108). Le juif, le sorcier, l'assassin, n'ont sans doute rien de commun. Pour notre auteur, ce sont les trois incarnations d'une même personnalité, l'homme du mal : « L'homme du mal, le juif, le sorcier, l'assassin » (M. A., IV, 57). Bicêtre, comme réceptacle de tous les déchets, de toutes les plaies, morales ou physiques, reçoit la triple dénomination, qui n'en fait qu'une : « épouvantable égout, prison, hôpital » (R. F., I, 81-82). Ainsi s'expliquent nombre de rapprochements imprévus, d'autant plus intéressants qu'ils étonnent davantage : « Tout fugitif, tout bandit, tout serf courageux » (M. A., I, 394), en d'autres termes : tout paria. « Le pieux roi de France, qui ne demandait qu'à se soumettre et croire, fut, de bonne heure, forcé de lutter, de douter, de choisir » (M. A., II, 633). Suppléons en chacun de ces mots le sens : *libre arbitre*; considérons que lutte, doute, choix, affirment également l'esprit d'indépendance de l'individu, et nous trouverons naturel que Michelet les ait rapprochés.

C'est donc par une sorte de besoin instinctif que Michelet recourt à la synonymie. D'abord, désir de précision, puis, à la longue, l'habitude dégénère en manie (le mot n'est pas trop fort); on en arrive à se demander si l'écrivain n'a pas cherché là une élégance, et trop nombreux sont les cas où il est impossible

---

(1) « Triste et incertaine retraite d'une armée amoindrie, affaiblie, découragée » (M. A. II, 574).

— Cf. le même procédé, dans R. F., II, 299. Après avoir donné *a priori* le thème : simplicité, il le développe dans deux exemples particuliers, la femme, le paysan borné : « le prêtre, qui dénonce le peuple aux simples, aux femmes, à la Vendée » (R. F., II, 299).

d'invoquer une utilité stylistique réelle. Rechercher des analogies de sens, rien de plus légitime, quoique fatigant à la lecture, si cela devient trop fréquent. Ce qui est plus grave et moins utile, c'est l'analogie de forme. J'ai déjà remarqué incidemment ce goût du jeu de mots chez Michelet. C'est enfantin, peu digne d'un écrivain de sa valeur, et cependant il faut bien reconnaître la complaisance (souvent regrettable) avec laquelle il affectionne les mots qui se ressemblent. Synonymie ? Non, mais bien plutôt allitération et assonance.

Dans la majorité des cas, il est impossible de trouver à de tels groupements une raison logique. Amusements de rhéteur plutôt qu'expression d'une pensée profonde, ils sont là uniquement pour l'œil et pour l'oreille, et je n'insisterais pas sur ces fantaisies si leur abondance n'indiquait un véritable parti pris.

Voici, résumés dans le tableau suivant, les modes les plus habituels de ces allitérations, que l'on peut distinguer en deux catégories, selon qu'il y a synonymie ou non.

A) — MOTS QUI SE RESSEMBLENT A LA FOIS PAR LA FORME ET PAR LE SENS

1° Analogie du radical étymologique

Ces *bannis* ou *bandits* (M. A., II, 169) ; — un *banni,* un *bandit* (H. R., I, 89) ; — de *cœur* et de *courage* (M. A., VI, 241) ; — à l'*égalité,* à l'*équité* (M. A., I, 111) ; — à l'*égalité,* à l'*équité* (M. A., I, 151) ; — tout *gros* et *grossiers* qu'ils étaient (M. A., II, 104) ; — sage, *juste* et *justicier* (Dagobert) (M. A., I, 250) ; — un pays de *libertins* et *libres penseurs* (M. A., II, 29) ; — ils entraient en *nombre innombrable* (M. A., II, 240) ; en *minorité minime* (R. F., VII, 128) ; — on *parlait* et *parlementait* sans cesse... (M. A., VI, 119) ; — (Philippe le Bel) avait un moyen infaillible de *presser* et *pressurer* le pape (M. A., III, 120) ; — la *pression* du dehors, l'*oppression* jacobine (R. F., V, 258) ; — (Duguesclin) savait *prévoir* et *pourvoir* (M. A., III, 447) ; surtout *savant* et *sage* (M. A., II, 647) ; — on leur trouvait trop de *savoir* et de *savoir-faire* (M. A., II, 234) ; une classe d'hommes légère, *sensuelle* et *sensible* (R. F., I, 195) ; — il devenait *serviteur* et *serf* de la maison de France (M. A., III, 157) ; — le génie (anglais) minutieusement précis, *spécial* et *spécificateur* (le mot est en italique dans la 1re édit. R. F., II, 225) ; — (nous voyons) l'*union* et l'*unité* dans Rome (H. R., I, 88) ; — l'*union* gravite à l'*unité* (R. F., II, 183) ; — l'*union,* trop souvent, diminue dans l'*unité* (R. F., II, 193).

2° Analogie de préfixe

On ne fit rien *qu'adoucir, assoupir* la Convention (R. F., VII, 179) ; en se *démentant* et se *déjugeant* (R. F., V, 228) ; — l'empire en parut, lui aussi, *dégradé, désarmé* (M. A., I, 362) ; — à lâcher la moindre chose, on risquait que tout s'emportât. Il y eût eu non pas seulement *détente* et *descente*, il y eût eu énervation subite, chute, défaite et déroute, etc... (R. F., V, 223) ; — la *disparition* du numéraire, la *disperdition* si rapide des ressources de l'Etat... (R. F., VII, 260-261) ; — elle reste au froid logis, *démeublé* et *dénué* (R. F., I, 278) ; — cela était *injuste, ingrat* (R. F., VII, 126) ; — il sera en position meilleure pour *intervenir* et *intercéder* (R. F., II, 34) ; — il proposa que le Roi *restât, résistât* (R. F., I, 293).

3° Ressemblance accidentelle dans le radical

Il n'est pas question ici d'analogies étymologiques (1), et ces ressemblances peuvent être, dans certains cas, extrêmement superficielles, de simples ressemblances de son.

Un génie *avide* et *avare* (H. R., II, 75) ; — c'était un peuple patient et tenace, rangé et régulier, *avare* et *avide* (H. R., I, 57) ; — il *aspirait* à l'ordre et l'*espérait* dans la mort (M. A., II, 132) ; — ses *blonds* et *blancs cheveux* (M. A., II, 288) ; — les *blanches* et *blafardes campagnes* (M. A., II, 83) ; — un autre monde, tout autrement *vaste* et *vague* (M. A., I, 161) ; — une sève *amère, acerbe*, peut-être (M. A., II, 37) ; — ces maîtres fondeurs et batteurs en cuivre qui, par leurs *forges*, leurs *formes*, leur pesant matériel, étaient comme scellés et rivés à la ville (M. A., VI, 175) ; — *la grande* et *grosse* armée française (M. A., III, 469) ; — la *grande* et *grosse ville* (M. A., V, 71) ; — elle est *veuve*, elle est *vide*, l'église (M. A., II, 661) ; — *faibles* et *frêles* (M. A., I, 297) ; — les *orateurs* et les *rhéteurs* (M. A., II, 65) ; — il *amenda* et *émonda* si consciencieusement (M. A., V, 183) ; — Mirabeau parla *fort* et *ferme* (R. F., I, 40, et VII, 456.)

---

(1) Généralement, ces mots sont des radicaux, étymologiquement tout à fait différents.

B) — MOTS QUI NE SE RESSEMBLENT QUE PAR LA FORME, LE SENS ÉTANT DIFFÉRENT

1° Analogie de radical

Contre l'immense et ténébreuse intrigue des prêtres, ils acceptaient la nécessité de l'*inquisition jacobine,* et en même temps l'autre moyen de salut, l'*acquisition* des biens ecclésiastiques R. F., III, 221) ; — confuse et convulsive, *multiforme, difforme* (M. A., II, 393) ; — la France s'est formée ainsi sous l'influence des grandes guerres anglaises, par *opposition* à la fois, et par *composition* (M. A., II, 113-114) ; — tantôt par *omission,* et tantôt par *commission* (R. F., III, 187, et IV, 127, note 1).

2° Analogie de préfixe

Le courant régulier qui coule, *invariable, invincible* (R. F., V, 1); — de plus en plus *malhabiles* et *malheureux* (M. A., III, 470); — *mal contents, mal portants, mal payés* (M. A., III, 461); — le péril était *imminent, immense* (R. F., V, 370); — vraie fille du conquérant, *insolente, intrépide* (M. A., II, 327); — *contumace* et *convaincu* (M. A., III, 168).

3° Ressemblances accidentelles de forme, dues à la répétition de mêmes lettres ou de mêmes sonorités

Volant et *violant* (M. A., II, 307); — ceux qui les *virent* ou les *ouïrent* (R. F., II, 112) ; — après la *foi,* la *loi* (M. A., III, préface, p. VI); — plus de *roi,* plus de *foi* (M. A., III, 404); — mêlant le *fiel* et le *miel* (R. F., V, 333); — (Charles VI) ayant échoué partout, tout *tenté* et tout *manqué* (M. A., IV, 62).

Ce sont là, à proprement parler, des assonances (retour d'une même syllabe accentuée).

Les exemples suivants se rangent plutôt dans la catégorie des allitérations.

Que le *prêtre* vaincrait *le père* (M. A., II, 168) ; — les deux discours *habiles, hardis* (R. F., III, 123); — au plus *habile,* au plus *hardi* (M. A., II, 324); — (on ne peut traverser le monde féodal) sans lui jeter un *regard* et un *regret* (M. A., II, 162); — les *simples* étaient ébranlés, les *saints* chancelaient (M. A., II, 286) ; — cet âge dur le nomma un *simple;* au Moyen âge, c'eût été un *saint* (M. A., V, 302); — les barbares *gâtèrent* plus qu'ils ne *gagnèrent* (M. A., I, 213); — son nourrisson, sur ses genoux, *altéré* et *haletant* (M. A., III, 56).

CHAPITRE II

L'humour

Pourquoi l'on peut parler d'humour chez Michelet. — L'humour dans le « Moyen âge ». — Caractères de la plaisanterie dans « la Révolution française » : âpreté et amertume. — Emprunts faits au langage familier ou trivial.

Michelet humoriste ! voilà, à coup sûr, une affirmation susceptible d'étonner et de scandaliser. On se le représente, avec raison, comme l'homme le plus sérieux, le plus grave, le plus volontiers dogmatique, d'une part, comme l'artiste le plus affiné, comme le philosophe le moins matérialiste, d'autre part. Tout cela est parfaitement exact ; je n'en affirme pas moins que l'on peut, sans paradoxe, parler de l'humour de Michelet.

Et d'abord, qui dit humour dit plaisanterie, pas nécessairement esprit. On peut plaisanter sans esprit, et, sans aller jusqu'à dire que Michelet en est dépourvu (ce ne serait ni exact ni bienveillant), il faut reconnaître que ce ne fut pas son principal mérite. Ecrivain vigoureux, poète exquis, il n'a jamais été un homme d'esprit, au sens rigoureux du mot.

L'humour pourrait, à la rigueur, se résumer à trois procédés essentiels : il consiste d'abord à associer dans un même jugement des êtres ou des choses contradictoires. Le rapprochement est d'autant plus humoristique qu'il est plus anormal, le rire naissant toujours de la constatation d'une disproportion. Un effort considérable paraît ridicule s'il aboutit à un résultat nul ou médiocre. Dans le domaine littéraire, il ne peut en être autrement : une épithète grandiose surprend et fait rire, appliquée à un être méprisable, et inversement. C'est le secret du burlesque, dont les manifestations peuvent être infinies. Il n'y a qu'une différence de dosage, pourrait-on dire, entre la fine saillie, la pointe et le gros coq-à-l'âne.

La « charge » résume un autre procédé, infaillible, de l'humour. Pour faire la charge, la caricature d'un être ou d'un objet, il

suffit de trouver le côté faible (physique ou moral) et de l'accentuer, tout en gardant la ressemblance. La charge, c'est, si l'on veut, un portrait trop vrai, en ce sens qu'il n'atténue pas les défectuosités, les met au contraire en relief. Qu'on prenne à part les particularités qui, au naturel, s'atténuent et se fondent dans l'harmonie de l'ensemble (bien que ce soient elles qui donnent à la physionomie son individualité), qu'on les pousse quelque peu, qu'on les mette en valeur, l'équilibre est rompu, le portrait devient caricature. Et comme tout visage, toute réalité comporte un caractère saillant (ou plusieurs) susceptible, pour peu qu'il prenne une trop grande importance, de devenir imperfection, il va de soi que la beauté n'est pas, plus que la laideur, à l'abri de ces sortes d'interprétations. Aucun caractère, aucun visage, même esthétiquement beau, ne peut échapper à l'analyse de l'ironiste, au crayon du caricaturiste, s'il a un talent réel. Et ce talent, ce n'est autre chose que la facilité à découvrir et exagérer le trait saillant.

La charge constitue peut-être la variété humoristique la plus intéressante, car elle ne se contente pas de la médiocrité et exige de l'artiste des qualités incontestables de finesse et de brio. C'est la perfection d'exécution qui conditionne l'intérêt humoristique de la caricature.

Il est enfin une forme inférieure de l'humour, presque toujours vulgaire, ou au moins peu élégante. C'est celle qui attire l'attention sur des réalités qu'on cache d'ordinaire, et qui, produites au grand jour, prêtent facilement à rire. Il faut à celui qui pratique cette sorte d'ironie beaucoup d'adresse pour éviter que le sous-entendu ne dégénère en incongruité. La polissonnerie n'est pas bien loin de la grossièreté. C'est d'allusions de cette sorte que s'alimente ce qu'on est convenu d'appeler l'esprit gaulois.

Dans tous les cas, le doigté apparaît comme la qualité la plus indispensable à l'humoriste. C'est peut-être celle dont Michelet a été le plus dépourvu. On peut s'attendre, *a priori,* à ce que la charge, chez lui, devienne aisément un peu forte. Il faut en chercher la raison, à la fois dans son tempérament et dans son éducation. Michelet a le dogmatisme du poète qui veut ériger en principes ses rêveries, et l'on sait à quel point il se montre autoritaire et enclin à la violence. Tout d'une pièce, sans souplesse, il resta toujours incapable de s'adapter à des idées qui l'avaient froissé de prime abord, fussent-elles acceptables. Il n'a jamais compris le danger de se heurter ainsi à une opinion, jusqu'à s'enferrer dans son parti pris et à ne voir plus clair. Je ne sache pas qu'il soit jamais revenu sur une opinion formulée pour la corriger dans le sens de l'impartialité. Cet homme, capable d'un

idéalisme si large, tant qu'il s'agit d'art, se montre d'un incroyable entêtement et d'une mesquinerie fâcheuse dès qu'il s'occupe de politique ou de morale.

D'autre part, l'éducation ne contrebalançait guère son irritabilité naturelle. Au fond, Michelet est peuple, il l'est resté toute sa vie. Il a aimé le peuple d'un amour profond, il n'a pas craint parfois d'employer son langage. Quoi qu'il en soit, il n'a rien de l'homme du monde. Le tact et l'égalité d'humeur, les deux qualités « mondaines » par excellence, lui font totalement défaut. Lui, le défenseur des sentiments nobles, semble avoir profondément ignoré la générosité à l'égard d'un ennemi. Il ne sait pas avoir « le geste ». Apre et obstiné dans la discussion, il va, aggravant ses attaques, jusqu'à ce qu'il ait ruiné l'opinion qu'il désapprouve. Réserve, politesse, toutes les petites hypocrisies nécessaires qui nous forcent à maîtriser nos nerfs, lui semblent un indigne compromis. Il est de ceux qui poussent la franchise jusqu'à la brutalité, ce qui a sa noblesse, mais aussi ses inconvénients. Alceste n'eût pas refusé son estime à Michelet, ce qui leur fait honneur à tous les deux. « Fauve » en art, sectaire en politique, cet esprit passionné est l'antipode de l'esprit classique. Je ne vois guère qu'un écrivain qui pût, à ce point de vue, soutenir la comparaison avec le fils du petit imprimeur, c'est, il est vrai, un duc et pair, et le rapprochement n'en est pas moins piquant. A bien des égard, en effet, Michelet fait penser à Saint-Simon, un Saint-Simon qui aurait changé de nuance.

Avec la violence naturelle et l'atavisme populaire, il y aurait lieu de mentionner une troisième influence : celle du terroir. Michelet est Parisien, du pays de Gavroche, où l'humour est à l'état endémique. La joie de dauber sur les grands de ce monde, de rabaisser les prestiges officiels, de dévoiler sans pitié, sous tout ce qui reluit, l'envers bien terne et parfois bien sale, d'étaler, comme il l'a dit lui-même, le dedans vermoulu de l'idole dorée, c'est un passe-temps et une élégance du Français, et encore plus du Parisien, jouissance incomparable sans doute, mais entraînement dangereux pour qui ne sait pas s'arrêter à temps; et notre auteur, nous le savons, ne s'arrête pas toujours à temps, s'obstinant au contraire trop souvent dans son sarcasme, sans craindre l'inélégance. La dérision des prêtres et des choses de la religion, qui tient une si large place dans la plaisanterie populaire française, n'est pas oubliée ici, et elle l'est d'autant moins qu'elle offre au polémiste une arme trop facile contre ceux qu'il hait tant, les moines et les jésuites. Enfin, un Gaulois (et Michelet moins que tout autre) n'a jamais hésité devant l'allusion légère, presque égrillarde. Il en a eu un peu la hantise.

Tels sont, en résumé, les caractères les plus généraux de l'humour et les influences qui, *a priori,* expliquent chez Michelet le goût de l'humour. Examinons-en maintenant les manifestations dans *le Moyen âge* et *la Révolution.*

Pour ce qui est de l'humour, *le Moyen âge* marque le premier stade dans l'évolution de Michelet : époque de belle sérénité et de tranquillité d'âme, où la maîtrise de soi ne l'a pas abandonné, où, même en présence des maux sociaux dont la constatation lui est le plus pénible, il est capable encore d'une certaine indulgence. Aucun écart, aucune exagération déplacée. C'est le pince-sans-rire qui désapprouve; plus tard, ce sera le censeur qui flétrit.

Parfois on pressent la plaisanterie; la plupart du temps, elle éclate de la façon la plus inattendue. C'est proprement la « rosserie », l'allusion discrètement effleurée, le coup d'épingle qui, pour être enfoncé tout doucement et comme sournoisement, n'en fait pas moins sursauter, parce qu'on ne l'a pas vu venir. Un petit mot, jeté en passant, suffit pour rompre le sérieux de tout un développement que l'on croyait bien inoffensif. « Procida prit la sale robe des mendiants et s'en alla, humblement et pieds nus, chercher par le monde... » (que pourrait bien chercher ce saint homme de pèlerin, dans son long et dur voyage, la grâce ? des misères à consoler ? des plaies à guérir ? écoutons la suite) : « ... chercher par le monde des ennemis à Charles d'Anjou » (M. A., III, 11). Triste culbute ! le saint homme devenu agent patenté d'une louche diplomatie ! « Edouard était alors empêtré dans les guerres de Galles et d'Ecosse, où il ne gagnait *que de la gloire* » (III, 43). C'est, en effet, un gain bien illusoire pour les hommes d'affaires âpres et pratiques qu'étaient les Anglais. L'auteur s'est chargé d'ailleurs de nous édifier sur la mentalité anglaise dans un autre passage (1). Voyez encore comment, en maint endroit, un détail imperceptible peut élargir considérablement la portée d'une phrase : « Ceux dont les femmes avaient été menées à Orléans (fort *mal* menées) par les sergents d'Armagnac » (M. A., IV, 336). Rien de plus réjouissant et de plus terrible que cet adverbe « mal », riche en sous-entendus. A chaque pas, *le Moyen âge* (2) ménage au lecteur de ces surprises, formules insignifiantes dont le dernier mot sonne comme un éclat de rire.

---

(1) « O richesse, richesse, dit une ballade anglaise, réveille-toi donc, « reviens dans ce pays ! » Cette tendre invocation à l'argent était le cri national » (M. A., IV, 281).

(2) L'*Histoire Romaine* en est également assez riche. Mais, ordinairement, la plaisanterie y est encore novice. On y sent quelque inexpérience et de la gaucherie : « Lentulus s'enfuit, et si vite, qu'ayant ouvert le trésor public, il ne prit pas le temps de le refermer » (H. R., II, 317). — « Quant

C'est, je le répète, l'esprit de bon aloi, qui délasse de la grosse ironie de *la Révolution* et de l'*Histoire de France.* Il faut, là encore, citer beaucoup, car de telles boutades ne sont pas des phénomènes accidentels. « La sagesse ayant échoué, on essaya de la folie » (M. A., III, 517) (c'est-à-dire Charles VI succéda à Charles V). — « Pour la première fois, on apprend qu'à douze mois de marche au delà de Jérusalem, il y a des royaumes, des nations policées. Jérusalem n'est plus le centre du monde, ni celui de la pensée humaine. L'Europe perd la Terre sainte, mais elle voit la terre » (III, 268). — « Un royaume à deux têtes, un roi de Rouen et un roi de Paris, c'était l'enterrement de la France. Le traité était nul; personne ne peut *s'engager à mourir* » (VI, 133). — « Il y avait un meilleur parti, c'était de ne pas faire un roi, d'en défaire un plutôt, de profiter sur celui-ci, tant qu'on pouvait, de le diminuer et l'amoindrir, de le faire, dans l'estime de tous, si petit, si misérable et nul, qu'en *le tuant, on l'eût moins tué* » (VI, 275).

Il y a, dans tous ces exemples, un sourire de bonhomie que l'amertume n'a pas encore contracté en rictus. L'écrivain s'amuse visiblement : « Il n'y eut (après l'assassinat du duc de Guienne) aucune procédure publique ; le moine vécut en prison plusieurs années et fut trouvé mort dans sa tour après un orage. On supposa que le diable l'avait étranglé » (VI, 315). — « Tire donc, de par le diable, dit le roi Roux à son bon ami qui chassait avec lui. Le diable le prit au mot et emporta cette âme qui lui était si bien due » (II, 324).

Parfois, avec une évidente complaisance, il s'attarde à faire la caricature d'un individu, en précisant impitoyablement le ridicule dominant : la fatuité du Téméraire, la fourberie de Louis XI, le flegme et l'âpreté anglaises, le cynisme tragique de Jean sans Peur (1). Bonhomie de surface, qui ne doit pas faire illusion. Sou-

---

aux Acilii, Marius Acilius Glabrio, vainqueur d'Antiochus, aux Thermopyles, est leur premier consul ; et il n'est pas jugé assez noble pour arriver à la censure. Mais donnez-leur le temps ; un siècle plus tard, ils descendent d'Enée » (H. R., II, 83). Telle réflexion, néanmoins, est déjà symptomatique. — « Carthage et Hamilcar se séparèrent pour toujours, et sans regret » (H. R., I, 287). Le dernier mot résume un chapitre d'histoire.

(1) « Le comte de Charolais... était occupé à garder son champ de bataille, à sonner la victoire, à défier l'air » (VI, 111). — (Ch. le Téméraire) « reçut une lettre du Roi, lettre amicale, où le Roi, pour le calmer, lui donnait la Picardie, *qu'il avait déjà* » VI, 187). — « Les Duguay-Trouin, les Jean Bart, les Surcouf, ceux qui rendaient pensifs les gens de Plymouth,... qui les tiraient de leur taciturnité, qui les obligeaient *d'allonger leurs monosyllabes* » (II, 113). — (En Angleterre) « les aînés aiment moins leurs pères ; avant d'être fils, ils sont héritiers » (IV, 285). — « Jean sans Peur, *qui n'avait pas peur du crime*, hésita devant celui-ci » (appeler l'Anglais) (VI, 222).

rire n'empêche pas de mordre ; tel passage pourrait être signé Anatole France : « Harangué par la Pureté (1), il trouva sur son passage les trois fontaines de Générosité, de Grâce et de Merci qui, il est vrai, ne coulaient point... Pour que rien ne manquât à la réjouissance, on brûla un homme à Smithfield » (v, 186). — « Ainsi s'en alla le Roi à son plaisir (Louis XI, après Péronne), heureux et étonné de s'en aller sans doute, se tâtant et trouvant par miracle qu'il ne lui manquait rien, tout au plus son honneur peut-être » (M. A., vi, 284) (2).

Il ne faudrait pas trop se laisser prendre à cette indulgence affectée ; on sent bien tout ce qui se cache de sévérité et peut-être de colère sous le scepticisme calculé. Michelet n'est rien moins qu'un sceptique, et, au moindre prétexte, le vrai visage apparaît sous le masque du dilettante. Qu'il critique les actes des rois, des grands seigneurs, le ton léger fait place, bien vite, à la gravité du juge. « Si le seigneur a droit, l'oiseau, la bête, ont droit, puisqu'ils sont du seigneur. Aussi était-ce un usage antique et respecté que le gibier seigneurial mangeât le paysan. Le noble était sacré, sacrée la noble bête. Le laboureur semait ; la semence levée, le lièvre, le lapin des garennes, venaient lever dîme et censive. S'il réchappait quelques maigres épis, le manant voyait, chapeau bas, s'y promener le cerf féodal. Un matin, pour chasser le cerf, à grand renfort de cors et de cris, fondait sur la contrée une tempête de chasseurs, de chevaux et de chiens ; la terre était rasée. Louis XI, ce tyran qui ne respectait rien, eut l'idée de changer cela » (vi, 78). L'ironie, si réservée qu'elle soit, dissimule mal la violence du réquisitoire contre ces puissants, leur dureté implacable, leur bassesse et leur ignoble égoïsme : « La reine s'employa, il est vrai, un peu en sa faveur (il s'agit de Montaigu). Mais il ne fallut pas grande violence pour lui forcer la main ; on lui promit que les grands biens de Montaigu seraient donnés au dauphin. Après tout, elle était absente, à Melun ; ce

(1) Il s'agit des allégories, aux fêtes qui marquèrent l'entrée d'Henri VI à Londres.

(2) Cf. : « Le bon Gontran : celui-ci était en effet le meilleur de tous ces Mérovingiens. On ne lui reprochait que deux ou trois meurtres » (i, 230). — « Les arts y étaient cultivés ; les sectaires pénétraient partout sous mille déguisements, comme médecins, astrologues, orfèvres, etc. Mais l'art qu'ils exerçaient le plus, c'était l'assassinat » (ii, 220). — « Toute la Toscane l'avait choisi pour pacificateur. « Tuez-les tous », disait ce pacificateur aux guelfes de Florence, qui lui demandaient ce qu'il fallait faire des Gibelins prisonniers » (iii, 3). — « Le Roi, les voyant tous appeler l'Anglais, s'avisa d'un expédient qu'ils n'avaient pas prévu : il appela la France » (vi, 255). — « En signe de gracieux avènement et de bonne justice, il fit accrocher à un gibet tout neuf le trésorier de son prédécesseur. C'était, nous l'avons dit, l'usage de ce temps » (vi, 281).

triste spectacle de la mort d'un vieux serviteur ne devait pas affliger ses yeux » (IV, 188-189). — « Leur lit (aux cadets), c'est le seuil de la maison paternelle ; ils pourront de là, les soirs d'hiver, grelottants et affamés, voir leur aîné seul au foyer où ils s'assirent eux aussi dans le bon temps de leur enfance, et peut-être leur fera-t-il jeter quelques morceaux, nonobstant le grognement de ses chiens. Doucement, mes dogues, ce sont mes frères ; il faut bien qu'ils aient quelque chose aussi » (M. A., II, 164) (1).

Ce n'est plus seulement de l'ironie, la colère gronde sourdement à la constatation de telles injustices.

Qu'il s'agisse des choses ou des gens d'Eglise, le ton persifleur, subitement alourdi, perd de son élégance (2). Les griefs formulés ne sont pas nouveaux ; Michelet ne sort guère des moqueries qu'on pourrait dire de fondation ; ce sont les thèmes éternels : la goinfrerie canonique, l'avidité aussi : « Entre ce roi affamé et ce peuple étique, il y avait pourtant quelqu'un de riche. Ce quelqu'un, c'était l'Eglise. Archevêques et évêques, chanoines et moines, moines anciens de Saint-Benoît, moines nouveaux, dits mendiants, tous étaient riches et luttaient d'opulence. Tout ce monde tonsuré croissait des bénédictions du ciel et de la graisse de la terre. C'était un petit peuple heureux, obèse et reluisant, au milieu du grand peuple affamé qui commençait à le regarder de travers » (M. A., III, 49 (3). — La foi, élastique et complaisante, expédient que pratiquent des charlatans intéressés ; le dogme théologique, fort commode, même à un mauvais sophiste comme Jean Petit, pour blanchir les méfaits les plus infâmes : « Il établissait par le témoignage des philosophes, des Pères de l'Eglise et de la sainte Ecriture, qu'il était non seulement permis, mais honorable et méritoire de tuer un tyran (le tyran, c'est le duc d'Orléans !). A cela, il apportait douze raisons en l'honneur des douze apôtres, appuyées de nombreux exemples bibliques »

---

(1) Cf. « Le *bon* Charles VII ne fit rien pour elle (Jeanne d'Arc) ; le *bon* duc Philippe la livra » (V, 118).

(2) « Louis XI craignait fort que le pape, lui gardant rancune, n'autorisât la ligue. Il se hâta de lui écrire que ses ennemis étaient ceux du Saint-Siège. Le pape, sans se déclarer, lui répondit gracieusement et lui envoya, pour lui et la reine, des *agnus dei* » (VI, 86). — « Il prouva la vérité de sa révélation en passant dans les flammes, s'y brûla, mais on n'en cria pas moins au miracle » (II, 248). — « Le seul remède, c'était que le bon roi, trop bon pour cette terre, fût envoyé tout droit au ciel. Dès lors, Glocester régnait... (V, 265).

(3) Cf. : (Le duc de Bourgogne avait bloqué Paris) « Il ne laissait plus rien venir, ni de Rouen, ni de la Beauce. Les chanoines mêmes, dit l'historien, furent obligés de mettre bas leur cuisine » (M. A., IV, 331).

(M. A., IV, 171) (1). L'immoralité (2), la cupidité rapace des bénéficiaires, surtout, voilà une des inspirations favorites de Michelet: « Ces grandes et lucratives affaires (c'est-à-dire la libre disposition des bénéfices dont les titulaires étaient absents) expliquent seules pourquoi, dans toutes les expéditions d'Henri V, nous voyons les grands dignitaires de l'Eglise d'Angleterre ne plus quitter son camp, le suivre pas à pas. Ils semblent avoir oublié leur troupeau : les âmes insulaires deviennent ce qu'elles peuvent ; les pasteurs anglais sont trop préoccupés de sauver celles du continent » (M. A., IV, 388). Les pèlerinages sont, à ce propos, le thème éternel des moqueries de l'historien, qui s'obstine à n'y voir qu'une affaire commerciale, une occasion de « gagner cent pour cent en faisant son salut », deux profits qui ne sont pas à dédaigner, le premier surtout (3). « Et puis, c'étaient des routes fréquentées ; il y avait de bons coups à faire sur le chemin, et l'absolution au bout du voyage. Tout au moins, comme ces pèlerinages étaient aussi des foires, on pouvait faire un peu de commerce et gagner plus de cent pour cent en faisant son salut. Le meilleur négoce était celui des reliques : on rapportait une dent de saint Georges, un cheveu de la Vierge. On trouvait à s'en défaire à grand profit ; il y avait toujours quelque évêque qui voulait achalander son église, quelque prince prudent qui n'était pas fâché, à tout événement, d'avoir en bataille quelque relique sous sa cuirasse » (M. A., II, 183-184) (4).

La plaisanterie n'est pas nécessairement condensée en une boutade brève et cinglante ; elle peut s'étendre en un long développement, complaisamment détaillé. En voici un spécimen, parmi les plus amusants : « Dans les longs siècles du Moyen âge, dans ces temps de faible mémoire et de demi-sommeil, l'Eglise seule veilla, seule elle écrivit, garda ses écritures. Quand elle ne les gardait pas, c'était tant mieux ; elle refaisait ses actes en les

---

(1) « C'était un spectacle étrange de voir ces théologiens, ces docteurs, travailler de toutes leurs forces à ruiner ce qui faisait le fondement de leur doctrine et le principe religieux du Moyen âge, en général, la croyance aux révélations, à l'intervention des êtres surnaturels... Ils doutaient du moins de celle des anges ; mais leur foi au diable était toute entière » (M. A., V, 139).

(2) « Rome prêta son pape à Avignon ; les richesses et les scandales abondèrent » (M. A., II, 69).

(3) Cf. M. A., III, 45 ; II, 403 (les pèlerins languedociens aux marchés d'Acre) ; V, 242.

Je ne cite ici que les dernières lignes d'un assez long passage sur les pèlerins normands, et qu'on trouvera au tome II du *Moyen âge*, pp. 183-184.

(4) Il est très rare, dans *le Moyen âge*, qu'il se laisse entraîner aux épithètes malsonnantes. « Celui qu'on mettait en avant, et qui devait parler, c'était l'évêque, un pieux idiot » (M. A., VI, 115).

amplifiant. Les terres d'Eglise avaient cela d'admirable qu'elles allaient gagnant toujours ; les haies saintes voyageaient par miracle. Puis, l'antiquité venait tout couvrir de prescription, de vénération. On sait la belle légende : pendant que le Roi dort, l'évêque, sur son petit ânon, trotte, trotte, et toute terre dont il fait le tour est pour lui; en un moment, il gagne une province. On éveille le Roi en sursaut : « Seigneur, si vous dormez encore, il va « faire le tour de votre royaume. » Ce brusque réveil de la royauté, c'est précisément Louis XI. Il arrête l'Eglise en train d'aller..., etc., etc. » (M. A., vi, 65-66). Et le voici, le même Louis XI, humilié, mais non désarmé, après Péronne : « Il avait souffert à un endroit bien délicat, dans l'opinion qu'il avait lui-même de son habileté ! Avoir repris deux fois la Normandie, si vite et si subtilement, pour s'en aller ensuite faire ce pas de jeune clerc ! Tant de simplesse, une telle foi naïve aux paroles données, il y avait de quoi rester humble à jamais! Lui, Louis XI, lui, maître du faux serment, pouvait-il bien s'y laisser prendre! La farce de Péronne avait eu le dénouement de celle de Pathelin: l'habile des habiles dupé par Agnelet. Tous en riaient, jeunes et vieux, les petits enfants, que dis-je? les oiseaux causeurs, geais, pies et sansonnets, ne causaient d'autre chose; ils ne savaient qu'un mot : Pérette ! S'il avait une consolation, dans cette misère, c'était probablement de songer et de se dire tout bas qu'il avait été simple, il est vrai, mais l'autre encore plus simple de le laisser aller. Quoi! le duc pouvait croire que, le sauf-conduit n'ayant rien valu, le traité vaudrait ? Il l'a retenu contre sa parole, et il le laisse aller sur une parole ! » (M. A., vi, 284-285) (1).

Je relève dans *le Moyen âge* peu d'allusions grivoises; d'ordinaire, Michelet y met les formes et glisse sans appuyer (2). « Charlemagne eut pourtant bien des maîtresses et fut marié cinq fois ; mais à la mort de sa cinquième femme, il ne se remaria plus et

(1) Cf. ce portrait qu'on pourrait intituler : Pillards du Midi et du Nord. « D'abord, pour défendre Paris contre les gens du Midi qu'amenait le duc d'Orléans, arrivèrent les Brabançons, mercenaires du duc de Bourgogne. Pour mieux le défendre, ils ravagèrent tous les environs, pillèrent Saint-Denis. Autres défenseurs, les gens des communes de Flandre : ceux-ci, gens intelligents qui savaient le prix des choses, pillaient méthodiquement, avec ordre, à fond, de manière à faire place nette ; puis ils emballaient proprement. De guerre, il ne fallait pas leur en parler ; ce n'était pas pour cela qu'ils étaient venus. Leur comte avait beau les prier, chapeau bas, de se battre un peu, ils n'en tenaient compte. Quand ils avaient bien rempli leurs charrettes, les seigneurs de Gand et de Bruges reprenaient, quoi qu'on pût leur dire, le chemin de leur pays » (M. A., iv, 199-200).

(2) Un exemple atteste déjà le plaisir un peu pervers qu'éprouve Michelet à associer aux choses respectables les réflexions un peu gaillardes: (Louis XI) « alla en rendre grâces à Notre-Dame du Puy, et, au retour, il prit deux maîtresses » (vi, 387).

se choisit quatre concubines, *dont il se contenta désormais* » (M. A., I, 334). Et, dans la même page : « Le Salomon des Francs eut huit filles, fort belles et fort légères. On assure qu'il les aimait fort et ne voulut jamais les marier » (M. A., I, 334). — « Le roman est plus chaste que l'histoire. Les princes donnent l'exemple. Charles VII reçoit Agnès en présent de la mère de sa femme, de la vieille reine de Sicile ; mère, femme, maîtresse, il les mène avec lui, tout le long de la Saône, en douce intelligence. Les Anglais, plus sérieux, ne veulent d'amour que dans le mariage ; Glocester épouse Jacqueline; parmi les dames de Jacqueline, il en remarque une, belle et spirituelle ; il l'épouse aussi » (M. A., V, 104). — « Au fond, Mlle de Bourgogne ne pouvait se soucier ni d'un Français de huit ans (le Dauphin), ni d'un Anglais (Clarence) de quarante environ, ivrogne et malfamé. Pour boire, l'Allemand n'eût pas cédé, ni sous d'autres rapports : il est resté célèbre par ses soixante bâtards (1) » (IV, 434).

Trois ans se sont passés depuis le dernier volume du *Moyen âge*. L'évolution a été rapide, et elle ira toujours s'accentuant jusqu'en 1855 (date du tome VII de l'*Histoire de France*). Il y a en Michelet trois phases : le poète, le polémiste, le sectaire. Nous en sommes à la seconde étape. Le sujet et les circonstances ont changé. Au seuil du grand drame, l'historien semble se recueillir : le Peuple l'appelle, le grand Peuple de France, ce Jacques, solennel et terrible, qu'il devait voir plus tard (préface de 1869), dressé sur son sillon, dans une attitude de justicier ; et c'est lui qui reçoit sa confession et qui s'en fait l'apôtre. Une lutte ardente commence pour lui, l'importance de son rôle en fait dès lors un homme grave, qui ne sourira plus volontiers. — Il est important de marquer ce point précis dans l'évolution de l'artiste, comme de l'homme. Selon l'œuvre, l'ironie se modifie d'une façon significative : il se moquait dans *le Moyen âge*, il flétrit dans *la Révolution*, il déblatèrera dans les onze derniers volumes. On s'aperçoit tout de suite qu'il a perdu à jamais sa belle égalité d'humeur. Plus de dérision légère et spirituelle, le sujet ne l'admettrait pas ; mais plutôt désapprobation sévère.

Aimer la Révolution, ce n'est pas toujours aimer les Révolutionnaires. Il faut savoir gré à Michelet d'avoir distingué des sincères les fous ou les cabotins. Les Legendre, Santerre, Boyen-

---

(1) Le Juif a excité à diverses reprises la verve de Michelet ; on trouvera, au tome III du *Moyen âge*, pp. 112-115, une longue satire du Juif. J'en cite une ou deux boutades, qui donnent la note du morceau : « De soufflets en soufflets, les voilà au trône du monde. Entre le fisc qui veut sa moëlle et son sang, et le diable qui veut son âme, il (le peuple) prendra le Juif pour milieu... » (III, 113.)

val, Mouchet, tous ces sous-ordres mi-charlatans, mi-bandits, fournissent une belle galerie de « charges ». Henriot, toujours ivre, qui « pouvait, en se trompant d'ordre, foudroyer impartialement la Montagne et la Gironde » (v, 604) (Henriot disposait de l'artillerie de Paris) ; Chabot qui, ayant reçu 100.000 francs pour corrompre Fabre, n'avait osé lui en parler, et les « avait gardés discrètement (1) » (vii, 63). L'Incorruptible lui-même (Michelet le déteste comme le bourreau de Danton) n'échappe pas (2). Deux passages donneront le ton de cette ironie où transperce un peu d'amertune, de haine aussi, contre les arrivistes maladroits, coupables d'avoir faussé la Révolution et dupé la confiance du Peuple : Marat... et Santerre. Il serait trop long de citer tout, je choisis les passages essentiels. Il s'agit du triomphe remporté, le 24 avril 1793, par Marat, qui avait été accusé, puis acquitté : « Marat nageait dans les roses ; une vanité délirante était épanouie sur sa large face jaune... On lui jeta sur la tête je ne sais combien de couronnes. Il était petit, on le voyait peu. Plusieurs s'élancèrent, le prirent sur leurs bras, le juchèrent sur un fauteuil, le montrèrent un moment du haut du grand escalier. C'était un objet étrange. Son costume, à la fois recherché et sale, était moins d'un homme de lettres que d'un charlatan de place, d'un vendeur d'orviétan, comme il avait été en effet. C'était une lévite jadis verte, somptueusement relevée d'un collet d'hermine jaunie, qui sentait son vieux docteur. Heureux choix de couleurs qui s'assortissait à merveille au ton cuivré de la peau et pouvait faire prendre, de loin, le docteur pour un lézard.

« Il est sauvé ! Vive Marat ! » Toute la foule déguenillée l'emportait avec violence, heureuse de sa victoire. C'était une fête d'avril ; échappés au long hiver, ces pauvres gens croyaient leurs maux finis par le triomphe du grand empirique qui jurait de tout guérir, etc... » (v, 488-489.)

Comparons Santerre : « De race flamande, grand, gros et lourd, une espèce de Goliath, il avait, sans esprit, sans talent (il y parut dans la Vendée), ce qui remue les masses... Commandant du bataillon des Quinze-Vingts, il pouvait entraîner le Faubourg : on l'aimait. Il donnait des poignées de main à tout venant, et quelles

(1) Cf. Lecointre, le Tartarin grotesque, « complètement armé en guerre, portant, sans parler d'autres armes, des pistolets à baïonnettes, dont les pointes passaient ses poches » (vii, 454). La plaisanterie est répétée au même volume vii, 484. Boyenval, le cynique pourvoyeur de la guillotine (vii, 400-401). Collot d'Herbois, le comédien aux « scènes pleureuses de fraternisations sans fin, humectées de plus en plus et toujours plus attendries » (vii, 405).

(2) iii, 465.

poignées de main ! Tout gros brasseur qu'il était, officier supérieur avec de grosses épaulettes, allant, venant par le Faubourg sur son grand cheval, il n'en était pas plus fier pour cela envers le pauvre monde. Avec cela, un fameux patriote, et d'une voix qu'on eût entendue de la barrière du Trône à la porte Saint-Antoine, etc... » (III, 471-472) (1).

Le ton deviendra de plus en plus fiévreux, âpre. Le débit saccadé, les petites phrases courtes, comme essoufflées de rancune, dénotent la violence qui veut encore rester digne (2) : « Trop sensible pour refuser, pour affliger ceux qu'il voyait, Louis XVI se trouvait dans leur dépendance... La France est en bonne main, tout va bien. Un si bon Roi, une si aimable Reine... La seule difficulté, c'est qu'indépendamment des *pauvres privilégiés* qui sont à Versailles, il y a une autre classe, non moins noble, et bien plus nombreuse, les *pauvres privilégiés* de province... A propos,

---

(1) Il est juste de présenter, à côté de « l'honorable brasseur », ses acolytes : « un hurleur admirable, Saint-Huruge, un mari célèbre, enfermé avant 89 par les puissants amis de sa femme, et qui allait criant qu'il vengerait ses malheurs domestiques jusqu'à l'extinction de la monarchie. Grand et gros, armé d'un énorme bâton, aux émeutes souvent déguisé en fort de la halle, M. de Saint-Huruge effrayait la canaille même.

« Il y avait ensuite un bossu terrible (ils ont toujours marqué dans la Révolution), l'avocat de Marat, Cuirette-Verrières. Nous avons vu à cheval le 6 octobre, le 16 juillet, ce polichinelle sanguinaire. Verrières, intrépide parleur, ne fut démonté qu'une fois ; ce fut dans une cause où l'on imagina de faire plaider contre lui un avocat non moins bossu.

« Un petit homme, Mouchet, tout noir de peau, boîteux, bancroche, espèce de Diable boîteux, etc... » (III, 473). Même ironie amère dans un passage où Michelet résume la théorie robespierriste de la Terreur; c'est un chef-d'œuvre de dérision narquoise. « Le philanthrope Hermann ne s'en fia à personne... Philanthrope? On croit que je raille ? Non, ils étaient philanthropes. Couthon était philanthrope; on l'avait bien vu à Lyon. Herman l'était en principe. Les circulaires, dignes des Beccaria et des Dupaty, respirent une tendre humanité. Seulement ils croyaient que le salut de la France tenait au seul Robespierre, que le salut de Robespierre tenait à ce qu'il prît le pas sur les terroristes, l'avant-garde de la Terreur. Donc encore un peu de Terreur ! Pas beaucoup de sang ! Tout était fini ! Les Comités guillotinés, la Convention épurée, Robespierre allait fonder une République de Berquin et de Florian, commencer ici l'âge d'or, inaugurer le Paradis, où tout ne serait que douceur, tolérance et philosophie, où les loups, désapprenant leurs appétits sanguinaires, paîtraient l'herbe avec les moutons.

« Pour préparer cet Eden, il fallait d'abord, il est vrai, quelques centaines de têtes. L'avocat général d'Arras, Hermann, imposait ce sacrifice à la sensibilité de son cœur. Ce qui l'adoucissait pourtant, c'est, qu'après tout, ces gens ne seraient que guillotinés. Les magistrats d'ancien régime, faits à brûler, rompre et pendre, regardaient la guillotine comme chose indifférente ; c'était, dans leur opinion, comme si l'on mourait dans son lit — un peu plus tôt, il est vrai, — mais enfin, il faut mourir » (VII, 396-397).

(2) Cf. la théorie tristement humoristique des lettres de cachet, de leur fonctionnement (I, introduction, CXIV), et la hausse prodigieuse de la rente anglaise (V, 320).

il y a un peuple. Entre ces pauvres et ces pauvres qui, tous, ont de la fortune, nous avions oublié le peuple.

« Ah ! le peuple, ceci regarde messieurs les fermiers-généraux. Les choses sont bien changées... Jadis, les financiers étaient des hommes fort durs. Aujourd'hui, tous philanthropes, doux, aimables, magnifiques ; d'une main, ils affament, il est vrai, mais souvent, de l'autre, ils nourrissent. Ils mettent des milliers d'hommes à la mendicité et font des aumônes. Ils bâtissent des hôpitaux et ils les remplissent. » (I, introduction, CVIII.)

Les apostrophes, les interventions fréquentes des personnages qui parlent et haussent la voix, font de l'exposé une conversation, un dialogue, haletant parfois : « Le mort vivant (le pauvre homme emprisonné de longues années à la Bastille) ne sait plus rien des siens, ni de ses amis... « Mais ma femme ? — Ta femme est « morte... je me trompe..., remariée. — Et mes amis, vivent-ils ? « ont-ils souvenir de moi ? — Tes amis, eh ! radoteur, ce sont « eux qui t'ont trahi... » (I, introduction, CXV.)

L'Eglise est fort malmenée dans *la Révolution* ; elle fournit à l'historien le thème de ses attaques. Contre elle, il se montre d'une dureté impitoyable, parce qu'il la juge responsable en grande partie de tout ce que le peuple a souffert. Or, on ne se moque pas de ce qu'on hait, et, s'il essaie encore de rire, ce sera d'un rire que les rancœurs empêchent de s'épanouir, et qui se contracte en rictus. Grimace qu'accompagne toujours un coup de dent. Il y a de la tristesse dans cette gaieté ! Suivons le pauvre homme, accablé de travail et de misère, jusqu'à la porte des hommes riches et gras : « Va, maintenant, va, bonhomme, au jour de ta nécessité, va, frappe à leur porte. — Au château ? Mais la porte est close, la grande table où tous s'assirent n'a pas servi depuis longtemps, la cheminée est froide, ni feu ni fumée. — Le seigneur est à Versailles. Il ne t'oublie pas pourtant. Il a laissé ici pour toi le procureur et l'huissier. — Eh bien ! j'irai au monastère. Cette maison de charité n'est-elle pas celle du pauvre ? L'Eglise me dit tous les jours : « Dieu a tant aimé le monde ! » Frappe, frappe, pauvre Lazare ! tu resteras là longtemps. Tu ne sais donc pas que l'Eglise est maintenant retirée du monde, que toutes ces affaires de pauvres et de charité ne la regardent plus? » (I, introduction, LXXIX) (1).

Si elle a gagné en dureté, l'ironie a perdu en atticisme. Il ne sera pas rare (et c'est fort dommage) de la voir dégénérer en sarcasmes d'un anticléricalisme sans raffinement, d'une irréligion

---

(1) Le thème : « les biens ecclésiastiques propriété du pauvre » est developpé, avec le même ton tristement persifleur, au tome II, page 13.

peu élégante ; on en veut à un esprit si profond de quitter le domaine de l'idée, pour se perdre dans les dérisions faciles d'un formalisme superficiel : « La bonne Vierge Marie apparaissait et voulait qu'on tuât. A Apt, en 92, comme en 90 à Avignon, elle se remua, fit des miracles, déclara qu'elle ne voulait plus rester dans les mains des Constitutionnels, et les réfractaires l'enlevèrent au prix d'un violent combat. Mais il y a trop de soleil en Provence ; la Vierge aimait bien mieux apparaître en Vendée, dans les brumes, les épais fourrés, les haies impénétrables. Elle profita des vieilles superstitions locales ; elle se montra dans trois lieux différents, et toujours près d'un vieux chêne druidique. Son lieu chéri était ce Saint-Laurent, d'où les Filles de la Sagesse colportaient les miracles, l'appel au sang » (IV, 302-303) (1).

Trop souvent, hélas ! Michelet ne dépasse guère les esprits forts du commun ; encore un peu, et notre auteur (qu'on me permette une locution vulgaire) « mangera du curé » ! Une anecdote sur les femmes, aux armées vendéennes, édifie pleinement : « Au passage de la Loire, les barques étant peu nombreuses, elles employaient, en attendant, le temps à se confesser. Les prêtres les écoutaient, assis sur les tertres du rivage. L'opération fut troublée par quelques volées perdues du canon républicain. Un des confesseurs fuyait... Sa pénitente le rattrape : « Eh ! mon « père, l'absolution ! — Ah ! ma fille, vous l'avez ! » Mais elle ne le tint pas quitte ; le retenant par sa soutane, elle le fit rester sous le feu » (VII, 100) (2).

---

(1) Cf. : « Quoi de plus curieux que de voir l'Eglise, *la colombe gémissante*, gémir en 1682, lorsqu'on venait d'enlever les petits enfants aux mères hérétiques... gémir, pour les délivrer ? Non, pour que le Roi trouve des lois plus efficaces, plus dures. A chaque assemblée du clergé, la colombe gémit toujours » (II, 111). — « La Vierge, depuis 89, se montrait fort aristocrate. Dès 90, elle s'était mise à pleurer dans une église de la rue du Bac. Vers la fin de 91, elle commença d'apparaître derrière un vieux chêne, au fond du Bocage vendéen. Tout juste à la même époque, elle effraya le peuple d'Avignon d'un signe terrible : son image, dans l'église des Cordeliers, se mit à rougir, ses yeux s'allumèrent de pourpre sanglante, elle semblait entrer en fureur. Les femmes y venaient en foule, peureuses et curieuses, pour voir, et elles n'osaient regarder. Les hommes, moins superstitieux, auraient peut-être laissé la Vierge rougir à son aise, etc... » (III, 305).

« Les curés et vicaires de campagnes devaient recevoir de l'Etat environ soixante millions, les évêques trois seulement. De là la religion perdue, Jésus en colère, la Vierge pleurant dans les églises du Midi, de la Vendée, toute la fantasmagorie nécessaire pour pousser les paysans à la révolte, aux massacres » (II, 14). Au fond, c'est toujours le même thème que l'historien répète à satiété, sans craindre le reproche de radotage.

(2) Cf. : « (Dom Gerles) crut (ou très probablement il se laissa persuader par quelque renard du clergé) que ce qui tourmentait les prélats, c'était uniquement le péril spirituel, la crainte que le pouvoir civil ne touchât à l'encensoir » (II, 103). Le choix du mot : encensoir, est significatif. Cf. l'expression : « cages à empâter les chanoines » (II, 136).

La Révolution est, comme *le Moyen âge,* fort pauvre en sous-entendus lestes, et pour une raison différente. Epris d'art dans l'un, voilé d'amertume dans l'autre, l'esprit de Michelet ne s'attarde pas davantage à cette sorte d'humour. Au reste, la grivoiserie s'accorde mal avec la jovialité affectée. Il faut, pour y réussir et pour l'excuser, une vraie spontanéité, un esprit libre et franchement joyeux. Evidemment, le goût de la gauloiserie se manifeste bien, deci, delà, mais en changeant de caractère. Les plaisanteries du *Moyen âge* sur les galanteries royales ne tiraient guère à conséquence. Dans *la Révolution,* l'allusion devient assez grave pour ternir une réputation et salir devant l'Histoire celui qui est l'objet. Elle ne prend pas encore les proportions fâcheuses qu'elle aura, après 1855, mais il y a progrès réel sur *le Moyen âge.* « Un séjour de François Ier et de sa galante cour, eut, dit-on, tel effet à Nantes, qu'on dut fonder l'hospice du Sanitat » (VII, 106) (1).

Précisément parce qu'il exige une moins grande spontanéité, et qu'il est plutôt un calcul, un effort pour donner l'illusion de la gaîté, le jeu de mots trouvera sa place ici. *La Révolution* est, à cet égard, sensiblement plus riche que *le Moyen âge.* Je n'y vois guère qu'un exercice assez artificiel, une gymnastique qui demande plus d'entraînement et de virtuosité que de finesse, ressource dernière de ceux chez qui la souplesse du langage supplée l'originalité de pensée. Il y a d'ailleurs des degrés dans le jeu de mots : j'en trouve quelques-uns qui ne sont pas indignes de leur auteur (2). Il est rare que, dans ce cas, le jeu de mots ne se ressente pas de la disposition d'esprit de l'écrivain, et qu'il ne revête pas un caractère sombre, parfois presque funèbre (3). En dehors de ces quelques exemples (qui sont l'exception), Michelet

---

(1) « Le Saint-Esprit venait, hélas ! d'endroits plus tristes encore. Tel était évêque par la grâce de Mme de Polignac, tel fut nommé par la Pompadour, tel surpris à Louis XV dans les folâtres ébats de Mme du Barry. Un joli abbé de vingt ans, l'abbé de Bourbon, doté d'un million de rentes, venait d'une petite fille noble qui fut vendue par ses parents et longtemps élevée par le roi pour le plaisir d'une nuit » (II, 137, note 1). — « Dorset, l'ambassadeur anglais, était un homme agréable; il ne bougeait de Versailles, plusieurs croyaient qu'il avait plu à la Reine et qu'il avait eu son tour » (I, 188).

(2) Sur l'assiduité incorrigible de Robespierre aux Jacobins : « Auprès des Assemblées, comme auprès des femmes, l'assiduité sera toujours le premier mérite. Beaucoup se lassèrent, s'ennuyèrent, désertèrent le club. Robespierre ennuyait parfois, mais ne s'ennuyait jamais » (II, 334).

(3) « Personne, dans la nuit du 3 au 4 septembre, ne se rendait encore bien compte de la portée et du caractère du terrible événement. Au voile de la nuit, le vertige et la terreur ajoutaient un double voile. Tant d'hommes qui, depuis, moururent si bien sur l'échafaud ou dans les batailles, se troublèrent cette nuit et eurent peur. Etrange puissance de l'imagination,

se contente de l'élémentaire antithèse (1), et, qui plus est, du calembour épais qui consiste à ergoter sur les significations possibles d'un même mot. Par exemple, le brasseur Santerre « brassant l'émeute » (III, 472), le Roi « exécutant la Constitution » (c'est-à-dire la tuant) (III, 251) (2). Ailleurs, le calembour réside dans l'allitération : « Au 2 avril, quand s'ouvrit le procès de Danton, le tirage au sort des jurés se faisait sans nul témoin, entre le président Hermann et Fouquier-Tinville. Tirage, non ! mais triage » (VII, 198-199) (3). Que de fois aussi l'écrivain ne prend pas la peine de rajeunir sa plaisanterie, s'arrêtant aux traditionnelles platitudes, ce qu'on pourrait appeler l'esprit à l'usage de ceux qui n'en ont pas (4); ou même cherchant dans la familiarité du style la note gaie qui lui manque (5). Malgré tout, on aurait tort d'attacher à ces détails une importance qu'ils n'ont pas et d'y chercher la note dominante de l'ironie de Michelet. Simples hors-d'œuvre, sans consistance et sans portée, on les remarque moins comme des ornements que comme des taches.

---

des illusions nocturnes, des ténèbres. Ce n'était pourtant que la mort » (IV, 164). — Danton... avait déjà dix pieds dans la terre. Robespierre lui tendit la main; il y eut dix pieds de plus » (VI, 420).

(1) « Les gardes nationaux... au feu, se trouvaient avoir bien moins de bras que de jambes » (V, 424). — (Orléans votant la mort de Louis XVI) « au total il réussit à ce qu'il voulait avant tout : il sauva l'argent et ne perdit que la tête » (V, 190).

(2) « Le roi exécuterait à la lettre la Constitution, de manière à bien montrer qu'elle était inexécutable. La Constitution, étouffée par cette littéralité même, exécutée au sens propre, comme le patient par le bourreau, les Français s'en dégoûteraient » (III, 251).

(3) Je n'affirme pas la préméditation du calembour dans l'exemple suivant. Il serait en tout cas bien faible. Mais enfin il faut avouer que le rapprochement est maladroit et troublant : « Les exécutions devaient se faire désormais au faubourg Saint-Antoine... L'échafaud ne serait plus serré de la foule. C'était l'émancipation de la guillotine. Elle allait respirer d'un grand souffle exterminateur, hors du monde civilisé, n'ayant plus à rougir de rien » (VII, 346).

(4) Les jurés du procès de Danton : « Un excellent juré était Ganney qui, étant idiot et ne comprenant pas plus les demandes que les réponses, à tout hasard, tuait toujours. Meilleur encore, et plus solide, était un vieux marquis, Leroy de Montflabert, qui parlait toujours du Dix-Août, et qu'on surnomma Dix-Août. Celui-là, c'était l'immuable, celui qui ne bronchait jamais, qu'aucun incident n'émouvait, véritable idéal du juré : il était sourd » (VII, 199). — « Le nerf de ce club opulent (le club de 89) est un bon restaurateur » (II, 312). — Pour Goullin (le colon créole), « un prisonnier n'était qu'un nègre blanc » (VII, 90).

(5) « (Les Jacobins) étaient en face d'une association immense, mi-partie d'idiots et mi-partie de coquins, ce qu'on appelait, ce qu'on appelle le monde des honnêtes gens » (II, 299). Dans une réconciliation célèbre, Marat avait embrassé chaleureusement Danton : « Danton endura le baiser, sauf à se laver ensuite » (IV, 218). Cf. la définition de l'éloquence d'Hébert : « On crie : grande colère du *Père Duchesne* ! Il est b... en colère, ce matin, le *Père Duchesne*. Le secret de cette éloquence, c'est d'ajouter f... de trois en trois mots » (II, 407).

La tendance humoristique peut expliquer que Michelet n'hésite pas à recourir au langage familier. Bien plus, il ne recule pas à l'occasion devant le détail trivial et bas. Il y a cependant une différence assez notable, sous ce rapport, entre les œuvres de début et les derniers volumes. Très réservé et rare dans *le Moyen âge*, le procédé devient déjà plus habituel dans *la Révolution* (1). Souvent l'auteur donne la préférence au détail familier parce qu'il le juge plus évocateur. Par exemple (il s'agit des souterrains de la Somme) : « Les familles s'y entassaient à l'approche de l'ennemi. Les femmes, les enfants y *pourrissaient* des semaines, des mois, pendant que les hommes allaient timidement au clocher voir si les gens de guerre s'éloignaient de la campagne » M. A., III, 406). — « Ils commencent à flairer le butin, les mains démangent, ils pillent » (M. A., V, 290). Tantôt, il y trouve la matière d'une plaisanterie, dont les rois, les prêtres, Juifs, Anglais ou financiers font les frais la plupart du temps. « Ces gens de guerre, qui se louaient partout, ne craignaient pas de *faire des soldats* » (c'est-à-dire d'avoir des bâtards un peu partout) (M. A., I, 148). — « La royauté n'est plus qu'une pompe aspirante qui, de la propriété publique, fait la propriété privée. Les rois se rendent justice. *Ils font leurs paquets, plient bagage*... Seulement, ils ne voient pas qu'ils se sont entièrement déracinés du sol. Qui se fiera à des gens toujours prêts à *lever le pied ?* » (R. F., V, 188, note 1). — « De même que le Moyen âge repoussait les Juifs et les souffletait comme meurtriers de Jésus-Christ, la femme fut honnie comme meurtrière du genre humain : la pauvre Eve *paya encore pour la pomme* » (M. A., II, 174).

Les deux œuvres que nous étudions n'apportent presque rien qui permette de parler de trivialité. Soit que les sujets traités n'appellent pas la plaisanterie, soit plutôt que l'auteur n'ait pas encore adopté le ton d'amère moquerie dont il deviendra plus tard coutumier, les comparaisons vulgaires en sont absentes ou, au moins, exceptionnelles. Néanmoins, on y trouvera en germe le procédé le plus usuel, qui consiste à rabaisser à des réalités mesquines ou méprisables des choses ou des êtres que la tradition présente comme respectables. Le caractère trivial résulte de l'association imprévue d'éléments disparates. Ce sera, par exemple, trivial de dire : « Mercure quitte son métier de dieu, se met au service de Plutus, tourne la broche et lave la vaisselle » (M. A., III, 109). Toutefois, la réminiscence littéraire atténue la plaisanterie. Le même exemple, repris dans l'*Histoire de France*

---

(1) Nous verrons dans la dernière partie de cette étude qu'il s'exagère dans les derniers volumes (*Renaissance* et *Temps modernes*).

VIII, 60), permet de mesurer tout le progrès qu'a fait Michelet dans ce genre d'ironie familière. « Mercure quitte son métier de dieu, qui ne va plus ; pour Olympe, il prend la cuisine, lave les tripes, et dit au sage : « Où l'on est bien, c'est la Patrie. » Ce qui n'était que sourire indulgent dans le *Moyen âge* est devenu rictus amer dans l'*Histoire de France*. Il y a de la colère, et la discrétion du premier exemple lui semble par trop bourgeoise. Il y faudra désormais plus de violence : le mot « laver les tripes », brutal, inélégant, surtout la boutade finale que l'écrivain ne prend pas la peine de désapprouver, permet d'apprécier le changement survenu dans sa mentalité.

La trivialité sera plus grave lorsqu'elle se doublera d'immoralité. Mais, au moins, elle perdra en vulgarité, elle pourra même, à l'occasion, garder une certaine allure. « Machiavel, dans son livre sur la peste de 1527, a moins de ménagements... Il se prend d'amour et de galants propos dans une église en deuil. Ils se revoient avec surprise, comme des revenants, se savent bon gré de vivre, et se plaisent. L'entremetteuse (1), c'est la mort » (M. A., III, 349). Ce n'est autre chose que le procédé du blasphème ; or, le blasphème, s'il est souvent ignoble, n'est presque jamais vulgaire.

---

(1) On pourrait à ce propos noter la même évolution chez Michelet, et, lorsque, plus tard, il fera allusion à des détails analogues, le mot d'entremetteuse sera remplacé par un autre infiniment moins académique. Ce sera en particulier une des dénominations données à Catherine de Médicis (cf. H. F., IX, 298).

Michelet a toujours marqué un certain goût pour ces rapprochements immoraux ou scandaleux, c'est une des formes de son tempérament exagéré. Aussi accepte-t-il volontiers les détails que peut lui offrir l'Histoire, par exemple cette scène érotique qui prend pour cadre un lieu de sainteté ou de recueillement : « Un jour, il était à l'église, en propos d'amour avec une petite femme, le coude sur l'autel, l'autel tout paré pour la messe » (M. A., VI, 342). Cf. aussi le Cimetière des Innocents, hanté « le soir des folles filles qui faisaient leur métier sur les tombes » (M. A., IV, 411).

Nous y reviendrons, à propos de l'*Histoire de France*.

ANNEXE AU CHAPITRE II

Liste des expressions familières ou réalistes

A) — EXPRESSIONS FAMILIÈRES

aboyer *(crier)*. — Un milicien... aboyait après le factionnaire placé au dedans et le menaçait de sa baïonnette (R. F., I, 295).

abrutir. — Le vieux soudard Luckner ignorant, abruti (R. F., III, 506 ; R. F., VII, 65 ; R. F., I, 2).

(y) aller. — Il y eut à Paris un tournoi des enfants de la ville, et même plus sérieux que ces exercices ne l'étaient alors ; ceux-ci, dans leur inexpérience, y allèrent trop vivement, et ils se blessèrent (M. A., VI, 256).

s'avachir. — L'ogive s'assouplit en courbes molles, en arrondissements voluptueux. La courbe, tantôt s'affaisse et s'avachit, tantôt se boursoufle et tend au ventre (M. A., II, 105-106).

avaler *(croire)*. — Mot très fréquent dans l'*Histoire de France*. — Pour faire avaler au peuple cette résurrection du pouvoir exécutif (R. F., VI, 38). — On crut tout, on avala tout, on n'en rabattit pas un mot (R. F., VII, 379-380).

bancroche. — Boiteux, bancroche (R. F., III, 473 et 483) (il s'agit dans ces deux exemples du municipal Mouchet).

baragouiner. — (M. A., IV, 202).

baragouineur. — Un baragouineur spirituel (R. F., III, 473).

barbouiller. — Robespierre le laissa froidement barbouiller dans son embarras, patauger dans son bégaiement (R. F., VI, 424).

bec *(faconde)*. — Cette femme, d'un bec étonnant (R. F., VII, 117, note).

beugler. — (Tallien) hurlait, beuglait la Terreur (R. F. VII, 122). — (Legendre) beuglait qu'il allait le jeter en bas de la tribune (R. F., V, 543).

bonnet (gros). — L'ignorance insolente des gros bonnets (de l'Eglise) (M. A., IV, 265).

braillard. — Braillard de carrefour (R. F., III, 312 et 472).

chauffer *(préparer le terrain)*. — Couthon chauffa la chose (R. F., VII, 435).

crapule. — Leur gloutonnerie allait jusqu'à la crapule (M. A., II, 191, note). (C'est d'ailleurs une traduction de Guillaume de Malmesbury.)

crasse. — (Robespierre) homme de raide attitude, mesuré, soigné, poudré, avait en dégoût la crasse de l'autre (Marat) (R. F., IV, 125).

décrasser. — Nos rois crurent s'attacher les Armagnacs en les mariant à des princesses du sang. Voilà ces rudes capitaines gascons qui se décrassent, prennent figure d'hommes, et deviennent des princes (M. A., IV, 205). — Que dut-on penser quand on le vit, dès son premier voyage, décrasser tout un peuple de rustres ? (M. A., VI, 77).

empâter *(engraisser)*. — L'Assemblée veut que le clergé soit... affranchi des passe-droit, des petits abbés de cour... quitte enfin de tous les mangeurs, des ventrus, des cages ridicules à empâter des chanoines (R. F., II, 136).

éplucher *(examiner)*. — Jourdan fut arrêté, amené, épluché (R. F., VII, 274). — On les éplucha de près (R. F., V, 131).

étrenner *(inaugurer)*. — C'était une fête d'étrenner la jeune royauté par une guerre contre ces bourgeois (M. A., III, 281).

fier (pas). — Construction vulgaire. « Bon vivant, bon enfant, pas fier, camarade du soldat » (R. F., VI, 203) (1).

filer *(partir en hâte)*. — Danton s'éclipsa de Paris, fila au bois de Vincennes (R. F., III, 135). — Son moyen, c'était d'en débarrasser Paris, de les faire filer sur Soissons (R. F., III, 449).

fourrer. — L'homme qui y avait fourré Marat (au Comité) (R. F., IV, 481). — (Lepitre) avait eu le secret de se fourrer au Conseil général (R. F., VI, 264 ; R. F., III, 441).

gare. — Cette garde soldée est sa force (à Lafayette). Vous la voyez... presque entière, qui entre, bruyante et formidable, par le Gros-Caillou, au milieu du Champ-de-Mars, près du Centre, près de l'autel, près du peuple. Gare au peuple ! (R. F., III, 151-152).

goutte (n'y voir goutte). — (M. A., VI, 17).

gueule. — Tallien, une âme de Laridon, tout à la gueule et aux filles (R. F., VII, 122). — Ce mot est une sorte d'épithète de nature appliquée à Hébert et à son journal : « Paris était habitué à entendre de bonne heure la gueule infernale de ses colporteurs » (R. F., VII, 250). — La grande colère du Père Duchesne semblait revenue triomphante dans leurs mille gueules effrénées et dans leurs bouches tordues (R. F., VII, 381). — Cette gueule effrénée du Père Duchesne (R. F., VII, 279). — Cf. aussi R. F., VI, 401.

idiot. — Ils ont élevé, ces idiots, la montagne de sang qui a isolé la France (R. F., IV, 89-90). — Le remède de cet idiot (Rossignol), c'eût été de brûler Rennes (R. F., II, 77-78). — La tradition idiote de la Royauté (R. F., VII, 250). — Cf. M. A., VI, 115 ; — R. F., I, 62 ; II, 299 ; III, 155 ; V, 605 ; VI, 122.

imbécile. — On ne pourra plus trouver dans quelque temps un être assez imprudent, assez imbécile, pour accepter cette chance effroyable (la royauté) (R. F., V, 203). Cet imbécile Léchelle (R. F., VII, 78). — Cf. R. F., V, 227.

laver (s'en... les mains). — Si Brézé voulait se faire tuer là-bas, le Roi s'en lavait les mains (M. A., VI, 32).

loustic. — Marino, loustic de profession (R. F., VII, 360). Ce mot sera répété à satiété à propos de Charles IX dans l'*Histoire de France*.

manger *(dépenser)*. — Il avait mangé ses dernières ressources (M. A., IV, 334).

moinillon. — (M. A., V, 123). Ce mot désigne le moine qui, lors du procès de Jeanne d'Arc, représentait l'Inquisition.

mouchard. — Les mouchards du Comité (R. F., VII, 208). C'est ainsi que Michelet appelle les fonctionnaires chargés de la surveillance de la Société. — Cf. VII, 176, 394, 374, 427, 502 ; V, 228 et 603.

---

(1) Il est vrai qu'ici c'est presque une citation implicite.

petite femme. — Un jour, il était à l'église, en propos d'amour avec une petite femme (M. A., VI, 342).

putain. — Le représentant Delaunay (putain à vendre au premier venu, c'est le mot même de Chabot). (R. F., VII, 63, note). C'est en réalité une citation.

ravaler. — (Le Téméraire) se croyait sali tant que les vilains n'avaient pas ravalé leur vilaine parole, lavé cette boue de leur sang (M. A., VI, 177).

recuit. — La bile amère et recuite de Calvin, cette haine à la quatrième puissance (M. A., III, 167).

saigner du nez *(avoir peur)*. — Le duc, fort en colère d'un tel réveil, voulut donner l'assaut. Le Roi préférait attendre encore ; mais le duc lui dit que, si l'assaut lui déplaisait, il pouvait aller à Namur. Cette permission de s'en aller, au moment du danger, n'agréa point au Roi ; il crut qu'on en tirerait avantage pour le mettre plus bas encore, pour dire qu'il avait saigné du nez (M. A., VI, 280). — Les officiers ne se battaient pas contre le soldat, mais ils lui lançaient des maîtres d'armes, des spadassins payés qui, sûrs de leurs coups, le mettaient en demeure ou de se livrer à une mort certaine, ou de reculer, de saigner du nez, de devenir ridicule (R. F., II, 267).

soûler. — A d'ordinaire le sens de gorger. — Ce sens peut cependant prêter à équivoque dans : Le royalisme avait goûté au sang patriote, et déjà il en était ivre. Il était là, attablé à cet horrible banquet où la France le soûlait des morceaux vivants de son cœur (R. F., VII, 182). — Paris, dans l'ignoble lendemain d'un jour d'ivresse furieuse, hébété de peur, soûl de sang (R. F., IV, 185). — Soûlés des fruits, des vins de France (M. A., III, 367). — Celles-ci sont soûles et gorgées (M. A., I, 92) (la fable du Renard et des Mouches).

suer *(s'efforcer)*. — Il fallait que le monde entier suât à laver cette tache (M. A., IV, 167). — Tel qui avait sué à préparer une docte harangue, n'en tirait qu'un mot (de Louis XI) : « Soyez bref ! » (M. A., VI, 7.)

traîner *(se promener en désœuvré)*. — Nous l'avons vu (Tallien) à Paris, traîner aux Champs-Elysées, à l'aumône de sa femme (R. F., VII, 122).

ventre *(passer sur le)*. — Les Ambrons et les Teutons devaient passer sur le ventre aux légions de Marius (H. R., II, 195). — Cette cavalerie leur passa sur le ventre (M. A., VI, 174).

B) EXPRESSIONS RÉALISTES

crever *(mourir)*. — Sera fréquemment employé dans *l'Histoire de France,* et avec moins de modération. — (Les bourgeois suisses) abusaient volontiers de ce que les montagnards, si souvent affamés dans leurs neiges, étaient obligés de venir acheter du blé aux marchés d'en bas. Souvent ils refusaient d'en vendre, dussent les autres crever de faim (M. A., V, 247). — Tous les jaloux, Allemands et Français, en crèveraient sûrement de dépit (M. A., V, 364.)

dégoûtant. — La sorcellerie, avorton dégoûtant des vieilles religions vaincues (M. A., III, 111).

diarrhée. — (Les prisonnières typhiques de Nantes) exténuées, défail-

lantes de misères et de diarrhée, elles sentaient la mort à dix pas; on brûlait huit jours du vinaigre où elles avaient passé (R. F., VII, 111).

Michelet, dans le *Moyen âge,* n'avait osé écrire ce mot et le remplaçait par l'euphémisme *dyssentrie* : « Les Anglais... viennent, à la lettre, manger le pays. Mais, en représailles, ils sont vaincus par les fruits et les vins. Leurs princes meurent d'indigestion, leurs armées de dyssentrie » (M. A., III, 279).

puanteur. — La puanteur força enfin de jeter tous ces débris dans des tombereaux (M. A., IV, 338).

sale. — Ce mot a toujours son sens de : malpropre, négligé, bien qu'il précède généralement le nom qu'il détermine (nous verrons que c'est une habitude de Michelet). Le mot *sale* est l'épithète presque nécessaire du mot *moine* ou *juif,* chez Michelet.

La sale et prolifique nation (les Juifs) (M. A., III, 112). — Ils s'en allaient, en sales processions de pénitents, tout nus, de flagellants obscènes (M. A., III, 216). — La sale robe des mendiants (des moines mendiants) (M. A., III, 11). — La pauvre et sale famille de Saint-François (M. A., IV, 169). — La sale et riche paroisse (Saint-Jacques-la-Boucherie) (M. A., IV, 53). — (Les léproseries) ce sale résidu des Croisades (M. A., III, 256). — Le sale populaire (M. A., V, 184-185). — Les Gascons d'Armagnac, sales piétons, sans paie, ni discipline, demi-soldats, demi-brigands (M. A., VI, 113).

saleté *(manœuvre blâmable, immorale).* — Plusieurs des témoins s'avouaient infâmes et détaillaient tout au long dans quelles saletés ils avaient trempé en commun avec Boniface (M. A., III, 165).

urine. — Condamné par les infidèles à salir le saint Tombeau, il (Foulques Nera) trouva moyen de verser, au lieu d'urine, un vin précieux (M. A., II, 225). — Un Grec ose salir d'urine la robe des ambassadeurs (H. R., I, 238).

vomir. — Cet épouvantable fatras (le discours de Jean Petit pour justifier le duc de Bourgogne) n'a pas moins de 83 pages dans Monstrelet. Le copier, ce serait à en vomir (M. A., IV, 171). — Le meurtrier... s'inspire le dégoût que l'on a pour un cadavre, éprouve une horrible nausée, voudrait se vomir lui-même (R. F., IV, 198). — Chaumette vint, à plat ventre, se roula dans la bassesse d'une hypocrite humilité, déclama contre les anarchistes (c'est-à dire contre lui-même), appuyant la déclamation d'aveux et de gémissements. C'était assez pour en vomir (R. F., IV, 479-480). — On couvrait ce trou (1) de planches, mais cela n'empêchait pas que tout ce qui se trouvait sous le vent, de quelque côté qu'il soufflât, ne sentît, à en vomir, cette odeur de pourriture (R. F., VII, 419).

— *(proférer).* — Du haut des murs, ils vomissaient toutes sortes d'outrages contre Henri V (M. A., IV, 393). — (Santerre) vomit contre l'Assemblée nationale les mots d'un homme ivre (R. F., V, 70). Cf. R. F., VII, 465.

vomissement. — Malgré le dégoût profond, le mépris, le vomissement que me donnent ces théories, je les ai confrontées aux monuments de l'Histoire (R. F., I, *introduction,* LI).

---

(1) La fosse où étaient jetés les guillotinés, à Picpus.

CHAPITRE III

Sens du pittoresque. — L'expression

Qualités de l'expression : Puissance d'évocation. — Précision.

Chez Michelet, l'expression prend, sans qu'il l'ait visiblement cherché, la forme de métaphore ou d'image.

La différence entre le symbole, à proprement parler, et l'expression imagée, consiste en ce que l'un est une allégorie analysée et poussée dans le détail, l'autre une allégorie simplement amorcée, embryonnaire. Il suffit, par exemple, de n'exprimer qu'un des termes de la comparaison, en laissant au lecteur le soin de préciser l'autre. « Robespierre, d'un torrent d'eau tiède, détrempait les résolutions » (R. F., III, 467), image que je retrouve plus loin : « La Convention, détrempée de l'homélie de Garat » (R. F., V, 542) (1).

Comme Michelet procède souvent par réminiscence, il est aisé de suivre la genèse de l'expression. Prenons une comparaison développée comme celle-ci : « On avait senti ce qu'il y avait de hasardeux à frapper le *Père Duchesne,* à supprimer au peuple son journal, qu'il était habitué à avaler le matin, comme une mauvaise eau-de-vie » (R. F., VII, 180-181). Pour peu qu'on ne retienne plus que la conclusion de ce développement, on a une expression : « Le député Ruhl, devenu l'élixir des Jacobins » (R. F., V, 147). Dire qu'un mourant a au moins la consolation « d'occuper tous les cœurs » est une expression banale, parce qu'elle n'exige pas du lecteur ce travail de reconstitution ; mais ajouter « et de confisquer la pitié » (R. F., V, 278), c'est lui fournir un élément d'amplification, en attirant l'attention sur les réalités concrètes du droit ou du commerce.

---

(1) L'image, quelquefois, n'est que confusément amorcée : « La lourde masse (l'armée des Croisés) avance, harcelée sur ses flancs. Elle *se pose* d'abord devant Nicée » (M. A., II, 244). Dans ces moments, il suffisait qu'une bannière de métier parût sur la place pour que toutes, d'un mouvement invincible, vinssent *se poser* à côté » (M. A., V, 354).

Notons à ce propos que Michelet a largement puisé dans le vocabulaire commercial. Dans l'*Histoire Romaine,* il parle déjà du « commerce de mensonges » (1) (H. R., II, 67). Dans *la Révolution,* l'épithète de « courtiers de conscience » (R. F., v, 151) est donnée aux contre-révolutionnaires qui poussaient le roi à acheter les politiciens influents (2).

Si de semblables rapprochements ne dépassent pas, parfois, le banal jeu de mots (3), il est nombre de cas, par contre, où l'expression y gagne en netteté, en légèreté : « Toute la gloire de la Montagne a été *monopolisée* par le Comité, celle du Comité par Robespierre » (R. F., VII, 204). Ce qu'on ne pourrait remplacer que par une périphrase compliquée et plus lourde.

Comme bien on pense, les rois et les prêtres trônent en maîtres à ce comptoir, qui les rapetisse : « Le pape mettait à l'encan ses dépouilles » (M. A., II, 586). Richard II « escompte le pardon, brocante l'iniquité » (M. A., IV, 80) (4). Michelet affectionne ce langage, excellent pour prosaïser les choses respectables qu'il taxe de préjugés, les croyances religieuses en particulier. « Faudrait-il supposer que, dans ses spéculations dévotes, où il (Louis XI) prenait pour associés les saints et Notre-Dame, tenant avec eux compte ouvert, et travaillant ensemble à perte et gain, il aura cru, par des charités, de petites avances, les intéresser dans quelque grosse affaire ? » (M. A., VI, 81). Dans le lieu commun du réglement de comptes, l'historien trouve mainte occasion d'une ironie facile et médiocre : « Les Suisses tinrent là en désespérés ; ils n'avaient pas plus de quartier à espérer qu'ils n'en avaient fait à Greiffensee ; Burckard Monk, leur ennemi, était là pour solder ce compte » (M. A., v, 250). — « Les Jacques payèrent à leurs seigneurs un arriéré de plusieurs siècles » (M. A., III, 407) (5). La mort elle-même apparaît comme le suprême réglement de comptes : « Le prince de Galles..., qui

---

(1) « Dans ce commerce de mensonges, chacun perdit. » Ici, cependant, il s'agit plutôt d'*échange* que de mercantilisme.

(2) Cf. R. F., I, introduction, LXXXVI : « (Louis XV) se fait trafiquant de blé, *spéculateur en famine.* » Je n'accuserai pas Michelet d'avoir songé à un mauvais calembour. Cependant, étant donné son goût pour les allitérations et les assonances, un tel exemple reste troublant.

(3) « L'étranger apporte des capitaux, mais s'il exporte l'honneur ? » (R. F., II, 260).

(4) « On parlait et parlementait sans cesse entre Charenton et Saint-Antoine. On appela ce lieu le Marché ; là en effet, on marchandait les hommes, on brocantait les serments, on tâtait les fidélités » (M. A., VI, 119).

(5) Cf. dans *la Révolution* : Les révolutionnaires « voulaient solder leur compte » aux gardes du corps (R. F., I, 307). Rarement l'expression sort de ce type consacré et répété à satiété. Cependant on pourrait citer : « Chaque année, ce papier timbré revenait, plus noir encore, avec de

était si près de *rendre compte,* ce mourant... » (M. A., III, 474.) C'est peut-être aussi l'expression chrétienne.

L'expression, chez Michelet, ressemble moins à une définition qu'à une interprétation, puisque son rôle est de transposer l'idée de manière à la rendre « sensible ». Assez rarement, l'association d'idées vient du premier jet (1). Le plus souvent, elle résulte du contexte, comme déduction nécessaire et logique. Après avoir considéré la Belgique comme « le *rendez-vous* des guerres » (M. A., II, 109), il est légitime d'assimiler le nord de la France à « une *route des guerres,* où les *haltes* s'appellent Azincourt et Crécy » (M. A., VI, 5) (2), et la notion de halte est engendrée par le contexte. Enfin, une fois que l'idée sera devenue familière à l'auteur, et que le contexte intermédiaire aura été supprimé, l'expression vaudra par elle-même : « (Saint-Marceau) le faubourg de Paris le plus misérable, celui qui souffrait le plus de *cette halte cruelle dans la faim* » (R. F., III, 545).

Il est original d'écrire que les éléments d'un empire « *souffrent d'être ensemble* », que les Etats généraux de Philippe le Bel sont « *l'acte de naissance de la France* », que les communes « *ont fondé le roi* », que les batailles « *sont les duels des rois* ». Encore est-il nécessaire de replacer ces formules dans le développement qui les prépare, si l'on ne veut risquer de les fausser : « C'est sous Louis le Débonnaire que devait s'opérer le déchirement et le *divorce* (et voilà le mot d'où naîtra l'image tout à l'heure) des parties hétérogènes dont se composait l'empire. Toutes souffraient d'être ensemble » (M. A., I, 352). — « Ces Etats généraux de Philippe le Bel sont l'ère nationale de la France, son acte de naissance. Elle a été ainsi baptisée dans la basilique Notre-Dame, où s'assemblèrent ces premiers Etats » (M. A., III, 69). — « On a dit que le roi avait fondé les communes. Le contraire est plutôt vrai. Ce sont les communes qui ont fondé le roi » (M. A., II, 266). — Jean sans Peur, s'il eût agi en chevalier, devait attaquer le duc d'Orléans « à armes égales, le tuer en champ clos ; un prince, un grand souverain, devait faire la guerre avec une

---

lourdes surcharges, pour l'effroi du paysan. Ces surcharges mystérieuses, inconnues, qu'on lui lisait bien ou mal, il lui fallait les payer; mais elles lui restaient sur le cœur, déposées l'une sur l'autre, comme un trésor de vengeances, *d'indemnités exigibles* » (R. F., II, 154).

(1) Très peu de formules tout d'une pièce, ou elles sont sans intérêt : « L'orgueil, *le mal anglais* » (M. A., V, 286). — « Péluse, la *clef* du pays » (H. R., II, 395).

(2) On trouve à plusieurs reprises employé ce thème de la route, de l'étape. Cf. : « La vallée du Danube, la route d'Attila, la grande route du genre humain » (M. A., II, 232).

armée, vaincre son ennemi en bataille ; les batailles sont les duels des rois (M. A., IV, 175).

On pourrait ainsi apporter un grand nombre d'exemples, curieux, imprévus, mais qui ont besoin, pour les expliquer, d'un contexte minutieux et complaisant. Fabre d'Eglantine fit à Robespierre cette malice « de montrer comment ce bon et sensible Robespierre allait tourner à l'indulgence, et cela au moment où le tremblant tacticien voulait rentrer dans la Terreur *et rattachait précipitamment son masque de sévérité* » (R. F., VII, 50). A propos du massacre d'Avignon (16 oct. 1791) : « L'apothicaire Mende s'établit dans la cour avec des liqueurs préparées exprès. Quels furent ces horribles breuvages ? On l'ignore ; les effets ne furent que trop visibles. A mesure qu'ils burent, ils devinrent exaltés, furieux, ils se ruèrent à la sanglante besogne. Il y en eut pourtant qui, les premiers coups portés, défaillirent et se trouvèrent mal. Ils redescendaient dans la cour, et l'apothicaire leur *versait une dose nouvelle d'ivresse et de fureur* » (R. F., III, 318) (1). Dans certains cas, le développement chargé d'expliquer l'image finale s'allonge, au point de devenir pénible et quelque peu alambiqué : « Un prédicateur... a dit que, dans la damnation, le feu était la moindre chose, que le supplice propre au damné, c'était le progrès infini dans le vice et dans le crime, l'âme s'endurcissant, se dépravant toujours, s'enfonçant incessamment dans le mal de minute en minute (en progression géométrique!) pendant une éternité. Le damné dont nous parlions (Gilles de Retz) semble avoir commencé sur cette terre des vivants l'*effroyable descente du mal infini* » (M. A., V, 213).

Ce qui, d'autre part, contribue singulièrement à relever l'expression, chez Michelet, c'est un certain goût pour le mot auquel on ne s'attendait pas. Comment, par exemple, exprimer sans phrases que Louis XI avait toujours eu, enfant et adolescent, une mentalité de vieillard ? : « Le dauphin... *était né Louis XI* » (2) (M. A., V, 341). Cet intérêt de surprise peut s'obtenir, tantôt par la recherche d'une impropriété, tantôt par l'adjonction de deux idées qui s'excluent ; en un mot, c'est l'affirmation d'une opinion *a priori* paradoxale, à cela près toutefois que le paradoxe se trouve *a posteriori* justifié par les faits : « Le pauvre prince qui, vivant, ne s'était guère plaint, *se plaignit*

(1) Cf. au tome IV la même image, débarrassée de son contexte : « On employait hardiment les plus grossiers moyens pour leur brouiller l'esprit, les enivrer de fanatisme; *on leur versait l'erreur et le meurtre à pleins bords* » (R. F., IV, 302).

(2) Cf. : « Car, de qui me réclamerai-je, moi, un de la foule, un de ceux qui naquirent dix millions d'hommes... (R. F., I, introduction, CXXVII.)

mort » (M. A., VI, 19). — « Sa manie était *de se faire empereur* » (il s'agit d'Alphonse X) (M. A., III, 7). — Necker, « le financier chimérique, pour dernier mot de son bilan, pour fond de la caisse, apportait *une utopie*, etc... » (R. F., I, 264). Le second procédé (alliance de mots, la *callida junctura* des Anciens), habituel aux rhéteurs de tous les âges, plein de risques d'ailleurs, peut donner les résultats les meilleurs, quand il est manié avec prudence et avec un goût sûr (1). Robespierre, « comme son maître Rousseau, s'affranchit par la volonté, jeta l'argent, *embrassa la faim et l'honneur* » (R. F., VII, 364). — « Délivrer l'homme du corps, le guérir de cette vie terrestre, c'est le purifier, l'orner et l'achever ; *aucune parure* ne lui va mieux que la *mort* » (M. A., II, 370). — L'âme humaine « *absente de son égoïsme* » (R. F., II, 211). — Théroigne de Méricourt, enfermée comme folle à la Salpêtrière, « cette femme adorée, devenue bête immonde ! *Elle y mourut vingt ans*, implacable et furieuse de tant d'outrage, de tant d'ingratitude » (R. F., VI, 224).

Il est, somme toute, fort rare, exceptionnel, que l'expression de Michelet tombe dans le « déjà-vu ». S'il fallait en indiquer les marques distinctives, on pourrait les résumer en deux mots : puissance d'évocation, exactitude (quelque paradoxale que cette dénomination puisse paraître).

Je dis : puissance d'évocation. Comme son imagination l'entraîne toujours hors du juste milieu, l'expression dépasse l'idée, la prolonge, ce qui donne au style une ampleur caractéristique et en fait une sorte de mirage continuel.

L'affaire de Saint-Florent déchaîna l'insurrection vendéenne. Voilà un fait. « Forest tire, il tue un gendarme. *Ce coup de pistolet retentit dans quatre départements* », voilà la traduction de ce fait (R. F., V, 411) (2). Tout idéalisme surmonte les obstacles de la vie vulgaire et matérielle : voilà une idée abstraite. « *Toute fleur perce la terre* », dirait un poète (M. A., III, 18). Un mot suffit à caractériser l'envolée de la cathédrale de Cologne : « Ses rampes aériennes *dont les degrés vont au ciel* » (M. A., II, 397). — « *Les deux peurs, les deux haines* s'entendirent. » Entendez : le duc de Bretagne et Pierre de Craon décidèrent la mort de

---

(1) Dans cette catégorie rentrent des boutades, sans grande conséquence, comme : (Dumouriez) « voyait dans le jeune duc de Chartres comme *un en-cas monarchique*, si Louis XVI tombait » (R. F., III, 434). — Le titre d'Etre suprême dépouille Dieu, « le destitue, le relègue là-haut, je ne sais où, *au trône du Rien-Faire, où siégeait le Dieu d'Epicure* » (R. F., VI, 46).

(2) Cf. dans *le Moyen âge* : « Le Breton, assis au rivage de l'Océan, a senti les coups qui se donnaient sur le Rhin » (M. A., II, 128).

Clisson (M. A., IV, 59). Il est difficile d'exprimer plus ingénieusement l'ébranlement des traditions ancestrales de la vieille Angleterre : « L'Angleterre était en fermentation ; *la tour de Londres branlait ;* l'Irlande, exhumée du sépulcre, jetait son linceul » (R. F., V, 342). — Dans une telle masse d'exemples, dont on pourrait faire un volume, qu'on me permette d'en apporter encore quelques-uns, au hasard : « Le Parlement anglais n'ose lever l'armée qu'il vient de voter, « ce serait *convoquer la discorde* de toutes les provinces » (M. A., V, 260). Il fallait que Jean sans Peur fut toute sa vie en proie au remords de son crime, « qu'à jamais *il portât ce drap mortuaire* » (M. A., IV, 160). Après le massacre de la tour Trouillas, à Avignon (16 oct. 1791), « on eut beau verser des torrents d'eau pour laver les traces, jamais on ne put faire disparaître l'horrible traînée de sang qui marque encore les arêtes du mur intérieur de la Tour : chaque corps lancé par le trou avait frappé là et laissé sa trace, sa réclamation éternelle. *Le sang resta pour témoigner* (R. F., III, 327).

Certaines de ces expressions équivalent, dans leur laconisme, à des portraits : « Les deux adversaires sont maintenant l'Eglise et le fils aîné de l'Eglise. Des deux côtés, prétentions sans bornes, *deux infinis en face* » (M. A., III, 61). — Jeanne d'Arc, « une légende, rapide et pure, de la naissance à la mort » (M. A, V, 53). — « Une foule à pied, en tête *la Mort même à cheval,* le bourreau de Paris, Capeluche » (M. A., IV, 339). — Le chroniqueur de la noblesse de Liége « qui écrit tard, et comme au soir de la bataille du XIVe siècle, *pour compter les morts* » (M. A., VI, 145) (1).

On pourrait dire que l'expression, chez cet écrivain, est un coup de théâtre. Et le grand drame qu'est son *Histoire* nous réserve à chaque instant de semblables trouvailles qui, si elles ne font guère l'affaire du critique historique, ont toute l'approbation du critique littéraire. La puissance d'évocation poétique n'exclut pas évidemment l'exactitude. Michelet semble avoir eu, avant toute chose, le souci de la précision, et ce n'est pas toujours facile pour un imaginatif, que rebute le purisme scientifique, qui n'aperçoit les réalités qu'à travers le halo de sa rêverie.

---

(1) Cf. : Dante qui « convoqua dans sa comédie tous les morts; il *fit la revue du monde fini,* le classa, le jugea » (M. A., III, 57).

Je donnerai plus loin (chapitre Ier, sect. C), quand je traiterai du portrait dans Michelet, un aperçu de ces synthèses concises et toujours expressives. La phrase ci-dessus se trouve déjà dans le Discours d'ouverture à la Sorbonne du 9 janvier 1834 : « Le poète convoqua dans son poème tous les morts ; il fit la revue du monde fini, le classa, le jugea. » Donc, trois ans avant le tome III du M. A.

Cependant, pour être d'un autre ordre, la précision n'est pas interdite au poète. Le « scientifique » définit, le poète interprète. L'un condense sa pensée dans une formule lapidaire et définitive, l'autre la fait sentir, au besoin par une transposition. Le premier s'adresse à l'intelligence, le second aux sens. Si l'homme de science s'interdit de sortir du domaine qu'il s'est exclusivement assigné, l'homme d'imagination a tout loisir d'empiéter sur les domaines voisins. L'exactitude du poète n'est, si l'on veut, qu'une exactitude de relation, et le mérite de Michelet, c'est justement de choisir toujours la relation la plus propre à ne laisser aucun doute dans l'esprit du lecteur. Là encore, les faits prouvent mieux que toutes les théories : Le paysan provençal, après les pluies torrentielles qui transforment la campagne en marais, « *ramasse son champ* au bas de la colline, ou *le suit*, voguant à grande eau et s'ajoutant à la terre du voisin » (M. A., II, 62) (1). Je rapprocherai un autre spécimen du même mot « ramasser », singulièrement évocateur, dans *la Révolution* (tome VI, 116) ; « Foucauld était effroyable par un coup bizarre qui lui abattit la peau de la face ; le dur Breton, sans s'étonner, *avait ramassé son visage*, et, en allant à l'hôpital, il criait de toutes ses forces : « Vive la République ! » — Lorsque, le 20 juin 1792, Pétion arrive en retard aux Tuileries archicombles, « il fallut l'*insérer* et le lancer dans la masse compacte qui environnait le Roi » (R. F., III, 489) (2). Un mot, parfois, vaut tout un développement. Le duc de Nemours pouvait être « happé par Louis XI d'un moment à l'autre » (M. A., VI, 361). Ce seul mot : happer, enferme toute la psychologie du roi finaud et calculé. Le rapport mensonger du représentant Narbonne sur la situation militaire de la France sera « pulvérisé » par un mémoire de Dumouriez (R. F., III, 371). Toute l'horreur et le tremblement de celui qui se sent perdu est résumé d'un seul mot : « Les Templiers, sentant déjà les flammes, *se serraient à l'autel*, qui ne pouvait les protéger » (M. A., III, 177). A quoi fait penser la parole de Robespierre ? A une mâchoire lente, mais implacable : « Il se mit à *remâcher* ses éternelles dénonciations de la Gironde » (R. F., V, 385), et : « Il se vit, lui, Danton, condamné à perpétuité à subir Robespierre, comme maître, docteur et pédagogue, à supporter l'insupportable poids de *sa lente mâchoire*, jusqu'à ce qu'il en fût

---

(1) Cf. la description de la campagne de La Rochelle « *répandue* en marais, en canaux » (M. A., II, 31).

(2) A rapprocher : « Louis XI, sans bruit, *coula* des soldats déguisés dans la ville » (M. A., VI, 20).

dévoré » (R. F., v, 259) (1). — Les Bourguignons, à Péronne, « voyaient leur vengeance à portée, leur ennemi sous la main ; *à travers les murs, ils sentaient son sang* » (M. A., vi, 268). — Saint-Pol, découvert, dans l'impossibilité de dissimuler ses fourberies, « reste à jour » (M. A., vi, 364). — Michelet excelle à trouver le caractère dominateur, celui qui résume toute une physionomie, toute une personnalité, physique ou morale ; « Le roi était *enterré* dans un habit de velours noir » (M. A., iv, 62). Dire : « la jaune figure entra » (R. F., iv, 394), suffit pour présenter complètement Marat au public (2). Le caractère dominateur peut être moral. Un mot abstrait rendrait mal la fièvre ardente qui explique tous les actes de la société de 1791. Que dira notre auteur ? « On croit, en y entrant, *sentir une brûlante haleine* » (R. F., iii, 65).

Si l'exactitude pittoresque comporte souvent une certaine recherche (3), elle peut aussi résulter de l'emploi des termes les plus ordinaires, et l'on pourrait dire que la vigueur de l'expression est en raison directe du vague même des mots employés : « Basire, en quelques mois, s'était brisé. Entre lui et la mort, *il n'y avait plus rien* » (R. F., vi, 272).

Une réflexion, assez plate en apparence, fait, mieux que toutes les hyperboles, comprendre l'élan enthousiaste des pèlerins du Moyen âge : « Une foule de pèlerins prenaient leur bâton et s'acheminaient, les uns à Saint-Jacques, les autres au Mont-Cassin, aux Saints-Apôtres de Rome, et, de là, à Jérusalem. *Les pieds y portaient d'eux-mêmes* » (M. A., ii, 224). Il semblerait que la dépouille de Danton méritât mieux que la banale dénomination « d'objet terrible », et les exemples suivants font ressortir la disproportion entre le caractère tragique de l'idée et la simplicité des mots qui l'expriment : « Dix jours d'avance, dans un lieu infiniment peu fréquenté, près d'une barrière déserte, dans une partie réservée du parc abandonné de Monceaux, on créa un

---

(1) On retrouve ailleurs la même idée, sous une autre image. C'est la même sensation de malaise, à l'audition du réquisitoire de Saint-Just contre Danton : « Tout le monde baissait la tête, on était navré, malade. Lui, d'une voix monotone, faible et basse, mais invariable, *il allait comme un timbre d'airain* » (R. F., vii, 190). — Cf. « Cette mâchoire pesante, qui mâchait et remâchait éternellement les mêmes choses (Robespierre) » (R. F., iii, 406-407).

(2) Les descriptions géographiques en offrent maint exemple : « Les plaines *décolorées* du Berry et de la Champagne ». — Les plaines *décolorées* du Centre » (M. A., ii, 70 et 94).

(3) « Les chrétiens ne tenaient plus la Terre sainte, pour ainsi dire, *que par le bord* » (M. A., ii, 429). — « La division se subdivise, le grain de sable *aspire à l'atome* » (M. A., i, 433). — « Ces terres basses, ... où les fleuves languissants semblent *s'oublier* plutôt que finir » (M. A., v, 394).

cimetière, pour cacher, si l'on pouvait, cet objet terrible. Danton en ouvrit les fosses et *y attendit Robespierre* » (R. F., VII, 184-185). — « Avant d'en venir là (à l'idée de patrie), il faut que ce pays *descende dans la ruine, dans la mort,* à une profondeur dont rien peut-être, ni avant, ni après, n'a donné l'idée » (M. A., IV, préface, 1re édit., p. III). Pour mieux marquer l'opposition entre la société vivante de 1793 et le néant de 1794, Michelet dira tout simplement : La vie, la force, la substance, ce qui nourrissait la Révolution, *cela a passé dans la terre* » (R. F., VII, 251).

SECTION B

Le Poète

CHAPITRE PREMIER

Le symbolisme naturaliste

**Sa rareté dans le « Moyen âge » et « la Révolution ».
Les fonctions naturelles. — La maladie. — La mort.**

L'étude de l'expression, chez Michelet, montre très nettement sa tendance au symbolisme. Il convient cependant, avant d'examiner, dans ses modalités les plus larges et comme dans ses lois les plus générales, cette interprétation symbolique de la réalité, de réserver une place à ce qu'on pourrait appeler le symbolisme naturaliste. Il est, comme l'autre, la conséquence du culte que Michelet rend à la vie, sous toutes ses formes. Précisément parce que tout concept se ramène, dans son esprit (nous le verrons plus loin), à une manifestation plus ou moins concrète de la vie universelle, — on pourrait presque dire de l'animalité, — il n'en rejette pas systématiquement les aspects choquants. Cette complaisance marquée pour le détail réaliste fait de lui un pur romantique : car nous savons que l'intérêt artistique peut résider dans toute expression sincère et vigoureuse de la vérité, qu'elle soit esthétiquement belle ou laide. Comme un biologue acharné à explorer la vie intégrale, Michelet ne néglige pas les côtés plus terre à terre, les fonctions même qu'on n'étale pas, dussent-elles sembler choquantes. La maladie, la mort enfin, sous sa forme la plus évocatrice, la décomposition organique, doivent trouver leur place dans une aussi large conception.

Si l'artiste admettait cette forme du symbolisme, disons que l'homme y était, en quelque mesure, porté par son tempérament. Son imagination semble avoir trouvé une sorte de sensualité à envisager certaines particularités, certaines infériorités (aussi) de notre nature. Nerveux, impulsif, cet homme, qui vibrait si profondément, sait rarement garder le juste milieu. Pour peu que sa sensibilité l'entraîne, il ira jusqu'au bout de sa sensation, incapable de s'arrêter à mi-chemin. Rien de bourgeois en cet artiste, chez qui le lyrisme le plus éthéré n'exclura pas la plus basse trivialité. L'œuvre historique de Michelet ressemble à ces fresques éclatantes de vie et d'éclairage : des tons qui hurlent ou qui éblouissent, jamais de grisaille.

Il est juste toutefois de faire, en ce qui concerne *le Moyen âge* et *la Révolution*, de grandes réserves. En tant que symbolisme large, je ne trouve, dans l'un et dans l'autre, que fort peu d'exemples. Nous aurons l'occasion d'y relever des descriptions aux détails parfois un peu accentués, mais sans aller jusqu'au symbole. A cet égard, *Moyen âge* et *Révolution* offrent encore quelque analogie : ni l'un ni l'autre de ces ouvrages ne se prêtaient à de semblables exagérations.

Le Moyen âge, c'est l'enfance d'un peuple, mêlée sans doute de grandes douleurs et de tristes déceptions, mais qu'illumine l'espoir de la Renaissance à venir. Rien ne saurait entacher la sérénité de cette aurore. Et que sera la Révolution, sinon l'expansion splendide d'un organisme qui s'épanouit, où coule abondamment la sève et le sang riche, où il peut y avoir pléthore de vie animale, congestion, si l'on veut, jamais dissolution ? Une belle et sombre poésie animera d'un bout à l'autre ces deux épopées. Aussi, l'écrivain garde-t-il le plus souvent quelque retenue. Il arrive même que le lyrisme fasse oublier la matérialité de l'image. Car le lyrisme est en proportion de la grandeur des fonctions entrevues. Ceci explique la discrétion habituelle des comparaisons empruntées à l'enfantement. La noblesse de la maternité intervient pour voiler la hardiesse de l'expression et l'empêcher de devenir choquante (1). Par exemple : « La terre, dans la torture d'un titanique enfantement, poussa contre le ciel la noire et chauve Maladetta » (M. A., II, 45). Ou bien : « La volonté humaine enfantait chaque jour et reculait devant ses enfants » (M. A., II, 393). Il n'est pas jusqu'aux images plus

---

(1) Rares sont les passages pouvant prêter à l'équivoque, comme la phrase où il parle de la laideur du « monstrueux accouplement des droits et des systèmes contraires » (M. A., IV, 173). Le mot : accoucher, n'est que fort rarement prononcé : « L'insurrection accouche » (R. F., V, 563).

complaisamment précisées qui ne gardent la même retenue : « Le profond génie allemand communiqua aux lettres (c'est-à-dire aux caractères d'imprimerie) la fécondité de la vie ; il en trouva la génération; il fit qu'elles s'engendrassent et se fécondassent de mâle en femelle, de poinçons en matrices : le monde, ce jour-là, entra dans l'infini » (M. A., v, 401). Rapprochez-en le passage de *la Révolution*, sorte d'anathème contre ceux qui ont, en 89, compromis l'enfantement de la France : « A qui renvoyer le crime de cet enfantement entravé ? Quels sont ceux qui, voyant la France en travail, ont trouvé les mauvaises paroles de l'avortement, ceux qui ont pu, les maudits ! mettre la main sur elle, la contraindre à l'action, la forcer de prendre l'épée et de marcher au combat ? Ah ! tout être n'est-il donc pas sacré dans ces moments ? Une femme, une société qui enfante, n'a-t-elle pas droit au respect, aux vœux du genre humain ? Maudit qui, surprenant un Newton dans l'enfantement du génie, empêche une idée de naître ! Maudit qui, trouvant la femme au moment douloureux où la nature entière conjure avec elle, prie et pleure pour elle, empêche un homme de naître ? » (R. F., II, 213-214.)

Les fonctions, plus mesquines et terre à terre, de la nutrition, sont plus sujettes à caution. Sans parler de réalisme, il n'est pas d'un goût très sûr de montrer saint Bernard « se nourrissant de la Bible et se désaltérant de l'Evangile », surtout quand on vient d'écrire qu'il « vomissait tout aliment » (M. A., II, 288), et la vue de l'Eglise, qui se trempe dans la chasteté (M. A., II, 172), n'est guère plus heureuse (1).

Telles images n'échappent à la vulgarité qu'en raison de leur imprécision : « Rome était sur l'Italie une sorte d'absorption » (H. R., II, 151). — « Se roulant à l'aveugle dans des plaisirs infâmes » (M. A., I, 6). Mais ce n'est pas toujours le cas, et certaines boutades de *la Révolution* témoignent d'une ironie bien macabre (2), quand elles ne tombent pas dans le réalisme à tendance scatologique : « Les prisons durent, dès lors, aller s'encombrant, jusqu'à ce qu'elles crevassent et vomissent en une fois un peuple d'ennemis furieux pour tuer la République » (R. F., VII, 39). Au reste, la nausée, le vomissement, est une des exagérations répugnantes où Michelet s'est trop souvent attardé

---

(1) Cf. R. F., III, 368 : les jacobins « imbibant profondément leurs esprits » des maximes de la Terreur.

(2) La Révolution « avait soif, il lui fallait du sang. Le lendemain, on la régala de tout le sang de la Commune, soixante-dix têtes en une fois ! Et pour dessert du banquet, douze têtes le troisième jour » (R. F., VII, 520).

avec une regrettable complaisance (1) ; comme aussi celle de gonflement morbide et d'enflure, qui, pour peu qu'on y insiste, devient, selon les cas, sale ou simplement ridicule. Ainsi, Paris, la ville en mal de croissance : « Une fois bornée de ce côté entre le Louvre et le Temple, elle enfla, ne pouvant allonger, et prit ce ventre qui va du Châtelet à la Porte Saint-Denis » (M. A., III, 376-377).

Michelet a fait à la médecine et à la chirurgie quelques emprunts, pour la plupart sans intérêt. La France révolutionnaire n'échappe à la Vendée « qu'en pratiquant sur elle l'effroyable opération de la Terreur... » (R. F., V, 345). Philippe le Bon reçoit en quelque sorte la France dans son propre duché, « il se l'inocula » (M. A., V, 398) (2). Si la vision s'élargit, elle est condamnée à dégénérer; nombre d'exemples attestent cette recherche d'une certaine matérialité : faire égorger la France par Marat eût pu avoir quelque grandeur. Se contenter de la saigner, voilà qui est moins noble et porte en soi comme un relent d'abattoir : « Ce médecin sans malades prend la France pour malade; il la saignera » (R. F., II, 347). Le premier pas franchi, le tableau prend de l'ampleur, et l'illusion se complète : « Legendre gisait dans sa honte, aplati comme un bœuf saigné » (R. F., VII, 306). Maintes pages de *la Révolution* sont assombries par cette vision de sang, que ne repousse pas l'historien, non pas le sang généreux des combats, mais le sang vil de la boucherie. Comme Fouquier-Tinville, après la loi de Prairial, il y

---

(1) Nous avons vu, au chapitre II, section C (Annexe), quel usage il fait de certains mots, comme : vomir, etc... Peut-être y a-t-il un sous-entendu d'un goût aussi douteux dans ce portrait du Juif, intermédiaire indispensable entre le fisc et ses victimes, « pompant l'or d'en bas et le rendant au roi par en haut avec laide grimace » (M. A., III, 112). Pour ma part, je suis tenté de ne voir là qu'une plaisanterie, d'ailleurs peu spirituelle.

(2) Dans l'*Histoire romaine*, Sylla est déjà appelé « le médecin impitoyable » de l'empire (H. R., II, 233). Au Moyen âge, le peuple « venait tâter le pouls à la Royauté, la médeciner gravement » (M. A., IV, 234).

Accidentellement, quelque trouvaille plus heureuse (on me passera celle-ci, bien qu'elle n'ait rien à voir avec le sujet précis qui m'intéresse ici). Il s'agit de l'âme, mutilée en quelque sorte par le doute, que l'auteur compare à un scalpel tranchant : « Il faut se reporter au premier moment où l'âme, vivante encore et tiède de foi et d'amour, sentit glisser sur elle le froid acier. Il y eut déchirement, mais il y eut surtout horreur et surprise » (M. A., II, 636-637).

A l'ordinaire, je ne trouve que de vagues associations. Voici peut-être la moins imprécise, et encore elle ne fait penser à l'autopsie que d'une façon bien détournée et confuse : « (Robespierre) blême, épuisé, ayant donné son fruit, un homme désormais ouvert, tout entier révélé et vide » (R. F., VII, 233). Cf.: la royauté « ouverte, pour qu'on vît en plein le dedans de l'idole vermoulue, la belle tête dorée pleine d'insectes et de vers » (R. F., V, 135).

sombre, il s'y enfonce comme Maillard après l'horrible tuerie de l'Abbaye (1).

De la maladie, Michelet, comme on doit s'y attendre, ne conserve que les aspects extrêmes, l'état de virulence le plus aigu, la congestion morbide, le mal qui envahit et qui ronge implacablement. Aussi tous les exemples peuvent se classer en deux catégories. L'apostume : « Si j'ai ajourné ce récit (l'histoire de la chouannerie), c'est que j'ai voulu attendre que les événements eussent atteint leur maturité, que tout l'apostume eût crevé » (R. F., VII, 76), et encore : « L'énorme apostume a crevé par lui (par Chalier). Lyon recule effrayé, indigné de sa propre plaie » (R. F., VI, 185) (2). La seconde série d'images est empruntée aux affections, quelles qu'elles soient, dont le caractère commun sera la ténacité et la violence sournoise. Le cancer, dont mourut Sanche l'Enfermé, offre un symbole véritable des destinées de la Navarre, « enfermée, en effet, dans ses montagnes par des peuples puissants, rongée, pour ainsi dire, par les progrès de l'Espagne et de la France » (M. A., II, 51). *La Révolution* use du même symbole pour définir le grand procès politique « qui, de l'un à l'autre parti, des hébertistes aux dantonistes, menaçant deux cents représentants revenus de mission, pouvait gagner, comme un chancre, la Convention tout entière » (R. F., VII, 391). L'Angleterre souffre d'un mal analogue (la tradition arbitraire du droit d'aînesse) qui l'oblige de « jeter périodiquement ses enfants à la mer ». « Ce cancer d'iniquité qui la ronge, elle n'a pu le supporter qu'au moyen de ces purgations périodiques » (R. F., II, 224-225). L'idée peut s'exprimer d'ailleurs sous des formes plus atténuées : « C'est ce qui donnait à la guerre un caractère embrouillé, inextricable, inguérissable. Misérable maladie, tenace, vraie gale maudite, où la peau ne se guérit qu'en tirant la chair après elle, emportant le malade même » (R. F., VII, 85-86).

La Mort, voilà enfin le dernier thème. Comme les hommes de ce XV[e] siècle, dont il semble avoir partagé, à cet égard, la sensibilité, Michelet n'a pu envisager la mort sans une sorte de frisson : frisson de la chair, non du cœur. Il y découvre la repré-

(1) « Maillard ne reparaît plus dans toute la Révolution ; il resta comme enterré dans le sang » (R. F., IV, 163, note 1). — « Fouquier-Tinville... se voyait précipité dans une telle mer de sang qu'il n'en surnagerait jamais... Quand il reçut sur la tête ce pavé de prairial, éperdu, il se confia au Comité de sûreté, dit... à ses patrons qu'il ne savait comment faire. Ils convinrent que la loi était inexécutable et lui enjoignirent de l'exécuter. Quand il revint (à minuit), toute la Seine lui semblait de sang » (R. F., VII, 346).

(2) Cf. également R. F., VII, 178).

sentation la plus sensible de la déchéance et du néant, et cette représentation le séduit, pour ce qu'elle a de brutal et de puissant. Son imagination l'y ramène dans la mesure où ses nerfs en souffrent. Dès l'*Histoire Romaine,* le goût des réalités macabres apparaît visiblement. Déjà il écrit : « L'œuvre politique de Sylla, comme son cadavre, tombait d'avance en lambeaux » (H. R., II, 231).

Il y revient dans *le Moyen âge* ; plus il avance, plus il en est hanté : « Cette misérable ville (Liége), tout écrasée et sanglante qu'elle était, remuait son cadavre » (M. A., VI, 260). — « Si l'Eglise était vraiment telle, il n'y avait pas à la réformer ; il fallait prendre ce corps pourri et le jeter tout entier au feu » (M. A., IV, 264).

Il n'y a pas lieu de s'étonner d'une telle prédilection. Le génie de Michelet eût été incomplet si cet apôtre attendri de la Vie ne se fût révélé le peintre écœuré de la Mort, s'il n'eût été profondément impressionné par l'éparpillement de la Matière comme il l'avait été par le triomphe de l'Esprit. Et, comme sa sensibilité lui interdit les impressions moyennes et le porte, malgré lui, aux extrêmes, il s'affirmera aussi brutalement matérialiste, à propos de la Mort, qu'il s'était montré précédemment délicat ou grandiose. Comme pour les hommes du Moyen âge, la mort n'a pour lui rien d'abstrait ou de métaphysique ; quoiqu'il fasse, il ne la comprend pas autrement que sous sa forme la plus tristement concrète. La France de 1421, sous l'occupation anglaise, « est un cadavre, un squelette, dont on ne pouvait sucer le sang, mais tout au plus ronger les os » (M. A., IV, 390-391) (1). Cela n'est rien. Il ne s'agit pas seulement de représenter à l'esprit l'idée abstraite de mort ; il s'agit plutôt d'en donner aux sens l'illusion. « Le meurtrier voit, après, que lui-même il s'est tué; il s'inspire le dégoût que l'on a pour un cadavre, éprouve une horrible nausée, voudrait se vomir lui-même » (R. F., IV, 198). Notre auteur ne fait grâce de rien à son lecteur. Il l'entraîne dans le cercueil, et ne craint pas de lui infliger dans le détail l'écœurant spectacle : « Il est enfin terminé, ce terrible livre, la plus sévère autopsie qu'on ait jamais faite de la mort d'un

---

(1) Le thème du dessèchement, de l'épuisement organique, est repris par Michelet sous des formes diverses, quel que soit l'agent de cet épuisement. Ainsi, dans ce passage : « (La maltôte) était un dernier moyen, une invention par laquelle, s'il restait encore quelque substance, quelque peu à sucer dans la moelle du peuple, on y pouvait atteindre. Mais on eut beau presser et tordre. Le patient était si sec que la nouvelle machine n'en put exprimer presque rien » (M. A., III, 49).

Cependant de tels exemples sont rares dans les œuvres qui nous intéressent.

peuple ! Je sais maintenant ce que c'est que la mort. Elle ne m'apprendra rien. Je suis entré dans le cercueil, j'ai compté les vers... » (R. F., VI, 183, note.) *Le Moyen âge* ne le cède en rien à *la Révolution* : Il est curieux de voir à quel point Michelet a discerné, et littéralement senti, dans les phénomènes de la dissociation organique, une poésie *sui generis*, une sensualité particulière. Tels passages font penser à la *charogne*, de Baudelaire : « Le royaume, sans force, se mourant, pour ainsi dire, et perdant conscience de soi, gisait comme un cadavre. La gangrène y était, les vers fourmillaient... Toute cette pourriture isolait, détachait l'un de l'autre les membres du pauvre corps » (1) (M. A., III, 389).

(1) Cf.: « L'argile repoussait tout, refusait de rien cacher. Tout restait à la surface. La putréfaction liquide surnageait et bouillonnait sous le soleil de juillet » (R. F., VII, 420).

CHAPITRE II

Les matérialisations

Eléments empruntés au règne animal, ou végétal ; aux forces de la nature ; — aux sports, arts, métiers.

Le symbolisme de Michelet émane d'une sensibilité profonde. Il faut donc y voir autre chose qu'une traduction ingénieuse, qu'une simple ingéniosité verbale ; c'est bien plutôt une création véritable. Sans doute il ne suffit pas, pour être symboliste, de recourir (même habituellement) à des comparaisons habiles pour noter les détails de la réalité.

C'est qu'en effet, s'il n'est pas de symbole qui n'ait à sa base une image, il est nombre d'images qui ne vont pas jusqu'au symbole. Qui dit image dit transposition d'une idée en une autre. Quand cette transposition acquiert son développement complet, quand elle réussit à transfigurer l'idée primitive de façon à n'en rien laisser subsister dans l'esprit du lecteur, alors naît le symbole. Nous ne retenons de la relation que le terme d'aboutissement, si j'ose dire, alors que le terme originel disparaît. Il est intéressant d'examiner (dans le double domaine des matérialisations et des personnifications) avec quel art Michelet opère cette transfiguration, où s'effacent les éléments matériels, pour ne laisser évoluer devant nous que les êtres surnaturels, les personnalités fictives qui les représentent.

Dans l'image simple, au contraire, les deux termes de la comparaison restent toujours (à un degré plus ou moins grand) simultanément représentés. En tant que simple procédé de style, l'image prend des formes innombrables. Chez un auteur comme Michelet, dont l'expression revêt d'instinct la forme d'images, la liste risquerait d'être longue. Nous essaierons cependant, en l'abrégeant, de la donner aussi complète que possible. Elle sera, en quelque sorte, dans un ordre décroissant. Dans les premières catégories, il y a encore du symbole, de moins en moins élevé au fur et à mesure que nous avancerons, jusqu'à n'être plus que

l'élémentaire comparaison, parfois même le simple jeu de mots.

Ce qu'on pourrait appeler le symbolisme animal est, de beaucoup, le plus fréquent. De même ordre que le symbolisme anthropomorphique dont je parlerai plus loin, il n'en a ni l'envergure ni la poésie. Comme toujours, c'est *le Moyen âge* le plus riche (1). *La Révolution* ne gardera que les images les plus âpres, les plus brutales.

D'abord la comparaison sans originalité : « Ce Rhône, emporté comme un taureau qui a vu du rouge... » (M. A., II, 63). — « ... le Rhône qui tombe comme un taureau échappé des Alpes, perce un lac de dix-huit lieues, et vole à la mer en mordant ses rivages » (M. A., II, 115). Dans le second exemple, l'image s'est élargie assez malheureusement, et ce taureau ailé d'un genre nouveau se fût, dans un autre âge, appelé galimatias (2).

Rien de nouveau encore dans ceci : « Le peuple se coucha par terre, de lassitude et de désespoir, comme la bête de somme se couche sous les coups et refuse de se relever » (M. A., I, 108) ; ou bien : « Les souffrances du paysan avaient passé la mesure ; tous avaient frappé dessus, comme sur une bête tombée sous la charge ; la bête se releva enragée et elle mordit » (M. A., III, 401).

Il y a déjà progrès dans : « (Charles d'Orléans)... tenu si longtemps en cage, n'en chanta que mieux » (M. A., IV, 321), et surtout : « Le sabotier Jean Chouan ne sifflait pas encore ses oiseaux de nuit » (R. F., III, 203), où l'image commence à devenir évocatrice. Le rapprochement des deux exemples suivants atteste le même progrès de la simple comparaison à l'image proprement dite : « Ainsi rôdent déjà autour de l'Empire les flottes danoises, grecques et sarrasines, comme le vautour plane sur le mourant qui promet un cadavre » (M. A., I, 350). — « Deux hommes n'avaient pas été à la bataille d'Azincourt, les chefs des deux partis, le duc de Bourgogne, le comte d'Armagnac... Le roi d'Angleterre leur rendit service ; il tua, non seulement leurs ennemis, mais aussi leurs amis, leurs rivaux dans chaque fac-

(1) *L'Histoire Romaine* n'offre, à cet égard, à peu près rien qui mérite qu'on s'y arrête : « Les gladiateurs, bêtes féroces qu'on tenait à la chaîne pour les lâcher dans l'occasion » (II, 273) ; — Cléopâtre, revenant à Alexandrie, y ramena le lion enchaîné (Antoine) » (II, 382).

(2) Notons, à ce propos, que Michelet ne craint pas les images compliquées et qui, par endroits, sentent l'effort : « (la France) fascinée alors de négociations captieuses, menaçantes, tour à tour, éblouie et comme hébêtée des tours, passes et détours que joueraient autour d'elle les singes de la diplomatie, elle tomberait, la tête en bas, comme un oiseau étourdi, dans les pattes du renard » (R. F., III, 251). — Cf. page 56, la citation de *la Révolution française*, II, 16, où il y a également une réminiscence vague et déviée des Fables (p. 56, note 2).

tion. Désormais, la place était nette, la partie entre eux seuls ; les deux corbeaux vinrent s'abattre sur le champ de bataille et jouir des morts » (M. A., IV, 326).

Parmi les obsessions de Michelet, en voici une qui a pris des formes variées, celle des insectes d'été (quels que puissent être ces insectes). Esquissée dans *le Moyen âge :* « Cette nuée (Galls, Kymris et Germains) alla s'abattre sur la Macédoine » (M. A., I, 17), — « Dans l'épais limon de ces riches plaines, dans ces vastes et sombres communes industrielles d'Ypres, de Gand, de Bruges, les hommes grouillaient comme les insectes après l'orage. Il ne fallait pas mettre le pied sur ces fourmilières... » (M. A., II, 104), — « Ils savaient ce que c'était que Liége, quel terrible guêpier, et que, si l'on mettait le pied trop brusquement dessus, on risquait, fort ou faible, d'être piqué à mort » (M. A., VI, 178), elle sera reprise avec insistance dans *la Révolution*. Ce sont d'abord les pamphlets des prêtres et des Anglais contre la Révolution : « Cette nuée de mensonges, de calomnies, d'absurdes accusations, comme une armée d'insectes immondes que le vent pousse en été, eut ce résultat, d'abord, d'attacher des millions de mouches piquantes aux flancs de la Révolution... » (R. F., II, 263), — « Les meneurs comptaient que ceux-ci, piqués de mouches, harcelés, finiraient par perdre la tête... » (R. F., III, 154), — « Une nuée de petits pamphlets, millions de mouches piquantes, nées de l'heure d'orage... » (R. F., VII, 380) (1), et cf. R. F., III, 273.

Le dogue, monstrueux et aboyant, a, de tout temps, offert à l'imagination des comparaisons faciles. On ne se douterait guère que le manichéisme ait pu faire dire : « ...faut-il dompter la chair en l'assouvissant, faire taire le monstre en emplissant sa gueule aboyante... » (M. A., II, 410.) Ailleurs, ce sont Dinant et Bouvignes qui « aboyaient ainsi l'une à l'autre » (M. A., VI, 171) (2). *La Révolution*, on le devine, tirera largement parti de cette image, bien susceptible de lui plaire, pour son caractère de violence et de force. Elle l'appliquera tour à tour à Hébert : « Ce dogue qui pouvait, en un jour, mordre de six cent mille gueules à la fois » (R. F., VI, 206) ; — à Cambon : « Couché dessus (sur l'armoire des Finances), le dogue manifeste, par de sourds grondements, la faim, la soif du fisc. La Convention, de moment en moment, lui donne à ronger un décret... Rarement,

(1) *Le Moyen âge* (II, 594) en offre une traduction un peu différente : « Il lança par tout le pays une nuée d'agents avides, qui, fondant comme des sauterelles, mangèrent le fruit, l'arbre et presque la terre. »

(2) De même les Anglais tâcheront de mordre le duc de Bourgogne tant qu'ils seront les plus forts; mais, « dès qu'ils avaient besoin de lui, les dogues revenaient rampants » (M. A., V, 190).

on ose lui lancer quelque attaque, oblique et timide, jamais impunément. Il mord une fois Brissot, l'autre fois Robespierre. Qui est mordu en meurt. » (R. F., IV, 453) ; — aux canons de la Bastille: « Les canons, en batterie sur les tours depuis le 30 juin, regardaient Paris de travers, et, tout chargés, passaient leur gueule menaçante entre les créneaux » (R. F., I, 88) (1) ; — à la guillotine : « La guillotine... faisait son repas. Les charrettes de cette boucherie venaient lui apporter sa viande « (R. F., VII, 412) (2).

Le reptile, aux anneaux multiples, devait également séduire Michelet ; on voit tout de suite l'analogie possible avec les foules grouillantes de la France révolutionnaire. Cela explique qu'on ne trouve cette comparaison que dans *la Révolution* : « Etreint du boa énorme que la masse tourbillonnante serrait et resserrait sur lui, il perdit terre... » (R. F., I, 129). Michelet en fera l'application à la Fédération de 90, vaste farandole grandissant de proche en proche, se déroulant et enserrant toute la France comme un serpent sans fin. Toutefois, la vision n'est pas nettement précisée (3).

On pourrait citer longuement (4). Je ne retiens, pour finir, que deux comparaisons, dont le principal mérite est d'être ingénieuses, et encore n'y a-t-il guère, dans la seconde, autre chose qu'un jeu de mots : « Tous ces joueurs à la baisse (les agioteurs) avaient la hâte de voir la Révolution sombrer, s'enfoncer, et,

---

(1) Je ne cite que pour mémoire l'application qu'en fait Hugo aux forts de Paris (*Année terrible,* décembre, VI). « Ils sont les chiens de garde énormes de Paris », et dans *Napoléon II* : « Les canons monstrueux à ta porte accroupis ».

(2) La comparaison, voisine, du loup, confusément entrevue, dans *le Moyen âge,* quand il montre Louis XI « rôdant tout autour » des pèlerinages bretons (VI, 25), sera développée dans *la Révolution* : « En temps ordinaire, la voracité de chacun était contenue par la voracité de tous. C'était comme une bande de loups qui sont en cercle, et qui se regardent; si l'un faiblit, haro sur lui ! » (R. F., II, 229).

(3) « Ainsi l'immense farandole du Sud-Est, liant et formant toujours de nouveaux anneaux, avança jusqu'à Dijon... » (R. F., II, 45.) — « Leurs joyeuses farandoles, se déroulant en pleine boue, s'étendent, vont s'ajoutant sans cesse de nouveaux anneaux dont chacun est une province, un département, ou plusieurs pays mêlés » (R. F., II, 193).

Rien d'analogue dans *le Moyen âge.* Je note tout au plus un exemple approchant (la pieuvre), mais où, cependant, ce n'est pas l'idée d'étreinte enveloppante qui domine : « Grand justicier, grand trésorier, chapelain du roi encore, ... il suçait l'Angleterre par trois bouches » (M. A., II, 324).

(4) J'extrais une de ces citations, unique en son genre (je n'ai trouvé aucun exemple approchant), fort expressive d'ailleurs, pour évoquer les armées allemandes, avançant péniblement en France en 92 : « Le découragement était extrême. Ils se voyaient engagés dans cette boueuse Champagne, sous une implacable pluie, tristes limaces, qui traînaient, sans avancer presque, entre l'eau et l'eau » (R. F., IV, 252).

comme les vers qui minent un vaisseau de ligne, ils tâchaient, à fond de cale, de percer un trou » (1) (R. F., v, 38). — « Ces blasons allaient s'embrouillant de mariages, d'héritages, de généalogies vraies ou fausses. Les animaux héraldiques s'étaient prêtés à d'étranges accouplements (M. A., iv, 2).

Le règne végétal a fourni relativement peu d'images, et on peut les ramener à un petit nombre d'impressions. Quelquefois, il n'y a qu'une relation très accidentelle : « Le druidisme aura seulement décelé le germe moral qui est en l'homme barbare, comme le gui perçant la neige témoigne pendant l'hiver de la vie qui sommeille » (M. A., i, 130).

L'idée de l'homme qui, originaire d'un pays, produit du sol en quelque sorte, s'y attache étroitement comme la plante s'y enracine, n'a rien que de très ordinaire : « Des *inopes*, qui, sous le nom de cliens, ...végétaient à la surface de la terre, mais n'y enfonçaient point de racine » (H. R., i, 81) (image superficielle née à la faveur d'un élémentaire jeu de mots sur « végéter »). — « La loi l'enfonçait (le colon) dans l'esclavage, s'efforçait de l'enraciner à la terre » (M. A., i, 104). — « On avait vu qu'un duc de Bourbon, même en Bourbonnais, ne tenait pas fortement au sol... ; il pouvait grandir, sans être plus fort, n'ayant de racine nulle part » (M. A., vi, 192).

Il est une autre image que Michelet a repris avec insistance et qui n'a guère plus d'originalité : l'épine, sournoisement enfoncée, et dangereuse parce qu'invisible : « Le duc d'Orléans... acheta le Luxembourg, se logeant comme une épine au cœur du Bourguignon » (M. A., iv, 108). — « Charles VII eut ainsi plus d'une secrète épine, une surtout, terrible, dans sa famille, dont il fut piqué toute sa vie et mourut à la longue » (M. A., v, 374). — « Le Roi comptait, en attendant, se donner enfin le bien que, depuis dix ans, il demandait dans ses prières, d'arracher ses deux mauvaises épines du Nord et du Midi, les Saint-Pol et les Armagnac (M. A., vi, 360). — « Continuer le mouvement en traînant un tel bagage, une royauté captive, hostile, puissante encore pour le mal, faire marcher la Révolution en lui laissant au pied cette terrible épine, c'était la blesser à coup sûr, la fausser, l'estropier, probablement la tuer » (R. F., ii, 419).

---

(1) Le contraste entre l'énormité de l'édifice et la petitesse du ver qui le mine plaît à Michelet. Il l'applique à la République, minée par dessous comme un vaisseau « qui règne sur l'océan et qui porte dans son sein un monde de vers acharnés à le dévorer » (R. F., vii, 277) ; et à Cambon, que voulait détruire Robespierre : « Employer le fer et le feu pour renverser un grand chêne, c'est un procédé grossier, c'est faire du bruit, de l'éclat. Celui qui saurait, en passant, lui mettre un ver à la racine, aurait travaillé bien mieux » (R. F., v, 122).

Bien inévitable encore la comparaison des feuilles d'automne, d'un effet toujours sûr. Il n'est peut-être pas un écrivain qui n'ait été sensible au charme des feuilles jaunies que maltraite le vent. Et, comme bien on pense, l'automne sanglant qu'est la Révolution aura aussi ses feuilles voltigeantes. Le ministre Garat, attaqué et harcelé de toutes parts, « n'était plus qu'une feuille d'automne qu'un coup de vent devait emporter » (R. F., VI, 206, note).

Feuilles gracieuses de Cyrano, dont la chute a la grâce d'un vol ? Non, mais tourbillonnantes et brutalement arrachées. Car, chez notre auteur, le vent a vite fait de devenir tempête ! « Féodalité, Royauté, Eglise, de ces trois branches du chêne antique, la première tombe au 4 août ; les deux autres branlent ; j'entends un grand vent dans les branches, elles luttent, elles tiennent fort, les feuilles jonchent la terre. Rien ne pourra résister. Périsse ce qui doit périr ! » (R. F., I, 223). Ailleurs, Michelet en fera une adaptation qui ne manque pas d'originalité : « L'émulation est terrible entre les deux presses. C'est un vertige de regarder ces millions de feuilles qui tourbillonnent dans les airs, se battent et se croisent » (R. F., II, 408).

Peu à peu, nous découvrons la véritable imagination du poète, celle qui ne s'en tient plus aux sentiers battus, et voilà que nous arrivons au symbole : « Le pauvre Camille (Desmoulins), qu'était-ce ? Une admirable fleur qui fleurissait sur Danton. On n'arrachait l'un qu'en touchant à l'autre... L'arbre noueux, fort, puissant, avait jeté au vent ses feuilles ; mais, tel qu'il était, quelle main eût été sûre de l'arracher ? » (R. F., VII, 146). Que sera la littérature du Midi ? « Parfum stérile, fleur éphémère, qui avait cru sur le roc et qui se fanait d'elle-même, quand la lourde main des hommes du Nord vint se poser dessus et l'écraser » (M. A., II, 406) (1).

Michelet n'a usé que modérément de ce symbolisme un peu mièvre, trop peu conforme, sans doute, à son imagination éprise de grandeur et de force. Il l'empruntera d'instinct, cependant, pour caractériser la Pensée ou la Civilisation, expression de la Pensée : « Ils ont pu, mieux abrités, cultiver à loisir la fleur délicate de la civilisation » (M. A., II, 84), et « Le fer est impuissant contre la pensée. C'est plutôt sa nature, à cette plante vivace, de croître sous le fer, de germer et fleurir sous l'acier » (M. A., II, 535).

(1) Qu'on en rapproche une gracieuse définition de la ballade : « De ce désert sinistre, qui semble encore maudit, ont pourtant germé les ballades, sauvages et vivaces fleurs » (M. A., V, 54).

Nous savons qu'il préfère à l'ordinaire des évocations plus brutales, plus « actives », si j'ose dire. C'est pour cette raison qu'il a été séduit par l'idée de la vendange, dans la cuve (1) ; lorsqu'il montre l'Europe, espérant impatiemment les excès de la Révolution, « excès probables, si l'on contenait enfermée dans sa cuve cette vendange écumante qui cherchait à s'échapper » (R. F. III, 374) (2).

La seconde catégorie d'images, la plus vaste peut-être, appartient à la rubrique des éléments naturels. L'Histoire évolue dans les limites d'une nature de fantaisie, peu variée, toujours sombre et redoutable, où toutes les forces mécaniques se déchaînent tour à tour.

La neige ne fournit rien au *Moyen âge ; la Révolution* n'en conserve que la manifestation brutale, l'avalanche : « Les souffrances, les vengeances, s'étaient accumulées par le retard, entassées à une hauteur effrayante. Quand cette monstrueuse avalanche, retenue longtemps à l'état de glace et de neige, fondit tout à coup, une telle masse déborda que son seul déplacement pouvait tout anéantir » (R. F., I, 197). — « On sait comment se grossit cette fortune prodigieuse (de la maison d'Orléans), comment de proche en proche, l'or attirant l'or, la masse emportant la masse, une énorme boule de neige s'est formée, pour ainsi dire, jusqu'à faire une avalanche qui a emporté le trône » (R. F., V, 186). La source, ou la pluie, donne lieu à de jolies évocations : « Le vieil idiome, miné par l'infiltration continuelle de la langue française » (M. A., II, 21). C'est caractériser heureusement la longueur interminable du Moyen âge, de ses souffrances, de ce servage sans espoir, que de dire : « Il faudrait pouvoir reproduire dans leur lenteur impitoyable les mille ans que l'humanité passa sous cette pluie de douleurs, qui tombait goutte à goutte, et chaque goutte perçait jusqu'aux os » (R. F., IV, 318). Cette dernière image annonce celle, plus large, des cours d'eau,

(1) Nous retrouverons plus loin cette idée de fermentation sous la forme de l'éruption volcanique. Même symbole, sous deux interprétations différentes.

(2) Je n'attacherai guère d'importance à certaines images où il ne faut voir que d'ingénieuses fantaisies. En voici une qui fait songer au fabuliste. Il s'agit des décrets par lesquels l'Etat enlevait ses biens au clergé : « Ce qui produisit plus d'effet que la dispute de mots, c'est qu'au moment où l'on vit la cognée au pied de l'arbre, des témoins muets comparurent qui, sans déposer contre lui, montrèrent tout ce qu'il avait couvert, cet arbre funeste, d'injustice, de barbarie dans son ombre » (R. F., II, 16). Il arrivera même que le souvenir des fables y soit sensible : « Cambon, Carnot, Thibaudeau et d'autres, ne purent jamais surmonter leur répugnance instinctive pour les jacobins. Il y avait à l'entrée de la caverne une odeur de sang » (R. F., V, 90). Cf. page 51 et l'exemple cité (R. F., III, 251).

tantôt calmes et pleins de douceur, tantôt plus troublés : « Assis au bord de ce grand fleuve poétique du Moyen âge, j'y distingue deux sources diverses, à la couleur de leurs eaux. Le torrent épique, échappé jadis des profondeurs de la nature païenne, pour traverser l'héroïsme grec et romain, roule mêlé et trouble des eaux du monde confondues. A côté coule plus pur le flot chrétien, qui jaillit du pied de la croix » (M. A., II, 642). Tantôt ce sont les fleuves, grossis sans cesse (1), comme les flots des envahisseurs et des reîtres si connus du Moyen âge : « Un matin, voilà tout le flot des pillards, des bandits, qui remonte la Meuse, et qui, de Loss en Huy, de Huy en Dinant, de plus en plus grossi d'écume, vient finalement s'engouffrer là » (M. A., VI, 203) ; — ou bien encore les torrents humains de 89 : « La masse, grossie dans la rue Saint-Antoine, par chaque rue latérale, qui avait fourni des affluents à ce fleuve... (l'émeute du 10 août) » (R. F., IV, 22) (2). Au souvenir de ces rivières, de ces torrents, s'associe celui des inondations et des dépôts qu'elles laissent après elles (3) : « Ce monde, tout trempé du déluge de la barbarie germanique » (M. A., I, 153) ; — « Par-dessus la vieille aristocratie des chefs des clans galliques avait passé le torrent des Kymris. Le dépôt qu'il laissa fut le druidisme » (H. R., II, 287) (4) ; — « Plusieurs alluvions de mensonges d'une étonnante épaisseur ont passé dessus. Si vous avez vu les bords de la Loire, après les débordements des dernières années, comme la terre a été retournée ou ensevelie, les étonnants entassements de limon, de sable, de cailloux, sous lesquels des champs entiers ont disparu,

---

(1) Les murs de Philippe-Auguste ne contenaient plus Paris : « Il avait débordé de toutes parts » (M. A., III, 374).

(2) Mettons à part ce qui n'est que procédé de rhéteur : « Tâchons de démêler la plainte de la Sicile à travers cette forêt de barbarismes et de solécismes par laquelle écume et se précipite la torrentueuse éloquence de Barthélemy de Néocastro » (M. A., III, 14).

(3) Les deux images se côtoient, parfois se confondent dans le même symbole. « Le fonds indigène a été plusieurs fois submergé, fécondé par les alluvions étrangères. Toutes les poésies du monde ont coulé chez nous en ruisseaux, en torrents. Tandis que des collines de Galles et de Bretagne distillaient les traditions celtiques comme la pluie murmurante dans les chênes verts de mes Ardennes, la cataracte des romans carlovingiens tombait des Pyrénées. Il n'est pas jusqu'aux monts de la Souabe et de l'Alsace qui ne nous aient versé par l'Austrasie un flot des Niebelungen. La poésie érudite d'Alexandre et de Troie débordait, malgré les Alpes, du vieux monde classique. Et cependant, du lointain Orient, ouvert par la Croisade, coulaient vers nous en fables, en contes, en paraboles, les fleuves retrouvés du Paradis » (M. A., II, 643). La même comparaison de l'alluvion se retrouve sous une traduction un peu différente : « Chaque peuple, chaque invasion y a déposé une pensée, comme chaque éruption une lave » (H. R., I, 4, préface.) Mais, comme il s'agit ici de Naples, c'est à peine s'il y a image.

(4) Cf. : « Les races sont venues se déposer l'une sur l'autre et féconder le sol gaulois de leurs alluvions » (M. A., I, 432).

vous aurez quelque faible idée de l'état où est restée l'histoire du 10 août » (R. F., III, 543-544) ; — « Jamais je n'aurais déterré le vrai sous les épaisses alluvions de mensonges que chaque publication, à son tour, a jetées dessus... » (R. F., V, 401, note) (1).

Du vent, Michelet ne connaît également qu'un aspect : la force qui brûle ou qui brise. Tantôt, rapprochement sans grande envergure, comme lorsqu'il expose la réussite rapide et scandaleuse des Croy, poussés par le Roi de France (2) ; tantôt même, image assez imprécise, comme celle dont il se sert pour caractériser l'éducation des Jésuites (3). Tantôt enfin, c'est l'image plus large et déjà poétique : « Ainsi vacille la pauvre petite lumière de la liberté morale. Et cependant, la tempête des opinions, le vent de la passion, soufflent des quatre coins du monde » (M. A., II, 623-624). — « Il y a eu là quelque chose de plus fort que le bras des Titans. Quoi donc? Le souffle de l'Esprit. Ce léger souffle qui passa devant la face de Daniel, emportant les royaumes et brisant les empires, c'est lui encore qui a gonflé les voûtes, qui a soufflé les tours au ciel » (M. A., II, 673-674).

La montagne, contrairement à ce qu'on attendait, n'a pas donné matière à un large développement. Tout au plus, dans *la Révolution,* une comparaison habile, mais ne dépassant pas la comparaison : « Tous avaient prévu la Révolution au milieu du siècle. Personne, à la fin, n'y croyait. Loin du mont Blanc, on le voit; au pied, on ne le voit plus » (R. F., I, introduction, CXXV). Michelet n'a vu qu'une forme de la montagne, parce qu'elle est la plus active et la plus âpre : le volcan : « D'abord il se rend en Sicile, au volcan même de la Révolution, voit, écoute et observe. Les signes de l'éruption prochaine étaient visibles : rage concentrée, sourd bouillonnement, et le murmure, et le silence » (M. A., III, 11) (4). On peut en rapprocher cet exemple, exemple à double sens, car l'image y est liée si étroitement à la définition géologique, qu'on ne voit plus très bien s'il s'agit de l'homme ou de la terre. Il s'agit des insurrections religieuses du Midi : « On ne comprendrait rien aux éruptions de ces vieux volcans

---

(1) Sur la répétition textuelle d'une même expression, cf. p. 79, note 1.

(2) : Sous son souffle invisible, ils avançaient sans respirer ; c'était comme un ouragan de bonne fortune » (M. A., VI, 43).

(3) : « ... la rude atteinte de cette triste éducation, qui ôte à l'âme sa fleur, la brûle d'un hâle aride. Elle mordit profondément sur l'âme de Robespierre » (R. F., II, 317).

(4) « (Danton) ...signalait de loin le mal social, bien autrement profond, que couvrait l'agitation révolutionnaire ; aux premiers grondements souterrains, que personne n'entendait bien encore, ce pénétrant génie devinait, signalait le volcan » (R. F., IV, 73).

du Midi, si avant tout on n'en sondait le foyer toujours brûlant. Les flammes infernales des bûchers qui s'y rallumèrent tant de fois, ces flammes contagieuses de soufre semblent avoir gagné le sol même, en sorte que des incendies inconnus y couvent toujours sous la terre. C'est comme pour ces houillères qui brûlent dans l'Aveyron. Le feu n'est pas à la surface, mais, dans ce gazon jauni, si vous enfoncez un bâton, il fume, il prend feu, il révèle l'enfer qui dort sous vos pieds » (R. F., II, 109).

La mer, enfin, et tout ce qui s'y rapporte, offre un vaste domaine. Michelet n'en retiendra d'abord que l'idée d'immensité et l'appliquera indistinctement à tout ce qui s'étend à perte de vue. Les Ardennes sont « un humble et monotone océan végétal » (M. A., II, 82) (1). Il n'y a là qu'une transposition d'un élément matériel à un autre (2), et l'image n'existera réellement que lorsqu'on l'appliquera à des personnalités, comme dans *le Moyen âge* (I, 111) : « La tempête de l'invasion barbare », ou (M. A., I, 8) : Cet élément jeune, mou et flottant..., en Gaule eût roulé longtemps dans le flux et le reflux de la barbarie. » Puis, la vision se précisera ; la mer, ce sera le peuple, mer sombre, capricieuse, prompte à se soulever. On la devine déjà, bruissante, dans la cathédrale gothique, « lorsque la lumière et la voix tournaient de cercle en cercle, et qu'en bas, dans l'ombre, répondait l'océan du peuple » (M. A., II, 660). Elle s'élargira au tome V du *Moyen âge* : « Chaque jour affluaient des gens de toutes les provinces, qui venaient au bruit des miracles de la Pucelle, ne croyaient qu'en elle, et, comme elle, avaient hâte de mener le roi à Reims. C'était un irrésistible élan de pèlerinage et de croisade. L'indolent jeune roi, lui-même, finit par se laisser soulever à cette vague populaire, à cette grande marée qui montait et poussait au nord » (M. A., V, 86). On pressent qu'en raison de son double caractère d'immensité et de violence, cette image va

---

(1) Cf. M. A., II, 39 : « Vaste volcan d'agriculture », et M. A., II, 42 : « un océan de landes ». — « Lyon, cet océan d'hommes de tous pays » (M. A., IV, 383).

(2) Un exemple comme celui-ci ne s'élève guère au-dessus de la définition géographique : « La Bretagne, âpre et basse, simple quartz et granit, grand écueil placé au coin de la France pour porter le coup des courants de la Manche » (M. A., II, 3-4). Il faut en garder cependant la vision de l'écueil, à laquelle l'écrivain donne l'adaptation la plus inattendue : « L'âme... marche entre deux écueils : matérialité, mysticité ; elle y touche, et n'y heurte pas... » (M. A., V, 8). Lisez surtout ce portrait imprévu de Kant : « Au fond des mers du Nord, il y avait alors une bizarre et puissante créature, un homme ? non, un système, une scholastique vivante, hérissée, dure, un roc, un écueil, taillé à pointes de diamant dans le granit de la Baltique. Toute religion, toute philosophie avait touché là, s'était brisée là. Et lui, immuable. Nulle prise au monde extérieur. On l'appelait Emmanuel Kant ; lui, il s'appelait Critique » (R. F., II, 181).

occuper, dans *la Révolution,* une place très importante. Elle va hanter Michelet au point de devenir une expression quasi nécessaire, presque un lieu commun. Au premier stade, l'association élémentaire, quelconque : « (l'Assemblée) vint siéger dans ce sombre Paris d'octobre, parmi cette mer de peuple » (R. F., II, 9), — et les députés venus de la province « se croyaient comme perdus dans cet océan de peuple » (R. F., II, 302). — « Ce vaste silence, sur cette mer de peuple, était une chose terrible » (R. F., III, 47). Dans le dernier exemple, il y a déjà, en germe, une évocation ; un seul mot a suffi : le silence, précurseur d'orage. Au second stade, l'image prend corps : « Les médiateurs n'étaient nullement les hommes imposants qui, jetés dans cette tempête, en auraient dominé les flots » (R. F., III, 296) ; — « (La Gironde) arrivait, bouillonnante, sur la vague belliqueuse du grand océan de la Révolution, impatient de déborder » (R. F., III, 364) ; — « (Les meneurs, les clubs) ne devinaient nullement la grande chose fatale, invincible, qui était au fond de ce bruit (le *Ça ira*) : l'ébranlement du grand océan révolutionnaire qui allait franchir son rivage » (R. F., III, 241). Qu'on me permette un dernier exemple : « Il fallait », dit l'historien, pour faire sortir Pétion de son inertie, « il ne fallait pas moins qu'une de ces grandes marées de l'océan populaire, qui le fait sortir de son lit par un mouvement invincible, emporte tout sur sa vague, les pierres même, inertes et pesantes » (R. F., III, 524).

Enfin, et ce serait, si l'on veut, le troisième stade, la vision atteint son maximum : « Il ne fallait pas sottement se laisser prendre au vertige des foules, ne pas s'effrayer, reculer devant cet océan qu'on avait soulevé. Il fallait s'y plonger. L'illusion d'effroi disparaissait alors. Un océan de loin, des lames dangereuses, une vague grondante ; de près, des hommes et des amis, des frères qui vous tendaient les bras » (R. F., II, 208-209). Nous aurons deux exemples du même symbole, aussi large et imprévu que possible ; le premier, concernant Mirabeau, se voyant « noyé, à la lettre, dans la médiocrité » : « Le flot montait, la marée venait de la grande mer. Lui, robuste athlète, il était là sur le rivage, dans la ridicule attitude de combattre l'Océan ; le flot n'en montait pas moins; hier l'eau jusqu'à la cheville, aujourd'hui jusqu'au genou, demain jusqu'à la ceinture... Et chaque vague de cet océan n'avait ni figure ni forme ; chaque flot qu'il prenait, serrait de sa forte main, coulait faible, fade, incolore » (R. F., II, 437-438 (1). — Le second exemple se rapporte à la fuite de

(1) C'est peut-être ce qui va motiver la définition qui sera donnée un peu plus loin du même Mirabeau : « Ce violent nageur, battu comme par la vague, de la haine à l'amitié, enfin échoué à la haine » (R. F., II, 446-447).

Varennes : « Le roi, dans sa voiture, se vit constamment entouré d'une masse compacte de peuple ; la lourde berline nageait dans une épaisse mer d'hommes et fendait à peine les flots. C'était comme une inondation de toutes les campagnes voisines qui, tour à tour, sur la route, lançaient des vagues vivantes à cette malheureuse voiture, vagues furieuses, aboyantes, qui semblaient près d'abîmer tout, et pourtant se brisaient là » (R. F., III, 34). Un dernier exemple montrera à quel point l'auteur s'est, à la longue, habitué à l'idée d'une mer immense et enveloppante, et quand il s'agira, par exemple, de préciser l'abandon total où, au 10 août, se trouvait la résidence royale, les Tuileries lui apparaîtront, sans qu'il le recherchât, comme l'imperceptible point qui émerge encore au-dessus de cette immensité : « Le château était déjà seul et comme une île dans Paris » (R. F., IV, 20). Expression qui ne serait qu'ingénieuse, si elle ne dépassait justement les limites d'une expression.

En regard de la mer, il convient de placer le vaisseau et les navigateurs, la seconde image découlant accessoirement de la première et, comme la première aussi, gardant la banalité du procédé facile. Je ne donnerai que quelques spécimens, parmi l'innombrable collection qu'en offre *la Révolution* (1), collection sans variété, que, selon son habitude, Michelet grossit à satiété sans chercher à la renouveler. Nous allons voir toute la nation s'embarquer tour à tour sur l'océan révolutionnaire (2). La France sera « le vaisseau de la République » (3), le « vaisseau désespéré » (V, 505), ayant pour pilotes les Girondins d'abord (4), puis le Comité de Salut public (V, 505), lorsque le vaisseau, réduit aux proportions d'un radeau, devra sacrifier son imprudent équipage (5).

(1) Presque rien, à cet égard, dans *le Moyen âge*. « Le roi d'Angleterre, sentant son navire enfoncer, jeta à la mer la Normandie, la Bretagne » (M. A., II, 465). « Le grand vaisseau européen semble flotter, la voile enflée du vent qui jadis souffla de l'Asie. L'Angleterre seule a la proue à l'est, comme pour braver le monde » (M. A., II, 111).

(2) Les prêtres constitutionnels qui, « laissant le rivage, s'embarquent dans l'avenir » (R. F., II, 129). Condorcet, « cet homme mûr et grave, qui s'embarquait par une plaisanterie sur l'océan de la Révolution » (III, 78), et, ailleurs, « sur l'océan de la vie politique » (III, 72). L'âme « se lançait à pleines voiles sur ce nouvel océan de la Révolution et de la Patrie » (III, 93).

(3) R. F., III, 219. Cf. : « Le vaisseau est en pleine mer, c'est le roulis de la tempête » (III, 51).

(4) R. F., III, 222. Cf. : « Les Girondins s'étaient placés comme à la proue de ce grand vaisseau de la France, au moment où une impulsion énormément puissante qu'il contenait en ses flancs, allait le lancer sur l'Europe » (III, 358). — « Et la Gironde, qui semblait mener le vaisseau de la France, n'en avait pas le gouvernail » (III, 453).

(5) Sur ce funèbre radeau de sauvetage où flottait la France naufragée, elle se voyait obligée de jeter à la mer les incapables pilotes (les Girondins) qui

Il nous reste à examiner les images qui, n'offrant qu'un intérêt stylistique, ne vaudront qu'en raison de leur ingéniosité. On pourra les définir à un triple point de vue et dans leurs différences avec celles que nous avons vues précédemment.

1° *Leur manque d'extension.* — Absence de symboles, c'est-à-dire d'images qui, développées dans leurs conséquences, ne permettent pas de retenir l'idée première qui les a motivées. Les comparaisons sont des définitions élémentaires et sans prolongement.

2° *Leur manque de profondeur.* — De telles analogies étant établies entre des caractères extérieurs et superficiels procèdent moins d'une vision puissante que d'un esprit habile.

3° *Leur manque de généralité.* — En raison de leur caractère accidentel, elles restent à l'état de manifestations isolées, sporadiques en quelque sorte. Certaines seront bien reprises par l'auteur, mais sans jamais devenir obsession ou procédé habituel.

Ces matérialisations peuvent, à l'ordinaire, se classer sous l'une des rubriques : sports, arts, industrie, métiers.

De la chevalerie, Michelet ne tire à peu près rien. Tout au plus une boutade, qui ne manque pas d'à-propos : « Elle subsistait encore, cette féodalité pleine d'orgueil et de faiblesse. C'était comme une armure gigantesque qui, toute vide qu'elle est, menace et brandit la lance. Elle tomba dès qu'on la toucha, à Crécy et à Poitiers » (M. A., III, 516) (1). Les quelques images empruntées à l'équitation n'ont pas toujours la même banalité : « le Téméraire... qui se piquait d'être un preux des vieux temps, qui chevauchait fièrement sur la parole donnée, se vantant de la tenir mieux que ne voulaient ses ennemis » (M. A., VI, 266), et « le pirate danois qui chevauche orgueilleusement l'océan » (M. A., I, 171), c'est déjà presque une vision (2).

---

l'auraient fait chavirer » (VI, 69). Nous avions précédemment assisté au naufrage de la royauté : « L'ancre de salut qui restait aux privilégiés, c'était le *veto* royal. Ils serraient le roi, embrassaient le roi dans leur naufrage, voulant qu'il suivît leur sort, qu'il fût sauvé ou bien noyé avec eux » (R. F., I, 244).

(1) Les autres ne dépassent pas le lieu commun : « On ne joue pas ainsi avec la liberté ; c'est une lame à deux tranchants qui blesse celui qui croit la tenir... » (M. A., II, 535). — « Le glaive spirituel était émoussé. Un âge prosaïque et froid commençait, qui n'en sentait plus le tranchant » (M. A., III, 207).

(2) Les exemples suivants n'offrent qu'une traduction d'un lieu commun, l'idée banale en soi, de tenir en laisse, museler. « L'aristocratie... se trouvait payer la bride et le mors que le roi lui mettait à la bouche » (M. A., II, 207). Traduction qui devient intéressante dans : « Cette âme (Clément V), une fois garrottée des liens de l'injustice, ayant reçu le mors et le frein, devait être misérablement chevauchée jusqu'à la damnation » (M. A., III, 121).

Pour le reste, je ne remarque que quelques cas isolés, qu'il s'agisse de la chasse (1) ou de la lutte : L'Italie, c'est le « champ clos » où se débattront les grands conflits sociaux de l'antiquité (2); l'empereur sera représenté comme un « athlète malheureux... Il porte lentement la main à ses blessures pour parer les coups déjà reçus » (M. A., I, 350) (3). La même idée se trouvera, sous une forme un peu détournée, celle de la course de taureaux : « L'Aragonais envoya son défi devant Messine à Charles d'Anjou, mais il ne se pressa pas d'aller se mettre en face de son terrible ennemi. En bon toréador, il piqua, mais éluda le taureau (M. A., III, 21). — De *la Révolution*, enfin, j'extrais deux comparaisons, assez habiles, à la vérité : « Ce fut une imprudence à l'évêque de Tréguier de lancer le 14 octobre le manifeste de la guerre civile ; il tira trop tôt, rata » (R. F., II, 23). Robespierre se propose de faire tomber sur Duport « tout le poids de la diatribe qu'il balançait alors à la tribune comme la pierre d'une fronde au moment de la lancer » (R. F., III, 192-193).

Par contre, les arts, l'architecture en particulier, fournissent quelques éléments d'images qui méritent d'être retenus. J'ai noté plus haut (page 63, note 3) la comparaison de l'Etna avec un autel, majestueusement dressé, pour dominer toute l'Italie. Cette vision est une des premières que semble avoir eues Michelet. On la trouve déjà, confusément entrevue, dans l'*Histoire Romaine* (I, 4, préface) : « ... tout le genre humain, tribu par tribu, a comparu au pied du Vésuve ». Elle se développe dans le même ouvrage : « l'Etna, qui... fume comme un autel éternel au centre de la Méditerranée » (H. R., I, 30). *Le Moyen âge* la reprend, soit sous la même forme (III, 15, cf. p. 63, note 3), soit en lui donnant une traduction différente (la vision restant la même, celle d'un monument orgueilleux qui domine tout, quel que soit ce monument) : « les Pyrénées... cet escalier colossal, dont chaque gradin est un mont » (M. A., II, 45) (4), et le

(1) « Pour assurer la chasse, il (Louis XI) leur promet curée » (M. A., VI, 362). — « Le dauphin (Louis XI), qui était un âpre chasseur, se chargea encore de cette chasse au loup » (il s'agit de la révolte du comte d'Armagnac, lequel fut pris par le dauphin) (M. A., V, 240).

(2) « Voilà la tribu et la cité en présence dans le champ clos de l'Italie » (M. A., I, 13). — Cf. : « Toutes ces batailles solennelles du genre humain ont été combattues en vue de l'Etna, comme un jugement de Dieu pardevant l'autel » (M. A., III, 15). Notons, à propos de ce dernier exemple, que ce qui a séduit Michelet, c'est moins l'idée du duel que la comparaison de l'autel ; et c'est probablement cette dernière qui a amené l'autre. Nous retrouverons plus bas cette comparaison de l'Etna avec un autel.

(3) Cf. : « Les héros de la vie intérieure, les athlètes de la moralité » (M. A., II, 640). Ce n'est d'ailleurs plus qu'une expression.

(4) Cf. M. A., II, 5 : « Le mur des Pyrénées. »

Dauphiné « comme une forteresse sous le vent des Alpes » (M. A., II, 71). Il n'est pas jusqu'à l'âme humaine qui ne se prête à une matérialisation analogue (et c'est peut-être une des plus jolies de *la Révolution*) : « L'âme du pauvre Français déchu n'en reste pas moins comme un grand manoir désert que hantent deux revenants, l'âme de la Révolution et l'âme de la Grande Armée » (R. F., II, 258).

Dans tous ces exemples, le procédé est le même : il consiste à concrétiser toutes choses, même celles qui semblaient y être le moins propres, en les limitant, en les ramenant aux dimensions d'objets avec lesquels ces choses n'ont aucun rapport. La disproportion même entre les deux termes de la comparaison est ici une nécessité, car elle donne à l'image sa saveur et sa nouveauté. C'est de cette façon que la légion des jeunes apôtres de 89 pourra symboliser la couronne de la France : « Quelle merveilleuse couronne pour la France de la Fédération que ces hommes de vingt ans, que personne ne connaît encore ! Qui ne serait terrifié en lui voyant briller au front ces diamants magiques qui étincellent dans l'ombre ! » (R. F., II, 206.) La royauté, moins avantagée, se réduit aux proportions d'un meuble démodé : « A cela près, la royauté restait une majestueuse inutilité, un de ces meubles antiques, magnifiques et surannés, que l'on garde dans une maison moderne par je ne sais quel souvenir, mais qui gênent, occupent une vaste place inutile, et que l'on se décidera un matin à loger au garde-meuble (1) » (R. F., III, 188). Notre-Dame de Paris deviendra un livre : « La grande et lourde église, toute fleurdelysée, appartient à l'Histoire plus qu'à la Religion.... Les bandes longitudinales qui coupent Notre-Dame de Paris arrêtent l'élan ; ce sont plutôt les lignes d'un livre ; cela raconte au lieu de prier (2) » (M. A., II, 687).

Un moyen classique par excellence consiste à réduire les sentiments moraux aux dimensions d'objets finis, un vêtement par exemple. Le procédé est élémentaire et de vieille date. Il fut, nous nous en souvenons, une des élégances raffinées de la préciosité. Michelet ne l'évite pas : « Le clergé, le noble chapitre...

(1) Nous trouvons dans *la Révolution* une application plaisante de la même comparaison : « La Révolution, devenue reine, entrant dans les Tuileries, trouva là ce vieux meuble royal (le dogme du Salut public, la raison d'état monarchique) et tout d'abord en fit usage, en le cassant sur la tête des rois qui s'en étaient servis » (R. F., V, 13).

(2) On trouvera quelques spécimens assez inattendus dans le tableau de la France : « La charmante tour d'Anvers s'élève, doucement étagée, comme une gigantesque corbeille tressée des joncs de l'Escaut » (M. A., II, 106) ; — « le Puy-de-Dôme, ce joli dé à coudre de sept cents toises » (M. A., II, 36).

s'enveloppèrent de majesté, de silence et de mépris » (M. A., VI, 162), « et ils s'enveloppèrent, paisibles, soumis, résignés, du linceul de damnation » (R. F., I, introduction, XLIII). A Jemmapes, on verra la jeune armée française « réchauffée d'enthousiasme, cuirassée de fanatisme, vêtue de sa foi » (R. F., IV, 420).

Les sciences ne donnent qu'un petit nombre d'images, en général intéressantes ; Michelet les emprunte à la technique de l'entomologie, de l'alchimie. En première ligne, voici Hébert, disséqué par Desmoulins dans son journal : « Le puissant artiste, avec l'adresse et le soin d'un naturaliste habile qui, d'une pince, a saisi un hideux insecte, le tourne et le montre au jour sous tous ses aspects. Camille a détruit celui-ci sans en altérer les formes et l'a parfaitement conservé. Il ne serait pas facile d'en trouver un autre. Hébert, bien décrit, bien piqué, classé au musée des Monstres, pose là, pour tout l'avenir » (R. F., VII, 40). — « L'or... fuyait, fondait impitoyablement, et, avec lui, la substance de l'homme, son âme, sa vie, mise au fond du creuset » (M. A., III, 110). — « Cette dangereuse puissance (la Nature), longtemps captive dans les creusets et les matrices des disciples d'Averrhoès, transformée par Arnauld de Villeneuve et quasi spiritualisée, se contint encore au XIII[e] siècle ; au XV[e], elle flamba » (M. A., IV, 55). J'ajouterai un dernier exemple, intéressant en ce qu'il accouple, pour définir la même idée, deux images fort dissemblables : « Danton, en qui était une vie si puissante, à qui vibrait toute vie, eut toujours sous la main un vaste clavier d'hommes, dont il pouvait jouer, des gens de lettres, des hommes d'exécution, des fanatiques, des intrigants, parfois des héros même, la gamme immense et variée des bonnes et mauvaises passions. Comme le fondeur intrépide qui, pour liquéfier le métal en fusion, y jetait pêle-mêle ses plats et ses assiettes, les vases ignobles et sales qui, fondus d'un sublime jet, n'en firent pas moins un Dieu, de même le grand artiste de la Révolution prenait de toutes parts les éléments purs et impurs, les bons et les méchants, les vertus et les vices, et les jetant ensemble aux matrices profondes, il en faisait surgir la statue de la Liberté » (R. F., III, 467-468).

Un domaine où Michelet a volontiers puisé est celui de l'industrie mécanique. *Le Moyen âge* n'y fait que des emprunts timides, peu fréquents, et ne se risquant jamais à la précision du détail. Le prosaïsme de cette sorte d'imagination semble peu en harmonie avec la poésie, plus idéaliste, de cet ouvrage. Quelques exemples permettent cependant d'en suivre la progression continue. Au premier degré, la comparaison, en tant qu'accident,

dû au hasard de telle expression (1). Peu à peu, elle gagne en extension, sans que l'écrivain cherche encore à l'élever au-dessus de la banalité traditionnelle (2). Dans *la Révolution*, il reprend le thème, en le travaillant, en y cherchant un rapport moins évident (3), parfois inédit : L'ouvrier spécialisé devient « une chose isolée, aussi impuissante en soi, si on la séparait du tout, qu'un rouage hors de la machine. Plus d'hommes, mais des parties d'hommes qui engrènent leur action et jouent d'accord dans l'ensemble » (R. F., II, 253). D'autre part : « Ce mot profond du *Moyen âge*, si vrai en morale, l'est en politique : « Le « cœur de l'homme est une meule qui tourne toujours; si vous « n'y mettez rien à moudre, il risque de se moudre lui-même. » Il n'y avait pas un moment à perdre entre Valmy et Jemmapes; il fallait donner à la Révolution quelque chose à moudre, la faire travailler selon sa nature et dans son vrai sens. La roue s'accrocha. Le progrès tarda. Et alors la Révolution se mit à se moudre elle-même. On y mit un pauvre aliment d'abord, la tête d'un roi, qui n'arrêta pas un moment ; la roue alla se frottant et grinçant sur soi, broyant ses propres débris » (R. F., IV, 462) (4).

Voici enfin (et ce sera le dernier article de cette longue liste) ce que j'ai trouvé de plus intéressant parmi les images empruntées aux métiers, images fort peu nombreuses et se réduisant à des types peu variés. Les métiers manuels, en particulier celui

(1) — : « Brutus, ...une âme ardente tendue de stoïcisme, mais le ressort était forcé » (H. R., II, 345). — « Peu à peu, esprit et sens, âme et corps, tout se détraquant, il n'y avait bientôt plus dans la machine humaine une pièce qui tînt » (M. A., IV, 9). Dans le premier cas, c'est l'épithète *tendue* qui suffit à provoquer l'idée du ressort. Dans le deuxième cas, le lien nécessaire sera entre les mots détraquer, machine, pièce.

(2) « Le comte de Saint-Pol et son maître, le duc de Bourgogne, mettaient là en mouvement une formidable machine (les bouchers de Paris) ; mais, le doigt pris dans les roues, ils pouvaient fort bien, doigt, tête et corps, y passer tout entiers » (M. A., IV, 197). — « Louis XI avait vu parfaitement, que la grosse et incohérente machine féodale ne jouerait pas d'ensemble ; il crut qu'il aurait le temps de la briser pièce à pièce » (M. A., VI, 95).

(3) C'est ainsi qu'appliqué à l'esprit français, le ressort en synthétisera le double caractère de facilité et de résistance: « Cette légèreté qui, ailleurs, est signe de nullité, se trouve ici dans des esprits souvent de grande vigueur. C'est la mobilité du ressort d'acier, qui, pour fléchir aisément, n'en est pas moins fort à se relever » (R. F., VII, 44).

(4) Il arrive aussi que ces rapports soient obscurs et embrouillés. Voici en quoi les meneurs étaient nécessaires à la Révolution : « Par eux, les partis étaient susceptibles d'être dirigés, ils en étaient les agents intermédiaires, les fils conducteurs. Robespierre, maître de la machine, ne s'en trouva pas moins impuissant à la mouvoir, pour une raison toute simple : il avait cassé les fils. Comment, en 93, avait-il si habilement joué de ce vaste clavier ? En tirant ces fils, en frappant ces touches, en se servant de ces meneurs » (R. F., VII, 236).

Je mentionne, à titre de curiosité, une image, peu heureuse, qui semble

du forgeron, sont ceux qui se rencontrent le plus fréquemment : « Sans doute, Pépin et son père, *au marteau de forge,* avaient durement battu les nations » (M. A., I, 352). — « L'Eglise emploiera leurs jeunes bras pour forger le lien d'acier qui va l'unir à la société moderne. Le marteau germanique de Thor et de Charles-Martel va servir à marteler, dompter, discipliner le génie rebelle de l'Occident » (M. A., I, 133). Encore ces deux exemples procèdent-ils d'un jeu de mots sur « Martel ». Le Grand-Ferré appelle la même comparaison : Quand il a battu l'ennemi comme blé en grange, quand il l'a suffisamment charpenté de sa hache et qu'il a pris chaud à la besogne, le bon travailleur, il boit froid et se couche pour mourir » (M. A., III, 423). De même les ouvriers des villes flamandes, « de rudes hommes qui avaient foi dans la grosseur de leurs bras et la pesanteur de leurs mains, des forgerons qui, dans une révolte, continuaient de battre l'enclume sur la cuirasse des chevaliers, des foulons, des boulangers qui pétrissaient l'émeute comme le pain, des bouchers qui pratiquaient sans scrupules leur métier sur des hommes » (M. A., 399-400).

Le portier est assez bien représenté : « Le souverain de Hollande... triste portier du Rhin, obligé, chaque année, d'en curer et balayer les embouchures » (M. A., VI, 327) ; — et : « Les Basques à l'ouest, à l'est les Catalans et Roussillonnais, sont les portiers des deux mondes. Ils ouvrent et ferment ; portiers irritables et capricieux, las de l'éternel passage des nations, ils ouvrent à Abdérame, ils ferment à Roland... » (M. A., II, 44).

En dehors de ces deux catégories, on ne rencontre guère que des images sans intérêt, nées à la faveur d'un simple jeu de mots (1).

---

plaire à Michelet : le rail. — « ...En Révolution, l'ennemi sert souvent mieux que l'ami. L'ami raisonne, examine et discute. L'ennemi, s'il a peur, va bien plus droit. Placé sur un rail de fer, il marche dans la voie rigide ; sachant bien qu'à droite et à gauche, c'est l'abîme, il marche très bien » (R. F., VI, 305). — « Que cette révolution, politique et superficielle, allât un peu plus ou un peu moins loin, qu'elle courût plus ou moins vite sur le rail unique où elle se précipitait, elle devait s'abîmer » (R. F., VI, 352).

(1) Par exemple : « ... il pêchait, tout en rêvant, dans l'Escaut, ce Philippe Artevelde, qui jeta là un matin son filet pour prendre la tyrannie des Flandres. Le roi tailleur de Leyde songea, en taillant son drap, que Dieu l'appelait à tailler les royaumes » (M. A., V, 319).

CHAPITRE III

Les personnifications

Anthropomorphisme de Michelet. — Développement et extension de l'image. — Symbolisme géographique. — Symbolisme historique.

On conçoit que, dans une telle conception du monde et de la nature, la notion « humanité » occupe une place prépondérante. Le sentiment profond et large de la vie amène insensiblement le penseur et l'écrivain à prendre de préférence l'homme comme élément de comparaison, parce qu'il offre le type le plus complet et le plus représentatif de la vie.

Ramener la nature, les éléments, tout ce qui nous entoure, aux proportions définies et aux caractères que nous constatons en nous, est une opération presque instinctive de notre esprit. C'est par cet anthropomorphisme que commencent les peuples primitifs qui veulent concevoir l'univers et le définir. Bien entendu, il y a des degrés dans cette symbolisation. Il suffira, pour établir ce lien factice, d'une similitude de détail, fût-elle assez lointaine, entre les deux individus étudiés.

Très souvent, il n'y a qu'une conformité apparente, verbale; un simple mot suffit à l'évoquer dans l'esprit. Et la banalité de l'image sera en proportion de l'évidence même du rapport ainsi retenu. Prenons un exemple :

L'Eglise a si bien modelé, imposé par le détail l'organisation politique de la France médiévale, que celle-ci semble avoir été procréée par l'Eglise. La première doit la vie à la seconde : « Si elle (la France) bat l'Eglise, c'est comme sa fille, comme obligée en conscience de corriger sa mère » (M. A., III, 32). Qu'on en rapproche ceci : « Depuis plus d'un siècle, cette vieille aînée des rois (1) avait parlé haut dans la maison de son père, fille équivoque, en soutane de prêtre, et, comme les vieilles filles,

(1) L'Universié de Paris. Cf. : Fils aîné de l'Eglise (le roi de France) veut être plus âgé que sa mère » (M. A., III, 61).

aigre et colérique » (M. A., IV, 133). Des pratiques religieuses, du formalisme des vieux cultes procèdent les parodies rituelles de la sorcellerie, comme le conséquent procède de l'antécédent. En ce sens, on peut dire que la sorcellerie est l'enfant des religions. Mais enfant dénaturé : La sorcellerie, avorton dégoûtant des vieilles religions vaincues » (M. A., III, 111). Le simple mot *vieux* fera penser aux rides : « Les rides du vieux droit romain » (M. A., III, 32), — tout comme le *son* des cloches fait penser à une *voix*. La tour deviendra donc « l'organe et la voix de l'Eglise » (M. A., II, 671). D'autre part, la voix n'est que la manifestation d'une personnalité, la tour sera donc par extension cette personnalité. « Nulle dépense *ne coûtera,* nul effort pour en élargir le portail, en exhausser le beffroi (des hôtels de ville flamands), en sorte que les villes voisines le voient de dix lieues sur les grandes plaines et que leurs tours fassent la révérence à la dominante tour » (M. A., V, 316). Et l'on découvre que la tour, dans ce qu'elle a de hautain et d'insolent, personnifie le régime féodal tout entier : « Au pied de la tour féodale, qui l'opprimait de son ombre, le village s'éveilla » (M. A., II, 259).

Le procédé est des plus simples. Comme il peut être étendu à l'infini, on peut avoir une physiologie, ou, au moins, une anatomie complète de l'architecture. Si la tour est la tête, la croisée ne peut-elle pas être assimilée à l'œil : « Les croisées obliques ont des regards louches... (1) » (M. A., IV, 57.) — « Regardez l'orbite amaigri et profond de la croisée gothique, de cet *œil ogival,* quand il fait effort pour s'ouvrir au XIIe siècle » (M. A., II, 675). Peu à peu se dessine l'anatomie de la cathédrale gothique. Elle voit ? Mais elle respire ! « La flèche flamboyante échappa comme le profond soupir d'une poitrine oppressée depuis mille ans (2) (M. A., II, 674-675). Progressivement, comme sur une plaque en voie de développement, apparaissent successivement les détails de l'image. Enfin la voilà complète. L'édifice est devenu un être grandiose, un homme, mieux, l'Homme, avec sa sensibilité profonde qui vibre magnifiquement et souffre : « Hommes grossiers, qui croyez que ces pierres sont des pierres, qui n'y sentez pas circuler la sève et la vie ! chrétiens ou non, révérez, baisez le signe qu'elles portent; ce signe de la Passion... Ce n'est pas en vain que Christ a dit : « Que ces pierres deviennent du pain ! » La pierre est devenue pain, le pain est devenu

---

(1) L'idée s'en trouve déjà dans M. A., III, 402.

(2) Cf. : « Et si puissante était la respiration, si fortement battait ce cœur du genre humain » (M. A., II. 675). — « Il y eut un centre, et la vie s'y porta; un cœur de peuple y battit. Le premier signe, la première pulsation, c'est l'élan des écoles et la voix d'Abailard » (M. A., II, 278).

Dieu, la matière esprit, le jour où le sacrifice les a honorés, justifiés, transfigurés, transsubstanciés. Incarnation, passion, deux mots identiques, qui s'expliquent par un troisième : transsubstantiation. A trois degrés différents, c'est la lutte, l'hymen, l'identification des deux substances : dramatique et douloureux hymen dans lequel l'esprit descend et la matière souffre. Le médiateur est le sacrifice, la mort, la mort volontaire. Il y a du sang dans ces noces. Ce jour terrible, ce jour mémorable, c'était hier, c'est aujourd'hui, et demain, et toujours. Le drame éternel se joue chaque jour dans l'église. L'église est ce drame elle-même. C'est un mystère pétrifié, une passion de pierre, ou plutôt c'est le Patient. L'édifice tout entier, dans l'austérité de sa géométrie architecturale, est un corps vivant, un homme. La nef, étendant ses deux bras, c'est l'Homme sur la croix; la crypte, l'église souterraine, c'est l'Homme au Tombeau; la tour, la flèche, c'est encore lui, mais debout et montant au ciel. Dans ce chœur, incliné par rapport à la nef, vous voyez sa tête inclinée dans l'agonie ; vous reconnaissez son sang dans la pourpre ardente des vitraux. Touchons ces pierres avec précaution, marchons légèrement sur ces dalles. Tout cela souffre et saigne encore... (M. A., II, 660-663).

On objectera qu'il ne s'agit pas d'autre chose que de la symbolique religieuse, où le moindre détail architectural trouve une signification concrète (1). On ne saurait dire dans quelle mesure Michelet se conforme à ce code puéril de la symbolique, et dans quelle mesure il fait œuvre d'imagination personnelle : ce qu'il fait pour l'architecture gothique, il le fait pour tant d'autres réalités où la symbolique n'a rien à voir ! (2).

D'un banal procédé stylistique dont se fût contenté un esprit

---

(1) Huysmans a donné, comme on sait, dans *la Cathédrale*, un résumé de cette symbolique.

(2) Une série d'exemples permettra de suivre pas à pas, en quelque sorte, la formation de ces sortes d'images. Michelet dit (M. A., I, 106) « le fisc affamé ». Comme la faim chasse le loup du bois, la faim pousse ce sombre chasseur dans la campagne : « Il y avait eu jusque-là des solitudes dans la montagne, des libertés dans le désert. Mais voilà que le fisc explore toute l'île. Curieux voyageur, il mesure la vallée, escalade le roc, estime le pic inaccessible » (M. A., III, 13-14). Mais la bête affamée grandira vite, l'âge en fera un géant, un monstre. Voyez-le, devenu malfaisant sous Philippe le Bel : « Sous Philippe le Bel, le fisc, ce monstre, ce géant, naît altéré, affamé, endenté. Il crie en naissant, comme le Gargantua de Rabelais : « A manger ! à boire ! » L'enfant terrible, dont on ne peut soûler la faim atroce, mangera au besoin de la chair et boira du sang. C'est le Cyclope, l'ogre, la gargouille dévorante de la Seine. La tête du monstre s'appelle Grand-Conseil, ses longues griffes sont au Parlement, l'organe digestif est la Chambre des Comptes. Le seul aliment qui puisse l'apaiser, c'est celui que le peuple ne peut lui trouver. Fisc et peuple n'ont qu'un cri, c'est l'or » (M. A., III, 108).

de second ordre, évocation jolie au besoin, mais sans profondeur, Michelet aboutit à une vision. Hésitante et tâtonnante d'abord, réservée au début, l'évocation, au fur et à mesure qu'elle s'affirme plus complètement, prend de la hardiesse et de la largeur. L'homme a supplanté le rhéteur ; comme il sent plus encore qu'il ne voit (en quoi il diffère assez notablement de V. Hugo), il en arrive presque à se confondre avec le patient mystique dont il devine l'agonie à travers la pierre. Il n'y a plus à proprement parler symbole. Il y a sensation profonde de l'artiste, et, quand cet artiste a une sensibilité infinie, où pourrait s'arrêter le symbole ? (1).

L'œuvre d'art devient manifestation de la vie ; vie intense à travers laquelle on devine une âme ardente et torturée, l'âme de la pierre, l'Esprit. Une phrase (M. A., tome II, p. 671), nous y achemine : « L'Eglise (après la Croisade) secoue son étroit vêtement, elle se dilate pour embrasser le monde, elle sort des cryptes ténébreuses. Elle monte, elle soulève ses voûtes, elle les dresse en crêtes hardies, etc... » De quel élan, bientôt, s'élancera-t-il à la lumière, cet esprit que l'antiquité avait si longtemps tenu enfermé ? « Dès qu'une fois il eut échappé des Catacombes, de la crypte mystérieuse où le monde païen l'avait tenu, il la lança au ciel, cette crypte » (M. A., II, 674). Il emplit le monde de sa personnalité, l'œuvre de pierre sera sa confession, « il y grava tous ses souvenirs, toutes ses espérances, tous ses regrets, tous ses amours » (M. A., II, 674). De cette lutte incessante entre l'esprit et la matière qui résiste, Michelet suit les phases avec une sorte d'anxiété. Comme s'il en éprouvait les transes, sa personnalité s'efface devant la personnalité symbolique, de plus en plus grandissante, au point de se révéler elle-même, dans une prosopopée hardie : « L'esprit, quoi qu'il fasse, est toujours mal à l'aise dans sa demeure ; il a beau l'étendre, la varier, la parer, il n'y peut tenir, il étouffe. Non, tant belle soyez-vous, merveilleuse cathédrale, avec vos tours, vos saints, vos fleurs de pierre, vos forêts de marbre, vos grands christs dans leurs auréoles d'or, vous ne pouvez me contenir » (M. A., II, 676). Comme nous avons assisté à sa naissance pleine d'espoirs, nous le suivrons dans son déclin, dans l'épuisement de la passion : « L'art s'enfonça chaque jour davantage dans cet amaigrissement. Il s'acharna sur la pierre, s'en prit à elle de la vie qui tarissait, il la creusa, la fouilla, l'amincit, la subtilisa » (M. A., II, 688-689).

(1) Ce sentiment de la vie donne leur valeur à bien des passages qui risqueraient de passer inaperçus : « La place du druidisme était chaude encore » (M. A., I, 115).

Ce n'est pas assez de définir l'art : manifestation de la vie ; c'est la vie même. Pour peu que s'élargisse ce symbole de la lutte, de la collaboration de l'Esprit et de la Matière, on aboutit à celui de création, d'engendrement. L'art en arrive ainsi à symboliser le mystère de la génération universelle, et, dans une sorte d'hallucination grandiose, l'historien expose cette physiologie supérieure de l'art : « L'art, l'action, le drame, sont étrangers à la matière. Pour que l'inerte matière devienne esprit, action, art, pour qu'elle s'humanise et s'incarne, il faut qu'elle soit domptée, qu'elle souffre. Il faut qu'elle se laisse diviser, déchirer, battre, sculpter, tourner, qu'elle endure le marteau, le ciseau, l'enclume, qu'elle crie, siffle, gémisse. Voilà sa Passion... Cette lutte dramatique entre l'homme et la nature, c'est pour elle tout à la fois Passion et Incarnation, destruction et génération. A eux deux, ils engendrent un fruit commun, mêlé du père et de la mère. Nature humanisée, matière spiritualisée, art. Mais, de même que le fruit de la génération représente plus ou moins le père ou la mère, et donne tour à tour les deux sexes, de même, dans le produit mixte de l'art, domine plus ou moins l'homme ou la nature. Ici le signe viril, et là le féminin. Il faut distinguer des caractères sexuels en architecture, comme en botanique et en zoologie. Cela est frappant dans l'Inde. Elle présente alternativement des monuments mâles et femelles. Ceux-ci, vastes cavernes, vulves profondes de la nature au sein des montagnes, ont reçu dans leurs ténèbres la fécondation de l'art ; elles aspirent l'homme et tendent à l'absorber dans leur sein. D'autres monuments représentent l'élan de l'homme vers la nature, la véhémente aspiration de l'amour. Ils se dressent en luxurieuses pyramides qui voudraient féconder le ciel. Aspiration, respiration, vie mortelle et mort féconde, lumière et ténèbres, mâle et femelle, homme et nature, activité, passivité ; pour total, le drame du monde, dont l'art est la sérieuse parodie » (M. A., II, 665-667).

Ne nous étonnons pas de voir, dans cet immense embrassement de la vie, s'associer tous les êtres ; le règne animal et végétal s'y côtoient, s'y confondent. Incohérence ou négligence ? Ni l'une ni l'autre. Conception large de l'Etre, quels qu'en soient les aspects. La Nature tout entière est intimement liée à ce mystère de la Passion et de la Mort que synthétise à ses yeux l'art gothique. Lisons la suite du passage que je citais tout à l'heure (M. A., II, 663-664). Il y a là une exubérance d'images qui se mêlent, se complètent, s'engendrent les unes les autres comme la vie s'engendre de la mort : « Tout cela saigne et souffre encore. Un grand mystère se passe ici. J'y vois partout la mort et je suis

tenté de pleurer. Cependant, cette mort immortelle dont l'art inscrit l'image dans une efflorescente végétation, cette fleur de l'âme, ce divin fruit du monde, que la nature décore de ses feuilles et de ses roses, ne serait-ce pas, sous forme funéraire, la vie et l'amour ? « Je suis noire, mais je suis belle », dit l'amante du Cantique des Cantiques. Ces voûtes sombres peuvent voiler l'hymen. Roméo et Juliette ne s'unissent-ils pas dans un tombeau? Douloureuse est l'étreinte, le baiser amer, et l'amante sourit dans les pleurs. Cette voûte immense dont le mystère est enveloppé, est-ce un linceul, est-ce une robe nuptiale ?... Oui, c'est la robe de la nature, le vieux voile d'Isis où toute créature est brodée. Ce vivant feuillage, où l'art a tissu les bêtes de la terre et les oiseaux du ciel, c'est son manteau à elle, son amoureuse tunique. Il est vêtu de son amante. La solennelle et sainte comédie roule le cercle de son drame divin dans le drame naturel que jouent le soleil et les étoiles. Elle marche de la vie à la mort, de l'incarnation à la passion, à la résurrection, pendant que la nature tourne de l'hiver au printemps. Quand le semeur a enfoui le grain dans la terre pour y porter la neige et les frimas, Dieu s'enfouit dans la vie humaine, dans un corps mortel, et plonge ce corps au sépulcre. Ne craignez rien : le grain germera de terre, la vie du tombeau, Dieu de la nature. Au souffle du printemps soufflera l'Esprit. Quand les derniers nuages auront fui, dans le ciel transfiguré vous distinguez l'Ascension. Enfin, au temps de la moisson, la créature elle-même, mûrie par le rayon divin qui la traversa, monte avec la Vierge au Seigneur. »

Et alors, si nous connaissons cette « métaphysique » de Michelet, nous comprenons qu'il y a plus qu'un dieu commun de poète dans une phrase comme celle-ci : « La végétation gothique, lassée de monter en vain, s'étendit sur la terre et donna ses fleurs » (M. A., II, 689-690).

Il n'y a peut-être que Victor Hugo chez qui on pourrait chercher le don de la sensation aussi vibrante. Encore est-elle, chez Hugo, mêlée plus souvent d'impression purement visuelle. Et surtout Hugo est, moins que Michelet, tyrannisé par ses sensations. Chez l'historien (nous verrons ailleurs que ce fut, en un sens, une infériorité de son tempérament), la sensation s'impose jusqu'à devenir l'obsession, violemment impérieuse. La Vie, tel fut son idéal, telle a été sa seule religion : adorer la Vie sous toutes ses formes, savoir trouver ce qu'il y a de grand dans toutes ses manifestations, même celles qui paraissent les plus infimes (car, même dans ses laideurs ou ses trivialités, elle reste digne de ce culte, en tant que mystère qui nous dépasse). Non seulement respecter la Vie, mais la créer, dans la mesure de

ses moyens d'artiste ; refaire la vie morte. (N'intitule-t-il pas son œuvre une Résurrection ?) En tant qu'artiste, Michelet s'est montré vraiment un grand créateur.

Il ne suffirait pas d'affirmer que son œuvre est riche en symboles. Elle est le Symbole. Elle semble se développer dans un monde surnaturel, où tout vit, pense, agit. Car la vie ne se conçoit pas sans la Pensée ou sans l'Action : immense panthéisme où tout prend une pensée et un cœur, où tout souffre ou se réjouit avec la pauvre humanité, qui n'est qu'une contingence dans ce vaste Cosmos. De ce grand tout, l'artiste devient le Démiurge. De sa pensée profonde jaillit la vie, sous tous ses aspects.

Au premier rang, les forces de la nature, les éléments, qui sont comme les divinités de cette mythologie : « Malgré cette gigantesque poésie des Alpes, le vent des glaciers est prosaïque ; il souffle le doute (1) » (H. R., I, 2). Puis la mer, les montagnes : « Je craignais que les eaux ne se trompassent un jour, comme fit l'Océan quand il couvrit d'une nappe soixante villages et mit à la place la mer d'Harlem » (M. A., V, 314, note 1). — « Un vague et sauvage orgueil, comme l'aurait l'Océan de ne pouvoir compter ses flots » (M. A., V, 354). — La mer est anglaise d'inclination, elle n'aime pas la France, elle brise nos vaisseaux, elle ensable nos ports (M. A., II, 12). Voici ailleurs les rochers de Roncevaux : « Les roches vous dominent et semblent prêtes à écraser d'elles-mêmes ceux qui violent cette limite solennelle des deux mondes » (M. A., I, 317). — « Mais bientôt succède l'horreur sauvage des grandes montagnes qui se cachent derrière (derrière les gaves et les prairies vertes) comme un monstre sous un masque de belle jeune fille » (M. A., II, 46). — « Les rivières, les montagnes réclament contre l'unité » (M. A., I, 434). Les fleuves ont une large place. L'*Histoire Romaine* en offre un exemple déjà intéressant : « Malgré le serment que les deux fleuves, l'Arno et l'Anser, firent autrefois de ne point inonder la contrée... » (H. R., I, 70).

---

(1) Cet exemple est peut-être le plus intéressant de ceux qu'on relève dans l'*Histoire Romaine*. Car, en général, dans cet ouvrage, le symbolisme est assez hésitant et timide. La plupart du temps, l'image n'y est pas à proprement parler sensation. Je ne parle pas d'images banales comme : « Les villes montent sur les hauteurs, les villages s'appendent aux montagnes comme l'aire d'un aigle » (H. R., I, 28), ou : « Le soleil italien ne peut pas faire produire la vigne au sol entre Milan et le Pô » (H. R., I, 25). En voici qui acheminent vers le symbolisme vrai : « La poussière et le soleil méritèrent le principal honneur de la victoire (H. R., II, 200). — « Les torrents vont d'un bond des monts à la mer » (H. R., I, 27). — L'Etna est un volcan « qui fait honte au Vésuve » (H. R., I, 231).

Le cours d'une rivière a toujours fourni matière à image, et ce symbolisme facile risque fort de tomber dans la banalité. Rien d'original dans ceci : « La Meuse leur (aux villes de Sedan, Mézières, Givet, Maëstricht) prête ses eaux, elle les couvre ou leur sert de ceinture » (M. A., II, 82). Ce n'est encore qu'une simple description géographique. Il n'y a qu'une boutade, mais où le procédé est déjà plus évident, dans cet exemple : « La Seine, avec la Marne, son acolyte (1) » (M. A., II, 101). C'est aussi un lieu commun de dire : « Le peuple... a bien vu que la violence du Rhône était de la colère et reconnu les convulsions d'un monstre dans ses gouffres tourbillonnants » (M. A., II, 62-63). Voici qui est plus intéressant : « L'Oder, ce fleuve capricieux qui change si volontiers ses rivages » (M. A., I, 161-162), et surtout : « Il est juste de dire que la Meuse reste française tant qu'elle peut. Elle tourne à Sedan, à Mézières, comme pour s'éloigner du Luxembourg. Entraînée par sa pente, il lui faut bien couler aux Pays-Bas, se mêler, bon gré, mal gré, d'eaux allemandes ; n'importe, elle est toujours française, jusqu'à ce qu'elle ait porté sa grande Liége, dernière alluvion de la patrie » (M. A., VI, 136, note 1), et enfin : « Qu'est-ce que les Pays-Bas, sinon les dernières alluvions, sables, boues et tourbières, par lesquels les grands fleuves, ennuyés de leur trop long cours, meurent, comme de langueur, dans l'indifférent Océan ? » (M. A., V, 314.) Et voilà la poésie véritable (2).

On conçoit que les villes et les nations soient, au plus haut degré, susceptibles d'une telle « humanisation ». Là encore, c'est le plus souvent la situation géographique qui fournira les éléments de l'image : « Le Languedoc... tient ses villes en arrière de la mer et du Rhône. Narbonne, Aigues-Mortes et Cette ne veulent point être des ports... Tandis que le Languedoc recule devant la mer, la Provence y entre ; elle lui jette Marseille et Toulon » (M. A., II, 60) (3). Par delà les détails de la géographie, les voisinages, les ressemblances ou les oppositions géologiques, que se borne à constater le géographe, le poète devine des affinités ou des divergences sentimentales, et, dans son imagination s'élabore toute une psychologie mystérieuse : « Autun et Lyon, la mère et la fille, ont eu des destinées toutes diverses. La fille,

(1) Ces fleuves qui « vont, mais grossissant pour arriver avec plus de dignité à la mer » (II, 101).

(2) Il sera intéressant d'en rapprocher la personnification détaillée de la Seine dans le tableau de la France (M. A., II, 115), et celle du Rhin dans l'*Introduction* à *l'Histoire universelle*, fort belle (I. H. U., 179-180, notes).

(3) Cf. : « Le Nord donne les rivières, le Midi les torrents » (M. A., II, 41), et : « C'est lui (le Languedoc) qui verse les fleuves à la Guyenne et à l'Auvergne » (M. A., II, 60).

assise (1) sur la grande route des peuples, belle, aimable et facile (2), a toujours prospéré et grandi ; la mère, chaste et sévère, est restée seule sur son torrentueux Arroux, dans l'épaisseur de ses forêts mystérieuses, entre ses cristaux et ses laves » (M. A., II, 90).

La position de Calais en face de l'Angleterre appelle nécessairement l'idée d'un antagonisme : « Ces deux peuples sont placés front à front, comme pour se heurter » (M. A., II, 4). Développons ce lieu commun : « Il y a là (entre la France et l'Angleterre) une émulation immense. Les deux rivages se haïssent et se ressemblent. Des deux côtés, dureté, avidité, esprit sérieux et laborieux. La vieille Normandie regarde obliquement sa fille triomphante, qui lui sourit avec insolence du haut de son bord... » (M. A., II, 101), — et voici la conséquence : « La France... ne veut pas arriver la tête basse en face de l'Angleterre ; elle se pare de forêts et de villes superbes, elle enfle ses rivières, elle projette en longues ondes de magnifiques plaines et présente à sa rivale cette autre Angleterre de Flandre et de Normandie » (M. A., II, 101). Ainsi, la silhouette, d'abord vague, des deux adversaires postés l'un en face de l'autre, se précise ; l'on peut distinguer leurs regards de haine. Le coup d'œil « oblique » va, comme toujours, s'imposer à l'esprit de l'artiste, l'image devient obsession, et il la répètera chaque fois qu'il abordera le même sujet : « Tout ce qu'il y a d'irritation dans les hostilités quotidiennes d'un tel voisinage (Calais et l'Angleterre), dans cet oblique et haineux regard que les deux côtes se lancent l'une à l'autre... » (M. A., III, 334). Cette idée d'un « regard » prendra assez de force dans l'esprit de Michelet pour lui faire écrire des phrases comme celle-ci, qui peuvent surprendre d'abord et dont le lecteur n'aperçoit pas la légitimité : « Il ne leur suffisait pas (aux Anglais) d'occuper le détroit, de fermer la Garonne ; ils voulaient aussi fermer la Loire et la Seine, boucher le moindre jour par où nous voyons l'Océan, crever les yeux de la France (3) »

---

(1) Cf. : « Liége, assise au travail sur sa triple rivière » (M. A., VI, 147).

(2) Nous lisons déjà dans l'*Histoire Romaine* (I, 23) : « La belle Italie, entre les glaciers des Alpes et les feux du Vésuve et de l'Etna, semble jetée au milieu de la Méditerranée, comme une proie aux éléments et à toutes les races d'hommes ». Nous avons constaté plus haut comment l'imagination de Michelet prend volontiers ce caractère, je dirais presque érotique : « L'Italie, n'ayant pu détruire Rome, ne songeait plus qu'à s'unir à elle et l'étouffait en l'embrassant » (H. R., II, 151). — « Forte, patiente, industrieuse, l'Eglise avait en quelque sorte étreint toute la société nouvelle, de manière à la pénétrer » (M. A., I, 252-253).

(3) Le parallélisme géographique de la Lorraine et de la Franche-Comté fournit une image analogue : « Dos à dos, la Franche-Comté et la Lorraine, attachées ensemble par les Vosges... » (M. A., II, 71). — Cf. : M. A., II, 58.

(M. A., III, 427). Ainsi, l'Histoire se transfigure en une vaste allégorie dont, successivement, l'auteur nous présente les personnages. Il nous fait participer à sa conversation avec les peuples. Leurs défauts ou leurs vertus nous les rendent odieux ou sympathiques. L'exposé abstrait des destinées politiques fait place à une « geste » universelle où souffrent et vibrent ces grandes âmes. Nous les suivrons, angoissés ou joyeux, dans les tribulations incessantes de leur vie agitée, emportées sans répit dans le tourbillon du Destin, comme dans ces farandoles effrénées et ces danses macabres où le xve siècle tournait jusqu'à la mort (1).

Arrêtons-nous avec l'auteur au seuil du voyage : « Qu'on me permette de m'arrêter et de dresser une pierre au carrefour où les peuples frères vont se séparer pour prendre des routes si diverses et suivre une destinée si opposée » (M. A., I, 144). Interrogeons avec lui les témoins du drame, la nature peut-être : « Bien des histoires se sont passées sous ces ombrages ; ces chênes tout chargés de gui, ils en savent long, s'ils voulaient raconter » (M. A., II, 82), — les acteurs ensuite : « Cette vaste révélation de la France, que nous venons d'indiquer dans l'espace, et que nous allons suivre dans le temps, elle commence au xe siècle, à l'avènement des Capets. Chaque province a dès lors son histoire; chacune prend une voix et se raconte elle-même. Cet immense concert de voix naïves et barbares, comme un chant d'Eglise dans une sombre cathédrale pendant la nuit de Noël, est d'abord âpre et discordant. On y trouve des accents étranges, des voix grotesques, terribles, à peine humaines, etc... » (M. A., II, 131.)

A la vérité, les exemples ne manquent pas; je dirais presque qu'ils ne manquent pas assez; la difficulté est de choisir, quoi qu'à vrai dire le cercle dans lequel se meut l'historien soit ici assez restreint, et il est facile de répartir tous les exemples dans un petit nombre de catégories. C'est d'abord, si l'on veut, l'éveil des races: « Jusqu'au XIVe siècle, la France était moins France que chrétienté. Dominée, ainsi que tous les autres Etats, par la féodalité et par l'Eglise, elle restait obscure et comme perdue dans ces grandes ombres... Le jour venant peu à peu, elle commence à s'entrevoir elle-même » (M. A., III, préface, p. VI). A ce réveil, comparez celui de l'Allemagne, réveil bestial des instincts, non de l'esprit : « Elle tournait, cette grande Allemagne, vacillante et lourdement ivre, comme son empereur Wenceslas »

(1) Cf. le tableau saisissant qu'en fait Michelet (M. A., IV, 408-411).

(M. A., IV, 12) (1). Cet éveil se manifeste par l'effort, parfois impuissant d'ailleurs : « La France aussi avait alors étendu vigoureusement les bras au Midi et au Nord, vers l'Italie, l'Empire, les Pays-Bas. La force lui avait manqué dans ce grand effort, les bras lui étaient retombés, et elle était restée dans cet état de langueur où la surprit la conquête anglaise » (M. A., IV, 398) (2).

Il arrive que, sur le chemin, les voyageurs se rencontrent ; rencontres souvent grosses de conséquences, quand les voyageurs sont des peuples, et la route celle de la Fatalité. Ce pourrait être le second élément de ce symbolisme historique : « L'Europe et l'Asie s'étaient rapprochées, reconnues » (M. A., II, 257). — « Dès le premier aspect, les deux contrées, les deux peuples avaient semblé moins se connaître que se revoir et se retrouver. Ils s'étaient précipités l'un vers l'autre » (M. A., I, 83). — « Il y avait bien longtemps que la religion chrétienne et la musulmane s'étaient perdues de vue, lorsqu'elles furent replacées en face par la croisade et qu'elles se regardèrent. Le premier coup d'œil fut d'horreur. Il fallut quelque temps pour qu'elles se reconnussent... » (M. A., II, 212-213).

Voilà enfin le dernier thème cher à Michelet : le voyage est long, il épuise le voyageur : « On commençait à bâtir... Les barbares avaient bien assez cheminé; ils cherchaient la stabilité, le monde s'asseyait, au moins de lassitude » (M. A., I, 309). —

---

(1) Ceci n'enlève rien à la sympathie pleine d'illusion que professa toujours Michelet pour l'Allemagne.

(2) Cf. *Histoire Romaine*, II, 58 : « Rome raidit ses bras contre la Gaule et l'Espagne; il lui suffit de toucher du doigt les successeurs d'Alexandre pour les faire tomber. » — L'image est la même, mais combien elle s'est développée, a gagné en profondeur dans le premier exemple !

Il arrive que certaines de ces images ne sont que des jeux d'esprit assez ingénieux : « ... La nature se charge de régler les affaires des hommes. Ils combattent, mais elle fait les partages. D'abord, elle s'essaie, et sur l'Empire dessine les royaumes à grands traits (M. A., I, 434). — On eût dit que, du sérieux monde féodal et pontifical, s'était, un matin, déchaînée la fantaisie. Cette nouvelle reine du temps se dédommageait après sa longue pénitence. C'était comme un écolier échappé qui fait du pis qu'il veut. Le Moyen âge, son digne père, qui, si longtemps, l'avait contenue, elle le respectait fort, mais, sous prétexte d'honneur, elle l'habillait de si bonne sorte que le pauvre vieillard ne se reconnaissait plus (M. A., IV, 5-6).

Ailleurs, à propos du discours de Jean Petit pour le duc de Bourgogne : « L'histoire devient ce qu'elle peut. La fausse science, comme un tyran, la violente et la maltraite. Elle tronque et taille les faits, comme elle ferait des hommes. Elle tue l'empereur Julien avec la lance des Croisades ; elle égorge César avec le couteau biblique, en sorte que le tout a l'air d'un massacre indistinct d'hommes et de doctrines, d'idées et de faits » (M. A., IV, 174). — La poésie de notre vieux droit « ne comparaît pas impunément au tribunal des légistes. Le Parlement, ce grand prosateur, la traduit, l'interprète et la tue » (M. A., III, préface, p. VII).

« ... ce faible et léthargique gouvernement sous lequel le monde fatigué eût pu s'endormir » (M. A., I, 388). — « Le monde, fatigué dans ce rude sentier, eût mieux aimé se reposer avec saint François et saint Bonaventure, sous les mystiques ombrages du Cantique des Cantiques » (M. A., II, 627) (1). Ailleurs, Michelet nous avait parlé de la source « où le christianisme se désaltère toutes les fois qu'il est fatigué et haletant, la source de la grâce » (M. A., II, 536).

Autant *le Moyen âge* est riche de ce symbolisme, autant en est pauvre *la Révolution*. Je suis tenté d'en chercher la raison dans l'évolution profonde que subit l'esprit de Michelet aux environs de 1844. Il y a, dans le mirage qui enveloppe les six volumes du *Moyen âge*, une large part de rêverie. Une telle « création » du monde appartient au domaine de l'utopie, et le créateur ne peut être qu'un rêveur. De là viendra en grande partie l'incontestable supériorité du *Moyen âge* au point de vue artistique ; c'est l'œuvre d'un grand poète. Mais, après 1844, tout est changé. Le sectarisme politique qui gagne alors Michelet ne le lâchera plus. Finies ces longues méditations où l'artiste se laissait aller au hasard de son rêve, l'esprit délicieusement perdu dans quelque beau mythe. En même temps que sa sensibilité s'exaspère, son imagination devient, dans une certaine mesure, plus positive. Il ira jusqu'à regretter son *Moyen âge*, jusqu'à le désavouer presque dans la préface de 1869; tout au plus se garde-t-il d'en corriger le texte; mais il rejettera en note dans les éditions postérieures tels développements dont la poésie lui paraît à présent vaine et toute verbale (notamment ceux de la cathédrale gothique). Si, à partir de cette époque, l'esprit de Michelet acquiert d'autres qualités, que nous verrons par la suite, il semble s'interdire la faculté de rêver. Je dis qu'il se l'interdit, et surtout dans un sujet (*la Révolution*) qu'il juge incompatible avec une semblable faiblesse. Nous verrons d'ailleurs qu'il ne la perd jamais tout à fait, cette faculté d'évocation, et que, dans ses derniers volumes de l'*Histoire de France*, elle lui dictera encore de bien belles pages (mais qui n'auront plus la sérénité du *Moyen âge*).

---

(1) On remarquera, dans ces deux séries d'exemples, que Michelet, pour exprimer une même idée, emploie d'instinct des expressions identiques. Cette tendance, encore peu marquée dans *le Moyen âge*, ira s'accentuant dans *la Révolution*, et plus encore, dans *la Renaissance et les Temps modernes*. Les répétitions de ce genre deviendront une véritable manie, souvent un défaut. A tel point qu'un nom prononcé suffira à amener immédiatement l'image ou l'épithète qui se sera une fois imposée à l'esprit de l'auteur. C'est ce qui rend parfois un peu pénible la lecture des derniers volumes de l'*Histoire de France*. — Cf. M. A., I, 432 : « Au second âge, la fusion des races commence et la société cherche à s'asseoir. »

Est-ce à dire qu'il n'en existe aucune trace dans *la Révolution*? Evidemment non. Elle nous offre encore une galerie assez choisie (quoique peu fournie) de personnalités symboliques. Voyez l'Assemblée Constituante : « Necker... avait toujours regardé la jeune Assemblée comme sa fille, sa pupille; il répondait au roi qu'elle serait docile et sage, et voilà que tout à coup, sans consulter son tuteur, elle allait seule, avançait, enjambait les vieilles barrières, sans daigner même y regarder » (R. F., I, 47). Et pourtant, si turbulente, elle vieillit bien vite : « La vieille Constituante... lassée d'elle-même, vota sans difficulté comme on voulait qu'elle votât; elle renonça au mouvement, se rassit pour une heure encore, impatiente qu'elle était de jeter un dernier regard sur son œuvre, la Constitution, et de n'être plus » (R. F., III, 176). — « La vieille Constituante, quasi expirée, rêvait de faire ce que fit à grand'peine la jeune Convention » (R. F., III, 176). Ce sera, plus tard, au 9 thermidor, le tour de la Convention: « ...tous les assistants s'enfuirent, et si précipitamment, que la salle se remplit d'un gros nuage de poussière. La Convention resta seule, calme et digne, s'arrangeant pour mourir avec gravité... » (R. F., VII, 484.) Puis voici les grandes forces en lutte, celle de l'Ancien Régime, la Bastille (symbole de la monarchie), impuissante à résister : « La Bastille ne fut pas prise, il faut le dire, elle se livra. Sa mauvaise conscience la troubla, la rendit folle et lui fit perdre l'esprit » (R. F., I, 125). Celle du Nouveau régime, la Presse, l'intrigante assez louche de ce monde agité : « La Presse, ardente, inquiète, marche à tâtons, on le sent. Elle cligne, elle cherche, elle ne voit pas, elle devine... » (R. F., II, 306) (1). La plus grande figure, c'est la France, le Peuple, encore faible en 1789, sans idéal politique bien déterminé, « le vieux jeune peuple » qui serait resté bégayant, dans un radotage éternel, oscillant et branlant la tête, dans les limbes des petits enfants » (R. F., III, 248). De cet enfant, la France est la mère, qui l'enfanta « entre deux sorcières, la vieille noire du Moyen âge, confession, inquisition, et l'autre, la jeune, l'Anglaise, aux vaines et menteuses paroles » (R. F., II, 222). La France l'a enfanté, la Révolution l'a nourri, « celle qui le prit sur son sein, la Révolution, celle qui, d'un si grand cœur, entreprit de l'allaiter, qui, de ses mamelles généreuses, lui donna le lait, et, après le lait, le sang de son sein, vous n'avez rien pu contre elle » (R. F., II, 221).

Relevons enfin quelques traces, assez rares, du symbolisme géographique dont *le Moyen âge* offrait un si complet dévelop-

(1) Cf. : Pendant la Terreur, l'argent, autre force, autre intrigant, devient prudent : « L'argent effrayé se tenait au fond des bourses » (R. F., II, 411).

pement : « La romaine Valence, assise sous son arc éternel » (R. F., II, 42). (On rapprochera cet exemple de ceux que j'ai cités page 76 et note 1.) — « Dijon invite la Bourgogne à donner la main aux villes de la Franche-Comté... » (R. F., II, 45) ; — enfin : « La France... a gagné... à épouser la pauvre et glorieuse contrée (la Bretagne), sa fiancée de granit, cette mère des grands cœurs et des grandes résistances » (R. F., II, 38).

Dans cette « technique » du symbole, il y a plus qu'une banale « relation » et, si, comme on l'a dit, l'art c'est la nature vue à travers un tempérament, ce symbolisme est du grand art. Ajoutons que c'est la nature, non seulement vue, mais ressentie à travers le tempérament de l'artiste. Ecoutons Michelet, lorsque, dans un symbole, il définit le symbole : « De l'immortelle chrysalide du symbole s'opère le mystère de la transformation de l'esprit ; celui-ci grandit, s'étend tant qu'il peut s'étendre ; il crève enfin son enveloppe et celle-ci tombe, sèche et flétrie » (H. R., I, préface, page 7).

CONCLUSION

La longue liste d'exemples que je viens de citer (et je l'ai donnée aussi abrégée qu'il m'a été possible) porte en soi sa conclusion. Je ne crois pas inutile cependant d'en résumer brièvement les points essentiels.

Le mot d'image fait naturellement penser au nom voisin de peintre. Pour Michelet, il n'en est rien, et c'est, je crois, ce qui le distingue le plus de Victor Hugo. Michelet sent toutes choses en psychologue plutôt qu'il ne les voit en peintre. Sans doute l'étude des descriptions, dans son œuvre, atteste un réel talent d'observateur, mais on peut affirmer que, s'il y réussit à l'occasion, jamais il ne recherche, comme Hugo, la description pour elle-même. Aussi, il serait d'autant plus malaisé de parler de forme et de couleur, pour ses métaphores, qu'il ne s'y est lui-même à peu près jamais attaché.

En présence du même spectacle, le poète (Hugo) se fût laissé impressionner par les contours, les lignes, le dessin, les tonalités, leurs contrastes ou leurs alliances; Michelet y eût cherché des émotions, une signification morale. Hugo a « vu » la rosace de Notre-Dame de Paris comme un œil rouge qui flamboie (1). Michelet a « senti », dans l'œil gothique qui s'ouvre au XIIIe siècle, le regard d'une âme qui s'affranchit. Le poète fait de l'anthropomorphisme plastique, l'historien de l'anthropomorphisme moral, voilà toute la différence. Prenons un autre exemple. Hugo a fait, lui aussi, un large emploi des métaphores médicales, en particulier l'abcès, l'apostume. Il n'en retient guère que l'idée d'excroissance et de gonflement ; Michelet s'attache de préférence à celle d'infection. On pourrait multiplier les rapprochements.

Ainsi, pour notre auteur, le corps n'est rien, l'esprit est tout. Cette indifférence pour le côté plastique des choses expliquera

---

(1) « La grande rose centrale flamboie comme un œil de Cyclope enflammé des réverbérations de la forge » (*Notre-Dame de Paris*, II, 4). — Cité par M. Huguet : *La couleur, la lumière et l'ombre dans les métaphores de V. Hugo.*

peut-être pourquoi les deux notions d'ombre et de lumière n'ont pas chez lui un rôle aussi important que dans les métaphores de Hugo. Elles ne valent qu'en raison de l'élément moral ou intellectuel qu'elles représentent (1).

Les exemples ont suffisamment mis en évidence le désir, chez Michelet, d'exprimer, à travers l'image, la vie, et ce qui en est la forme la plus parfaite, l'activité. De là une prédilection marquée pour la personnification. Il est exact de constater qu'il ramène tout aux proportions définies du corps humain, mais encore doit-on ajouter que le corps n'est ici qu'un intermédiaire, un support nécessaire aux sentiments et aux passions (but dernier de ce symbolisme). D'ailleurs, le corps de l'animal, et, par extension, tout organisme vivant, pouvant remplir le même office que le corps humain, nous pourrons ramener à un nombre limité de symboles moraux presque toutes les comparaisons, même, en apparence, les plus opposées. Il m'est arrivé de citer concurremment des métaphores, dissemblables pour la forme ; c'est qu'elles avaient la même portée psychologique.

Ce sera donc, après les personnifications, le règne animal et végétal qui fournira la matière la plus abondante. De la même préoccupation procèdent les images empruntées aux éléments naturels. Car la mer, la montagne, les fleuves, les vents, les forces de l'univers, peuvent bien être également considérées comme des volontés agissantes, des manifestations de vie et d'activité. Elles perdent dès lors tout intérêt visuel. Michelet n'a pas, comme Hugo, varié ses descriptions de la mer, par exemple ; il ne s'astreint pas, comme le poète, à en préciser ni les teintes, ni le relief, ni l'éclairage. Mer, océan, ne peuvent représenter à son esprit que deux idées morales : infini, tempête et trouble.

A l'opposé, les comparaisons avec des objets, je ne dis pas seulement inanimés, mais surtout non susceptibles de se plier à une interprétation d'ordre psychologique ou moral, sont extrêmement peu nombreuses et peu variées. Le vêtement, l'ameublement, l'architecture, ne donnent à peu près rien, nous l'avons vu.

Quels sont, d'autre part, parmi les éléments psychologiques, fondements de l'image, ceux que Michelet garde de préférence ?

(1) « Un grand nombre de personnages, dont la science avait éclairé l'Europe » (M. A., I, 158, note). — « Le Breton Pélage avait allumé l'étincelle qui éclaira tout l'Occident » (M. A., I, 262). — Marguerite d'Anjou arrivant en Angleterre, « ce fut comme un coup du soleil de Provence dans le monotone brouillard. « Les pâles fleurs du Nord », comme les appelle leur poète, ne purent qu'être blessées de cette vive apparition du Midi » (M. A., V, 265).

Je répondrai d'un mot : ce sont les plus violents, les extrêmes. L'amour sans réserves, pouvant aller jusqu'au plus sublime sacrifice, ou la haine, capable des plus viles pensées. La cruauté, même cynique, ou la douceur enfantine. L'effort sans répit, ou la lassitude sans remède. L'enthousiasme qui règénère, l'élan de 89, ou le désespoir qui tue, celui de l'an 1000. Michelet voit grand; les êtres et les choses ne semblent l'intéresser que dans la mesure où ils réalisent un maximum. Il est l'artiste des paroxysmes chez qui toute idylle s'élargit en épopée, comme toute ironie en injure.

N'est-ce pas même le meilleur garant de la sincérité de l'auteur? On a pu parler de procédé chez Victor Hugo ; ce n'est pas aussi certain chez Michelet. Pour ma part, je ne crois pas à un emploi systématique. Ou, au moins, si parfois la fréquence de certaines métaphores fait croire au procédé, c'est un procédé bien inconscient, injonction impérieuse et irraisonnée de la sensibilité, en aucune façon recherche de l'ornement littéraire. Bien rares sont les exemples où la trop grande ingéniosité semblerait témoigner d'un désir d'enjolivement ou d'élégance. Il y a tout lieu de croire qu'en raison même de son tempérament impulsif, agissant toujours d'instinct, Michelet ait été peu capable d'une préméditation de ce genre.

Enfin, c'est la spontanéité de l'image qui fera sa valeur. Comme elle atteste à l'ordinaire des impressions sincèrement et profondément ressenties, elle peut difficilement être superficielle ; et, si certaines nous paraissent (exceptionnellement) banales, c'est uniquement parce qu'elles auront été trop complaisamment répétées.

SECTION C

Le Peintre

CHAPITRE PREMIER

Les individus

L'épithète résumant le caractère dominateur (caractère physique, caractère moral). — Le croquis : physique (par la couleur, par la ligne), moral. — Le croquis élargi en portrait succinct. — Le portrait par développements successifs.

L'étude du symbolisme m'avait amené à cette conclusion : que Michelet réussit d'abord à traduire la sensation de la vie, et très peu à donner l'impression de la forme. La plastique étant essentiellement anti-active, si j'ose dire, on ne saurait parler de plastique chez un auteur dont l'idéal peut se résumer en deux mots : développement, action. Le véritable peintre fixe en une synthèse définitive non pas tel élément fragmentaire, mais plutôt l'ensemble des éléments qui constituent la généralité d'une physionomie. Le fini de chaque partie et l'assemblage organisé de ces parties importe alors pour produire un tout homogène et harmonique. A ce travail de fixation, un tempérament comme Michelet ne saurait s'astreindre, et je ne pense pas qu'il eût eu la patience d'exiger plusieurs fois d'un modèle la même attitude. Non pas qu'il s'interdise de revenir à plusieurs reprises à un même modèle. Mais, à chaque séance, la pose change. Aussi on ne trouve pas chez lui le « portrait », mais plutôt plusieurs esquisses qui s'ajoutent sans se superposer.

Le procédé de l'esquisse n'est pas un. Il y a l'esquisse d'en-

semble, préparation nécessaire au portrait ; et il y a le croquis fragmentaire qui ne s'attache qu'à une particularité, en négligeant tout le reste. C'est la forme la plus intéressante, parce que la plus vivante. Le portrait ne peut résumer la vie, en cela il est faux. Le croquis, lui, ne traduit qu'un moment de la vie, le seul qui m'intéresse provisoirement ; il est, comme chacun des moments qu'il représente, transitoire. Il évolue comme la vie ; comme elle, il suit son chemin, et se complète ou s'appauvrit selon les cas. Seul il apparaît comme strictement exact. C'est, si l'on veut, le caractère dominateur de Taine, à condition qu'il ne reste pas définitif, et qu'on sache bien que, pour être vrai aujourd'hui, il n'en sera peut-être pas moins faux demain. Caractère dominateur d'une vie ? Non, mais d'une période, d'un jour, d'une heure peut-être.

Le type du croquis, c'est la charge. Les caricaturistes savent bien les ressources qu'on en peut tirer. Que le trait saillant soit dans la couleur ou dans la ligne, peu importe. J'en prendrai comme types les croquis de Sem, qui ont du portrait la ressemblance, ressemblance obtenue non par la copie exacte de tous les contours, mais par la mise en valeur d'un seul élément prédominant : tel individu n'est qu'un nez ; tel autre ne sera qu'un front, pour un troisième, le regard suffira à résumer le « type ». Il n'est pas impossible (il est probable, au contraire) que, quelques années après, ce type ait changé, et qu'une autre particularité soit devenue « dominatrice ». Comparez les Victor Hugo de diverses époques : jeune, c'est un front immense ; vieux, une barbe envahissante. — Même chose pour la couleur. Les Sadi Carnot de Caran d'Ache se résument en une barbe noire ; les Jaurès de Veber en une barbe rouge.

Michelet ne fait pas autre chose que du croquis-charge. On trouve bien quelques ébauches de portraits d'ensemble ; elles sont rares, et toujours de bien petites dimensions. D'ailleurs, il y a des degrés dans la composition du croquis. Dans bien des cas, il se concentre en une expression. Michelet sait à merveille découvrir l'épithète susceptible, à elle seule, de résumer un caractère ou une physionomie. Les personnages une fois *posés*, à nous d'en déduire tout ce qu'on ne nous dit pas d'eux, mais ce qui est la conséquence logique de la définition globale. Par exemple : « La grosse Isabeau » (M. A., IV, 190) ; — Mirabeau, le col de taureau » (M. A., II, 66) (1) ; — « Les chanoines

(1) Cf. : « Ce taureau de Danton, qui rugit le meurtre » (R. F., I, 162). On peut rapprocher de ce taureau rugissant celui qui exprime la violence du Rhône et qui vole (Cf. p. 51). Michelet ne prend pas garde à ces associations un peu maladroites.

ventrus » (R. F., IV, 246) ; — « Bailly, une cérémonie vivante » (R. F., III, 523) ; — « Le prêtre Roux, « une bête sauvage » (R. F., V, 66) ; — Du Quesnoy « fixé à l'état de fureur » (R. F., V, 282) ; — Coffinhal, « homme de bras et d'échine » (R. F., VII, 453) (1); — « Le grand sabre de Murat » (R. F., III, 496), épithète aussi évocatrice dans sa brièveté que pourrait l'être un portrait complet.

Dans *la Révolution*, certaines de ces déterminations s'imposent et deviennent presque inséparables du nom prononcé. Ainsi, le nom de Mouchet appelle invariablement l'épithète « diable boiteux » (R. F., III, 480), ou « bancroche » (2). Hébert sera inévitablement la « gueule » (3).

L'épithète résume plus souvent encore une particularité, la plus générale, et qu'il suffit de connaître, parce que toutes les autres en dérivent :

« Abailard, le chevalier errant de la dialectique » (M. A., II, 282) (4); — Rohan, « le cardinal-collier » (R. F., III, 204); — Camille Desmoulins, « le mobile artiste » (R. F., III, 379) ;; — Robespierre, « triste et buveur d'eau » (R. F., VII, 40) ; — M. de Narbonne, « le roué sans consistance » (R. F., III, 364) ; — « La gent moutonnière du centre » (R. F., V, 113) ; — « La tourbe émeutière » (R. F., V, 90) ; — La femme, « l'être relatif qui ne peut vivre qu'à deux » (R. F., I, 278) (5); Tallien, « un ventre, un tonneau sans fond » (R. F., VII, 122).

Cela est encore assez loin du portrait : ce n'est que l'ébauche sommaire, le coup de crayon succinctement noté par l'artiste, à titre documentaire, et qu'il suffira d'élargir pour avoir un croquis. C'est le second degré de cette technique, c'est là où Michelet réussit le mieux. De l'ébauche encore informe sort une première figure, très synthétique, mais cependant complète en ce que le caractère dominateur y est fortement accusé. Selon qu'il sera choisi dans l'aspect physique ou moral, nous aurons,

---

(1) Cf. : Hassenfratz, « homme de fer, homme de forge » (R. F., VII, 493).

(2) Dans le tome XIII de l'*Histoire de France*, les mêmes épithètes seront réservées au duc du Maine (boiteux et bancroche).

(3) Voir à la liste des expressions (page 31). Marat sera « le charlatan, le vendeur d'orviétan » (par ex. R. F., V, 488); Robespierre, le « personnage blême » (R. F., VII, 351, etc...).

(4) L'original de l'expression se trouve dans l'*Introduction à l'Histoire Universelle*, à la page 77.

(5) Je dois constater que la même dénomination est appliquée au chien, « pauvre créature relative qui n'existe point en soi » (R. F., VII, 367). Une idée analogue, sous une forme un peu différente, se retrouve au tome II de *la Révolution*, page 252, et sert à caractériser l'ouvrier anglais « une partie d'homme ». Michelet la répète à satiété pendant quinze pages.

comme plus haut, deux séries. Et encore, dans la première, on peut exprimer par la *couleur* ou par la *ligne*.

Michelet, pour la raison que j'indiquais plus haut, peint rarement par la couleur ; et lorsque cela lui arrive, il évite les tons gris et atténués. Sa palette est peu fournie, mais n'enregistre que des tons purs, clairs. Certaines nuances ont une grande douceur, le bleu, le blond. Tel est le croquis de Louvet (1). Cette discrétion est rare. La plupart du temps, l'artiste s'applique à rehausser les tons un peu fades par quelque touche d'une note plus chaude. Les yeux bleus, les moustaches fauves des Gaulois et des hommes du Nord sont des caractéristiques banales, et, si Michelet s'en contente dans l'*Histoire romaine* (2), il croit utile de la modifier dans *le Moyen âge* : « Ils passent l'Apennin avec leurs yeux bleus, leurs moustaches fauves, leurs colliers d'or sur leurs blanches épaules » (M. A., I, 13) (3).

Ailleurs, une masse sombre, ou en grisaille, sera rehaussée d'une tache de vermillon : « Le descendant de Guillaume le Conquérant, quel qu'il soit, c'est un homme rouge (et c'est dans cette face que se concentre tout l'éclairage), cheveux blonds et plats, gros ventre, brave et avide, sensuel et féroce, glouton et ricaneur, entouré de mauvaises gens, volant et violant, fort mal avec l'Eglise » (M. A., II, 307) (4). — Certains contrastes, plus accusés, font penser à l'art impressionniste : « La figure farouche du Romain, ses cheveux roux, ses yeux verts et son teint rouge taché de blanc, égayaient surtout les assiégés. Ils lui criaient : Sylla est une mûre saupoudrée de farine » (H. R., II, 218) (5). — « L'évêque Grégoire, resté à la Convention pendant toute la Terreur, seul sur son banc, dans sa robe violette, personne n'osant s'asseoir près de lui... » (R. F., II, 135). Cette tache violette tranche brutalement sur le fond sévère des habits noirs, dans le décor sombre de la salle mal éclairée. J'en rapprocherai l'évocation de l'alchimiste (6), visage glabre qu'éclaire d'un

(1) « Un jeune homme de petite taille, délicat et blond, qui déjà pourtant commençait à être chauve, les yeux bleus, la voix douce » (R. F., IV, 475).

(2) « Les Gaulois gravissaient à grands cris l'Apennin, comme des bandes de loups, avec leurs moustaches fauves et leurs yeux d'azur... » (H. R., I, 219).

(3) C'est cette pointe d'or la note lumineuse du pastel. — Cf. même impression dans les Flamands (M. A., III, 75).

(4) Je trouve une impression visuelle analogue dans ce croquis des Cabochiens : « Sales, *sanglants*, manches retroussées, menaçant tout le monde, hurlant le meurtre » (M. A., IV, 238).

(5) Cf. le croquis troublant de Catilina, dans l'*Histoire Romaine* : la face livide, aux orbites rouges : « Son visage inquiet et pâle, ses yeux sanglants, sa démarche tantôt lente, tantôt précipitée, semblaient accuser la victime d'une horrible fatalité » (H. R., II, 277).

(6) La même impression se retrouve à plusieurs reprises : Le lollard

sinistre reflet la flamme du creuset, en une teinte crue, violente, sur la pénombre du caveau (M. A., IV, 56). Cette pâleur du visage plaît visiblement à Michelet par sa grande puissance expressive : un visage crispé, pâli, amaigri, symbolise presque toujours une nature ardente, une sensibilité exaltée, ce n'est pas le visage d'un homme heureux ou oisif.

Comme je le disais, la recherche du coloris est la moins fréquente. Il s'attache plutôt à saisir la ligne. La notation d'un geste, d'une attitude, peut résumer une mentalité dans la mesure où le moral conditionne le physique. Un simple coup de crayon, donné à propos, évoque parfois plus que tout un ensemble. Prenons un exemple, le portrait de Charette : « Il avait la poitrine étroite (on l'avait cru poitrinaire), une main brûlée dans son enfance, de petits yeux noirs perçants, la tête haute, le nez retroussé, menton saillant, bouche plate, bandée comme un arc... Ce nez au vent, cette bouche, lui donnaient l'air d'un déterminé bandit » (R. F., VI, 87). De tout ceci, nous ne retenons qu'un trait : le nez au vent. Michelet eût pu se dispenser du reste, qui n'ajoute rien. — De même, une longue dissertation sur la psychologie d'un homme comme Sieyès ne saurait nous renseigner mieux que ce simple croquis d'audience : « Au fond même du centre se tenait bien enveloppé d'ombre, de peur et de silence, dans ces masses compactes, le sournois, le tremblant Sieyès » (R. F., IV, 469). Voyez Hébert et Chaumette, « ces fouines à museau pointu, propre à tremper dans le sang » (R. F., IV, 61). Le cynisme des femmes du XIV[e] siècle, le calme hypocrite et calculé du paysan vendéen, toute l'infamie du capucin Chabot, se devinent dans leur maintien. C'est encore la ligne, l'attitude prise sur le vif, qui résume l'impassibilité d'un Necker, la couardise d'un Legendre, l'assurance tartarinesque d'un Lecointre (1).

Le détail concret qui précise, le relief n'est pas à la rigueur

---

échappé des caves, « effaré du jour, pâle et hâve, comme ivre de jeûne » (M. A., V, 354). — Cf. : « des hommes à face de spectres, mais exaltés par la faim, ivres de jeûne... » (R. F., I, 165). La silhouette de Maillard, lors de l'insurrection de l'Hôtel de Ville, « un homme de taille très haute, en habit noir, d'une figure sérieuse et plus triste que l'habit... » (R. F., I, 283, et I, 284). — Cf. la même idée, mais la couleur n'y est pas (R. F., II, 519).

(1) « Belles, souriantes, grasses dans la sécurité du péché » (M. A., IV, 4). — « Après quelque fait tragique, les Commissaires envoyés arrivent, inattendus, dans la paroisse, et tout est paisible ; le paysan est au travail, la femme est sur sa porte, au milieu de ses enfants, assise et qui file ; au col, son grand chapelet » (R. F., IV, 281) ; — Sa face, allumée de luxure vers les tribunes des femmes, faisait rire, même sans parler » (R. F., V, 60) ; — Necker, « dans sa stupéfaction immobile » (R. F., I, 47) ; Lecointre, « complètement armé en guerre » (R. F., VII, 454) ; — Legendre, « abîmé dans la peur » (R. F., VII, 217).

nécessaire ; il suffit d'une silhouette générale, d'un contour découpé sur un fond uniforme, à la façon d'une ombre sur un écran : telle sera la silhouette du bossu Verrières, le héros du 6 octobre : « Le 16 juillet au soir, ce nain sanguinaire, monté sur un grand cheval, avec de grands gestes effrayants, avait cavalcadé dans Paris, véritable apparition de l'Apocalypse » (R. F., III, 142). J'en rapprocherai deux autres exemples, l'ombre gigantesque du peuple à l'aurore de la Révolution : « Et tout ce grand peuple armé, dressé tout à coup de son sillon, demandait à l'Assemblée ce qu'il fallait faire » (R. F., I, 194). Et la silhouette louche des émigrés « qui s'agitaient sur l'autre rive, appelaient ou faisaient signe, se créaient des intelligences, tâtaient les places fortes, frétillaient d'entrer » (R. F., III, 273).

A côté du croquis physique, il convient de mentionner le croquis moral. Il n'est, comme dans le premier cas, que la mise en valeur d'un élément dominant. Michelet en a rassemblé une collection particulièrement riche. L'aventurier, « quelque hardi compère, de ces gens qui, sans avoir appris, réussissent d'instinct, ayant plus d'habileté que de scrupules, jamais d'hésitation, marchant droit, même à la potence » (M. A., VI, 70) ; — Jean de Calabre, « esprit mobile, d'espérance légère, partout appelé, partout chassé, courant, sans argent ni ressource, d'une aventure à l'autre » (M. A., VI, 15) ; — Chabot, « fort léger, gobe-mouche s'il en fut, avec de l'esprit, peu de sens, encore moins de délicatesse » (R. F., V, 160) (1).

Au troisième degré, le croquis s'enrichit de retouches successives, le physique s'associe au moral, le tout est ramassé dans un ensemble qui donne du modèle une impression définitive et complète. C'est, cette fois, vraiment le portrait. Fait assez rare dans *le Moyen âge,* de tels « médaillons » n'y sont guère développés. Les portraits de Charlemagne, d'Attila, de la femme germanique,

---

(1) Cf. Les Galls « campant en grands villages dans de grandes plaines tout ouvertes, se liant volontiers avec les étrangers, familiers avec les inconnus, parleurs, rieurs, orateurs, se mêlant avec tous et en tout, dissolus par légèreté, se roulant à l'aveugle, au hasard, dans des plaisirs infâmes (la brutalité de l'ivrognerie appartient plutôt aux Germains) toutes les qualités, tous les vices d'une sympathie rapide » (M. A., I, 6-7) ; — les cadets de Gascogne (M. A., IV, 200-201) ; Charles VI (M. A., IV, 53) ; — Capeluche, bourreau de Paris (M. A., IV, 341) ; — Philippe le Bon, « un bon homme,... tendre de cœur, surtout aux femmes, bon fils, bon père, pleurant volontiers. Il pleura les morts d'Azincourt ; mais sa ligue avec les Anglais fit plus de morts qu'Azincourt. Il versa des torrents de larmes sur la mort de son père ; puis, pour le venger, des torrents de sang. Sensibilité, sensualité, ces deux choses vont souvent ensemble » (M. A., V, 110) ; — Warwick, « le lord selon le cœur de Dieu, l'homme des évêques, celui qui brûla la Pucelle et qui fit d'Henri VI un saint » (M. A., VI, 298) ; — voici encore un portrait d'aventurier : de vrais mercenaires, des aven-

des tisserands flamands, de Guillaume le Roux, peuvent être cités comme types (1). On en trouve davantage dans l'*Histoire Romaine* et dans *la Révolution*. Dans le premier de ces ouvrages, les portraits y sont donnés pour eux-mêmes et « travaillés » avec une certaine complaisance (2). Dans le second aussi, Michelet semble se faire souvent une obligation de nous présenter, d'abord, le personnage dont il va être question; on pourrait en citer un assez grand nombre; ils comportent cependant moins de développement que dans l'*Histoire Romaine*. Voici, par exemple, Barnave : « Barnave, âgé de vingt-huit ans, avait la figure fort jeune, de beaux yeux bleus, la bouche grande, le nez retroussé, la voix aigre. Sa personne était élégante. Il avait l'air audacieux d'un avocat duelliste, tout prêt aux deux sortes d'escrime. Il semblait froid, sec et méchant, et ne l'était point au fond. Sa physionomie n'exprimait en réalité que sa vie de luttes, de dispute, l'irritation habituelle de la vanité » (R. F., III, 39). Voici les deux portraits, en parallèle, de La Rochejacquelein et Cathelineau, l'aristocrate et le roturier : « (Henri de La Rochejacquelein) était resté un vrai gentilhomme de campagne, grand chasseur, toujours à cheval, fort connu des paysans. C'était une grande figure svelte, anglaise plutôt que française, cheveux blonds, l'air à la fois timide et hautain, comme sont souvent les Anglais. Il avait au plus haut degré une chose bonne pour l'attaque, le mépris de l'ennemi » (R. F., VI, 81). — « Cathelineau) c'était un homme d'une figure intelligente, mais sans élévation remarquable, une bonne et solide tête à cheveux noirs, un peu crépus; beau nez, grande bouche et voix sonore; une bonne taille ordinaire, pas plus de cinq pieds quatre pouces; bien sur ses reins, carré d'épaules, et, en tous sens, carré, comme on dit populairement, c'est-à-dire réunissant les qualités diverses qui font la force de l'homme, plein de sens, très brave et d'un

---

turiers qui, vendus une fois, allassent les yeux fermés, au mot du maître, par le possible et l'impossible » (M. A., VI, 347) ; — Mme de Genlis (R. F., I, 77) ; — Thuriot, « un homme violent, audacieux, sans respect humain, sans peur ni pitié, ne connaissant ni obstacle, ni délai, portant en lui le génie colérique de la Révolution... un dogue terrible, de la race de Danton ; nous le retrouvons deux fois, au commencement et à la fin ; sa parole est deux fois mortelle : il tue la Bastille, il tue Robespierre » (R. F., I, 114-115) ; — Buzot (R. F., I, 226) ; — les protestants (R. F., II, 115) ; — l'ouvrier anglais comparé à l'ouvrier français (R. F., II, 257) ; Lally-Tollendal (R. F., II, 238) ; — l'abbé Fauchet (R. F., II, 310-311) ; — le ménage Suard (R. F., VII, 245-246) ; — Collot et Billaud (en parallèle et se faisant valoir par contraste) (R. F., VI, 279-280).

(1) M. A., I, 333; I, 174-175; II, 399; II 323-324. — Attila : I, 183.

(2) Caton (II, 95-96) ; Antoine (II-355) ; Octave (II, 356-357) ; Mécène (II, 375-376), etc...

froid courage, parfaitement équilibré de prudence et d'audace » (R. F., v, 407) (1).

Le médaillon ainsi tracé peut n'être pas définitif; l'auteur y revient alors un peu plus loin, pour le reprendre et le compléter, s'il y a lieu. Le portrait de Mme Roland, esquissé et déjà assez détaillé aux pages 21-22 du tome III, est ainsi enrichi de détails nouveaux à la page 83. Même chose pour Brissot (III, 378 et 397-398). Dans certains cas, la première esquisse est corroborée dans une note, par l'analyse ou l'interprétation d'ensemble d'une œuvre d'art. J'en citerai comme exemple le portrait de Charette auquel je faisais allusion plus haut (page 89) au tome VI, page 87. Dans une longue note de la même page, Michelet ajoute la description du moulage en plâtre, pris sur le mort. Même chose pour Lucile Desmoulins (le portrait au tome II, 347-348, et note 1 de la page 554 du tome III, description d'une miniature de Lucile) ; pour Mme de Lamballe (II, p. 54, et note 1 de la même page, sur le portrait de Versailles). Et ceci nous achemine à la dernière manière de Michelet, la plus ordinaire.

Il est, somme toute, assez rare que l'écrivain se croie forcé de présenter au préalable les personnages dont il veut nous entretenir. Il laisse plutôt aux événements le soin de les « poser ». Ils évoluent, et chaque phase de l'évolution les montre sous un angle nouveau. En cela son *Histoire* ressemble à la vie. Une individualité est trop complexe pour qu'on puisse, d'emblée, l'embrasser d'un coup d'œil. A nous de chercher dans chaque moment le point important, et de coordonner ensuite tous les détails constatés pour nous faire une impression d'ensemble. A ce titre, la lecture de Michelet est riche en surprises : dans ce long commerce avec les héros du grand roman historique, le lecteur va de découverte en découverte, et c'est peu à peu, par degrés, qu'il se fait une opinion. Tel que nous n'avions qu'entrevu sous son aspect le plus conventionnel, parce que le plus connu, nous est progressivement révélé, dans les fonctions de son rôle officiel, dans les mille petites circonstances de sa vie intime. Quelquefois le personnage n'est pas campé pour lui-même, sa personnalité n'apparaît que par les événements auxquels il participe. C'est le cas du Grand-Ferré (2). Une anecdote,

(1) Cf. : Théroigne de Méricourt (I, 296-297) ; — Catherine de Russie (III, 245-246) ; Mme de Staël (III, 362-363) ; — Dumouriez (III, 393-394) ; — Lafayette (III, 399) ; — François II d'Autriche (III, 421-422) ; — Santerre (III, 471-472) ; — Maillard (IV, 156-157) ; — Les chefs de la Montagne (IV, 331-333) ; — Charlotte Corday (VI, 151-152) ; — Kléber (VI, 287-288) ; — Carrier (VII, 81) ; — Tallien (VII, 122-123) ; — Vergniaud (III, 332-334).

(2) Le portrait lui-même est très bref : « Un paysan d'une force de membres incroyable, d'une corpulence et d'une taille énormes, plein de

le témoignage d'un contemporain, un simple racontar, une réflexion, rien n'est négligé pour rendre la documentation plus complète et définitive.

On comprend également que plusieurs portraits puissent s'ajouter les uns aux autres, tous différents peut-être, selon qu'ils seront empruntés à tel ou tel moment de l'évolution générale du personnage; mais, cependant, tous utiles à l'impression d'ensemble. C'est ainsi qu'on aura d'abord un dauphin Louis (le futur Louis XI), puis un roi Louis XI (1). Telle personnalité peut devenir envahissante, au point de dominer toute son époque ; elle pourra occuper, selon les cas, tout un chapitre ou tout un volume. Le chapitre v du livre V de *la Révolution*, par exemple (tome III, pp. 79-96), n'est guère qu'un long portrait de Mme Roland. Louis XI (comme l'indiquent ci-dessous les références de la note 1), c'est tout le dernier volume du *Moyen âge*. La Pucelle occupe à elle seule une moitié du tome V. Les portraits de Danton et de Robespierre sont plus vastes encore, et il faut, pour les connaître dans leur totalité, lire en entier les sept volumes de *la Révolution*, tant ils y sont épars à chaque page (2).

Bref, le portrait véritable, l'ensemble combiné en vue de l'effet artistique, s'il existe chez Michelet, est cependant le cas

---

vigueur et d'audace, mais avec cette grandeur de corps ayant une humble et petite opinion de lui-même. » Puis l'auteur passe au récit de ses exploits et c'est en le voyant agir qu'on apprend à le connaître (M. A., III, 419-422).

(1) *Le dauphin* : M. A., v, 228-229, 239, 240-241, 253, 341-343, 374, 375, 383, 388-389, 397-399, 401-403. — *Le roi* : VI, 12-14, 15-16, 21-22, 25-27, 36-37, 54, 56-58, 67-68, 70-73, 74, 75-76, 118-119, 187, 193-194, 235-237, 264, 274, 280-281, 284-285, 422, 437-438, 441-442, 470-471, 487, 494.

(2) *La Pucelle* : M. A., v, 45-49, 51-54, 57, 62, 63, 64, 69, 73, 98, 99-100, 101-102, 119-120, 140, 142, 143, 144, 145, 176-178.

Le Téméraire : M. A., VI, 249-252, 254, 257, 258, 388-389.

Charles d'Orléans : M. A., IV, 320-325.

RÉVOLUTION. — *Danton* : II. 350; III, 466, 467-468; IV, 93-94, 217-218, 492-493, 495-496, 500-502, 502-504; v, 257, 258-259, 259-260; VI, 297, 70-71, 72, 72-75; VII, 138-139, 169-170.

Robespierre : II, 314-315, 316-317, 320, 322, 323-324, 325, 332-333, 433; III, 21, 191-192, 396-397, 401-403, 465; v, 79-80, 81-82, 83-84, 85, 86-87; VI, 309-310; VII, 133-134, 146, 232, 233-234, 234-235, 322, 326-327, 328, 351-352, 379-381, 373, 375, 385-386, 467-468, 469-470, 503-504, 513-514, 517-520.

Saint-Just : v, 104-105; VII, 295, 301, 302-303.

Mirabeau : I, 20-21, 39-40, 47-48, 249; II, 72-73, 81, 82, 106-107, 321-322, 434-435, 437-438, 439-440, 441, 442-443, 445-446; III, 53.

Marat : II, 377-378, 387, 391-393, 394-396, 396-397, 398-399, 346, 404; IV, 348-349, 392-394; v, 260.

Marie-Antoinette : II, 81-82; III, 44; v, 273-275.

Camille Desmoulins : III, 53-54, 380; VII, 139-140, 141-142.

Louis XVI : I, 270-271, 314; II, 91, 478, 491, 519; IV, 18, 486; v, 143, 165-167. — *La femme* : I, 278-279); II, 299-300; VII, 375, note 1.

Condorcet : III, 72-74, 75-76; VII, 240-241, 242, 243-247.

de beaucoup le moins fréquent. Qu'elle s'en tienne à la notation d'un trait saillant (le croquis), ou qu'elle s'éparpille dans une longue suite de touches fragmentaires, l'observation de Michelet ne tombe à peu près jamais dans le procédé. Il peut en résulter quelque déception pour le lecteur à la recherche d'une belle page. Michelet ne se lit pas par « extraits ». Ses personnages ressemblent aux hommes de la vie réelle : il ne faut pas, pour les bien connaître, se contenter de relations rapides; il faut les pratiquer avec assiduité et jusqu'au bout.

CHAPITRE II

Les scènes. — Les tableaux

Les descriptions documentaires. — La recherche du détail concret dans les tableaux de Michelet. — Le réalisme. Il est fréquent surtout dans « la Révolution ». — Les descriptions géographiques. — Le mouvement dans les récits de Michelet. — Le sens poétique.

Je ne suis pas tout à fait de l'avis d'Emile Faguet lorsqu'il écrit : « Je ne crois pas qu'il ait *raconté,* dans le sens ordinaire du mot, une bataille, une entrevue, une anecdote. » On trouvera par la suite nombre d'exemples qui pourraient prouver le contraire. M. Faguet ne retient de Michelet que les évocations rapides, passagères, fugaces. C'est en effet ce qui frappe d'abord à la lecture. Mais il y a autre chose. Michelet a raconté, il a même fait de longues descriptions d'ensemble. Il est juste d'ajouter qu'il l'a fait surtout dans *le Moyen âge,* c'est-à-dire dans la partie de son œuvre où il est vraiment historien et où il a conscience de rester historien. Bien entendu, le nombre total des descriptions reste, malgré tout, assez minime relativement à l'étendue de l'ouvrage. De plus, ces narrations n'apparaissent en aucune façon comme des créations personnelles, mais plutôt comme des comptes rendus détaillés des témoignages contemporains. Michelet ne les transcrit pas intégralement; il prend parmi eux les détails qui lui semblent le plus pittoresques, et, au besoin, il les transpose à sa manière, le plus souvent pour ajouter à leur valeur expressive. Le récit de la bataille de Montlhéry, par exemple, est emprunté, dans l'ensemble, à Commines et à Duclercq (M. A., VI, 105-108). Olivier de la Marche fournit presque *in extenso* le récit des fêtes de la maison de Bourgogne (M. A., V, 365-368) et la défaite des Gantais à Gâvre (M. A., V, 356-358). La triste comédie de Saint-Ouen (rétractation de la Pucelle) reproduit les pièces essentielles du procès, les dépositions des témoins (M. A., IV, 153-156). La longue description

d'Azincourt n'est qu'un centon de Monstrelet, du Religieux de Saint-Denis, de Lefebvre, de Jean de Vaurin, de Walsingham (M. A., IV, 306-315). Pour l'assassinat du duc d'Orléans, il associe Monstrelet, les témoins Jacquette Griffart, le varlet Raoul Prieur, le Religieux de Saint-Denis; il tire parti des détails consignés dans l'information du prévôt de Paris, le sire de Tignouville (M. A., IV, 146-150). Le sacre de Louis XI est tiré de Chastellain (M. A., VI, 8-11). Ce n'est pas là qu'il faut chercher l'originalité de Michelet (1).

Il est assez rare qu'il se contente de ces pastiches. Il semble, plus souvent, se faire lui-même témoin; on dirait qu'il s'est transporté sur les lieux et a vu en personne. Et ce qu'il voit, ce n'est pas le décor banal, mais toujours l'aspect le plus significatif, ce qui peut donner à la scène le maximum d'intérêt. Et alors, il recherche le détail concret, qui a généralement l'avantage d'être plus résumé. Prenons un exemple. Veut-on comprendre pourquoi la guerre d'hiver était plus redoutée et plus terrible ? Qu'on lise ces quelques lignes : « Le vainqueur, arrêté plus d'une fois dans ces contrées humides, par les pluies, les inondations, les boues profondes, s'opiniâtra à poursuivre la guerre pendant l'hiver. Alors plus de feuilles qui dérobent le proscrit, les marais durcis par la glace ne le défendent plus; le soldat l'atteint, isolé dans sa cabane, au foyer domestique, entre sa femme et ses enfants, comme la bête fauve tapie au gîte et couvant ses petits » (M. A., I, 321-322). Comment pourrait-on faire comprendre le mépris insultant des Anglais pour les gens *de robe* mieux qu'en montrant les tristes victimes (2) ? Lisez, à Liége, les premiers symptômes de l'émeute prochaine : « Un matin, la montagne n'entendait plus rien de la ville, ne voyait ni feu ni fumée ; le peuple chômait ; il allait sortir, tout tremblait... » (M. A., VI, 147-148) ; l'effroi inspiré par l'*arrivée des Northmans* (3) : « Dès que leurs *dragons*, leurs *serpents* sillon*naient* les fleuves ; dès que le cor d'ivoire retentissait sur les

(1) Cf. : Bataille de Nancy (tirée de la *Chronique de Lorraine*) (M. A., VI, 409-411) ; Sac de Dinant (VI, 212-218). — Ce genre de tableaux est relativement plus fréquent dans l'*Histoire romaine* : cf. entre autres, les funérailles de Sylla (H. R., II, 229-230) ; Triomphe de Paul Emile (II, 116).

(2) « Magistrats et docteurs, arrivant dans la majesté de leurs robes fourrées, vermeilles ou cramoisies, ils restèrent dans la boue, à la porte du palais, sans trouver personne pour les introduire. S'ils parvinrent à entrer, ce fut en traversant à grand'peine le sale populaire, la foule malhonnête et méchante qui les poussait, les faisait tomber ; les filous ramassaient... Arrivés dans la salle, à la table de marbre, ils ne trouvèrent point de place, sinon parmi les savetiers et maçons déjà attablés, etc... » (M. A., V, 184-185).

(3) Cf : La peur des Bâlois à l'annonce du Téméraire qui approche (M. A., VI, 335).

rives, personne ne regardait derrière soi. Tous fuyaient à la ville, à l'abbaye voisine, chassant vite les troupeaux... » (M. A., I, 397),

Des mots abstraits ne suffisent pas pour faire sentir l'angoisse si curieuse de l'an 1000 ; il vaut mieux la représenter dans son tremblement physique, ses tentations, dans son éclat de rire inquiétant (1) : « Malheur sur malheur, ruine sur ruine. Il fallait bien qu'il vînt autre chose, et l'on attendait. Le captif attendait dans le noir donjon, dans le sépulcral *in pace* ; le serf attendait sur son sillon, à l'ombre de l'odieuse tour ; le moine attendait dans les abstinences du cloître, dans les tumultes solitaires du cœur, au milieu des tentations et des chutes, des remords et des visions étranges, misérable jouet du Diable qui folâtrait cruellement autour de lui, et qui, le soir, tirant sa couverture, lui disait gaîment à l'oreille : « Tu es damné ! »

Tous souhaitaient sortir de peine, à n'importe quel prix ! Il leur valait mieux tomber une fois entre les mains de Dieu et reposer à jamais, fût-ce dans une couche ardente. Il devait d'ailleurs avoir aussi son charme, ce moment où l'aiguë et déchirante trompette de l'archange percerait l'oreille des tyrans. Alors, du donjon, du cloître, du sillon, un rire terrible eût éclaté au milieu des pleurs » (M. A., II, 133-135).

Ce rire, nous l'entendons encore en 1421 ; Michelet nous conduira au cimetière des Innocents ; devant nous se dérouleront les danses folles d'un peuple fou, malade de sa gaieté frénétique (M. A., IV, 404 et suiv.). Le récit, semble-t-il, s'enfièvre à son tour, on ne sait plus si on lit ou si l'on tourne, emporté dans le halètement sombre des phrases, comme dans la farandole de

---

(1) Michelet a développé une idée analogue, lorsqu'il étudie la renaissance de la science au XV[e] siècle, et les consolations qu'apporte, dans la grande détresse morale, la croyance aux puissances occultes, au Diable (M. A., IV, 55-57) :

« Ayant éteint son dieu intérieur, l'homme se sent délaissé de Dieu et comme excepté seul de l'universelle providence.

« Seul... mais, au Moyen âge, on n'était pas longtemps seul. Le Diable vient vite, dans ces moments, à la place de Dieu. L'âme gisante est pour lui un jouet qu'il tourne et pelote... Et cette pauvre âme est si malade qu'elle veut rester malade, creusant son mal et fouillant les mauvaises jouissances. *Mala mentis gaudia.* Leurrée de croyances folles, amusée de lueurs sombres, menée de côté et d'autre par la vaine curiosité, elle cherche à tâtons dans la nuit, elle a peur, et elle cherche...

« Ce sont d'étranges époques. On nie, on croit tout. Une fiévreuse atmosphère de superstition sceptique enveloppe les villes sombres. L'ombre augmente dans les rues étroites. Leur brouillard va s'épaississant aux fumées d'alchimie et de sabbat. Les croisées obliques ont des regards louches. La boue noire des carrefours grouille en mauvaises paroles. Les portes sont fermées tout le jour ; mais elles savent bien s'ouvrir le soir pour recevoir l'homme du mal, le Juif, le sorcier, l'assassin. On s'attend alors à quelque chose... »

vertige (1). Il faut lire ces belles pages et la conclusion symbolique qu'en tire l'auteur : Tous, grands ou petits, rois et seigneurs, avaient été emportés dans le tourbillon que menait la Mort. « Pour regarder la Danse des Morts, il ne restait plus que des morts. » Et tout le passage d'une passion si intense se clôt en un petit tableau d'une délicate émotion : l'évocation des deux témoins qui restent de la ruine universelle : « Lorsque, quelques années après, ce jeune roi (Henri VI) fut amené dans Paris désert par le cardinal de Winchester, le cortège passa devant l'hôtel Saint-Pol, où la reine Isabeau, veuve de Charles VI, était aux fenêtres. On dit à l'enfant royal que c'était sa grand'mère ; les deux ombres se regardèrent; la pâle jeune figure ôta son chaperon et salua ; la vieille reine, de son côté, fit une humble révérence, mais, se détournant, elle se mit à pleurer » (M. A., IV, 415).

La plupart du temps, c'est dans quelque attitude, quelque silhouette bien « vue », que Michelet cherche l'impression de la vie (2). L'*Histoire Romaine* contient plus d'une peinture curieuse à cet égard ; la Rome de César, par exemple, ou encore l'anarchie républicaine à Rome, la foule bruyante des affranchis aux votes salariés, flânant sur le Forum, là-bas la voix sonore et le geste calculé de Cicéron, ici Pompée, « nouveau marié à cinquante ans, attendant paresseusement dans ses jardins que Rome le prenne pour maître... » (H. R., II, 308-309). Le modèle du genre se trouve peut-être dans une page de *la Révolution*, qu'on pourrait intituler : une distraction romaine. Je le cite intégralement : « Quand il y avait eu au Colisée de Rome grande fête, grand carnage, quand le sable avait bu le sang, que les lions se couchaient repus, soûls de chair humaine, alors, pour divertir le peuple, lui faire un peu oublier, on lui donnait une farce. On mettait un œuf dans la main d'un misérable esclave condamné aux bêtes et on le jetait dans l'arène. S'il arrivait jusqu'au bout, si par bonheur il parvenait à porter son œuf jusque sur l'autel, il était sauvé... La distance n'était pas longue ; mais qu'elle lui semblait longue !... Ces bêtes rassasiées, dormantes ou

(1) On comparera, dans *la Révolution*, les danses des assassins lors du massacre de l'Abbaye (R. F., IV, 153-154).

(2) Cf : Au siège de Rouen, l'épisode des bouches inutiles (M. A., IV, 349-351) ; — la scène si vivante où Mademoiselle implore la grâce d'Hugonet et d'Humbercourt (M. A., VI, 430-431) ; — dans le procès des Dantonistes, le détail de la lucarne sombre où luisent les yeux ardents des membres du Comité de sûreté, surveillant les débats (R. F., VII, 205-209) ; — l'exécution de la petite Nicole (R. F., VII, 377-378).

Cf. aussi la description d'une colère de Philippe le Bon et les signes physiques qui la traduisent : « En disant cela, il renversa la table et tout ce qui était dessus, sa bouche se tordit, il fut frappé d'apoplexie, on croyait qu'il allait mourir » (M. A., VI, 198).

voulant bientôt dormir, ne laissaient pas de soulever, au petit bruit du léger pas, leurs paupières appesanties, elles bâillaient effroyablement, et semblaient se demander s'il fallait quitter leur repos pour cette ridicule proie... Lui, moitié mort de frayeur, se faisant petit, courbé, tout affaissé sur lui-même, comme pour rentrer dans la terre, il eût dit, etc... ». — « Jamais bouffon, jamais mime n'eut tel effet sur le peuple ; les contorsions bizarres, les convulsions de la peur jetaient tous les assistants dans les convulsions du rire; on se tordait sur les bancs; c'était une tempête effroyable de gaieté, un rugissement de joie » (R. F., I, introduction, LVI-LVIII).

Bien des passages seraient à prendre dans *le Moyen âge* ou *la Révolution*. Veut-on savoir ce que, pour le seigneur, représentait ce mot magique : droit de chasse, si cruellement supprimé par Louis XI ? Suivez Michelet au manoir : « Dès lors, ni cor, ni cris, toujours même silence, sauf la grenouille du fossé qui croasse après vous... Toute la joie du manoir, tout le sel de la vie, c'était la chasse ; au matin le réveil du cor, le jour la course au bois et la fatigue; au soir, le retour, le triomphe, quand le vainqueur siégeait à la longue table avec sa bande joyeuse. Cette table où le chasseur posait la tête superbement ramée, la hure énorme, où il refaisait son courage avec la chair des nobles bêtes, tuées à son péril, qu'y servir désormais ?... » (M. A., VI, 81-83.) — Nous suivrons, plus tard encore, l'auteur dans les clubs révolutionnaires, et le récit sera vraiment une résurrection du passé, assez forte pour nous dépayser en quelque sorte et nous communiquer l'émotion des hommes du temps. Cette tournée comprend plusieurs étapes: le Palais-Royal (R. F., II, 310-311); les Jacobins (II, 312-314); les Cordeliers (II, 346-352) (1).

Le souci de la réalité peut aller jusqu'au réalisme. Aucun détail ne répugne à Michelet quand il s'agit de donner l'impression de la vie. Il choisira volontiers, dans un document, le détail brutalement appuyé, inesthétique au besoin. Certaines descriptions attirent l'attention sur ce qu'on serait tenté de voiler. Qu'on lise le tableau de la famine en 1421 : « Le tueur de chiens était suivi des pauvres qui, à mesure qu'il tuait, dévoraient tout, « chair et tripes ». La campagne dépeuplée se peuplait d'autre sorte : des bandes de loups couraient les champs, grattant, fouillant les cadavres... » (M. A., IV, 404-405) (2). Certaines pages font frémir, comme ce portrait de Gilles de Retz, le Barbe-Bleue

(1) Michelet donne une seconde description des Jacobins, au tome V, pp. 50-51.

(2) Cf. : Ils (les loups) entraient le soir, cherchant les charognes (M. A., V, 217).

de l'Histoire, acharné sur ses victimes : « Il jouissait de la mort, encore plus de la douleur ; d'une chose si cruellement sérieuse, il avait fini par se faire un passe-temps, une farce ; les cris déchirants, le râle, flattaient son oreille, les grimaces de l'agonisant le faisaient pâmer de rire ; aux dernières convulsions, il s'asseyait, effroyable vampire, sur la victime palpitante » (1) (M. A., v, 212). Bien funèbre aussi le tableau de la Danse macabre au cimetière des Innocents, dont j'ai parlé plus haut, et la vue des danseurs effrénés « marchant sur les os de leurs pères, sur les fosses béantes, qu'ils allaient remplir eux-mêmes » (M. A., IV, 413) ; ou encore Dom Pedro, qui fit exhumer sa femme pour la couronner. « Jusque-là, il va chaque jour heurter cette tombe à l'aveugle, l'interroger, lui demander compte... Elle ne sait que répondre, il aurait beau la briser, qu'elle n'en dirait pas davantage. En vain, s'obstinant à douter, s'irritant, niant la mort, il arrache l'odieuse pierre ; en vain, parmi les défaillances de la douleur et de la nature, il ose soulever le linceul, et, montrant à la lumière ce qu'elle ne voudrait pas voir, il dispute aux vers le je ne sais quoi, informe et terrible, qui fut pourtant Inès de Castro » (M. A., IV, 157).

Michelet, dans *le Moyen âge,* n'abuse pas de ce réalisme. *La Révolution* marque, là encore, la période de transition. Le goût du macabre s'y développe ; témoin certaines précisions dont on ne voit pas toujours l'utilité. En voici une qui ne manque pas, d'ailleurs, d'une sombre poésie ; il s'agit de la scène fameuse où les sans-culottes promènent la tête de Mme de Lamballe, fichée au bout d'une pique : « Une femme, pour échapper à cette vue, se jette chez un perruquier ; et voilà la tête coupée qui arrive à la boutique, qui entre... » (R. F., IV, 183). On croirait, par endroits, que l'étalage du sang et des supplices lui procure une sorte de jouissance bizarre. Qu'on lise, pour s'en convaincre, l'exécution de la Du Barry (2), celle d'Osselin (3), le supplice horrible de la bouquetière à l'Abbaye (IV, 171-172), l'assassinat de Lescuyer (III, 308), l'enterrement de Lescuyer (III, 324) (4).

(1) Cf. dans le récit du sac de Liége, le détail emprunté à Commines d'une femme gelée en accouchant (M. A., VI, 283).

(2) « Pauvre vieille fille de chair, qui, d'avance, sentait la mort dans la chair, reculait de toutes ses forces, criait et se faisait traîner... Le couteau, disait-on, n'entrait pas dans son cou gras... » (VII, 376).

(3) « Osselin, faute d'autres armes, se perça le cœur d'un clou... On le traînait et il ne pouvait mourir, les uns le tirant en arrière, disant : « Il « est mort », les autres en avant : « Il mourra ! » Et ce corps quasi expiré, présenté au tribunal, on l'interrogea. Il râlait... on précipita le départ, moyennant quoi il put être encore guillotiné vivant... » (VII, 391-392).

(4) On trouve des détails analogues dans les descriptions du Palais des

Sous ce rapport, *la Révolution* a beaucoup plus d'analogie avec les onze derniers volumes qu'avec *le Moyen âge*, et, ce qu'elle gagne en crudité, elle le perd en valeur artistique.

La préoccupation du détail concret, si utile dans un récit, devient l'élément primordial dans une composition exclusivement descriptive. C'est elle qui rend si attrayantes les pages géographiques de Michelet ; elles sont, en cela, des modèles. Cet écrivain, dont j'ai dit ailleurs qu'il n'était pas un « visuel », peut révéler en certains endroits un véritable talent de paysagiste : « Si vous pénétrez dans les forêts qui forment la ceinture des Apennins, vous y retrouverez les vieilles divinités de l'Italie ; vous entendrez le pivert frapper du bec le tronc des chênes, et la vallée retentira vers le soir du gémissement de l'ours ou des hurlements du loup. Plus haut, des cimes dépouillées qui repoussent toute végétation, enfin les glaces et les neiges » (H. R., I, 202). Il choisit avec soin les éléments de sa toile, détachant la physionomie bien tranchée des individus qui caractérisent chaque région (1), des animaux, les petits moutons des Ardennes, les bêtes chétives de Champagne (2), la chèvre, et le bœuf du Tarn qui laboure, attelé par les cornes (3), et le mulet sous sa charge d'huile (3) ; il « voit » aux foires de Tarbes les costumes locaux, « le bonnet blanc du Bigorre, le brun de Foix, le rouge du Roussillon, quelquefois même le grand chapeau plat d'Aragon, le chapeau rond de Navarre, le bonnet pointu de Biscaye », sans oublier le béret du Béarnais (4) ; il voit le chouan qui passe en vous lançant son regard oblique d'oiseau de proie (5) ; il enregistre scrupuleusement les végétations, les couleurs qui dominent, leurs alliances ou leurs contrastes, la molle et tendre verdure de Touraine (6), la grisaille de Lyon (7), le blanc sale de la Champagne (2), les teintes effacées et comme délavées de la campagne bretonne (5), les rouges, les jaunes riches de la Normandie (8), les oppositions violentes des Pyrénées (9), la limaille de fer et le gris d'ardoise des Ardennes (1), le bitume

---

Papes, à Avignon, entre autres « la grasse suie que laissa la chair brûlée » (II, 109-110), détail qui a frappé Michelet et sur lequel il revient au tome III, pp. 313-314 ; — Le tableau saisissant de l'affreux caveau de la tour Trouillas, à Avignon (III, 315-316).

(1) Les Ardennes (M. A., II, 83-84), le Béarnais et le Basque (II, 49).

(2) La Champagne (M. A., II, 95).

(3) La Vallée du Midi (M. A., II, 39-40).

(4) Les foires de Tarbes (M. A., II, 49-50).

(5) La Bretagne (M. A., II, 18).

(6) La Touraine (M. A., II, 26).

(7) Lyon « avec ses rues sombres et ses escaliers noirs qui ont l'air de grimper au ciel... » (M. A., IV, 383).

(8) M. A., II, 115 (le cours de la Seine).

(9) Les Pyrénées (M. A., II, 44-47).

et la terre d'ombre de l'Auvergne (1), les tonalités brutales et sans poésie de l'Angleterre (2), qu'il n'aime pas et dont il ne veut pas voir l'intérêt esthétique.

Il y a lieu de faire une réserve, et on l'a souvent faite. Michelet, bien loin d'être un paysagiste de profession, ne le devient que par accident. Quelle que soit l'importance de la préoccupation visuelle, elle apparaît comme fonction d'une autre préoccupation, celle de l'expression morale. A travers la représentation matérielle d'une région, l'écrivain cherche toujours la signification psychologique ; et, s'il attache une telle importance au choix de la couleur dominante, c'est qu'elle lui semble plus propre à résumer la personnalité exclusive de chaque pays. Le moral des individus, leurs mœurs, leur constitution physique, les variétés de la faune et de la flore, si minutieusement cataloguées par lui, valent moins comme détails pittoresques que comme facteurs ou conséquences de synthèses psychologiques. L'intérêt plastique y trouve son compte, mais sans en avoir été le motif primitif.

La sensation de la vie que donne, dans une description, la couleur et l'exactitude visuelle, s'obtient, dans un récit, par le mouvement. Les récits de Michelet sont l'action même. Les personnages y gesticulent comme au réel. Pas de développement organisé, qui immobiliserait ou ralentirait ; la phrase courte se précipite lestement, en un sursaut, puis, au besoin, s'arrête, s'attarde s'il le faut pour repartir de plus belle. Un cri qui éclate, un bras qui s'agite, une foule qui bourdonne ou se rue, l'entrecroisement des gestes et des voix, avec toute leur complexité et leur imprévu, la phrase de Michelet est tout cela. Rien n'y est oublié. Des récits comme l'alerte à Vincennes, dans la nuit du 21 juin 91 (R. F., II, 507-508 et 512), le triomphe de Marat au 24 avril 93 (R. F., V, 487-489), en fourniraient deux spécimens entre mille. L'emploi des présents historiques contribue largement à donner l'impression d'agitation. Pas d'actions localisées dans un moment de la durée, leur instantanéité ne le permettrait pas. Elles se déclenchent et se suivent dans la trépidation d'un film, à peine apparues sur l'écran, que déjà elles sont rentrées dans l'ombre. « Les députés... revinrent en hâte à Gand. Mademoiselle les reçut en solennelle audience « en son siège », sa belle-sœur, l'évêque de Liége, tous ses serviteurs étant autour d'elle. Les députés racontent que le roi leur a assuré qu'elle n'a point l'intention de gouverner par le conseil

(1) L'Auvergne (M. A., II, 35-37).
(2) L'Angleterre (M. A., III, 276).

des Etats, il prétend avoir en main une lettre qui en fait foi... Là elle les arrête, tout émue, dit que cela est faux, qu'on ne pourrait produire une telle lettre... « La voici ! » dit rudement le pensionnaire de Gand, maître Godevaert ; il tire la lettre, la montre.... » (M. A., VI, 427-428) (1). — « Le général Hoche s'y promenait dans un corridor, assez tristement (à la Conciergerie). Un guichet s'ouvre, un jeune homme de haute taille baisse la tête pour passer, il la relève... Hoche reconnaît Saint-Just... » (R. F., VII, 516.) — A la nervosité de l'artiste, le style offre un instrument adéquat ; l'*écrivain* est en fonction de l'homme ; à vrai dire, la phrase devient parfois ce qu'elle peut ; à peine prend-il la peine de la constituer : notations rapides d'attitudes, de gestes, dans une incise, dans une expression, dans un mot, l'essentiel, ce mot dût-il ne pas former proposition; les verbes souvent supprimés, les liaisons absentes; les conjonctions, les articles, les pronoms, au besoin, seront sacrifiés, et tout ce qui pourrait arrêter l'élan. Voici Collot, au ministère, poursuivant Garat: « Il y va à l'heure où il sait que le ministre est sorti. « Pour- « quoi est-il sorti? » Il s'indigne, tempête, court les bureaux, claque les portes, épouvante les commis. Alors il demande, il exige qu'on lui livre un écrit, etc... » (Cf. tout le passage R. F., VI, 206, note) (2). On entend ce claquement de la porte, on en sent le vent au visage; ils vous frôlent tous ainsi, chez Michelet, les acteurs, vous bousculent, bien plus, ils vous interpellent, on entend leurs réflexions : « Viennent maintenant les brigands ! Mais il ne les attend pas ! Voisins et voisines, village et village armés, ils vont voir dans la campagne si ces scélérats oseront venir... On avance, on voit une troupe... Ne tirez pas cependant!... Ce sont les gens d'un autre village, amis et parents qui cherchent aussi » (R. F., I, 193). — « Là on recommença à les prêcher, à « leur exposer les principes » qu'il devait être jugé (Foulon)...

(1) « Un homme que Du Lude lui avait donné pour le soigner, qui lui (au comte du Perche) avait inspiré confiance et qu'il faisait coucher avec lui, l'éveille brusquement une nuit et lui dit : « Par le corps Dieu, vous « êtes un homme mort, si vous n'y prenez garde. » Et lui conte, etc... Le prisonnier, éperdu, prie l'homme, le conjure de lui donner moyen de fuir.. Oui, mais d'abord il faut s'assurer s'il peut fuir en Bretagne, si le duc est mieux disposé, il faut écrire au duc... Voici une écritoire... Il écrit, et il est perdu » (M. A., VI, 482-483).

(2) Cf. : *Histoire romaine* : Les proscriptions d'Octave (II, 362-363) ; la prise de Carthage (II, 126). — *Moyen âge* : Deuxième massacre des Armagnacs (IV, 339-340) ; épisode du siège de Paris par le Téméraire en 1465 (une méprise) (VI, 120-121) ; une surprise au camp du Téméraire devant Liége (VI, 279-280) ; menaces de révolte dans Paris (IV, 123-125) ; un coup manqué (VI, 60-61). — *Révolution* : L'orgie des gardes du corps (1er octobre 89) (I, 273-275); le peuple aux Tuileries (20 juin 92) (III, 481-484); assassinat de Marat (VI, 161-164).

« Jugé et pendu », dit la foule. Elle nomma sur-le-champ des juges, entre autres deux curés qui refusèrent... Mais place! voici M. de Lafayette qui arrive. Il parle à son tour, etc... » (R. F., I, 174-175) (1).

Couleur, mouvement, ce sont deux qualités du peintre. Ajoutez-y, pour Michelet, le sens poétique. Nous avons vu, à propos du symbolisme, que sa vision traduit le plus souvent une idée ou un sentiment. L'impression, visuelle, et qui semblerait objective, n'a pas, dans ce cas, d'importance pour elle-même, tirant son originalité et sa beauté de la sensation, de l'émotion qu'elle interprète. « C'était la fin de l'automne, les premiers froids, les feuilles tombaient », écrit-il à propos des dernières années du duc d'Orléans, et la tristesse de cet automne de la nature ne l'intéresse et ne nous intéresse qu'en tant qu'elle fait mieux ressentir la mélancolie de cette fin de vie. Il est des paysages que l'on éprouve plus qu'on ne les voit, et leurs couleurs s'adressent au cœur plus qu'à l'œil; car nous savons bien qu'elles n'ont pas été choisies seulement en vue d'une impression plastique, qu'elles sont pour nous une occasion de donner libre cours à une foule de sensations intimes. Ces sensations, parfois mal définies, nous ne les avions que confusément, jusqu'au moment où le tableau leur fournit un cadre, une matière où elles s'adaptent parfaitement. Ne faut-il voir qu'une attitude et une jolie composition dans ce portrait de Jean sans Peur, méditant son ancien crime dans ses forêts de Bourgogne : « Sous prétexte de la chasse, il s'était rapproché de Constance, rêvant toujours à Jean Petit et à son vieux crime, inquiet du jugement que le concile allait rendre, et, en attendant, vivant sous la tente au milieu des bois, et prêtant l'oreille aux voix des cerfs qui bramaient la nuit » (M. A., IV, 274-275). Il y a bien autre chose: toute la tension d'une âme torturée de doute et de remords, et c'est seulement à ce détail psychologique que s'attache le lecteur.

Que peut être l'intérêt d'un passage comme celui-ci ? est-ce la couleur (d'ailleurs exactement vue), ou n'est-ce pas plutôt le frisson d'épouvante, qu'on devine ? : « La guerre ! ce mot seul dit toutes les émotions ; ce n'est pas tous les jours sans doute l'assaut et le pillage, mais bien plutôt l'attente, le tocsin, le réveil en sursaut, et, dans la plaine au loin, le rouge sombre de l'incendie » (M. A., V, 54). C'est ainsi que souvent, en fin de développement, l'auteur suscitera une apparition soudaine, comme d'une

(1) Je renvoie, pour ces procédés de style, aux chapitres où ils sont étudiés à part, en particulier chapitres de la concision, des liaisons, des procédés de rhéteur (apostrophe). On trouvera dans ces chapitres des exemples caractéristiques.

fatalité qui s'approche. Par exemple, au siège de Neuss : « Ils regardèrent du haut des murs, et, bientôt, ils n'eurent plus qu'à remercier Dieu... Déjà branlaient à l'horizon les bannières sans nombre de l'Empire » (M. A., VI, 351) (1).

Nous trouverons à chaque instant dans *la Révolution* de ces petits tableaux puissamment évocateurs. Le sujet s'y prête à merveille, riche en *nuits* tragiques, en *aubes* indécises et sinistres, d'un romantisme tout indiqué, et bien propres à la rêverie et au recueillement, au frisson aussi. Ce sera la nuit du 4 août, toute sereine d'espoir immense : « La nuit était avancée, il était deux heures. Elle emportait, cette nuit, l'immense et pénible songe des mille ans du *Moyen âge*. L'aube qui commença bientôt était celle de la liberté... » (R. F., I, 219). Celle du 10 août fut, au contraire, une veillée des armes, qu'on pressent redoutable, dans son calme trompeur : « La nuit du 10 août fut très belle, doucement éclairée de la lune, paisible jusqu'à minuit, et même un peu au delà. A cette heure, il n'y avait encore personne ou presque personne dans les rues. Le faubourg Saint-Antoine, en particulier, était silencieux. La population dormait, en attendant le combat » (R. F., IV, 3). Comparez une autre nuit, celle de la condamnation de Louis XVI, nuit de deuil et de tristesse, malgré son faux éclat officiel: « Partout des lumières aux fenêtres, pour éclairer les rues désertes; un faux effet de fête qui serrait le cœur. Toute la nuit, des colporteurs couraient et criaient : « La mort ! » (R. F., V, 262) (2).

Plus nous irons, plus elles deviendront lugubres, les nuits où meurent des hommes et des idées. Car c'est une idée qui disparaît avec Mme Roland, comme avec les Girondins, une des plus nobles de la Révolution. Voici ces deux récits :

« Le 8, où elle mourut, était un jour froid de novembre. La nature, dépouillée et morne, exprimait l'état des cœurs; la Révolution aussi s'enfonçait dans son hiver, dans la mort des illusions. Entre les deux jardins sans feuilles, la nuit tombant (cinq heures et demie du soir), elle arriva au pied de la Liberté colossale, etc... » (R. F., VI, 346-347).

---

(1) Bataille de Towton : « Au soir enfin, les gens de la Rose sanglante, quand les bras leur tombaient, virent venir encore un gros bataillon de pâles Roses, et ils comprirent qu'ils étaient morts; ils reculèrent lentement, etc., etc... » (M. A., VI, 16-17). — Cf. aussi : M. A., I, 187.

(2) Cf. un effet d'éclairage analogue dans le massacre de l'Abbaye : « La foule était sourde et aveugle; elle buvait de plus en plus, de moins en moins comprenait. La nuit venait; les sombres cours de l'Abbaye devenaient plus sombres. Les torches qu'on allumait faisaient paraître plus obscur ce qu'elles n'éclairaient pas de leurs funèbres lueurs » (R. F., IV, 153).

Plus lugubres encore les derniers moments des Girondins, chantant jusqu'à la chute du couperet, et l'impression poignante de ce chant qui va s'affaiblissant peu à peu, pour s'éteindre enfin :

« Le 30 octobre se leva, pâle et pluvieux, un de ces jours blafards qui ont l'ennui de l'hiver, et n'en ont pas le nerf, la salutaire austérité. Dans ces tristes jours détrempés, la fibre mollit... Ils chantaient en furieux, et sur la triste voiture, et descendant sur la place, et remontant sur l'échafaud; la pesante masse de fer put seule étouffer leurs voix. Le chœur allait diminuant, à mesure que la faulx tombait. Rien n'arrêtait les survivants. On entendait de moins en moins dans l'immensité de la place. Quand la voix grave et sainte de Vergniaud chanta la dernière, on eût cru entendre la voix défaillante de la République et de la Loi, mortellement atteintes, et qui devaient survivre peu » (R. F., VI, 344-345).

J'ai gardé pour la fin le récit du procès de Danton; on croit, à la voix implacablement monotone de Saint-Just, sentir un frémissement morbide : « Tout le monde baissait la tête; on était navré, malade. Lui, d'une voix monotone, faible et basse, mais invariable, il allait comme un timbre d'airain... Ce long supplice des trois Comités étant fini, les bougies aussi finissaient et la lumière défaillait. Les têtes se relevèrent un peu; les ternes regards se tournèrent vers Robespierre, plus pâle que l'aube blafarde de mars. Il ne donna pas un signe... » (R. F., VII, 190-191).

DEUXIÈME PARTIE

Le moule syntaxique

CHAPITRE PREMIER

L'ordre des mots

Place du sujet, du complément. — Place de l'adjectif, de l'adverbe, du pronom.

Michelet ne s'étant jamais beaucoup soucié des préceptes de la syntaxe, la construction, chez lui, est aisément capricieuse, affichant l'indépendance la plus entière, fût-elle incompatible avec la correction. Deux particularités frappent tout de suite : d'abord, la phrase donne l'impression de n'avoir pas été, dès l'abord, pensée et organisée dans son ensemble, mais par éléments successifs qui viennent s'ajouter, au fur à mesure que se développe la pensée, chacun s'articulant tant bien que mal à celui qui précède.

Le second caractère de ce style, c'est le désir de mettre violemment en relief le détail important, dût cette préoccupation nuire à la régularité grammaticale.

Nous allons voir successivement la place que donne l'écrivain aux termes importants de la proposition :

A) Place du sujet

I. Les deux sujets d'un même verbe sont séparés par ce verbe

Ou bien les deux sujets sont placés sur le même pied :

« Son esprit succomba, et son corps, il fut très malade, sa femme au moment d'être veuve » (M. A., VI, 460). — « Puis, à la longue, les arcs se mouillant, et la poudre, ils finissent par rentrer » (M. A., VI, 395).

Le plus souvent, le second sujet prend, de ce fait, une plus grande valeur : « Mais la honte pesait sur eux, et le souvenir des malheureux qu'ils avaient abandonnés en Cilicie » (M. A., II, 319). — Cela surtout, quand le second sujet se trouve clore la proposition : « Le champ de bataille resta à Maximilien, et la gloire, rien de plus » (M. A., VI, 459). — « L'horreur pour les

Sarrasins avait diminué, le découragement était venu, et la lassitude » (M. A., II, 599) (1).

C'est la construction normale dans *la Révolution* : « La pitié, cet ennemi terrible, grandissait contre nous dans l'Europe, et la haine de la France et de la Révolution (R. F., II, 421) (2).

II. Inversion

L'inversion devient une véritable manie. Au premier degré, l'inversion pure et simple, sans intérêt stylistique : « Et l'on vit par toute l'Italie mendier leur pain des hommes, des femmes mutilés (M. A., II, 591). — « L'un après l'autre descendirent ainsi tours et châteaux » (M. A., VI, 148). — « Chez eux n'existait pas la division des jacobins » (R. F., II, 342). — « Avec lui tint ferme Merlin » (R. F., VI, 291).

1° *Après un optatif ou subjonctif de concession.* — Tour très fréquent : « Viennent donc les Barbares » (M. A., I, 110). — « Le fils a régné assez, disent-ils ; règne maintenant le Saint-Esprit » (II, 395). — « Dure l'émulation, la rivalité ! » (V, 308). — *Révolution française* : « Revienne donc enfin la justice après tant d'années ! » (R. F., IV, 90). — « Viennent sur la forêt tous les orages du monde, on les défie de l'arracher » (V, 23) (3).

2° *Après un adverbe ou locution adverbiale (tant, autant, à peine...).* — « Non, tant belle soyez-vous, merveilleuse cathédrale » (M. A., II, 676). — « Autant en fit son futur gendre » (VI, 312). — « Ils se jetaient dans une barque ou sur un mauvais petit cheval, et tant les portait la barque ou l'indestructible bête, qu'ils revenaient au manoir, refaits, vêtus et passablement garnis » (IV, 200). — « Si faiblement scintille-t-elle que, dans certains moments... » (II, 624) (4). — « Mais plus grandes sont-elles par cette préoccupation de l'intérêt central que les provinces excentriques ne peuvent l'être par l'originalité qu'elles conservent » (M. A., II, 124).

Révolution : « A grand'peine comprennent-ils la fluidité de la vie » (R. F., VII, 248). — « D'autant plus embrasse-t-il l'humanité à naître avec une tendresse sublime » (VII, 302). — « Là

---

(1) Même construction avec un nom attribut : « C'était une triste chose qu'un pareil retour, et une grande dérision » (M. A., II, 319).

(2) Cf. : R. F., IV, 6; V, 260; VII, 373, etc...

(3) On trouve assez fréquemment cette construction, déjà, dans l'*Introduction à l'Histoire Universelle* : « Dure à jamais le combat » (I. H. U., 10) ; — « Périsse l'étranger » (19) ; — « S'écroulent l'Empire et le Cirque » (35). — Cf. : I. H. U., 48, 98.

(4) La construction sans inversion est rare : « A peine on quittait ce seuil que le roi... » (M. A., IV, 78).

viendraient les jeunes époux s'unir dans la foi nouvelle » (III, 499).

3° *L'inversion met en valeur un terme de la proposition, l'attribut le plus souvent.* — *Moyen âge* : « Ni subtil ni stérile à coup sûr n'est le génie de notre bonne et forte Flandre » (M. A., II, 103). — « Grande comme la lutte, haute comme l'héroïsme est la tombe du héros (Roland) » (II, 645). — « Jeunes étaient ces Suisses, ignorant tout » (VI, 380). — « Jeunes étaient le duc et le duché » (VI, 127).

Révolution : « Plus d'une fois, dans ses notes pleines de pensées funèbres, il paraît très bien sentir qu'après de telles choses directe est la voie du tombeau » (R. F., VII, 295). — « Extrême était l'abattement » (VII, 412). — « Violentes furent ces pensées et ce bouillonnement d'espérance chez tant de proscrits » (VII, 239). — « Affreuses s'étendaient au loin les émanations (VII, 419). « Insoluble fut pour lui la difficulté » (VII, 342). — « Seul était Rousseau, au milieu du siècle, quand il osa, etc... (I, préface, p. VIII). — « Autres ne furent les pensées de nos pères » (II, 166). —« Prenez garde, mortelle est l'équivoque » (VI, 46). — « Mort dès longtemps était Chaumette, mort son conseil général » (VII, 165). — « Là était bien vulnérable le grand orateur. Là craignait celui qui ne craignait rien » (V, 45) (1).

4° *L'inversion comporte un effet rythmique.* — « (Charles Ier) Devant lui l'océan sauvage, derrière l'attend l'échafaud (R. F., II, 477). — « Seule allait la triste voiture sous l'excommunication du silence » (R. F., III, 48). — « Ce jour-là sonna la cloche du peuple pour la dernière fois » (M. A., VI, 244). » — « Au pied, douze sources alimentent le gave qui mugit sous des ponts de neige, et ce pendant tombe de treize cents pieds la plus haute cascade de l'Ancien monde » (M. A., II, 47). — « Au souffle du printemps soufflera l'Esprit » (M. A., II, 664). — « Au-dessous de cette région sublime battaient le vent et l'orage » (M. A., II, 633). — « C'est ce point où s'abrège l'espoir, où, le jour diminuant, grandissent peu à peu les ombres de l'avenir » (M. A., IV, 40).

B) PLACE DU COMPLÉMENT

1° Michelet aime à associer dans la même proposition deux régimes directs, un pronom et un nom, l'un précédant, l'autre suivant le verbe. Soit avec le même verbe : « On devait *l'*en accuser et la fatale proposition de Mirabeau d'ajourner la discus-

(1) Pour peu que l'adjectif ait des compléments, cette construction donnera à la phrase une certaine irrégularité qui surprend : « Digne maison d'abriter une telle infortune, digne par sa mélancolie » (R. F., III, 44).

sion » (R. F., II, 472). — « Pour rêver un pareil traité, il fallait qu'ils se crussent vainqueurs et le roi sans ressources » (M. A., VI, 98). — Soit avec deux verbes ayant un auxiliaire commun : « Le roi l'avait trahie, livré ses serviteurs » (M. A., VI, 433). — Il arrive souvent, comme dans les deux derniers exemples, que la proposition est, de cette façon, divisée en deux hémistiches rythmiquement égaux.

2° *Un complément portant logiquement sur deux termes n'est construit qu'avec l'un des d'eux.* — « Il faudrait tôt ou tard qu'il mît la main sur tout cela et sa grande épée de justice » (M. A., VI, 328).

3° *Un complément de nom séparé par le verbe du nom qu'il détermine, de façon à être plus fortement accentué.* — Il semblait qu'une guerre universelle commençât, des petits contre les grands » (M. A., IV, 21). — « Le temps était venu du repos » (M. A., IV, 400). — « Une exécrable comédie commença d'assassinats lucratifs, au nom de l'humanité » (R. F., VII, 521). — « Un homme entre, à la longue barbe » (R. F., V, 491)

On trouve la même construction dans des cas où elle n'ajoute absolument rien à l'idée (c'est assez rare d'ailleurs) : « L'Assemblée prêta une attention médiocre aux discours qui suivirent de Grégoire et de Buzot » (R. F., III, 121).

4° *Le complément déterminatif précède le nom qu'il complète.* — Tournure rare : « Et les autres, ces aristocrates, d'entre eux tous pas un n'était noble » (R. F., III, 311-312). — « Des trois le plus jeune, Minvielle, était peut-être le plus sincère » (R. F., III, 290).

5° *Place des compléments circonstanciels.* — Pour les autres compléments, Michelet ne s'astreint à aucune règle. Ils pourront occuper, dans la phrase, n'importe quelle place, logique ou non ; la meilleure, à son sens, est celle qui se prête le mieux à donner le maximum d'expression. De là des constructions comme celles-ci : « Ils laissaient tout tomber, murs et tours, en ruine » (M. A., V, 269). — « La mort scandaleusement prompte de Benoît XI le mit (Philippe le Bel) à même de faire un pape, de tirer la papauté de Rome, de l'amener en France, pour, en cette geôle, le faire travailler à son profit » (M. A., III, 115). — « Là les générations pullulaient sans famille certaine, naissant, multipliant au hasard, comme les insectes et les reptiles dont, après les pluies d'orage, grouillent leurs rivages brûlants » (H. R., I, 248). « Cette place où fut la Bastille, où, sur ses ruines, on mit, pour la fête du 10 août, la Nature aux cent mamelles » (R. F., VII, 415). — « Race à fond spécialisée depuis plusieurs générations » (R. F., II, 258).

C) PLACE DE L'ADJECTIF (ÉPITHÈTE OU ATTRIBUT)

On peut ériger en principe que, chez Michelet, l'adjectif épithète précède le nom : « Ces traîtres députés » (M. A., VI, 117). — « Cette désespérée Marguerite » (VI, 32). — « Sans expresse autorisation » (V, 320). — « Comment délaisseraient-ils leur obéissante fille ? » (V, 168.) — « La royale (1) entrée fut belle » (IV, 14). — « Qu'ils s'assemblent donc, qu'ils ouvrent, ces redoutés Etats généraux » (R. F., I, 16). — « Le propre caractère de l'infiniment défiante société jacobine » (III, 399). — « Cette désirée lumière de la justice divine » (I, introduction, XC). — « Sans prendre aucune téméraire initiative » (III, 466). — « Les parents ou amis du capital (1) ennemi de la Gironde » (V, 255, note 1). — « Avec une bien autre force » (III, 276).

1° *Deux adjectifs épithètes unis par* ET. — « La malencontreuse figure du cornu et fugitif animal (M. A., IV, 10). — « Ces vieux et expérimentés capitaines » (IV, 72). — « Ce gros et dur œil bleu » (M. A., II, 399). — « Sa charmante et désirée Lucile » (R. F., II, 347-348). — « Il ne commença que fort tard, à dix heures, en pleine et chaude matinée » (R. F., VI, 117).

2° *Deux épithètes juxtaposées précèdent le nom.* — « Les vieux sages Etats » (M. A., VI, 380). — « Ce laid jeune monde » (M. A., III, 31). — « Ce beau jeune exilé » (VI, 392). — « La vieille petite guerre des marches de Frise » (VI, 327) (il est vrai qu'on peut considérer *petite guerre* comme une expression toute faite).

Révolution : « Grosses dures têtes féodales » (R. F., V, 15). — « Ce vieux méchant local de moines » (V, 50). — « Ce petit furieux Tallien » (III, 473).

3° *Adjectifs dont le sens est susceptible de varier selon leur place.* — Michelet place avant le nom les adjectifs même qui peuvent prendre un sens différent, selon qu'ils suivent ou précèdent le nom. Tel est le cas des adjectifs suivants (ils devraient suivre le nom) :

bon. — Tous bons hommes, bien solides, une population honnête et brave immuablement (R. F., V, 413). — M. de Liancourt, bon homme, mais étourdi (R. F., I, 145). — Il leur fallait à côté du bon Dieu un Dieu mauvais (M. A., II, 410). — Au bon Dieu l'esprit, au mauvais la chair (M. A., II, 410).

jeune. — Prisonnière de guerre, fille, si jeune fille, vierge surtout (M. A., V, 102-103).

---

(1) Les adjectifs *capital* et *royal*, très fréquemment employés, ne suivent jamais le nom. — Cf. les exemples :
Capital : R. F., III, 20 ; IV, 242; V, 120, etc...
Royal : M. A., III, 75; IV, 5, 14, 52, 53, 65, 90, etc...

misérable. — Il me faut dire la fin de Liége ; je dois raconter cette misérable dernière année, montrer ce vaillant peuple (M. A., VI, 229).

noble. — Ces nobles officiers dont le cœur tout royaliste était déjà dans l'autre camp (R. F., IV, 234).

pauvre. — Sachant que la pauvre noblesse confiait l'éducation de ses filles aux hérétiques (M. A., II, 479). — Le pauvre et impuissant curé de Saint-Jean (M. A., IV, 55. — L'empereur, pauvre prince, pauvre d'honneur surtout (M. A., VI, 331). — La pauvre noblesse (R. F., IV, 290, note). — Les évêques de Nîmes et de Montpellier ne donnèrent rien. Les pauvres ecclésiastiques furent plus généreux (R. F., I, 217). — La section, peut-être la plus affamée de Paris, la pauvre section de la Cité (R. F., VII, 405).

rude. — Les petites et rudes guerres des Galles (M. A., IV, 286). — Dans son pauvre et rude pays (M. A., IV, 61).

sacré. — Au sacré palais de Latran (M. A., II, 537 ; I. H. U., 14). — Le sacré palais n'était pas plus respecté (M. A., II, 241).

sale. — Sale et prolifique nation (M. A., III, 112). — La sale et riche paroisse (Saint-Jacques-la-Boucherie) (M. A., IV, 53). — La pauvre et sale famille de Saint-François (M. A., IV, 169. — Procida prit donc la sale robe des mendiants (M. A., III, 11). — Les Gascons d'Armagnac, sales piétons (fantassins) sans paie ni discipline M. A., VI, 113).

simple. — Dans ce loyal et simple cœur (M. A., V, 139).

4° *Deux adjectifs épithètes du même nom, l'un précédant le nom, l'autre le suivant, et coordonnés par* ET. — Michelet se fait une sorte d'élégance d'encadrer le nom entre les deux épithètes, qu'il relie par une conjonction.

Moyen âge : « Les pèlerinages bretons, hantés d'une si grande foule, et si dévote » (VI, 25). — « C'était un rude voyage et bien périlleux » (V., 62). — « Grande et terrible punition et méritée » (VI, 276). — « Grande idée et poétique » (VI, 329). — Cf. VI, 452.

Révolution : « Une dernière chose et décisive » (II, 139). — « Beau spectacle et doux » (V, 195). — « Noble élan et courageux » (VII, 167). — Cf. I, 236; VI, 16, 394, etc...

La même construction se rencontre, quoique plus rarement, avec un adjectif attribut: « Quelque haut et général que soit un tel acte, et fait pour durer toujours » (R. F., I, 203).

5° *Même construction, le second adjectif étant juxtaposé, et non coordonné.*— Je n'en relève aucun exemple dans *le Moyen âge*.

« Les prélats firent une belle défense, héroïque » (R. F., II, 15). — « Généreuse entreprise, difficile, qui devait le perdre » (R. F., VI, 140). — « Grande génération, heureuse... (R. F., II, 173). — « Magnifique emplacement, immense » (R. F., II, 192). — « Grande joie chez les royalistes, insolente » (R. F., III, 269). — « Les plus tendres avances, imprudentes, insensées » (R. F., IV, 436).

6° *L'adjectif épithète d'un complément de nom rapporté au nom déterminé par ce complément.* — C'est un fait exceptionnel, dont je ne trouve d'exemples que dans l'*Histoire romaine*, et avec le même adjectif :

« Des bandes armées d'esclaves » (H. R., II, 209). — « Une bande armée de chevaliers qu'il appelait l'anti-Sénat » (H. R., II, 216) (1).

D) PLACE DE L'ADVERBE

La construction de l'adverbe donne lieu à peu de remarques intéressantes (2). Que l'adverbe précède alors qu'il devrait suivre (3), ou que ce soit l'inverse, on doit toujours chercher la raison dans le désir de préciser et d'accentuer fortement le terme sur lequel porte l'adverbe (4). La seconde tendance, la plus habituelle, ne se rencontre toutefois qu'avec certains adverbes (en petit nombre) :

jamais. — Lorsqu'il modifie un verbe composé, ou un infinitif précédé d'un auxiliaire de mode, *jamais* vient généralement en dernier, au lieu de s'intercaler entre l'auxiliaire et le verbe (partic. ou infinitifs). Exemples assez fréquents dans *le Moyen âge :* « Tant de villes qui, une fois dans la main du roi, ne pouvaient être recouvrées jamais » (VI, 430). — « Beau moment, et irréparable, de fraternité si sincère ! et que la Suisse n'a retrouvé jamais ! » (VI, 394). — « Mais la virginale épée se brisa et ne se laissa reforger jamais » (V, 99) (5). — Même avec un infinitif seul : « Le maître et le peuple se séparèrent pour ne se revoir jamais » (VI, 373).

Même usage dans *la Révolution* (6) : « Deux voix qu'on n'avait

---

(1) Il semble qu'ici il s'agisse d'un véritable nom composé, dont les deux éléments restent inséparables.

(2) Je ne tiens pas compte de phrases où il ne faut voir qu'une négligence de rédaction rapide : « Nommé président en octobre, Danton ne put se décider *qu'à* venir deux fois, dans deux grandes occasions » (R. F., V, 90).

(3) « En bien cherchant les maîtres de ces hôtels que l'on croyait à Coblentz, on les eût trouvés, etc... (R. F., V, 29-30.) — « L'épiscopat anglais n'avait que trop laissé voir combien peu il s'en souciait » (M. A., IV, 385).

(4) « Mais il faut se garder bien d'en faire une légende » (M. A, V, 176). — « Il disait plusieurs choses d'un grand sens que personne alors, il est vrai, ne pouvait comprendre bien » (R. F., III, 371). — « Dans son récit naïf et très croyable, une chose embarrasse seulement » (R. F., VII, 507).

(5) Cf. : «... d'éléments inconciliables qu'il ne put accorder jamais » (VI, 325-326). — « Le souvenir de ces guerres sans pitié n'a pu s'effacer jamais » (V, 50).— « Selon toute apparence, elle n'eût existé jamais » (V, 320). — C'est un fait terrible sur lequel les sociétés ne doivent se résigner jamais » (IV, 160). — « Que devint le prisonnier ? C'est ce qu'on n'a bien su jamais » (II, 466).

(6) « Ils n'avaient réfléchi jamais » (R. F., VI, 119). — « Ils ne les avaient vus jamais » (II, 175). — « La terre commença à porter des fruits qu'elle n'eût donnés jamais » (I, introduction, XCV).

entendues jamais » (vii, 470). — « Cet homme si ferme qui n'avait molli jamais » (i, 51).

point. — « Les journaux furent d'accord pour ne point imprimer comme l'Assemblée l'avait été pour n'écouter point » (R. F., ii, 336).

pas. — « La foudre n'eût fait pas moins » (R. F., v, 600). — « Robespierre fit décider qu'on ne laisserait voter pas un seul de ceux qui avaient signé les fameuses pétitions » (R. F., v, 55) (*pas un seul* forme locution inséparable : *aucun*). — « Ces braves eurent peur de n'arriver pas assez vite » (R. F., iv, 233). — Remarquons que, dans ces exemples, *pas* forme avec le mot qui le suit immédiatement un groupe indivisible, et de sens bien déterminé (pas assez vite = en retard, pas un seul = personne, etc...).

plus. — C'est une grande joie de n'espérer plus (M. A., v, 1).

E) PLACE DU PRONOM

1° Construction archaïque du pronom personnel

Avec un infinitif précédé d'un auxiliaire de mode, le pronom personnel précède l'auxiliaire de mode. Construction courante dans l'*Histoire romaine* : « Il ne se peut guère agir de tout cela » (H. R., i, 290). — « Ils en voulurent devenir les maîtres absolus » (H. R., ii, 123). — « Il n'avait qu'à s'aller pendre » (H. R., ii, 196).

Même chose dans *le Moyen âge* et *la Révolution* : « Puis ils s'allèrent mettre en bataille au Pré-aux-Clercs » (M. A., iii, 251). — « Pache écrit pour rappeler qu'on se doit réunir aux Jacobins » (R. F., v, 554). — « La chose lui dut coûter » (R. F., iv, 69) (1).

Michelet emploie même une fois cette construction avec la locution : *le croire,* qu'il accompagne d'un pronom réfléchi atone, ce qui donne une construction assez embarrassée : « Huss était bien moins le disciple de Wicleff qu'il ne *se le* croyait lui-même » (qu'il ne croyait l'être lui-même) (M. A., iv, 376).

Il y a là chez l'écrivain un goût évident pour l'archaïsme; nous le retrouverons plus loin dans d'autres habitudes syntaxiques, notamment l'ellipse du pronom sujet, la suppression de l'article, l'emploi de la négation *ne* non accompagnée, etc...

---

(1) « Saint-Pol le va chercher » (M. A., vi, 364). — « Que toute incertitude ait cessé dans les flammes, cela nous doit faire croire qu'elle accepta la mort » (M. A., v, 174). — « Ecartant sévèrement ce qui lui ferait obstacle, ce qui la pouvait tromper » (R. F., v, 47). — « Puis il s'était allé coucher » (R. F., i, 301). — « Ce qui l'aurait pu faire passer » (R. F., i, 55). — « Hébert n'y daigna prendre garde » (R. F., vi, 285). — « Je n'ose en rien traduire » (I. H. U., 174, notes).

2° Le pronom indéfini précède quelquefois l'infinitif

Ce sont des cas isolés, tout à fait exceptionnels : « Les trois envoyés du ministre ne purent en rien tirer de net » (R. F., v, 451). — « Pour une chose qui ne doit lui rien rapporter » (R. F., III, 225, note 1).

Comme on le voit par ces deux exemples, c'est justement la place du pronom personnel régime indirect (voir 1°) qui rend anormale celle du pronom indéfini. Ce n'est donc en réalité qu'une extension du cas que nous avons vu précédemment. On trouvera au tome XIV : « sans lui rien dire » (XIV, 397, note).

3° Construction du pronom relatif

La construction qui consiste à séparer le relatif de son antécédent, construction élégante et légère, est bien propre à satisfaire un écrivain comme Michelet, pour son rythme et sa facilité. Aussi les exemples ne se comptent pas :

Avec un antécédent pronom démonstratif. — « Celui-là fut un grand homme qui laissa toutes ces misères » (H. R., II, 286). — « Douceurs infinies du travail en famille ! Celui-là seul les sent bien dont le foyer s'est brisé » (M. A., v, 315, note 1). — « On sent trop que celui-là ne pardonnera guère qui n'a rien à se pardonner » (R. F., IV, 451).

Avec un antécédent quelconque. — *Histoire romaine* : « Un homme s'était échappé qui vengea les autres » (II, 131).

Moyen âge : « Un rude homme d'armes parut que le roi payait tout exprès » (VI, 12). — « Des bruits furent semés qui le désignaient » (IV, 282). — « Une sorte d'épidémie commença dans Paris et les campagnes voisines, qui emporta cinquante mille hommes » (IV, 339). — « Un fils lui vint plus tard qui ramena la fille au vieux duc » (II, 79, note). — « Plus d'un en riait qui, au fond, n'avait pas envie de rire » (v, 259). — « Une objection peut s'élever maintenant que personne ne ferait tout à l'heure » (v, 19). — « Une confrérie s'organisa, qui s'appelait de la *Verte Tente* » (v, 350).

Révolution : « Une puissance est ici qui brave la loi » (VII, 376, note). — « Mille accidents arrivaient que la loi ne commandait point » (IV, 335). — « Le four attend dans lequel rougissait le fer des tortures » (III, 314). — « Des femmes suivaient l'armée, qui se faisaient gloire de manger de la chair humaine » (III, 296). — « Des voix souterraines grondaient qui leur dérangeaient l'esprit » (III, 119). — « Mme Roland y était qui lui en fit honte » (III, 162). — « Un autre bruit strident, barbare, venait s'y mêler parfois, qui partait d'en bas » (III, 169). — « Oui, mais vingt millions d'hommes pleurent qui sont l'Angleterre elle-

même » (II, 247). — « L'homme de la Reine, Breteuil, arrive en 83, qui voudrait la faire adorer » (I, introd., CXXIV).

Michelet ne craint pas de recourir à cette construction, même au prix d'une équivoque :

Moyen âge.— « La reine tremblait, voyant tout cela si jeune, son mari vieux à quarante ans, qu'un excès de table pouvait emporter » (VI, 465). — « Madame de Bourgogne immole la haine pour York qu'elle avait dans le sang » (VI, 190). — « On l'apporta sur la place, qui pleurait comme un enfant » (III, 94).— « Le berger espagnol avec sa peau de mouton sur le dos et aux jambes son abarca de peau velue de bœuf qu'il attache avec des cordes » (II, 44).

Révolution. — « Tel avait juré pour le roi qui n'avait rien entendu » (II, 63). — « Mais un bruit se fait entendre à la porte qui les empêche de répondre » (II, 353). — « L'offensive brillante en Allemagne que prit Hoche et qu'on arrêta » (VII, 23). — « Les correspondances des religieuses de Vendée que saisit Mercier » (VII, 102). — « Bien des choses s'étaient passées depuis ce temps et dans l'Europe, et dans l'âme de la reine, que le jeune orateur ignorait parfaitement » (III, 180).

Le relatif neutre QUOI *placé, en tête d'une proposition, sans antécédent.* — L'antécédent dans ce cas est la proposition précédente. C'est une construction imitée de la langue du XVII[e] siècle. La tournure se rencontre assez fréquemment :

« Au 9 thermidor, Dolsent n'alla pas à la Commune, mais à la Convention; de quoi il fut récompensé » (R. F., V, 554). — « La cohue s'était dispersée, à quoi n'avait pas peu contribué la pluie qui tombait » (R. F., V, 393). — « Il y avait un remède, c'était de jeter force chaux, de hâter la destruction. A quoi se trouva un obstacle « (R. F., VII, 417) (1).

Enfin, mentionnons en passant la construction également archaïque de l'adverbe relatif *où*, prenant la place d'un relatif normal *que* ou *quoi.*

Soit dans une phrase régulièrement construite : « C'est le jeu sublime du Droit et par où il méprise la nature et la met sous ses pieds » (R. F., II, 228).

Soit dans une sorte d'anacoluthe latine : « Cette larve du fatalisme, par où que vous mettiez la tête à la fenêtre, vous la rencontrez » (M. A., II, 623).

---

(1) Cf. : « L'individualité primitive est dans la cité, à quoi sont venues se rattacher les deux universalités de la science et du commerce » (M. A., III, 376). — « Ce qu'il fallait prendre, si on pouvait, c'était cette grosse ville de Gand ; à quoi il fallait un siège, un long et rude siège » (M. A., IV, 35). — « Une chose d'ailleurs les refroidit, à quoi nous n'avions pas songé » (R. F., II, 265).

CHAPITRE II

La phrase

Liberté d'allure de la phrase de Michelet. — Son insouciance pour les conditions primordiales de régularité, légèreté, clarté.

L'insouciance des usages syntaxiques chez un écrivain comme Michelet fait soupçonner ce que peut devenir la phrase. Expression d'un tempérament anarchique, elle se plie malaisément à une discipline. Et ce n'est pas une mince difficulté que d'essayer de la ramener à des types précis. Comme celle de Saint-Simon, elle se ressent des à-coups de la pensée qu'elle est chargée d'interpréter, elle reproduit tous les sursauts, les hauts et les bas de la sensation, elle se nuance et s'infléchit d'après elle; comme elle, elle est innombrable et déchaînée. Un auteur qui s'astreint à « écrire » contracte nécessairement, de par son degré de facilité et ses préférences, des habitudes qu'on peut classer et résumer. C'est beaucoup moins visible chez celui qui « n'écrit pas ». Michelet vibre, et ces vibrations d'une nature passionnée se développent en toute liberté à travers les obstacles de la syntaxe. Spontanéité qui, souvent, ressemble fort à la licence.

1° Dans la plupart des cas, la phrase de Michelet naît sous sa plume comme s'élaborait le symbole dans son esprit: une vision, générale, qui prend forme peu à peu, par l'adjonction de précisions successives. Ces précisions, il les ajoute à l'idée première, dans l'ordre où il les pense, ordre qui peut être capricieux. La phrase offre ainsi très souvent l'aspect d'une principale, résumant l'affirmation de départ, sur laquelle vient se greffer toute une série de subordonnées, ou d'incises, sans que l'auteur prenne soin d'établir entre elles une hiérarchie logique, ni de les agréger dans un ensemble harmonique.

« Il s'offrait au duc d'York qui, pour le moment, était trop occupé par la guerre civile, mais qui, s'il eût trouvé un moment de répit, s'il eût pu faire une belle course ici, par exemple, occuper Granville, Alençon, Domfront et Le Mans, qu'on se

faisait fort de lui livrer, n'aurait plus besoin de guerre civile pour prendre là-bas la couronne; l'Angleterre entière se serait levée pour la lui mettre sur la tête » (M. A., v, 382).

L'*Histoire romaine* offre, déjà, nombre de phrases ainsi développées et comme à tiroirs : « Ainsi la médiocrité de tous les nobles de Rome, cette disette de grands généraux dont se plaint si souvent Cicéron, l'ami de Pompée, éleva pour quelque temps cet indigne favori de la fortune à une puissance dont il ne sut comment user jusqu'à ce qu'elle lui fût arrachée par l'homme qui la méritait » (H. R., II, 266).

Pour peu que le nombre des adjonctions s'exagère, la phrase s'allonge, sans devenir organique et périodique, se complique, si bien qu'on perd de vue l'idée directrice et qu'une seconde lecture devient nécessaire pour remettre un peu d'ordre dans ce chaos :

« Ce roi qui, pour donner les bénéfices, s'était passé d'abord des élections de chapitres, puis des nominations pontificales, qui d'abord avait, au nom du pape, condamné le clergé de France, puis saisi le nonce du pape, les cardinaux, eut naturellement le clergé contre lui, non seulement le clergé, mais tout ce qu'il y avait de conseillers clercs, juges clercs, au Parlement, dans tous les sièges de judicature, tous les clercs de l'Université, tout ce qui, dans la bourgeoisie, par confréries, offices, par petits profits, comme marchands, clients, parasites, mendiants honorables, tenait à l'Eglise, tout ce que le clergé confessait, dirigeait...; or c'était tout le monde » (M. A., VI, 64-65).

La Révolution, sous ce rapport, offre moins d'exemples caractéristiques. La passion, en effet, y devenant plus fiévreuse, le style tend à se couper, il gagne de la violence en se saccadant et la phrase s'allonge moins complaisamment (1). Néanmoins, on trouve encore des exemples comme celui-ci :

« Prieur de la Marne, ayant cru les embarrasser en leur demandant ce qu'ils feraient si l'Assemblée, mettant le roi hors de cause, on venait demander qu'il fût rétabli dans tout son pouvoir..., Desmeuniers saisit effrontément cette prise pour engager l'Assemblée au profit du roi » (R. F., III, 113).

L'essentiel, pour l'auteur, c'est de signaler d'emblée ce qu'il juge être le point important, quitte à l'expliquer ensuite : « Jeanne de Blois elle-même vint le féliciter à Dinan, la veuve de Charles de Blois, de celui qu'il avait tué » (M. A., III, 507).

Comme Michelet ne se préoccupe pas toujours de l'ordre

---

(1) Bien entendu, j'entends ici par phrase longue la phrase simplement touffue, riche de détails superposés, et qui n'a rien de commun avec la période oratoire.

logique, certaines phrases paraissent boiteuses : « Ce jour donc, le lundi de Pâques, tous et toutes montaient, selon la coutume, de Palerme et Morréale, pour entendre vêpres, par la belle colline » (M. A., III, 18).

2° Jeter en vedette le mot essentiel, sur qui doit d'abord se concentrer toute l'attention, a l'avantage de lui donner plus de poids, à la condition qu'il ne soit pas trop éloigné des termes avec lesquels l'unit un rapport nécessaire (sujet et verbe, verbe et régime, etc...). La construction-type en ce genre consiste dans la reprise du véritable sujet par un pronom neutre, sujet apparent ; ce sujet fictif rappelant, après une digression plus ou moins longue, le souvenir du sujet éloigné qu'on avait perdu de vue : « Cette transfiguration du genre humain, qui reconnut l'image de son Dieu en soi, qui généralisa ce qui avait été individuel, qui fixa dans un présent éternel ce qu'on avait cru temporaire et passé, qui mit sur la terre un ciel, elle fut la rédemption du monde moderne, mais elle parut la mort du christianisme et de l'art chrétien » (M. A., II, 696).

Ce procédé familier à l'éloquence, Michelet l'emploiera très souvent pour sa valeur rythmique et conformément aux habitudes du style oratoire (1). Mais je ne m'occupe ici que des cas qui marquent seulement une insistance, sans aucune préoccupation oratoire : « Ceux qui pouvaient encore trouver quelque aliment, tant fût-il immonde, ils se gardaient bien de le montrer (M. A., IV, 350).

La construction s'alourdit quand le sujet, ainsi rappelé, se trouve, non plus dans la principale, mais dans une subordonnée à la principale, ou bien dans une formule d'insistance (c'est que) : « Ce second âge du monde, commencé avec l'empire, il y a tantôt deux mille ans, on dirait qu'il s'en va finir » (H. R., II, 400). — « Le pape lui-même, lorsque l'empereur l'avait chassé de l'Italie, c'est en France qu'il était venu chercher un asile » (M. A., II, 386-387).

La construction avec un relatif est fréquente : « Qui veut suivre ce mouvement, il faut qu'il détourne les yeux du centre

(1) Mais d'être délaissé de Dieu, d'être abandonné à soi, à sa force, à l'idée du devoir contre le choc du monde, c'est là une colossale grandeur » (M. A., II, 642). — « Ceux qui connaissent la race romaine, qui ont retrouvé dans Rome et sur les montagnes voisines cette sombre population, orageuse comme son climat, qui couve toujours la violence et la frénésie, ceux-là sentiront le récit de Tite-Live » (H. R., I, 158-159). — Cf. M. A., V, 174 : « Que toute incertitude ait cessé dans les flammes, cela nous doit faire croire, etc... » — « L'histoire, Messieurs, celle de la philosophie, de la littérature, des événements politiques, avec quel éclat elle a été récemment professée dans cette chaire, la France ne l'oubliera jamais » (Discours d'ouverture du 9 janvier 1834).

encore impuissant » (M. A., II, 158). — « Qui veut voir toutes les races et tous les costumes des Pyrénées, c'est aux foires de Tarbes qu'il doit aller » (M. A., II, 49) (1).

Exceptionnellement, il y a double rappel de deux sujets différents : « Le foyer de Warwick, ce foyer de tous ceux qui n'en avaient pas, qu'il fût éteint à la fois dans tant de comtés, c'était un deuil public » (M. A., VI, 303). (Le pronom *il* rappelle le sujet de la complétive, et le neutre *ce* rappelle le sujet de la principale, à savoir la complétive elle-même.

Il peut se faire qu'au lieu du sujet, un régime soit placé en tête de la phrase, de manière à la dominer ; cela ne va pas sans lourdeur. Michelet n'y fait aucune différence et se sert de l'une comme de l'autre construction : « La guerre, ce triomphe du Diable, elle y porta l'esprit de Dieu » (M. A., V, 179). — « Un beau lion d'Alexis, qui faisait l'ornement et l'effroi du palais, ils s'amusèrent à le tuer » (M. A., II, 241) (2).

Enfin, c'est quelquefois le régime apparent qui se trouve placé le premier : « Il leur fallut bien venir, ces vieux tyrans parlementaires, aux pieds de la nation » (R. F., II, 37).

3° Le mot qui, détaché en tête de la phrase, attire l'attention et domine tout le contexte, n'est pas nécessairement le sujet du verbe principal. Prenons une phrase comme celle-ci : « Les assiégés n'espéraient et ne voulaient aucune pitié. Forcés de se rendre, le légat offrit la vie à ceux qui abjureraient » (M. A., II, 497). — Alors que l'idée : assiégés, retient l'attention, le sujet de la principale est un mot auquel on ne s'attend pas (cf. les constructions par *qui*, page 122, note 1). Ne croyons pas que ce soit

---

(1) Qui voulait leur ôter leur foi, ils se laissaient brûler, pleins d'espoir et jouissant de l'avenir » (M. A., II, 399). — « Qui eût ouvert un cœur d'homme, il y aurait trouvé toute une guerre civile (M. A., IV, 9. — « Qui lui eût demandé ce qu'il voulait, il était impossible de l'entendre » (M. A., II, 421). — Fréquemment, comme on peut le remarquer dans le premier et le troisième exemple, cette construction provoque une anacoluthe.

(2) Cf. : « Le Juif, l'homme immonde qui ne peut toucher denrée ni femme qu'on ne la brûle, l'homme d'outrage sur lequel tout le monde crache, c'est à lui qu'il faut s'adresser » (M. A., III, 112). — Aux uns, il faisait dire de ne pas approcher ; les autres, il leur tournait le dos » (M. A., VI, 7). — « Il avait chassé les filles de l'armée ; un soldat qui garda la sienne un jour de plus et s'en vanta, Saint-Just le fit fusiller » (R. F., VII, 301). — « Et les plus rebelles à l'or, aux paroles, il mettait sa main dans la leur » (R. F., IV, 378).

Avec un double rappel : « Que l'étroite issue par où la douleur du genre humain pouvait exhaler ses soupirs, on essayât de la fermer, c'était trop » (R. F., I, introduction, CXVII).

Je relève un exemple intéressant dans le Discours d'ouverture du 9 janvier 1834 : « Ce triomphe universel de la prose sur la poésie, qui, après tout, n'annonçait qu'un progrès vers la maturité, vers l'âge viril du genre humain, on crut y voir un signe de mort. »

un fait accidentel, et je pourrais fournir plus d'une irrégularité du même genre : « Quoique les Normands fussent loin de tenir tout ce que l'Eglise de Rome s'était promis de leurs victoires, elle y gagna néanmoins infiniment » (M. A., II, 209). — « Ce grand coupable, Hérault de Séchelles, qui vendait, disait-on, les secrets de la République, sa conscience était si tranquille qu'il était là, etc... » (R. F., VII, 193.) De telles ruptures d'équilibre, déplaçant l'intérêt, donnent au style quelque chose de surprenant et qui déroute le lecteur (1).

Voilà ce dont Michelet ne s'inquiète jamais, et, de sa fantaisie syntaxique, il résulte que sa phrase n'offre pas toujours les qualités primordiales qu'on recherche chez l'écrivain : régularité, clarté, simplicité.

A) RÉGULARITÉ

Ce que nous venons de voir nous édifie déjà. Je voudrais essayer de cataloguer les irrégularités les plus fréquentes de la syntaxe de Michelet :

1° L'accord est fait souvent selon le sens, et les syllepses sont en grand nombre, notamment dans *le Moyen âge* : C'était chose à faire réfléchir de voir... cette foule famélique, maladive, à peine vivante, accepter joyeusement la mort même pour spectacle, et s'en amuser, si bien qu'ils marchaient sur les os de leurs pères » (M. A., IV, 413). — « Cette foule déplorable vint se présenter aux retranchements anglais; ils y furent reçus à la pointe de l'épée » (M. A., IV, 350). — « La guerre est le bon temps pour Saint-Malo. Ils ne connaissent pas de plus charmante fête » (M. A., II, 11). — « Derrière cette rude et héroïque zone s'en développe une autre... zone vineuse, de poésie inspirée. Ceux-ci n'avaient pas, comme les autres, etc... » (M. A., II, 84) (2).

---

(1) Beaucoup plus rarement, le détail important, au lieu d'être en tête, se trouve reporté à la fin de la phrase, en un rejet significatif : « Quand l'homme a fait son œuvre, quand il a bien travaillé, qu'il a bien couru et sué, qu'il a vaincu, et qu'il le tient enfin, l'objet adoré, il ne le reconnaît plus, le laisse tomber des mains, le prend en dégoût, et soi-même » (M. A., II, 255). — « Je crois te sentir ici dans un nœud inextricable. Hélas ! comme il va être, ce nœud, par la mort, vivement coupé ! (R. F. III, 555, note.)

(2) « Une population vague et flottante qui ne savait pas trop son origine, vivant sur le commun, sur le noble et le prêtre, qui *les* prenaient tour à tour à leur service » (M. A., II, 79). — « La population pauvre commença d'ensemble cette œuvre de destruction. Ils escaladèrent... » (M. A., II, 53). — « L'homme ne tient ni à l'homme ni à la terre. Isolés et sans trace, ils passent comme la poussière vole au désert... » (M. A., II, 214). — « Chacun voyait bien que son ennemi, comme lui-même, avait peu à vivre. A l'occasion de la peste de Limoges, *ils* coururent de bon cœur aux pieds des évêques » (M. A., II, 137). — Cf. M. A., III, 45, etc... — « Une foule d'hommes

2° Rien ne compromet davantage la régularité de la phrase que de donner à un même verbe deux régimes (ou sujets) différemment constitués : « Au fond, ils ne voulaient pas sa ruine, mais le forcer à donner sa fille au duc de Guienne » (M. A., VI, 305). — « Il lui fallait le ministère et garder en même temps sa position dominante dans l'Assemblée nationale » (R. F., II, 53).

Peu d'écrivains ont résisté à la tentation d'employer cette tournure, commode, qui porte en elle un cachet d'archaïsme; il en est peu aussi qui en aient fait un usage aussi immodéré que Michelet. Désir d'élégance ? Je ne le crois pas. Il y vient d'instinct et sans préméditation, transcrivant, je l'ai dit, ses impressions dans l'ordre et sous la forme où elles se présentent à son esprit, sans se demander s'il y a symétrie ou non. Essayons de classer les exemples innombrables qu'il nous en offre :

a) *Un substantif et un infinitif (proposition infinitive).* — « Les évêques présentèrent au prisonnier une liste de crimes dont il devait s'avouer coupable. D'abord la mort de Bernard, puis les parjures, puis d'avoir fait la guerre, puis d'avoir été trop sévère... » (M. A., I, 365). — « Il leur offrit des monts d'or, de leur rendre Lille, Béthune, Douai... » (M. A., III, 333). — « Las de fêtes, de repas, et de faire le jeune homme » (M. A., VI, 39 (1). — Très fréquent dans *la Révolution* : « Qu'ils triomphent, nos ennemis, de l'impuissance qu'ils nous ont faite, et d'avoir été si barbares qu'on ne peut avec certitude raconter leurs barbaries. » (R. F., I, introduction L) (2). La proposition infinitive est nette

---

de toutes sortes, libres ou serfs, mélange de toute race, de toute condition, tourbe aveugle, qui s'en allaïent à l'aventure où les menait la fureur divine... » (M. A., II, 436). — « L'immense majorité des Templiers étaient Français » (M. A., III, 124). — Un exemple fort intéressant dans *la Revolution* : « A ces mots, qui est déjà une sorte de déchéance » (R. F., III, 484). (Lors de l'émeute du 20 juin 92, Legendre avait appelé le roi : monsieur!) — « Une partie, la meilleure, étaient des hommes simples » (R. F., IV, 60). — « Je marche, comme Enée aux enfers, l'épée à la main, écartant les vaines ombres, me défendant contre les légions menteuses dont je suis environné. Je leur ai opposé à tous une inflexible critique... (R. F., IV, 127, note 1). « La victime, Lepelletier de Saint-Fargeau, était spécialement haï des royalistes » (V, 266). — « Un groupe de montagnards... étaient restés immobiles » (VII, 468). — « Une grande partie des massacreurs s'étaient écoulés au Châtelet (IV, 170). — « Mais une masse de voix crièrent » (VII, 471).

(1) « Ce jeune homme, vieux de guerre et d'avoir tant tué » (M. A., VI, 55). « Sans s'effrayer de cette grande armée ni de savoir là le duc en personne » (M. A., VI, 349). — « Les Flamands ne voulaient point de paix ni payer pour la guerre » (M. A., VI, 457), « forts qu'ils étaient d'espoir et de voir déjà sur les tours de Saint-Nicolas... (M. A., VI, 409.) Dans son inaction forcée, la honte de Granson, la soif de la vengeance, l'impuissance sentie la première fois, et de trouver qu'il n'était qu'un homme, il étouffait » (M. A., VI, 389).

(2) « Le prodige de ce temps de prodiges, c'est la création subite d'une marine républicaine par Jean Bon-Saint-André, et de voir cette marine

dans un exemple comme celui-ci : « Le duc de Bourgogne était resté assez pour voir à Paris ses ennemis de Liége et le roi traiter avec eux (M. A., VI, 23-24).

b) *Un substantif et une complétive, régimes.* — C'est la forme la plus ordinaire :

Moyen âge : « Dès qu'on sut l'événement et dans quel péril se trouvait encore le comte de Nevers » (IV, 77). — « Elle pleura encore plus en voyant la brutalité du soldat et comme il traitait les prisonniers qui ne pouvaient se racheter » (V, 86). — « Cependant on commençait à savoir partout la vérité sur Montlhéry et que Paris était assiégé » (VI, 173).

Révolution : « Quand il sut l'incendie de Saint-Domingue et que les nègres égorgeaient tout » (V, 318) (1).

Parfois, les constructions *a)* et *b)* se trouvent réunies dans la même période : « Quels étaient les vrais Belges ? Ceux qui voulaient la vie de la Belgique, qu'elle respirât librement... Quels étaient les vrais Belges ? Ceux qui voulaient la vie de la Belgique, la tirer des mains fainéantes des moines » (R. F., IV, 438).

Tel est encore le cas, lorsque le verbe principal est *falloir* : « Il lui fallait du sang, qu'on lui livrât des hommes, que Dinant surtout restât à sa merci » (M. A., VI, 179). — « Il fallait une Sainte Ligue, que tous les honnêtes gens se serrassent autour de la reine » (R. F., I, 272). — « Il fallait des jeux et qu'on pût sur une carte se jouer en une fois, d'un seul coup se perdre » (R. F., V, 32).

c) *Un substantif et une complétive sujets.* — « Ces violences, ces outrages, et que cet Auvergnat, né chez le duc de Bourbon, l'eût foulé sous ses souliers ferrés, c'étaient des choses qu'on ne pouvait faire sans risque » (M. A., VI, 475).

d) *Un infinitif et une complétive régimes.* — « Ils faisaient dire au duc de presser le pas et que la ville était à lui » (M. A., VI, 318).

e) *Deux complétives de forme différente.* — Par exemple une affirmative et une interrogative indirecte : « Il n'ignorait pas ce

---

d'hier se soutenir en présence de la vieille et redoutable marine britannique ! » (R. F., VII, 382, note). — « Ne voulant point de Chambre haute, ni confier aux mains du roi... (III, 250). — « Ce n'étaient pas quelques têtes de moins qui changeaient la situation; ce n'était même pas la levée en masse, ni de pousser des cohues indisciplinées à la boucherie » (VI, 209).

(1) « On a vu son succès énorme quand il employait Loustalot et qu'il tira parfois jusqu'à 200.000 » (VI, 22). — « Danton ouvrit son cœur, parla de clémence, d'Henri IV, et qu'un jour le peuple n'aurait plus besoin de rigueur » (VI, 418). — « Les correspondances des religieuses de Vendée que saisit Mercier expliquent ces demi-mariages et pourquoi les prêtres ne purent se décider à émigrer » (VII, 102). — Cf. II, 236; III, 246; V, 466; VI, 303, 342 ; VII, 492.

que pesait la couronne de France et que, sans les princes qui en étaient les appuis naturels, il n'y avait roi pour la soutenir » (M. A., VI, 91). — « Ils savaient ce que c'était que Liége, quel terrible guêpier, et que, si l'on mettait le pied trop brusquement dessus, on risquait, fort ou faible, d'être piqué à mort » (M. A., VI, 178).

Ou encore une proposition infinitive et une proposition participe : « Ces grands organisateurs se voyaient avec douleur arracher des mains leur œuvre et la Patrie tout à l'heure replongée dans le chaos » (R. F., VII, 33).

f) *Deux propositions identiques (infinitives, par exemple), avec un renversement du sujet.* — « Les jacobins ont vu revenir celui-ci, tout mort qu'il était, et ce revenant étrangler la Révolution » (R. F., VI, 45).

3° Associer, avec la même valeur syntaxique, deux termes de nature différente, donne lieu à une irrégularité du même genre : par exemple, une épithète et une locution prépositive tenant lieu d'épithète : « On voyait bien qu'un homme si violent et si en train de prendre n'avait plus besoin de prétexte » (M. A., VI, 332). — « Cet argent devait être levé par deux impôts... mauvais impôts sans doute, et sur le pauvre » (M. A., III, 365-366).

Un participe et un substantif attributs : « Et qui refusait de passer par cette épée infaillible était, le lendemain matin, proclamé, moqué au quartier, un sujet de passe-temps et de gorge-chaude » (R. F., II, 267).

Un adjectif et un substantif attributs : « Laisser dire qu'on avait peur, qu'on était faible, lâche, infâme, et le laquais de Marat » (R. F., IV, 167).

Un adjectif attribut et une locution prépositive : « On lui donna d'abord pour écuyer un brave chevalier d'âge mûr, Jean Daulon, qui était au comte de Dunois, et le plus honnête homme qu'il eût parmi ses gens » (M. A., V, 69). — « Les plus mortes « morts » sont les meilleures, disait un sage, les plus près de la résurrection » (M. A., V, 1).

B) SIMPLICITÉ

Un écrivain qui ne s'efforce pas de ramasser sa pensée dans une formule définitive, et qui, cherchant la précision dans la superposition d'éléments successifs, ne se donne pas la peine de les articuler autrement que par une subordination banale, un tel écrivain s'expose à paraître bien souvent gauche et embarrassé. C'est ainsi que l'abus des relatifs et des conjonctions

donne si souvent à la phrase de Michelet une lourdeur fâcheuse (1).

Il écrit dans l'*Histoire romaine* : « Il faut auparavant que les plébéiens pénètrent le vieux mystère des formules juridiques, mystère qui naquit de l'impuissance de la parole qui ne s'exprimait d'abord que d'une manière concrète et figurée, mais désormais entretenu à dessein comme le dernier rempart qui reste à l'aristocratie » (H. R., I, 186). — On trouve dans *le Moyen âge* : « Les Bénédictins ne demandent pas mieux que de nous persuader qu'elle n'est autre que celle de saint Benoît... » (M. A., I, 268-269). — « Une grande armée aussi nombreuse qu'aucune qu'ait perdue la France » (M. A., III, 368) (2).

Révolution : « Ce que Vadier et Couthon avaient proposé et fait décréter, la reddition de comptes et l'exposé des fortunes, cette chose accordée, consentie, qu'on croyait généralement que Couthon disait au nom de Robespierre, il la combattit aigrement, soutenant que cette mesure favoriserait les fripons » (VII, 231). Cf. V, 187 : « L'origine en fut la crainte, etc... » ; III, 365 : « On a vu comment, sous l'influence de la cour..., etc. »

Au second rang des inélégances que Michelet ne cherche pas à éviter, on doit mettre l'abus des compléments déterminatifs coordonnés entre eux ou se complétant mutuellement : « Sans parler de ses marais pontins et du val d'Olioulles, et de la vivacité de tigre du paysan de Toulon » (M. A., II, 62). — « Un jour, elle frappa de l'épée de sainte Catherine, du plat de l'épée seulement » (M. A., V, 99) (3). Ce cas est beaucoup moins habituel que le premier, et je n'y vois guère que des négligences accidentelles. *La Révolution* ne m'a pas frappé à cet égard.

C) CLARTÉ

La clarté de la phrase procède surtout de la logique rigoureuse des rapports de subordination. Cette discipline manque souvent chez Michelet, d'où le risque d'obscurité. Aussi il n'y a

---

(1) Il faut cependant ajouter que l'abus de la subordination n'est pas le caractère dominant du style de Michelet. Nous verrons plus loin qu'il tombe plus volontiers dans l'excès contraire.

(2) Cf. : « C'est notre dure condition ici-bas que l'âme et le corps soient si fortement liés l'un à l'autre que l'âme traîne cette chair, qu'elle en subisse les hasards et qu'elle en réponde » (M. A., V, 162). — « Ce qu'elle a, il veut qu'elle prouve qu'elle a droit de l'avoir (M. A., VI, 66). — « Ayant mis trente navires en construction, Scipion pressa le travail avec une telle activité que quarante-cinq jours après que le bois eût été tiré des forêts, les vaisseaux furent lancés en mer » (H. R., II, 44). Cf. M. A., II, 420; IV, 296, etc...

(3) *Histoire Romaine* : « Ce pays plein des monuments de la colère des dieux » (I, 220).

pas lieu de s'étonner si telle phrase, pour être comprise, exige une seconde lecture.

« Après l'époque philosophique et sophistique des Antonins, la grande pensée de l'Orient, la pensée de César et d'Antoine s'était réveillée, ce mauvais rêve qui jeta dans le délire tant d'empereurs, et Caligula, et Néron, et Commode, tous possédés dans la vieillesse du monde du jeune souvenir d'Alexandre et d'Hercule » (M. A., I, 88-89).

L'obscurité peut provenir de l'emploi de certains mots (pronoms personnels en particulier) quand l'écrivain néglige de préciser l'objet ou la personne qu'ils désignent : « La loi était pour Pompée, l'équité pour César. Il était soutenu par les tribuns Curion et Antoine, qu'il avait achetés » (H. R., II, 315). — « Octave, un jour, croit voir le préteur Gallus tenir quelque chose de caché dans sa robe; il n'ose avouer ses craintes et le fouiller sur-le-champ. Mais ensuite il le fait torturer, et, quoi qu'il n'avouât rien, il se jeta sur lui et lui arracha les yeux avant de le faire égorger » (H. R., II, 364). — « Un lieutenant de Versailles déclara au garde de l'artillerie que, s'il ne donnait de la poudre, il lui brûlerait la cervelle. Il en livra un tonneau » (R. F., I, 298).

Enfin, de la concision d'une construction peut naître une certaine ambiguité : « Le roi entendit sa sentence que le ministre lui fit lire au Temple avec une remarquable fermeté » (R. F., V, 279).

On peut conclure en disant que la phrase de Michelet est ce que fut l'homme : la sincérité même. Toujours spontanée, dans ses élans comme dans ses maladresses, elle dit brutalement ce qu'elle veut dire, et se donne pour ce qu'elle est, sans coquetterie et sans détours. Rien de moins peigné que le style de Michelet. Rien de moins attaché aux élégances, vraies ou fausses. Si l'on définit l'art, le métier minutieux, la ciselure appliquée, l'artificiel, Michelet n'est pas un artiste. Sans doute on a remarqué des archaïsmes, des latinismes. S'il les affectionne, c'est moins pour y chercher des enjolivements que parce qu'ils s'accommodaient mieux à son genre d'esprit. Ce qui plaît à Michelet dans l'archaïsme, c'est surtout la vigueur et la brièveté, deux formes de la franchise.

Nous verrons, dans la troisème partie, qu'à cette qualité il convient d'en ajouter une autre : le sens musical.

CHAPITRE III

La concision

Suppression de l'article, du pronom sujet, de la préposition, de l'adverbe, de la conjonction. — Constructions synthétiques.

De ce qui précède, il résulte que la phrase de Michelet est un moule très variable où s'enferme une pensée impatiente de s'exprimer et ignorante de toute contrainte. Allure capricieuse, liberté, irrégularité, voilà ce qui pourrait la définir. Comme je le disais à la fin du précédent chapitre, il est deux aspects qu'il ne faut pas négliger et qui semblent contradictoires : une recherche exagérée de la brièveté, d'une part, du rythme, d'autre part. C'est de la première que je m'occuperai ici.

La phrase de Michelet, ardente, trépidante, tantôt sautille, légère et gracieuse, le plus souvent se précipite, emportée par sa fougue, supprimant tous les obstacles, les mots qui, sans ajouter grand'chose à la pensée, retarderaient son élan, les copules, les liaisons, par exemple. Les incises, les propositions juxtaposées semblent se poursuivre; ainsi le ton devient saccadé, essoufflé; la langue, affranchie de toute exigence grammaticale, aspire à se faire de plus en plus synthétique, comme pour arriver plus vite à l'idée. A chaque instant, on peut constater le souci de réduire l'expression au minimum. Voyez des constructions comme celles-ci : « Il faut que nous voyions mourir... ce qui nous allaita tout petit, ce qui fut notre père et notre mère, *ce qui nous chantait* si doucement dans le berceau » (M. A., II, 697). — « Il lui soumit le Languedoc, *bien entendu* que le roi n'en tirerait ni argent ni troupes » (M. A., V, 25-26). — « Ces noyades d'enfants bouleversèrent les cœurs. Les femmes *allaient au moment* et les arrachaient aux noyeurs » (R. F., VII, 108). — « On disait que la République allait requérir les bestiaux. Toucher à leurs bœufs ! Grand Dieu ! *c'était pour prendre les armes !* » (R. F., V, 410.)

Deux procédés mènent au même résultat : ou bien l'écrivain retranche systématiquement tous les termes qu'on pourrait

appeler de soutien, tantôt il condense la phrase dans une construction hardiment raccourcie.

A) SUPPRESSION D'UN TERME DE LA PROPOSITION

Dans le premier cas, nous examinerons tour à tour l'ellipse de l'article, du pronom, des mots invariables.

I. Ellipse de l'article

Michelet supprime ordinairement l'article, ce qui donne à son style une nuance d'archaïsme qui n'est pas sans intérêt. Il semble que, plus d'une fois, se soit établi entre l'historien et les hommes du *Moyen âge* une intimité suffisante pour que, d'instinct, il leur emprunte leur langage : « Le juif, pompant l'or d'en bas, et le rendant au roi par en haut, avec laide grimace » (M. A., III, 112) (1). — « Mais l'extase dans le peuple, c'était fureur » (M. A., III, 345). — « On voulait s'autoriser de ces notes pour tirer de l'argent de ceux qui avaient reçus, ou même de leurs héritiers » (M. A., IV, 192). — « Il ne fallut pas grande violence pour lui forcer la main « (M. A., IV, 188). — « C'est encore un de ces hardis sergents qui s'en vient dans Lille... battre et rompre à marteau de forge la porte de la prison (2) » (M. A., V, 408).

Même emploi, et plus hardi dans *la Révolution* : « Parmi deux cents prêtres portant ceintures tricolores » (II, 193). — « Les communes rurales de la frontière n'en firent que plus belles fêtes. Bataillons d'enfants armés, bataillon de femmes armées, autre de filles armées » (II, 169). — « Très probablement il était conduit par gens plus habiles » (VII, 41). — « Cela fut pris pour faiblesse » (II, 122). — « Procédures secrètes faites tout entières sur pièces que l'accusé ne voit pas » (I, 163). — « On leur donna espoir de recevoir indemnité (3) » (VI, 142, note).

a) *Article devant les noms géographiques.* — Michelet, là encore, affectionne l'ancien usage et supprime l'article : « Les routiers, pour la plupart, au service d'Angleterre » (M. A., II, 472). — « Arrivé sur terre de France » (M. A., III, 303). — « Le

---

(1) H. R., II, 400 : « Le vieil Olympe avait vécu âge de dieux. »

(2) Nombre d'exemples sont sujets à caution, ayant été écrits peut-être sous l'influence de lectures récentes ou de documents consultés par l'écrivain. Rien d'étonnant à ce que la phrase du Moyen âge s'impose à son esprit : « Ils répondirent le dimanche soir qu'ils éprouvaient grande compassion pour les défenseurs de l'ordre, etc... » (M. A., III, 178). — « En est-ce donc fait ? Hélas ! n'y aura-t-il pas miséricorde ? » (M. A., II, 697).

(3) La présence d'un régime à côté des mots *pièces, espoir,* eût nécessité la présence de l'article.

duc de Bourgogne croyait n'avoir vraiment sa Flandre que quand il l'aurait flanquée de Hollande et de Hainaut » (M. A., v, 22). — « Les bassins de Seine et Loire, ceux de la Meuse, de la Saône, du Rhône, voilà quatre royaumes » (M. A., I, 434). — « La ceinture océanique, composée d'une part de Flandre, Picardie et Normandie, d'autre part de Poitou et Guyenne » (M. A., II, 7). — « La France eût été serrée du Nord et du Midi, étranglée entre Somme et Loire » (M. A., VI, 305) (1).

Dans *la Révolution*, c'est plus spécialement aux départements que s'applique le procédé, chaque département étant considéré comme une individualité, une personnalité administrative: « Dans Ille-et-Vilaine, Ledru-Roland a été l'amant de *la Martyre* » (v, 240, note). — « Qu'importe Maine-et-Loire ? » (v, 403). — « Tous ceux qui, dans Maine-et-Loire, avaient refusé le serment » (v, 405). — « Seine-et-Oise était ruiné de fond en comble » (VI, 136). — « Eure-et-Loir laisse là sa moisson et part » (VI, 136 (2). Cf. VI, 111.

b) *Locutions.* — C'est de préférence devant certains mots que Michelet supprime l'article, ce qui s'explique très souvent par une réminiscence d'expression archaïque. On a ainsi un grand nombre de formules, cristallisées en quelque sorte, que l'auteur utilise et reprend volontiers. En voici un certain nombre, que je prends au hasard dans *le Moyen âge*. Si longue qu'elle paraisse, je n'ai pas la prétention de donner une liste complète :

alliance *(demander)*, v, 376.
appui *(promettre)*, IV, 343.
avis *(donner)*, VI, 53, 58, 270.
bataille *(avoir)*, VI, 457.
— *(offrir)*, v, 234.
besogne faite *(avoir)*, VI, 428.
brèche *(faire)*, v, 191.
chapelle *(bâtir)*, VI, 181.
cœur *(prendre)*, VI, 180.
connaissance *(avoir petite)*, v, 197.
crédit *(ôter)*, VI, 277.
curée *(promettre)*, VI, 362.
délivrance *(promettre)*, v, 171.
donation *(faire)*, v, 237.
drapeaux *(remettre sous)*, VI, 214.
droit *(avoir)*. — « Elle a droit de l'avoir » (VI, 66).
effet *(faire)*, VI, 162.
embuscade *(dresser)*, IV, 146.
enquête *(ouvrir)*, VI, 475.
exemple *(donner bon)*, VI, 164.
faveur *(trouver)*, H. R., II, 340.
fin *(venir à)*, VI, 351.
force *(rendre)*, III, 394 ; VI, 344.
force *(donner)*, v, 351.
garnison *(avoir)*, VI, 11.
— *(mettre)*, VI, 100.

---

(1) Cf. dans *la Révolution*, II, 505 : « Choiseul s'en allait tout droit hors de France; il partait pour Luxembourg ».

(2) On trouve pourtant à la même page : « La Charente a donné vingt-six bataillons. La Vienne, la Haute-Vienne et l'Indre, chacun plus de mille hommes. Les Deux-Sèvres n'ont plus d'hommes » (R. F., VI, 136). — « Les Côtes-du-Nord avaient envoyé les premières, puis Ille-et-Vilaine, Mayenne et Maine-et-Loire, Orne et Seine-Inférieure, Seine-et-Marne et Seine-et-Oise, enfin la Charente » (VI, 111).

grâce *(obtenir)*, VI, 179.
guerre *(déclarer)*, VI, 94.
justice *(assurer)*. — « Dans cette charte, le Roi déclare qu'il a grande sollicitude des marchands. Il leur assure protection, bonne et prompte justice, bon poids, bonne mesure. Les étrangers auront un juge à Londres pour leur rendre justice sommaire » (III, 273).
jour *(trouver)*, VI, 474.
langue *(prendre)*, VI, 287.
mariage *(proposer)*, V, 195.
messe *(ouïr)*, VI, 121.
noblesse *(gagner)*, V, 357.
ordre *(recevoir)*, V, 258.
part *(vouloir)*, V, 280.
— *(obtenir)*, H. R., I, 151.
— *(avoir)*, II, 207 ; IV, 385.
— *(donner)*, VI, 36.
— *(faire)*, VI, 25, 417.
part *(prendre)* : « Il visitait le petit bagage du voyageur, prenait part, quelquefois prenait tout, et l'homme par-dessus » (II, 183).
part *(garder bonne part)*, III, 413.
part *(demander)*, VI, 158.
poste *(prendre)*, V, 238.
pénitence *(admettre à)*, V, 172.
pension *(recevoir)*, VI, 339.
permission *(demander)*, III, 422.
place *(tenir grande)*, II, 309-310.
prison *(garder)*, VI, 483.
quittance *(donner quittance finale)*, III, 200.
recherche *(faire)*, VI, 51.
reconnaissance *(impliquer)*, V, 350.
refuge *(demander)*, V, 279.
regret *(y avoir)*, VI, 197.
regret *(avoir, — à)*, III, préface, VII : « Nous n'avons point regret au long chemin par lequel nous y sommes arrivés. »
reproche *(faire)*, I, 138.
résistance *(trouver)*, V, 58 ; VI, 446.
résistance *(faire)*, V, 249.
ressource *(faire)* ; VI, 153 : « Proscrivant, confisquant, faisant ressource du sang liégois, alléché peu à peu aux justices lucratives. »
secours *(promettre)*, IV, 352 ; VI, 179.
sentence *(tirer)*, VI, 162.
siège *(avoir)*, VI, 97.
service *(faire service féodal)*, V, 237.
suffrage *(avoir)*, VI, 146.
sûreté *(demander)*, VI, 185.
— *(promettre)*, IV, 379.
supplique *(adresser)*, V, 343.
temps *(perdre)*, VI, 4, et VI, 358 (toujours dans l'expression : sans perdre temps).
terre *(perdre)* : I. H. U., 49 ; M. A., VI, 302.
trace *(laisser)*, II, 425 : sans laisser grande trace ; I, 128 : sans laisser trace.
trêve *(demander)*, VI, 121 : « Les princes demandèrent trêve, prolongation de trêve. »

On trouve beaucoup moins de ces expressions dans *la Révolution*. Voici les principales :

autorité *(avoir)*, IV, 109.
cœur *(donner)*, VII, 172.
droit *(avoir droit de faire)*, II, 322 ; III, 340.
force *(reprendre)*, IV, 150.
— *(avoir)*, IV, 109.
force *(rendre)*, II, 95 ; III, 107, 134, 296 ; V, 547.
impression *(produire)*, III, 487.
inventaire *(faire)*, II, 122-123.
mouvement *(reprendre)*, IV, 150.

prise *(donner forte prise)* (1), II, 337.
regret *(avoir regret à)*, II, 188.
répugnance *(témoigner)* : « Seulement il témoignait répugnance pour les faire entrer en France » (II, 489). Cf. par contre : « Madame Elisabeth témoignait de la répugnance » II, 498).
requête *(présenter)*, II, 39.
secours *(avoir)*, II, 143.
— *(offrir)*, II, 144.
temps *(perdre)*, III, 102.
trace *(laisser)*, I, 183.
voix *(avoir)*, II, 320 (2).

c) *Deux substantifs unis par* ET. — Quand deux noms (synonymes généralement) sont coordonnés, l'article n'est pas exprimé devant le second : « S'assurant des villes et châteaux » (M. A., V, 230). — « Il s'agissait de défendre la noblesse contre les villes et communes » (M. A., V, 242). — « La seule armée qu'on risquait de rencontrer à la frontière, c'était celle des harangueurs, complimenteurs et solliciteurs » (M. A., VI, 7). — « Les honoraires des évêques et curés » (R. F., I, 226). — « Où il trouva les orateurs et rédacteurs » (R. F., III, 143).

II. Ellipse du pronom sujet.

Autant est fréquente l'ellipse de l'article, autant est rare celle du pronom sujet. Dans ce cas encore, il faut rechercher l'influence de constructions de l'ancienne langue : « De son duché d'Aquitaine ne lui souciait guère » (M. A., II, 272). — « Point ne soufflèrent contre le décret » (R. F., II, 444).

Le second cas est celui où, deux verbes ayant pour sujet le pronom indéfini *on*, ce pronom n'est pas répété devant le second verbe : « Carnot et Jourdan étaient devant l'ennemi. On se regardait, se tâtait » (R. F., VI, 323). — « On attendait ce passage et tenait les mouchoirs prêts (R. F., III, 402).

III. Ellipse de la préposition (ou locution prépositive).

Comme l'article, la préposition est très fréquemment omise. Michelet la supprime chaque fois qu'elle ne lui semble pas d'une

(1) Le fait d'adjoindre au substantif une épithète n'empêche pas chez Michelet l'ellipse de l'article.

(2) Les premières œuvres laissent deviner le goût de Michelet pour ces sortes d'expressions. Le *Précis d'Histoire* moderne offre déjà : « Pour avoir fait une science du crime, pour en avoir tenu école et donné leçons » (p. 76) ; « présenter pétition » (119) ; « perdre terre » (220). Cette dernière locution se retrouve dans *l'Introduction à l'Histoire Universelle*, page 49. On lit à la page 190 (notes) : « Les envoyés des croisés implorent à genoux et avec larmes » (I. H. U., 190, notes). Dans le Discours d'ouverture de 1834 : « Nous avons mémoire de ce que nous n'avons pas vu. »

nécessité absolue (1) : « Pline qui, pour observer, avança au bord même du cratère, et se tint payé de la vie, s'il était bien sûr d'avoir vu » (R. F., VII, 46).

Il y a souvent dans les constructions de ce genre un souvenir du latin ou du Moyen âge : « Ils la requirent de la part de leur maître qu'il lui plût accomplir la promesse de son père » (M. A., VI, 436).

a) *Ellipse du* EN *explétif.* — Comme il faut s'y attendre, la préposition tombe dans les emplois où elle n'a pas de valeur réelle. Ce sera le sort de *en* dans les locutions toutes faites (en appeler, s'en tenir, etc...) : « Si le coup eût porté plus haut, c'était fait du restaurateur des mathématiques » (I. H. U., 198, notes). — « A qui eût-on appelé ? » (M. A.,V, 332). — « C'était fait du christianisme si... (M. A., II, 169). — « C'était fini de la France si... (R. F., II, 232). — « Il se tint à la question » (R. F., II, 462). — « Ce manifeste original, parmi beaucoup de choses fausses ou forcées, déclamatoires ou trop ingénieuses, n'est pas moins imposant, respectable » (R. F., VI, 314) (2).

b) *Ellipse de* EN *devant le gérondif.* — Elle est rare avec le gérondif simple. On relève néanmoins quelques exemples où la présence de la préposition eût semblé plus régulière : « Ce qui, mourant, l'inquiétait le plus » (R. F., II, 442). — « Les Girondins... chantaient en furieux, et sur la triste voiture, et descendant sur la place, et remontant sur l'échafaud » (R. F., VI, 345).

Dans le cas de deux gérondifs coordonnés, la préposition *en* n'est exprimée que devant le premier. Il n'y a qu'à ouvrir au hasard *le Moyen âge* ou *la Révolution* pour trouver cette construction dont Michelet se fait une règle, à peu près sans exceptions : « En tâtonnant du pied et s'accrochant aux broussailles » (H. R., II, 9). — « En devenant plus riche et achevant d'accabler le pauvre » (H. R., I, 153). — « L'huissier ne réussissait guère à faire un bon ajournement qu'en cachant sa qualité et risquant d'autant plus sa vie » (M. A., V, 407). — « Il croyait l'imiter en

(1) On trouve déjà dans l'*Introduction à l'Histoire universelle,* page 83 : « La prose est la dernière forme de la pensée, ce qu'il y a plus près de l'action ». L'édition de Marpon 1879 corrige : « Ce qu'il y a de plus près de l'action » (p. 76).

(2) Exemples nombreux dans *la Révolution* : « Le parti jacobin qui, comme le parti prêtre, passait la fourbe aux siens et ne les estimait que plus » (IV, 481). — « On appelait à elle (à la Convention) de tous les maux » (R. F., IV, 343). — « Rapports misérables, à juger par les spécimens que l'on a donnés » (VII, 427). — Pour être quelque peu bègue, il n'était que plus amusant » (I, 161). — « Ce mot convenu leur dit la sentence et que c'était fait de la Gironde » (VI, 342). — « Cette grande scène de comédie sauva Garat, qui fut quitte pour sa place et garda sa tête » (VI, 207, note). — « Attaques absurdes, intempestives, au point où l'on était venu » (V, 263).

visitant sans cesse les provinces et connaissant tout par lui-même » (M. A., vi, 438) (1). Il est fort rare, dans *le Moyen âge*, de trouver ainsi construits des gérondifs juxtaposés : « En occupant Saint-Trond, regagnant Huy, amusant Dinant » (M. A., vi, 178). La juxtaposition devient au contraire le cas le plus fréquent dans *la Révolution :* « Il fallait terrifier Robespierre en frappant sa maison même, enlevant tous les Duplay » (vii, 455) (2).

Dans mainte occasion, d'ailleurs, la construction s'explique par la synonymie des deux gérondifs, au point qu'on peut les considérer comme équivalant à une expression unique : « Les grosses têtes de la bourgeoisie... avaient sauvé la ville en l'humiliant et l'asservissant » (M. A., vi, 420) (mais alors on s'étonne de la répétition du régime *l'*) (3).

c) *Ellipse de la préposition avec des termes coordonnés.* — Nous avons déjà vu (à propos de l'article et du gérondif) que c'est une habitude de Michelet de considérer comme formant un tout inséparable deux termes (généralement synonymes) unis par une conjonction de coordination, et de n'exprimer la copule que devant le premier.

Deux substantifs coordonnés : « Les déplorables représentants de l'Orient et l'Occident » (H. R., ii, 334). — « L'identification de l'objet aimant et l'objet aimé » (M. A., ii, 695). — « Il la remarqua en Job et Joseph » (M. A., ii, 695). — « Voilà qu'il s'apercevait de la force et profondeur de sa passion pour elle » (R. F., iv, 503). — « Un rassemblement de volontaires et gardes nationaux » (R. F., iv, 147). — « Avant l'arrivée de Pétion et Grégoire » (R. F., iii, 170). — « Le faible de Robespierre et Danton pour Rossignol » (R. F., vi, 285) (4).

Deux infinitifs coordonnés. — « Il promit de prendre ou tuer

---

(1) Cf. : « En faisant envahir la Savoie et menaçant le Milanais » (P. H. M., 93). — « Son fils consomma l'unité religieuse en nommant Benoît d'Aniane réformateur des monastères de l'empire et les ramenant tous à la règle de Saint-Benoît » (M. A., i, 353). — « Une loi qui ne permet point que l'honneur en péril puisse échapper en jetant là le corps et se réfugiant dans le monde des esprits » (M. A., v, 162). — *Révolution* : « Le pouvoir, en y renouvelant et nommant d'autorité les Comités » (R. F., vii, 501). « En appelant sous les armes la garde nationale toute entière et la faisant marcher dans le mouvement même » (iii, 475). — « En les persécutant et mettant l'intérêt de leur côté » (ii, 412).

(2) « Il avait fait taire la meute en mordant qui le mordait, prenant et emportant Fabre » (vii, 381). — « En conservant, augmentant la solidarité des peuples » (v, 14). — « En suivant de près, copiant, adaptant à la circonstance » (iii, 403).

(3) « Huy qui obtint grâce en s'exécutant et faisant elle-même ses noyades » (M. A., vi, 179). — « Elle réussit à agir en brisant tout et se brisant » (M. A., iii, 344).

(4) « Ce qui assura la supériorité à Charles et Louis » (M. A., i, 376). — « Dans ce compatriote de l'Arétin et Machiavel » (M.. A., iii, 165).

Jugurtha de sa main » (H. R., II, 189). — « L'Egypte, qui était habituée à faire et renverser ses maîtres dans ses révolutions capricieuses » (H. R., II, 327). — « L'empereur finit par être obligé d'habiller et nourrir le soldat » (M. A., I, 98). — « Nulle grâce à faire ni demander » (M. A., VI, 17) (1).

Révolution : « Deux même (des Suisses) n'hésitèrent pas à laisser là le château et suivre nos canonniers » (IV, 27). — « Ils demandent à la remercier et lui présenter leurs hommages » (III, 418) (2).

d) *Ellipse de la préposition avec un complément de temps.* — On trouve ici deux tendances contradictoires. Dans *la Révolution*, Michelet recourt assez fréquemment à la construction sans préposition : « Tout ce temps, les deux partis se fusillaient par les les rues » (R. F., II, 144). — « Les chaleurs de juillet furent extrêmes cette année » (VI, 131). — « Cambon passa, toute la Révolution, ferme et seul, et respecté » (IV, 203). — « La foule reprenait lentement le chemin des Jacobins. Tout septembre et tout octobre, il y eut encore peu de monde » (V, 37).

L'expression : ce jour (pour : en ce jour) est habituelle : « Ce jour, l'Assemblée quitta les Feuillants » (V, 502). — « Ce jour, il changea d'existence » (VI, 233). — Ce qu'il y a de plus caractéristique dans ces exemples, c'est moins l'absence de préposition que l'emploi d'un démonstratif simple là où l'on attendrait la forme composée (3).

Il est juste d'ajouter que, dans les indications de dates précises, les préférences de l'écrivain vont plutôt à la construction prépositionnelle ; c'est elle qui l'emporte dans *le Moyen âge*, et elle tient encore une très large place dans *la Révolution* :

« La tentation commença sans doute au dimanche des Rameaux » (M. A., V, 140). — « Point de jours fériés. Saint Louis fit justice même au vendredi saint » (M. A., VI, 471-472). — « Au vendredi saint, au jour du grand silence » (M. A., V, 144) (4).

« Au jour même, au jour triomphant du 23 juillet » (R. F., III,

---

(1) Il avait contribué à effrayer et disperser ceux... (M. A, VI, 388). — « Au lieu de gagner et s'adjoindre les Barbares du voisinage » (M. A., I, 10).

(2) Pétion et Latour-Maubourg, que l'Assemblée avait chargés de diriger et protéger le retour du roi (III, 31). — « Il avait reçu de lui promesse d'aider pécuniairement et répandre son journal » (III, 57). — « Les événements se chargèrent d'applaudir et confirmer avec une bien autre force » (III, 276). — « Cette nécessité violente de frapper les enragés, d'humilier et mutiler les Cordeliers » (VI, 65). — « Cette occasion d'engager et compromettre décidément l'Assemblée » (III, 31).

(3) Cf. R. F., I, 54, 194 ; III, 122, 145 ; V, 260 ; VII, 37, 162, 192.

(4) « Plus d'un pâlissait au matin, quand il voyait, etc... » (M. A., I, 320). « Malgré l'hiver, au même mois, il tomba sur l'Alsace » (M. A., VI, 335). Un exemple intéressant réunit les deux constructions : « Ce qui est sûr,

148). — « Les colporteurs, au matin, de clameurs épouvantables, hurlant la sainte Guillotine » (VII, 380). — « Lorsqu'au dimanche suivant, l'autorité, pour signal, déploya le drapeau rouge » (III, 114) (1).

IV. Ellipse de l'adverbe et de la conjonction

1° La négation *ne* est d'ordinaire employée absolument, sans être soutenue de *pas* ou *point* :

« Au départ de l'hôtel d'Artois, son cheval n'étant prêt, il monta sans façon sur la haquenée de sa nièce » (M. A., VI, 12). — « Le fameux docteur l'Olive prêcha... Ce n'était sermon de croisade » (M. A., VI, 101). — « Autre n'eût l'entrée, si le Bourguignon, etc... » (M. A., VI, 157). — « Ces trois honnêtes gens, qui voyaient toutes les formes violées par Cauchon pour le triomphe de l'iniquité, n'hésitèrent à les violer eux-mêmes » (M. A., V, 135) (2).

Même abondance d'exemples dans *la Révolution* : « Les zélés se mettaient la main aux oreilles pour n'entendre un tel blasphème » (VII, 276). — « Les Indulgents durent lancer le char de la Terreur pour n'en être écrasés eux-mêmes » (VI, 256). — « N'avançant, ne reculant, Robespierre et Marat se trouvaient immobilisés dans un misérable équilibre » (VI, 67) (3).

Comme il se produit si souvent chez Michelet, on peut relever à ce propos certaines locutions qu'il affectionne, réminiscences d'ancien langage. Voici celles qu'on note le plus fréquemment :

ne daigner. — M. A., VI, 317 ; — R. F., III, 41, 274, 417 ; IV, 102 ; V, 403 ; VII, 456 ; — I. H. U., 65.

---

c'est qu'au mercredi ils siégeaient trente-cinq, et que le samedi ils n'étaient plus que neuf » (M. A., V, 144). Cf. VI, 51 (« au 20 juillet »), 421 (« au 3 février »), etc...

(1) « Au 4 février » (II, 65). — « La Révolution était finie le 14 juillet, finie le 6 octobre, elle l'était au 4 février » (II, 66). — « Au 14 juillet 1790 » (II, 525, appendice). — « Au 6 octobre » (II, 480). Cf. I, 223, 228 (« au troisième jour, ils s'exécutèrent », 269, 279, 284 ; II, 444 ; III, 104 (deux exemples) ; V, 493, etc... Cf. « La terrible fermentation de Paris, au soir et le lendemain, annonçait, etc... » (I, 79). — « On en vit la preuve au premier jour que la reine put aller au théâtre » (III, 61).

(2) Cf. *Moyen âge* : II, 70 ; VI, 24 ; V, 46. — Dans une proposition de condition : II, 632 ; IV, 68, 363, 399 ; V, 305.

(3) Cf. *Révolution* : « *Edamus et bibamus*, dit-il en latin à Brune, pour n'être entendu de Lucile, *cras enim moriemur* » (VII, 141). — « Ouvrez sans crainte ces idoles, ne vous en faites scrupule » (II, 577, Conclusion).

Cf. : III, 57 ; III, 245 ; IV, 292 ; V, 51 ; VI, 335, 371 ; VII, 184, 352.

Cette tendance apparaît dès l'*Introduction à l'Histoire Universelle* : « Sa femme ne daignera recoudre les trous de son manteau » (I. H. U., 65). — Quant à l'ellipse de l'adverbe ordinaire, elle est exceptionnelle : « Vrai vaisseau de Thésée où toute pièce change et le nom subsiste » (M. A., V, 391, note 1).

n'oser. — M. A., II, 376, 393 ; V, 390.
n'être besoin. — M. A., II, 228, 230 ; VI, 7, 416 ; — R. F., V, 588.
ne bouger. — M. A., III, 503 ; IV, 113 ; V, 192, 268 ; VI, 169, 263, 395 ; — R. F., I, 291 ; II, 142, 257, 507 ; III, 138, 306 ; IV, 423, 481 ; VI, 39 ; VII, 479. Variante : **ne branler** (VII, 114).
ne tenir compte. — H. R., II, 286 ; — M. A., III, 344, 420, 457 ; IV, 199; — V, 250, 402 ; VI, 435 ; — R. F., III, 174, 475 ; IV, 146 ; VI, 17.

2° La conjonction de subordination offre, la plupart du temps, une importance syntaxique trop grande pour se prêter à des suppressions de ce genre.

En dehors d'un exemple (le seul que j'aie relevé) : « Mais il les vit si beaux, si sages, avec la large épée qui les séparait, il se retira discrètement » (M. A., II, 83), le seul emploi qui soit habituel est l'ellipse du *que* devant un optatif : « Tous disent unanimement : Non, ce qui doit se faire se fasse ! » (R. F., I, introduction, C) (voir les exemples cités au chapitre : l'ordre des mots, § II, inversion, p. 110).

Les exemples sans inversion sont très rares. En général, l'inversion, dans ces propositions optatives, leur conserve leur caractère archaïque, seule raison qui légitime la construction aux yeux de Michelet. (C'est ce que semblerait prouver cet exemple : « Disparaisse l'homme et que la chair se cache » (M. A., II, 213).

B) CONSTRUCTIONS RACCOURCIES

Les suppressions de mots n'offrent qu'un intérêt secondaire : moyen superficiel, le plus souvent imitation un peu puérile de l'ancienne langue, dilettantisme de lettré ; on doit chercher ailleurs l'originalité du style.

C'est dans certaines constructions, d'une part, dans l'emploi des liaisons, d'autre part, qu'apparaît d'une façon plus frappante le désir de concision. De même que l'écrivain supprime hardiment les mots qu'il juge superflus, de même une construction lui semble d'autant préférable qu'elle est plus synthétique. Le principe, c'est de faire tenir dans le moins de mots le maximum de pensée.

I. Un mot unique tient la place d'une proposition

1° *Un adjectif attribut équivaut à une proposition circonstancielle.* — « L'Anglais les surprit immobiles » (M. A., 306). — « La gent routinière des bourgeois les servait, quoi qu'ils fissent, vexée remerciait, battue baisait la main » (M. A., VI, 123). —

Collot, monté sur Chalier, monté sur Gaillard, arrivait géant » (R. F., vii, 33) (1).

2° *Un adjectif (ou locution faisant fonction d'adjectif) équivaut à une relative.* — « Les deux princes les plus près du trône étaient York et Somerset » (M. A., v, 278). — « Mme Niel était... une dame tout à fait de cour » (R. F., iii, 298).

Presque toujours, l'adjectif est substantivé : « Les jaloux de la Pucelle lui parlèrent seulement... » (M. A., v, 78). — « Le comte ne pouvait gracier les condamnés par l'échevinage » (M. A., v, 332), note 2. — « Les plus ennemis de Robespierre » (R. F., vii, 49). — « Hélas, infortunés, morts avant l'âge, et morts pour la patrie, fallait-il, etc... » (R. F., v, 255, note).

3° *Un complément prépositionnel économise une tournure qui serait plus analytique.* — « Il renverse ce dernier obstacle à l'unité de la Numidie » (H. R., ii, 185). — « En 1813, les chèvres n'étaient plus le dixième de leur nombre en l'an X » (M. A., ii, 54). — « Impudentes, demi-nues, sous prétexte de juillet » (R. F., vii, 519). — « Duport, Barnave, de Lameth, les fondateurs des Jacobins et leurs (2) meneurs si longtemps, n'allaient-ils pas parler aussi ? » (R. F., ii, 461). — « Le choc du 21 juin, l'affaire de Varennes, les menaces de l'étranger, éprouvèrent leur foi robuste aux destinées de la Révolution » (R. F., iii, 219).

II. Une proposition absolue tient lieu d'une construction conjonctive qui serait plus longue et plus lourde

C'est encore un souvenir du latin : « Il lui arriva une fois de se trouver, lui troisième, dans une caverne » (H. R., ii, 46) (3). — « Boulogne, c'était la chose au monde que Louis XI, ayant

---

(1) « Les sujets de cette maison la regrettèrent tombée » (M. A., v, 393). — « Vivant, il coûta bien des larmes, mais combien plus mort ! » (M. A., iv, 94). — « La reine fut transportée prisonnière à Tours » (M. A., iv, 530). — « Qui de nous, fragiles, est sûr, etc... » (M. A., v, 126). — « Car, de qui me réclamerai-je, moi, un de la foule, un de ceux qui naquirent dix millions d'hommes » (R F., i, introduction, cxxvii). — Ce n'est que la construction archaïque de l'adjectif. Ce tour prendra dans les derniers volumes une extension particulière. On se reportera aux nombreux exemples des onze derniers volumes, 4e partie, ch. vi : *Des archaïsmes*, pp. 242-243.

(2) En réalité, le possessif est comparable à un complément prépositionnel.

(3) Tout ce qu'il obtint, c'est que le vicomte pourrait sortir, lui treizième » (M. A., ii, 494). — « Lui septième, il traversa au galop le Bugey » (M. A., v, 387). — « Dom Pedro se rendit, lui troisième, à Bordeaux » (M. A., iii, 26).

Cette construction n'est sans doute qu'un souvenir du *Moyen âge*. Cf. Froissart : « Je mis une embusce près de Thurie, et moi sixième tant seulement, en habits de femmes... (xi, 120.)

une fois prise, eût le moins rendue » (M. A., vi, 439). — « Le but étant la mort du Roi, on avait fait un roi de cire, lequel fondant, Henri fondait aussi » (M. A., v, 266) (1).

III. Ellipse du verbe

1° *Un même verbe sert à deux propositions.* — « Désormais la place était nette, la partie entre eux seuls (M. A., iv, 326). — « Tout le peuple était dans la rue, l'administration très inquiète » (R. F., vi, 110).

La présence d'une négation dans la première proposition donne au tour quelque chose d'assez brutal : « Le pays n'est pas riche et l'ennemi à deux pas » (M. A., ii, 84) (2).

2° *Un substantif, seul ou accompagné de ses déterminants, est mis en apposition à une proposition.* — C'est la tournure la plus répandue dans toute l'œuvre de Michelet : « Apparemment, le triste hôtel (des Tournelles) s'égayait peu de ces bruits de fêtes. Le roi y vivait seul, et chichement. Petit état, froide cuisine » (M. A., vi, 13). — « Et il se chantait un chant de nourrice, pour endormir l'inquiète et gémissante volonté aux genoux de Dieu. Doux et féminin mysticisme » (M. A., v, 313). — « Cette religion, c'est vraiment l'Arabie elle-même. Le ciel, la terre, rien entre » (M. A., ii, 214). — « L'existence, pour ainsi parler, était volatilisée. Plus de solide, tout fluide, et bientôt gaz évanoui » (R. F., vii, 283). — « Ils (les rois féodaux) ont tout détruit en lui (dans le peuple) jusqu'à ses erreurs. Le voilà dénué et vide, table rase » (R. F., i, introduction, lxxxviii). — « Au xvii[e] siècle encore, il y avait beaucoup de joyeux seigneurs. La guerre, la chasse, le duel, trois manières de verser le sang, et sans préjudice de l'assassinat » (R. F., vii, 286) (3).

Nous verrons que c'est le ton ordinaire dans les récits : « Au

---

(1) Ce pas fait, tout retour impossible, il exigeait d'eux les villes de la Somme » (M. A., vi, 44). « Eux-mêmes parleurs terribles, c'était une affaire que de maintenir la parole à l'orateur » (M. A., i, 4).

(2) Cf. : « Quelle devait être la politique d'un pareil peuple ? Quels ses rapports avec les nations étrangères ? » (H. R., ii, 108). — « La Navarre cria d'être coupée, l'Aragon cria de n'avoir pas tout ; combien plus le comte de Foix qui... » (M. A., vi, 36). — « Le formalisme, la roideur, le *cant*, étaient déjà ce qu'ils sont aujourd'hui. Combien plus sous un gouvernement de prêtres ! » (M. A., v, 182). Cf. M. A., v, 161 et 211.

(3) « Le roi offrait en ce cas de garantir leur solde. Guerre lointaine, il est vrai, service de louage » (M. A., vi, 403). — « Sa passion, maintenant, c'est la justice. Il (Louis XI) va toujours juger: point de jours fériés ; saint Louis fit justice même au vendredi saint. Justice ici mêlée de guerre, et parfois l'exécution avant le procès » (M. A., vi, 471-472). — « Si le roi ne pouvait les secourir, il était quitte pour ajouter deux mille florins par trimestre. Sommes minimes, en vérité, désintéressement incroyable » (M. A., vi, 341). — « Tout haletait de révolution. Au service funèbre (du

dedans (aux Jacobins), l'alerte est vive. « La salle est investie ! » crie-t-on. Grand trouble, grande confusion, peur extrême et ridicule » (R. F., III, 161) (1).

3° *Le verbe est supprimé purement et simplement.* — Exemples, là encore, innombrables : « La Sicile n'a eu d'indépendance, de vie forte, que sous ses tyrans, les Denys, les Gélon. Eux, seuls la rendirent formidable au dehors. Depuis, toujours esclave » (M. A., III, 15). — « Chacune de ces armures d'acier étonne, effraie encore dans nos musées... œuvres d'art patient et la plus splendide parure que l'homme ait portée jamais, à la fois galante et terrible (2). — Terrible en plaine. Mais sur la montagne de Neuss, etc... » (M. A., VI, 348.)

A propos des termites de La Rochelle : « Un pieu neuf planté dans la terre est dévoré en vingt-quatre heures. Solives, lambris, portes, châssis de fenêtres, marches et rampes d'escaliers, tout est mangé sans qu'il y paraisse » (R. F., VII, 277). — « Toute religion, toute philosophie avait touché là, s'était brisée là. Et lui, immuable. Nulle prise au monde extérieur » (R. F., II, 181) (3).

La Révolution est aussi riche, à cet égard, que le *Moyen âge* (4).

Michelet fait de cette ellipse un large emploi dans les récits, et il y trouve parfois des effets fort intéressants. Par exemple : « Le premier jour, elle (Lucile Desmoulins) s'était adressée au cœur de Robespierre... Elle rappelait dans sa lettre qu'il avait été le témoin de leur mariage, qu'il était leur premier ami, que Camille n'avait rien fait que travailler à sa gloire, ajoutant ce mot d'une femme qui se sent jeune, charmante, regrettable, qui sent sa vie précieuse : « Tu vas nous tuer tous les deux ; le frapper, c'est me tuer, moi. » Nulle réponse » (R. F., VII, 215-216).

Téméraire), premier signe, personne aux églises, comme si le mort était excommunié » (M. A., VI, 420).

On peut, je le répète, citer à chaque page. Cf. entre autres : M. A., II, 30, 62 ; V, 262, 365 ; VI, 66, 298, 337, 355, 416, etc... — R. F., III, 292 ; VI, 314, etc...

(1) Cf. M. A., V, 408 : « Grande esclandre et clameurs du peuple ; il fallut que le duc vint... »

(2) Warwick fut l'homme d'affaires et d'action comme on le concevait alors. Ni peur, ni honneur, ni rancune; fort détaché de toute chevalerie » (M. A., VI, 300). — Cf. M. A., IV, 344; VI, 242, etc...

(3) Cf. : « Ils intriguaient, s'agitaient, et lui, immuable » (il s'agit de Robespierre dans le second exemple, de Kant dans le premier) (R. F., II, 325).

(4) « Tout son monde aujourd'hui, c'est Versailles ; là même, cherchez bien ; si vous trouvez un lieu petit, obscur, un sombre cabinet, une tombe déjà ? c'est ce qu'il lui faut ; assez pour un individu » (R. F., I, introduction, LXVIII). — « C'est là qu'il faut revenir ; assez d'une expérience » (R. F., II, 424). — Cf. R. F., I, 83 ; II, 145, 255 ; V, 324, 383-384, 477 ; VI, 249, 324 ; VII, 245, etc...

Ce mot est sec et implacable comme le cœur du bourreau. Il a la brièveté d'un verdict de mort, il tombe comme un couperet fatal.

4° *Emploi particulier.* — Dans *la Révolution,* Michelet use encore de la construction sans verbe chaque fois qu'il fait un compte rendu de séance. Le récit prend alors l'allure d'un procès-verbal officiel. L'histoire devient journal. Par exemple, dans le récit du 9 thermidor : « Ils descendent, en effet. Applaudissements frénétiques » (R. F., VII, 472). — « Ainsi cet étrange juge (le peuple) donne ce scandale à l'auditoire : il excuse Mirabeau malgré ses vices, condamne Robespierre malgré ses vertus. Grand bruit, force réclamations. Dits, contredits, *mais oui, mais non* » (R. F., II, 536-537, appendice). — Et Danton enfin (si tard) : « Afin que le moment qui se prépare ne tourne pas au profit de « l'aristocratie, je demande que l'Assemblée charge son comité « de Salut public de remonter à la source de cet ordre. Comptez « sur son zèle pour venger la majesté nationale. » Renvoyé au comité de Salut public » (R. F., V, 600). — « Mais une masse de voix crièrent : « L'arrestation ! l'arrestation ! » Thuriot la met aux voix. Décrétée à l'unanimité » (VII, 471) (1).

IV. Constructions irrégulières et elliptiques

Le fait qu'une économie de mots dût entraîner une irrégularité syntaxique n'intimide aucunement Michelet. Par exemple, donner un même régime à deux verbes qui se contruisent différemment : « Ceux qui entraient ou qui sortaient de la demeure impériale » (M. A., I, 333).

Faire servir à deux verbes l'auxiliaire qui ne convient qu'à l'un des deux : « Ils se sont là-dedans commodément établis et là fait un tel mélange de formules » (R. F., II, 557, appendice).

Employer une construction absolue, elliptique, là où il faudrait une proposition complète : « Humbercourt et Hugonet, laissant tout cela derrière eux et leur perte certaine, vinrent... » (M. A., VI, 422). — « A chaque ville, il lui fallut un siège, à Bouchain, au Quesnoy, à Avesnes, qui fut prise d'assaut, brûlée, et tout tué » (M. A., VI, 446-447).

Rompre l'équilibre d'une phrase, en raccourcissant les subordonnées qui expliquent la principale, de façon à provoquer une anacoluthe (par exemple, ne pas donner comme sujet à la principale celui qui domine l'ensemble de la phrase) : « Tout ami

---

(1) Cf. R. F., I, 153, 263 ; V, 292, 363, 521 ; VI, 15, 205, 277, 384 ; VII, 470, etc...

que le duc était du pape, et menant le légat avec lui, la campagne avait horreur de ses Italiens » (M. A., vi, 391). — « Plongé à cette époque dans le mysticisme, il lui en coûtait moins sans doute d'exprimer une opposition si solennelle » (M. A., ii, 617) (1).

L'anacoluthe est fréquente chez Michelet : figure bien propre à le séduire pour sa liberté et son caractère quelque peu anarchique. Le style, comme l'homme, s'élève au-dessus de l'autorité et met son élégance à ne pas la reconnaître. La phrase de Michelet est ce qu'il fut lui-même : une révolte.

(1) Ce mépris de la régularité fait que Michelet recourt parfois d'instinct à des constructions archaïques, celle, par exemple, qui consiste à employer un infinitif à sujet indéterminé, alors que, dans la langue moderne, l'infinitif doit toujours avoir le même sujet que la principale : « Le peuple ne souffrait pas qu'on touchât à sa victoire. Cette victoire n'était pas assez complète pour la sacrifier, l'oublier déjà » (R. F., i, 145).

CHAPITRE IV

Les liaisons. — L'asyndète

Emploi de la liaison. — Sa variété. — Suppression de la liaison. — Effets stylistiques de l'asyndète (portraits, descriptions, récits). — Les transitions.

Michelet, nous l'avons vu, procède par à-coups, ajoutant à un thème initial (et incomplet) des précisions qui le complètent peu à peu, et quelquefois le corrigent en cours de route. La progression du symbole, l'allongement de la phrase comme en une série d'anneaux successifs, l'abus des synonymes, sont peut-être les manifestations les plus significatives de sa manière d'écrire. Comme, en second lieu, il recherche toujours la plus grande brièveté, il ne s'attarde pas à relier entre elles ces déterminations.

L'emploi des liaisons est fort rare. Dans quelques cas seulement, et pour marquer une insistance, la particule de coordination est répétée devant chacun des termes : « Tout le monde sentit le coup (l'assassinat du duc d'Orléans) et en fut profondément remué, et l'Etat, et la famille, et chaque homme jusqu'aux entrailles » (M. A., IV, 159). — « Le pape a triomphé partout, et de l'empereur, et du roi Jean, et des Albigeois hérétiques et des Grecs schismatiques » (M. A., II, 534) (1).

La phrase ne se présente pas toujours sous une forme aussi régulière. Michelet s'ingénie, quand il les emploie, à varier la place des liaisons ; ou bien, dans une énumération, les premiers termes étant juxtaposés, les derniers seuls sont reliés entre eux : « D'abord, il se rend en Sicile, au volcan même de la Révolution, voit, écoute et observe. Les signes de l'éruption prochaine étaient visibles : rage concentrée, sourd bouillonnement, et le murmure, et le silence » (M. A., III, 11).

(1) Cf. : M. A., II, 12 ; II, 230 ; R. F., III, 545. — « Les masses se rassemblèrent à grand'peine, et tard, et très lentement. »

Ou bien (usage, de beaucoup le plus habituel) c'est l'absence totale de liaisons. Michelet aime à juxtaposer sur le même plan une suite plus ou moins longue d'expressions, synonymes ou non : « Rois, courtisans, politiques, enthousiastes, tous ensemble, de gré ou de force, les fols, les sages, ils partirent » (M. A., v, 86). — « Rien de l'homme, encore moins du roi, une ombre à peine, quelque chose de passif et d'inoffensif, une âme prête pour l'autre monde » (M. A., v, 183) (1).

L'asyndète risque, par la répétition, de produire une impression presque pénible. Ne croirait-on pas sentir, à travers ces lignes, la palpitation douloureuse de la matière torturée par l'art ? « Pour que l'inerte matière devienne esprit, action, art, pour qu'elle s'humanise et s'incarne, il faut qu'elle soit domptée, qu'elle souffre. Il faut qu'elle se laisse diviser, déchirer, battre, sculpter, tourner, qu'elle endure le marteau, le ciseau, l'enclume, qu'elle crie, siffle, gémisse » (M. A., II, 665) (2).

L'énumération ne comporte pas toujours des détails de valeur égale. Les derniers peuvent marquer sur les premiers une restriction, ou au contraire un progrès. Le dernier terme remplace alors, dans sa brièveté, une proposition : « Il n'y a ni plainte ni révolte, mais souffrance, langueur, engourdissement sous les maux. Peu d'espoir sur terre, guère ailleurs » (M. A., III, 341 (3).

On pourrait distinguer ici des cas particuliers :

1° Le second terme a moins d'étendue que le premier : « L'autre armée, c'étaient les Feuillants, très nombreux dans la Garde nationale, et qui avaient tous les officiers, beaucoup de soldats dans le camp de Lafayette » (R. F., III, 452).

2° Le second terme marque une aggravation sur le premier. Il serait alors normalement amené par : et même, qui plus est... « Saint-Just allait arriver, et Lebas, s'il le fallait, toutes les influences militaires » (R. F., VII, 319). — « Elle le vit, et elle ne fut point découragée, effrayée » (ni même effrayée) (R. F., I, introd., CXX). — « Il ne put veiller, se coucha » (R. F., V, 167).

Dans ce cas, la seconde expression apparaît parfois comme une

---

(1) Il fallait la Vierge descendue sur terre, une Vierge populaire, jeune, belle, douce, hardie » (M. A., IV, 72). — « Le sel, l'eau, l'air, les rivières, les forêts, les gués, les défilés, rien n'échappait à l'ubiquité fiscale » (M. A., III, 273). — « L'Inde a contribué, mais la Grèce aussi, Rome aussi, sans doute d'autres éléments encore » (M. A., II, 670). — Cf. : M. A., II, 653, 444, 476 ; III, 42 ; IV, 132 ; V, 66, 82.

(2) Cf. : M. A., II, 653 (Le drame que jouent l'Eglise et le peuple) ; M. A., III, 45.

(3) « Elle prit comme sien le bâtard de son mari, et l'éleva parmi ses enfants. Elle l'aimait autant qu'eux, davantage » (M. A., IV, 154). Cf. : M. A., VI, 14 et 89.

explication ou un résumé de celle qui précède (1) : « Lyon s'éveilla, et Villefranche, la campagne, tous les villages » (R. F., III, 86).

3° Le dernier terme marque une opposition. (La coordination serait *mais, par contre*) : « Il y a eu de plus grandes batailles, sans doute, plus sanglantes ou plus calculées ; nulle plus grande» comme phénomène moral » (R. F., IV, 427).

4° Le dernier terme marque une suite logique, soit une conséquence de cause à effet : « Ayant entrepris d'accuser la Garde nationale de Marseille... Narbonne fut hué, tomba » (R. F., III, 390), soit une progression temporelle : « Ayant démonté un cavalier à Versailles, ils tuèrent, mangèrent le cheval à peu près cru » (R. F., II, 269). — « Robespierre rédigea pour eux une adresse, étonnante d'humilité, qu'il adoptèrent, envoyèrent » (R. F., III, 167). Il arrive alors très souvent que deux mots, ayant été associés une fois, deviennent inséparables, et que, par une association d'idées nécessaire, l'un appelle immanquablement l'autre. Il se forme ainsi des formules que l'écrivain emploiera et répétera à satiété. La simple juxtaposition est encore la règle la plus générale dans ce cas : « Les Dantonistes proposèrent, emportèrent une mesure très grave de salut public » (R. F., V, 292). Ces formules sont spéciales à *la Révolution* (2).

Dans une narration, une succession d'actions qui ne sont ni synchrones, ni d'égale portée, prendra, par le fait de la simple juxtaposition, une valeur expressive d'autant plus grande : « Deux fois, il fut reconnu, visé, manqué, la seconde, même, un peu touché » (M. A., VI, 438). — « Le duc entra en personne au tournoi, combattit » (M. A., VI, 259). — « Ils passèrent, furent écrasés » (M. A., V, 250). — « Ils tombèrent (dans le fossé), s'y entassèrent » (M. A., III, 79) (3).

Michelet a fort habilement exploité ce genre d'effets. Il excelle à associer des termes (en progression croissante) que le dernier

---

(1) Dans un grand nombre de cas, l'absence de liaison devant le dernier terme, qui résume les autres, devient normal : « Oui, madame, tout le monde le voit, et le roi, et celle qui vous succède, Mme de Pompadour, et les économistes, et les philosophes, et les étrangers, tout le monde » (R. F., I, introduction, LXXV). — Cf. R. F., V, 431).

La véritable coordination serait : *en un mot*, ou *c'est-à-dire*.

(2) Cf. le groupe : demander, obtenir : III, 332, 525, 527 ; IV, 76, 132, 141, 354 ; V, 262, 449 ; 468, 476 ; VI, 88, 212, 375 ; VII, 103 ; — proposer, obtenir : V, 459 ; — proposer emporter : V, 292 ; — exiger, obtenir : V, 326 ; VII, 491 ; — demander, enlever : VII, 27 ; — demander, exiger : V, 260.

Les exemples avec coordination sont la minorité : V, 192 ; VI, 192, 203, 413 ; VII, 339.

(3) « Le duc s'élança, son fils après lui » (M. A., V, 357). — « Aux premiers coups, M. de Bauveau tombe, plusieurs grenadiers après lui » (R. F., V, 416). — « La populace courut de là aux Juifs, aux receveurs, pilla, tua » (M. A., IV, 15).

résume, en les élargissant : « L'humanité releva la tête, elle aima, elle voulut vivre » (M. A., v, 12). — « On suit avec émotion toutes les alternatives de cette belle gymnastique religieuse : l'âme tombe, elle se relève, elle retombe, elle pleure » (M. A., v, 8) (1). — « Ceux-ci étaient des chevaliers, des soldats, la fleur de l'Europe » (M. A., ii, 436). — « A peine l'enfant prodigue eut-il en main l'héritage paternel qu'il donna, vendit, perdit, gâta » (M. A., ii, 428).

La Révolution est plus significative encore : « La Convention tout entière baissa les yeux, frémit » (vi, 387) (2). — « Il visita d'abord l'Italie et l'Espagne. Il vit, il eut horreur » (vi, 183). — « Là, dans son mémorable duel avec Duport et Lameth, Mirabeau vint tonner, mourir » (iii, 169). — Au 9 thermidor, Robespierre en appelle à la Droite : « Il leur redemandait la vie qu'ils lui devaient, qu'il leur avait sauvée... Il n'en tira rien qu'outrage, des cris, des risées, la mort » (vii, 469).

En supprimant les liaisons, l'écrivain donne à son style plus de vie ; vie agitée sans doute, fiévreusement active, mais qui, de ses nerfs précisément, tire une vigueur incomparable. Son tempérament a bien servi Michelet, et il trouve dans le style coupé des effets intéressants.

Dans les portraits, il procédera ainsi par touches successives plutôt que par grands ensembles : une foule de petits détails, comme autant de coups de crayon d'un homme pressé de finir son croquis : « On se demande comment ce fils d'un notaire de Paris (Montaigu), médiocrement lettré, de pauvre mine, petite taille, barbe claire, la langue épaisse, comment il s'y était pris, etc., etc... » (M. A., iv, 187). — « Les Galls, campant en grands villages dans de grandes plaines tout ouvertes, se liant volontiers avec les étrangers, familiers avec les inconnus, parleurs, rieurs, orateurs, se mêlant avec tous et en tout, dissolus par légèreté, se roulant à l'aveugle, au hasard, dans des plaisirs infâmes, toutes les qualités, tous les vices d'une sympathie rapide » (M. A., i, 6-7) (3). Voici expliquée en quelques lignes, qui sont une trouvaille, l'influence infinie du bavardage féminin : « Leur parole est un véhicule bien autrement efficace. Vraie

(1) Ils prenaient tour à tour le ton de la menace et de la plainte ; ils demandaient, grondaient, priaient pleuraient » (M. A., ii, 556-557). — Cf. M. A., ii, 455, 457 ; vi, 216-217, etc...

(2) « Le Comité, à cette nouvelle, sentit, frémit » (vi, 315).

(3) Le descendant de Guillaume le Conquérant, quel qu'il soit, c'est un homme rouge, cheveux blonds et plats, gros ventre, brave et avide, sensuel et féroce, glouton et ricaneur, entouré de mauvaises gens, volant et violant, fort mal avec l'Eglise » (M A., ii, 307).

force, d'autant plus forte qu'elle n'a rien de cassant, qu'elle cède, est élastique, fléchit pour se mieux relever. Dites-leur un mot à l'oreille, il court, il va, il agit, le jour, la nuit, le matin, au lit, au foyer, au marché, et le soir, dans la causerie, devant les portes, partout, sur l'homme, sur l'enfant, sur tous... » (R. F., II, 299). On la suit, cette parole qui pétille, vole, fureteuse, bourdonnante et insaisissable.

La description est souvent aussi constituée d'après le même procédé : « La campagne, à la voir au loin, était toute noire de ces bandes fourmillantes ; gueux ou soldats, on n'eût pu le dire; qui à pied, qui à cheval, à âne ; bêtes et gens, maigres et avides à faire frémir, comme les sept vaches dévorantes du songe de Pharaon (M. A., IV, 200) (1). Qu'il s'agisse de faire sentir la déception de telle fête révolutionnaire, les petites phrases hachées s'y prêtent au mieux : « La Raison (10 nov. 93) traverse au pied de la Montagne en jetant sur l'assistance un doux regard, un doux sourire. Elle rentre, et l'on chante encore. On attendait... c'était tout. Chaste cérémonie, triste, sèche, ennuyeuse » (R. F., VI, 389). La phrase semble incomplète, elle aussi, et décevante. La présence d'une liaison eût terminé, clos le développement. Aux récits surtout le style coupé convient parfaitement, ayant toutes les qualités de mouvement, de rapidité, d'imprévu. Toute l'instantanéité du coup de main hardi apparaît dans une courte phrase : « Une fois, deux cents barques armées fondent sur la Frise, se remplissent de butin, disparaissent » (M. A., I, 350). Ailleurs, c'est la rapidité d'un débat à la Convention (Bourdon ayant été chargé par les Dantonistes d'accuser Héron, l'agent secret de Robespierre) : « Bourdon dit. L'assemblée vote. Voilà Héron arrêté » (R. F., VII, 174) (2).

On a vu plus haut, à propos de l'ellipse du verbe, l'importance que peut prendre, en queue d'un développement, une formule ramassée. L'absence de liaison donne le même résultat : « On écrivit à Saint-Just: « Tu vaincras tel jour. » Il vainquit » (R. F., VII. 381). — « A propos d'un rapport de Bazire qui innocentait

---

(1) Cf. saint François d'Assise, dans la campagne : « Les oiseaux chantent avec lui, il les prêche, ils écoutent » (M. A., II, 539). — Les Rogations, fête de printemps dans le Midi : « Tout sort à la fois, tout s'élance, l'homme de sa maison, l'herbe de la terre, toute créature bondit ; c'est comme un coup d'Etat de Dieu, une émeute de la nature » R. F., II, 123). — La Touraine : « C'est le pays du rire et du rien-faire. Vive verdure en août comme en maï, des fruits, des arbres » (M. A., II, 26).

(2) Cf. la mort de Foulon : « Foulon est enlevé, porté à la lanterne d'en face ; on lui fait demander pardon à la nation. Puis hissé. Par deux fois, la corde casse. On persiste. On en va chercher une neuve. Pendu enfin, décapité, la tête portée dans Paris » (R. F., I, 175).

Septembre, Buzot lança ce mot au centre : « Doit-on croire qu'on « pourra toujours vous faire voter l'ordre du jour ? Quel gouver- « nement voulez-vous donc ? *Quel apprêt funèbre vous préparez- « vous à vous-mêmes ?* » L'Assemblée eut froid, se tut » (R. F., v, 91) (1).

Que le récit s'allonge, et voilà les phrases, les incises, les mots, qui se précipitent, comme haletants ; le récit s'anime, dans le déroulement d'un film cinématographique. Voici la fin de Boniface VIII : « Cependant ses ennemis avaient brûlé une église qui défendait le palais. Le neveu du pape abandonna son oncle et traita pour lui-même. Ce dernier coup brisa le vieux pape. Cet homme de quatre-vingt-six ans se mit à pleurer. Cependant les portes craquent, les fenêtres se brisent, la foule pénètre. On menace, on outrage le vieillard. Il ne répond rien. On le somme d'abdiquer : « Voilà mon cou, voilà ma tête », dit-il (M. A., III, 93) (2).

La Révolution abonde en « films » de ce genre : « La plus furieuse attaque avait été faite vers l'appartement de la reine. La sœur de sa femme de chambre, Mme Campan, ayant entr'ouvert la porte, y vit un garde couvert de sang, qui arrêtait les furieux. Elle ferme vite au verrou cette porte et la suivante, passe un jupon à la reine, veut la mener chez le roi... Moment terrible ! La porte est fermée de l'autre côté au verrou. On frappe à coups redoublés. Le roi n'était pas chez lui ; il avait pris un autre passage pour se rendre chez la reine. A ce moment, un coup de pistolet part très près, un coup de fusil. « Mes amis, mes chers « amis, criait-elle, fondant en larmes, sauvez-moi et mes « enfants. » On apportait le dauphin. La porte enfin s'est ouverte, elle se sauve chez le roi » (R. F., I, 308-309).

Je cite, pour finir, le dramatique récit des démarches auxquelles se livra Mme Legros, pour essayer de sauver Latude : « Grand spectacle de voir cette femme pauvre, mal vêtue, qui s'en va de porte en porte, faisant la cour aux valets pour entrer dans les hôtels, plaider sa cause devant les grands, leur demander leur appui.

---

(1) « Pour ne point effrayer le roi, on lui parlait simplement de se réfugier auprès de M. de Bouillé... Le roi écouta, fut muet » (R. F., II, 483). — (Le mot : assez de sang !) « A chaque âge de la Révolution, quelqu'un essaya de le dire. Qui l'aurait dit sans en mourir était bien sûr de régner. Danton l'essaya, périt » (R. F., v, 436).

(2) Cf. : « La nouvelle d'Arras aggrava terriblement les choses. Voilà tout le peuple dans la rue, en armes, sur les places. Il veut justice. Le 13 mars, on lui donne une tête, une le 14, une le 15; puis deux jours sans exécution ; mais pour dédommager la foule, trois exécutions le 18.

« Cependant le roi avançait. Nouvelle ambassade au nom des Etats » (M. A., VI, 426-427).

« La police frémit, s'indigne. Mme Legros peut être enlevée d'un moment à l'autre, enfermée, perdue pour toujours ; tout le monde l'en avertit. Le lieutenant de police la fait venir, la menace. Il la trouve immuable, ferme ; c'est elle qui le fait trembler.

« Par bonheur, on lui ménage l'appui de Mme Duchesne, femme de chambre de Mesdames. Elle part pour Versailles à pied, en plein hiver ; elle était grosse de sept mois... La protectrice est absente ; elle court après, gagne une entorse, et elle n'en court pas moins. Mme Duchesne pleure beaucoup, mais, hélas ! que peut-elle faire ? Une femme de chambre contre deux ou trois ministres, la partie est forte ! Elle tenait en main la supplique ; un abbé de cour, qui se trouve là, la lui arrache des mains, lui dit qu'il s'agit d'un enragé, d'un misérable, qu'il ne faut pas s'en mêler.

« Il suffit d'un mot pareil pour glacer Marie-Antoinette, à qui l'on en avait parlé. Elle avait la larme à l'œil. On plaisanta. Tout finit. » (R. F., I, introduction, CXXI-CXXII.)

Il resterait à ajouter que Michelet ne se préoccupe pas d'établir entre les différentes phases de sa narration des transitions logiques. En mainte occasion, lorsque, ayant achevé un développement, il reconnaît la nécessité d'un développement accessoire pour éclairer le premier, il y passe sans préparation ; une formule banale lui suffit d'ordinaire pour relier avec ce qui précède :

« Elles y trouvaient sans doute meilleur débit de leurs fers et de leurs cuivres, de leur taillanderie et dinanderie, qu'elles n'auraient eu dans les pays allemands, qui furent toujours des pays de mines et de forges. Un mot d'explication.

« La fortune de l'industrie et du commerce de Liége, etc.» (M.A., VI, 136). — « On accusa Jacques Cœur d'avoir empoisonné Agnès et d'avoir prêté de l'argent à l'ennemi d'Agnès, au dauphin. Un mot sur Jacques Cœur. Il faut visiter à Bourges, etc. » (M. A., V, 376). — « Robespierre reprit cette idée (de refaire le procès du roi) avec un long développement, un discours très calculé, que personne n'attendait alors, qu'il gardait depuis trois semaines, et qu'il lança au moment où la Commune de Paris, renouvelée de la veille, venait d'exprimer son vote pour la mort immédiate. Le discours de Robespierre tirait de cette circonstance une autorité terrible.

« Un mot de ce renouvellement de la Commune qui vient changer la face des choses » (R. F., V, 152) (ceci clôt le chap. VII).

Qu'une idée nouvelle se présente à son esprit, il abandonne volontiers la première, saute à l'autre, sans craindre de paraître décousu : « On sauta dans les fossés (des Invalides) et l'hôtel

fut envahi ; vingt-huit mille fusils furent trouvés dans les caves, enlevés avec vingt pièces de canon. Tout ceci entre neuf et onze. Mais courons à la Bastille... » (R. F., I, 113) (1).

Le cas le plus fréquent est celui où, après une digression qui a fait perdre de vue l'idée primitive, il revient à son sujet, brutalement, sans circonlocutions, et reprend sa discussion au point où il l'avait laissée. Ainsi, dans une assez longue digression, il vient de parler du projet de four crématoire pour brûler les corps des guillotinés, four qui sera proposé en l'an VII, comme par pressentiment des hécatombes de l'Empire : « Qu'étaient-ce que les douze cents guillotinés de ces deux mois (de prairial en thermidor) en présence des destructions prodigieuses par lesquelles commença le XIXe siècle ! Revenons. Cette attitude du faubourg, etc... » (R. F., VII, 421). — » On sent partout, au milieu de cette affectation de naïveté rustique, la malice des gens de robe, leur timide causticité à l'égard des prêtres. Ce livre est très proche parent de *l'Avocat Pathelin* et de la *Satire Ménippée*. Revenons. Il y avait dans l'ordre apparent qu'on admirait sous Charles V, etc... » (M. A., III, 516). — Cf. M. A., VI, 419, etc...

La formule reparaît à maintes reprises dans l'*Histoire romaine* (2).

---

(1) « Ce cœur si tendre, dit l'un d'eux, Dieu seul le partage avec elle ; « et, pour ce qu'il en possède, il le tiendrait d'elle en fief si Dieu pouvait « être vassal. » Un mot sur la situation politique du Midi. Nous en comprendrons d'autant mieux sa révolution religieuse » (M. A., II, 407). — « Warwick devait succomber. Il avait bâti sa prodigieuse fortune, celle de ses deux frères, sur des éléments très divers qui s'excluaient entre eux. Un mot d'explication » (M. A., VI, 297). — « Nous parlerons ailleurs, et tout au long de cette ambitieuse maison de Lancastre, des sourdes menées par lesquelles, ayant manqué le trône de Castille, elle se prépara celui d'Angleterre. Un mot seulement de la catastrophe » (M. A., IV, 79). — Cf. M. A., II, 597, etc...

(2) Cf. : H. R., II, 129 : « Reprenons de plus haut les guerres d'Espagne » ; — II, 311 : « Je remonte quatre ans plus haut » ; — II, 379 : « Reprenons de plus haut les affaires d'Orient. »

TROISIÈME PARTIE

Le rythme

CHAPITRE PREMIER

Les procédés de rhéteur

Ces procédés, chez Michelet, ne sont que des moyens d'expression et ne résultent pas d'une préméditation. — La répétition, l'opposition, l'association de mots. — L'apostrophe, la prosopopée.

Est-il juste d'appliquer à Michelet la dénomination de rhéteur? Je ne le crois pas : sa fougue, les impulsions d'une nature toute spontanée lui interdisaient les savants calculs et les finesses de l'art oratoire. Le sang-froid, qualité primordiale du rhéteur, est peut-être ce qui lui a manqué le plus. Aussi, ce serait commettre une erreur grave que de vouloir enfermer son style dans les limites d'une technique exclusivement artificielle. Toutefois, la passion, seule, peut, en dehors de tout art concerté, amener aux mêmes effets ; à défaut de rhétorique, il n'est besoin, pour être éloquent, que d'être convaincu. Gardons-nous de voir du procédé dans ce qui n'est que l'expression énergique d'une conviction ardente. C'est ainsi, par exemple, qu'en voulant persuader à tout prix son lecteur, Michelet emploiera d'instinct la répétition ; qu'en visionnaire romantique, il aura d'instinct recours à l'antithèse.

La répétition. — Pour attirer l'attention du lecteur sur un détail qu'il juge essentiel, Michelet répète d'ordinaire le mot qui l'exprime, sans se préoccuper du risque possible de monotonie : « Les Templiers n'osèrent rester derrière ; tous entrèrent, tous périrent » (M. A., II, 572). — « Combien plus si le glaive se trouve dans la main qui devait le moins user du glaive, si c'est la main pacifique, la main du prêtre » (M. A., II, 535). — « La garde se fit tuer, l'hôtel du duc tuer, et les Anglais tuer » (M. A., VI, 396). — « La nature est atroce, l'homme est atroce, et ils

semblent s'entendre » (M. A., II, 13). — « Il fallait donner aux amis, donner aux ennemis » (M. A., III, 48) (1).

Dans *la Révolution,* où le ton polémique s'accentue, où l'affirmation se fait plus autoritaire et sans réplique, les répétitions de mots seront plus fréquentes : « Le combat est tout, le péril est tout, la victoire est tout » (VII, 363). — « Que faisait la Convention ? Rien. Et encore ? Rien » (V, 557). — « Cet homme (Danton) eut entre tous, de la Révolution, la vraie génie pratique, la force et la substance, ce qui la caractérise fondamentalement, quoi ? l'action, comme dit un ancien ; quoi encore ? l'action. Et l'action pour troisième élément » (III, 466) (2). — « Dans toute la Révolution, une méthode invariable a servi aux Robespierristes pour tuer leurs ennemis, une même accusation. Quelle contre Jacques Roux ? Le vol. Contre Hébert ? Le vol. Et Fabre ? Le vol. Et Danton ? Le vol » (VII, 203).

Dans le même ouvrage, la répétition s'accentue et s'étend. Ce ne sera plus seulement un mot, détaché de l'ensemble, mais une phrase toute entière qui sera reprise complaisamment, à la fin ou au début du développement, comme un *leitmotiv* à la fin ou au début d'un refrain :

« Il (Chalier) visita d'abord l'Italie et l'Espagne. Il vit, il eut horreur. Il parcourut la France aussi et s'arrêta à Lyon. Il vit, il eut horreur » (R. F., VI, 182).

« 88 a sonné. Et le premier cri qu'on entend en France, c'est celui d'un Italien, une brochure de Chalier. » — « 89 a sonné. Chalier, de Lyon court à Paris... » (VI, 182.)

« La propriété par laquelle on croyait les (les cadets, les d'Orléans) éloigner du trône, a été justement pour eux le chemin de la royauté. »

« Louis XIII a peur de son frère et il l'étouffe de biens. Louis XIV a peur de son frère et il l'étouffe de biens » (V, 187).

« Quand la Hollande, voyant Louis XIV à ses portes, n'eut de ressources que de s'inonder, de se noyer elle-même, elle fut en moindre danger ; elle avait l'Europe pour elle. Quand Athènes vit le trône de Xerxès sur le rocher de Salamine, perdit terre, se jeta à la nage, n'eut plus que l'eau pour patrie, elle fut en moindre danger » (IV, 88).

« Quels étaient les vrais Belges ? Ceux qui voulaient la vie de

(1) Dans *l'Histoire Romaine,* l'auteur use peu, et timidement, de la répétition : « Rien ne rebutait César, il fit des vaisseaux, il fit des matelots » (II, 298). — « Quel était cet Antoine pour succéder à César ? Le premier soldat de César, mais un soldat, et un soldat barbare » (II, 355).

(2) A la vérité, l'exemple est moins significatif, car on peut le considérer comme une citation.

la Belgique, qu'elle respirât librement, par l'Escaut, par Ostende et la mer...

« Quels étaient les vrais Belges ? Ceux qui voulaient la vie de la Belgique, la tirer des mains fainéantes des moines et la restituer aux mains industrieuses, artistes, qui firent sa gloire et la feraient encore.

« Quels étaient les vrais Belges ? Ceux qui abjuraient sincèrement, de cœur, le vieux péché des Pays-Bas, etc... » (IV, 438.)

« Quels étaient ces hommes ? Levasseur, un médecin, et une telle foi fut en lui qu'envoyé à une armée en pleine révolte, il lui suffit, pour la dompter, d'un mot, d'un regard. Jean Bon, un pasteur protestant, et une telle foi fut en lui qu'il créa en un moment, etc... » (V, 380) (1).

La répétition plaît visiblement à Michelet ; elle lui plaît pour les effets inattendus qu'elle peut engendrer. Il s'attardera à des subtilités de ce genre : « S'efforcer de croire qu'on croit encore, craindre d'avoir peur, et douter de son doute... Mais si le doute est incertain, si la pensée n'est pas sûre de la pensée, cela n'ouvre t-il pas au doute une région nouvelle, un enfer sous l'enfer ? (M. A., II, 637) (2).

Dans *le Moyen âge*, il semble même avoir cherché dans des répétitions de ce genre une sorte de jeu de mots : « Le Dieu des cathédrales, le Dieu riche des riches et des prêtres » (M. A., II, 399). — « Il est visible que les Assemblées générales n'étaient pas générales » (M. A., I, 343). — « C'était plus qu'un homme ; ce n'est plus qu'un homme » (M. A., II, 169).

L'opposition. — L'emploi de l'opposition peut être rapporté à deux causes. Tout d'abord le tempérament romantique de Michelet l'y prédisposait. Comme Victor Hugo, il aime à faire valoir une idée par son contraire. Il en est de son œuvre comme de ces toiles où l'éclairage un peu cru fait plus vivement ressortir

(1) Cf. II, 16 : « Le clergé avait encore des serfs au temps de la Révolution. Tout le XVIII[e] siècle avait passé, tous les libérateurs, et Rousseau, et Voltaire, dont la dernière pensée fut l'affranchissement du Jura... Le prêtre avait encore des serfs !

« La féodalité avait rougi d'elle-même. Elle avait, à divers titres, abdiqué ces droits honteux. Elle en avait repoussé, non sans honneur, les derniers restes dans la grande nuit du 4 août... Le prêtre avait toujours des serfs. »

(2) Cf. H. R., II, 298 : « Il traita durement ce peuple dur. » — « Le comte d'Armagnac, sachant que le roi en avait vent, craignit de sembler craindre » (M. A., VI, 54). — « Les Anglais trouvèrent le pays déjà désolé ; depuis quinze ans, les misères avaient crû, les ruines étaient ruinées » (M. A., IV, 398). — « Une de ces belles amazones, intrépides et romanesques, qui ont fait le charme de la guerre civile, qui, d'aventure en aventure, se donnant pour prix aux plus fous, allaient enflammant la flamme » (R. F., IV, 377).

les reliefs et les ombres ; les demi-teintes en sont absentes. Dans *le Moyen âge,* bon nombre de peintures, — de croquis, plutôt — sont faits de tels contrastes (en particulier dans le tableau de la France). L'Auvergne est, à cet égard, caractéristique : « Pays froid, sous un ciel déjà méridional, où l'on gèle sur les laves » (M. A., II, 36). — « On dirait une race méridionale, grelottant au vent du nord... » (M. A., II, 36-37.) L'*Histoire romaine* en donne un avant-goût dans la description de la Maremme : « Des champs féconds, de belles forêts, et tout cela, c'est la mort » (H. R., I, 71). La Provence, les régions méditerranéennes, appellent l'antithèse : « Devant, l'ardente lumière d'Afrique, derrière, un brouillard ondoyant sous un vent éternel » (M. A., II, 5). — « La végétation africaine des côtes est bientôt bornée par le vent glacial des Alpes » (M. A., II, 70). — « Le soleil de Provence vivifie l'arbre ; il le brûle. Et les gelées brûlent aussi » (M. A., II, 62).

Dans bien des cas, Michelet recourt à l'opposition pour amplifier l'intensité d'une image ; c'est alors la brutalité du contraste qui donne à la peinture toute sa puissance d'évocation : « Les conjurés avaient cru qu'il suffisait de vingt coups de poignard pour tuer César. Et jamais César ne fut plus vivant, plus puissant, plus terrible, qu'après que sa vieille dépouille, ce corps flétri et usé, eut été percé de coups. Il apparut alors épuré et expié, ce qu'il avait été, malgré tant de souillures, l'homme de l'humanité » (H. R., II, 353). — « Comment se fait-il que cette France pauvre, pâle, épuisée, entraîne cette fière Bourgogne, cette grosse Flandre dans son tourbillon ? » (M. A., V, 396). — « Le 18 juin, Saint-Just... montra à Jourdan devant lui la Sambre, qu'il fallait passer, et derrière, la guillotine » (R. F., VII, 383).

En second lieu, le goût de la pointe, si visible chez Michelet, peut expliquer l'emploi de l'antithèse. Le contraste des images est remplacé par une antinomie de mots ; sorte de délassement littéraire, auquel il ne faut pas attacher plus d'importance que de raison. Délassement dangereux, au reste, et qui risque de tomber facilement dans le déjà-vu. Michelet n'a pas toujours évité ce danger. Il n'est pas besoin d'une forte originalité pour écrire : « Nos jeunes antiquités lui font pitié (au Basque) » (M. A., II, 50), ou bien : « Ce jeune homme, vieux de guerres et d'avoir tant tué » (M. A., VI, 55). — « Cette grande ville ecclésiastique (Lyon) ouvrit son sein à une foule de fugitifs, et se peupla de la dépopulation générale » (M. A., II, 86) (1). Idée qu'on retrouvera exprimée dans le même volume, à quelques

---

(1) M. A., II, 208 : « Les villes se peuplèrent de la désolation des campagnes. »

pages d'intervalle : « Ainsi l'Angleterre a engraissé de malheurs et grandi de ruines » (M. A., II, 112) (1).

On rencontre de-ci de-là (rarement d'ailleurs) des maladresses, ou des subtilités qui sentent l'effort : « Le centre de la France s'est trouvé marqué par des circonstances plus politiques que naturelles, plus humaines que matérielles. C'est un centre excentrique » (M. A., II, 114) (2). — « Que Mlle de Sombreuil eût ainsi racheté son père (en goûtant le sang des victimes), cela n'est pas impossible. Mais on ne lui aurait pas même offert ce traité, ni déféré le serment, si le juge de l'Abbaye (Maillard) n'eût lui-même fait appel à la générosité du peuple, et si la parole de vie ne s'était trouvée dans la bouche de la Mort » (R. F., IV, 163). Dans le second exemple, il s'agit de Lally et de ceux que Michelet appelle « les pleureurs » : « Cette cataracte de larmes qu'ils eurent dans les yeux a fait couler dans la guerre des torrents de sang » (R. F., II, 239).

Ce ne sont que des accidents. A l'ordinaire, Michelet sait trouver dans l'antithèse d'heureux effets (3) : « L'homme n'a plus de la vie que la conscience de sa mort » (M. A., IV, 56). — « Le Rhône court à la mer et n'y arrive pas » (M. A., II, 70). — Il fallait un homme de guerre pour oser faire la paix » (M. A., V, 271).

L'historien usera volontiers de ce moyen pour caractériser d'un mot un individu. Voici quelques-unes de ces esquisses : Le duc d'Orléans, le disciple chéri des femmes, qui « a tout appris en causant avec ces aimables docteurs qui ne savaient rien » (M. A., IV, 96) ; — Bayle, « l'homme qui a cru le plus au Doute » (M.

(1) Cf. : « Cette chevalerie gravement folle » (M. A., III, 277-278). — « Une tête froidement ardente » (M. A., III, 6). — « Ces pieux brigands (les Normands) » (M. A., II, 179). — « Beauté effrayante, laideur adorable que nos vieux peintres n'ont pas craint d'offrir à l'âme sanctifiée » (M. A., II, 693). — « Ainsi le vieil empereur se trouva relevé par son abaissement même » (M. A., I, 368). — « Cet ordre dans le désordre ne fut pas respecté » (on avait réglé point par point la mise à sac de Dinant) (M. A., VI, 212).

Dans l'*Histoire romaine* : « Alors Hamilcar sentit qu'il ne pouvait se reposer que dans la guerre » (H. R., I, 287). — « Insatiable d'argent et de plaisirs, avide et prodigue, volant pour donner » (H. R., II, 355).

Dans *la Révolution* : « Il se hâta lentement d'organiser ses tribunaux » (VI, 334). — « Je les vois (les âmes) serves toujours, serves de cupidité et de basses passions, serves d'idées, ne gardant de cette histoire sanglante que l'adoration de la force et de la victoire, — de la force qui fut faible, et de la victoire vaincue » (c'est-à-dire Napoléon) (II, 423-424).

(2) C'est un centre du Midi qui n'est pas méridional, et dont le Midi ne veut pas » (M. A., II, 89).

(3) L'*Histoire romaine* offre assez peu d'exemples qui s'élèvent au-dessus du lieu commun : « Les Etrusques osèrent étudier l'éclair, observer la foudre, ouvrirent le sein des victimes, et lurent la vie dans la mort » (H. R., I, 77).

A., II, 57) ; — Gerson, le maître en l'art « d'être scientifiquement mystique, de délirer avec méthode » (M. A., IV, 383) ; — le pape Innocent III, portant d'autant plus haut l'orgueil que son Eglise penchait davantage : « Plus on niait, plus il affirma » (M. A., II, 424); — Pitt « haït si fort qu'il se fit aimer » (R. F., V, 320). Cette dernière idée se retrouve dans une autre formule qui résume toute une diplomatie, mais exprimée de façon inverse : « Tout cela se fit doucement, lentement, un long travail de haine par des moyens d'amour, par alliances, mariages... » (M. A., V, 310).

De même que le groupe « amour et haine », le groupe « vie et mort » figure parmi les antithèses les plus élémentaires. Michelet (nous l'avons vu dans plusieurs exemples) y est revenu fréquemment ; il a associé ces deux éléments à maintes reprises, en particulier à propos de la Passion active, de la mort, source de vie : « La merveille, c'est que cette Passion n'est pas toute passive. La Passion est action, par le libre consentement, par la volonté du Patient ; c'est même l'action par excellence, le *drame*, pour employer le mot grec » (M. A., II, 641). Il sera fait un peu plus loin allusion à la même idée : « Cette mort immortelle, dont l'art inscrit l'image dans une efflorescente végétation » (M. A., II, 663) (1).

Enfin, c'est encore l'opposition qui fera ressortir plus nettement le ridicule, l'odieux, la tristesse d'un caractère ou d'une situation. Procédé infaillible et élémentaire, consistant à rapprocher des éléments qui se repoussent, et qui se font d'autant mieux valoir l'un l'autre qu'ils se repoussent plus complètement. Par exemple, les deux notions de noblesse et de boutique : « Les nobles s'assirent de bonne grâce au comptoir et firent politesse au manant » (M. A., II, 97) ; — de misère et d'opulence : « En face de cette Eglise splendide et orgueilleuse qui se parait d'un faste aristocratique, se dressa l'autre, pauvre, sombre, solitaire, l'Eglise des souffrances contre celle des jouissances » (M. A., II, 170). C'est ainsi que l'*Histoire romaine*, en face des magnifiques apothéoses, évoquera le spectacle mesquin des misères humaines : « Les uns racontent qu'à l'arrivée du Sénat, l'Espagnol Balbus lui conseilla de rester assis ; les autres, que le dieu (César) avait ce jour-là un flux de ventre, et qu'il n'osa se lever » (H. R., II, 348). — « Ce héros, ce dieu (Sylla) qu'on portait au tombeau avec tant de pompe, n'était depuis longtemps que pourriture » (H. R., II, 230).

(1) On trouve ailleurs la transposition inverse : « Voyez comme elles implorent, les mains jointes, ce moment souhaité et terrible, cette seconde mort de la résurrection » (M. A., II, 133).

Rares sont les cas où l'opposition est poussée dans le détail. Le meilleur exemple, en ce genre, est peut-être le récit du Banquet de la Toison d'or. Après la description des richesses étalées, en face des princes les plus redoutables et des hauts dignitaires aux titres sonores, dans cette débauche de luxe et de puissance, apparaît soudain un « petit homme noir en jupon, un maigre et minuscule huissier du Parlement, venu pour assigner en justice ces maîtres du monde » (M. A., v, 406-408 ; tout le passage et la longue note qui l'accompagne).

Il y a dans ce récit un effet théâtral analogue à celui du mendiant arrivant au milieu du festin des Burgraves, ou le spectre de Banco dans le banquet de Macbeth. Car le misérable homme de loi représente, lui aussi, la Justice et l'Expiation.

L'association de mots. — Nous venons de voir que la répétition et l'opposition ne valent, chez Michelet, que comme moyens d'expression et ne comportent aucun effet rythmique. On ne peut donc leur appliquer la dénomination de : procédés de rhéteur (1). Il en est de même de l'association de mots, qui ne vise en aucune façon à l'effet oratoire. Cette figure ne comporte pas toujours, comme celles que nous venons d'étudier, une antithèse. C'est le procédé le plus fréquent et le plus facile. Cependant, toute association, quelle qu'elle soit, peut présenter un intérêt, à condition qu'elle soit nouvelle. Michelet cherchera, autant que possible, les rapprochements paradoxaux. Coquetterie d'écrivain ou caprice de dilettante ? Ni l'un ni l'autre. Plutôt désir de donner à l'idée son maximum d'intensité, ou d'en augmenter la valeur pittoresque.

Souvent, les expressions dont il s'agit ne sont pas du premier jet ; elles résument toute une déduction, comme pour la rendre définitive et la fixer dans une formule inoubliable : « Cette lettre du pape était une humble et timide profession d'indépendance à l'égard du roi, *une révolte à genoux* » (M. A., III, 159). — « On croit rêver quand on lit les brusques et contradictoires ordonnances que fit ce prince en si peu d'années. C'est *la loi en démence* » (M. A., III, 361) (2). *La Révolution* abonde en paradoxes analogues. (Sur la précipitation des événements à partir

(1) Pour ce qui est de l'association de mots, on se reportera au chapitre des expressions.

(2) Cf. : A propos des prodigalités de Charles VI : « Son bon cœur était une calamité publique » (M. A., IV, 45). — « Alors, se retrouvant contemporain de tous les siècles... » (M. A., III, 57). — « Un miracle régulier comme le cours du soleil » (M. A., II, 612). — « Il n'établit que l'anarchie » (M. A., I, 379).

de 92) : « J'oubliais le caractère étrange de ce rêve sanglant... Il n'y avait plus ni siècle, ni année, ni mois, ni jour, ni heure... Le temps n'existait plus, *le temps avait péri* » (R. F., iv, 323). — « des hommes à face de spectre, mais exaltés par la faim, *ivres de jeûne...* » (1) (R. F., i, 165). — « Le grand jour, le dernier jour qui jugera les hommes et les doctrines, ne pouvait tarder, le jour où le monde doit commencer de vivre, *cesser de mourir* » (R. F., ii, 134). — La Révolution, trouvant dans le jacobinisme un aliment, mais un germe de mort, ressemble à « ces malheureux sauvages qui n'ont, pour remplir leur estomac, que des substances vénéneuses ; ils trompent un moment la faim, ils mangent, mais *mangent la mort* » (R. F., v, 258). — « Ces grands et admirables travailleurs avaient rendu à la France le service capital de *détrôner le chaos* » (R. F., vii, 12).

L'effet est d'autant plus sûr (et plus aisé à atteindre) que le paradoxe est plus hardi. Toutefois il n'est pas nécessaire d'affirmer des impossiblités. Il suffit d'adjoindre à une idée, assez banale en soi, une autre idée dont on ne soupçonnait pas la venue; ce qui arrive chaque fois qu'on associe comme termes d'une même affirmation une réalité concrète et une réalité morale.

« Jean de Ruyt, un de ses anciens collègues qui prêtait alors aux violents son épée *et sa conscience* » (M. A., vi, 163). — « Le premier âge des monastères... où les Bénédictins avaient défriché la terre *et l'esprit des Barbares* » (M. A., ii, 536). — « La dernière levée de la France, légion imberbe, sortie à peine des lycées et du *baiser des mères* « (M. A., ii, 110-111). — « Saint-Just, dès longtemps, avait embrassé la mort *et l'avenir* » (R. F., vii, 520) (2).

L'apostrophe, la prosopopée. — De tous les procédés oratoires, celui dont on rencontre l'emploi le plus fréquent est l'apostrophe; peut-être parce qu'il est le plus vivant. Autant il est artificiel et froid quand il ne répond qu'à un désir d'élégance et de variété, autant il est pittoresque quand il traduit l'explosion spontanée d'un sentiment. L'œuvre de Michelet n'a rien, nous l'avons vu, d'un exposé froidement scientifique et impersonnel ; elle ressemble plutôt à la confession d'une nature vibrante : Histoire

---

(1) La première idée s'en trouve dans *le Moyen âge*, v, 354 : « ivre de jeûne. »

(2) Cf. : « Le comte d'Armagnac mena tout le Midi au ravage du Nord, fit épouser sa fille au jeune duc d'Orléans, lui donnant en dot ses bandes pillardes et *la malédiction de la France* » (M. A., iv, 206). — « Philippe-Auguste savait fort bien que cette sœur avait été séduite par le vieil Henri II; Richard demanda de prouver la chose et lui offrit dix mille marcs d'argent. Philippe prit sans scrupule l'argent *et la honte* » (M. A., ii, 435).

bien peu objective (au sens étroit du mot), que la personnalité de l'historien envahit et domine. Dans le drame grandiose où le principal personnage se nomme Humanité, Michelet apparaît à la fois comme auteur, spectateur et acteur. Avec l'ingénuité du spectateur novice qui, de sa place, adresse aux personnages de la scène des encouragements ou des blâmes, il ne peut rester indifférent au spectacle qu'il a sous les yeux. Il craint avec ceux qu'il aime, il s'irrite contre ceux qu'il déteste, et il vient un moment où sa passion l'emporte. Il intervient, comme s'il jouait, lui aussi, son rôle, et il donne la réplique. Lisons, dans *la Révolution française,* la fin de l'introduction : comme le poète, dans ses nuits, il voit, lui aussi, sa muse se dresser devant lui, et il se confesse à elle, qui est la Justice : « Pardonnez-moi, ô Justice, je vous ai crue austère et dure, et je n'ai pas vu plus tôt que vous étiez la même chose que l'Amour et que la Grâce...

« Aujourd'hui, rentré en moi-même, le cœur plus brûlant que jamais, je te fais amende honorable, belle Justice de Dieu.

« C'est toi qui es vraiment l'Amour, tu es identique à la Grâce. Et, comme tu es la Justice, tu me soutiendras dans ce livre, où mon cœur me frayait la route, jamais mon intérêt propre, ni aucune pensée d'ici-bas. Tu seras juste envers moi, et je le serai envers tous... Pour qui donc ai-je écrit ceci, si ce n'est pour toi, Justice éternelle ? » (R. F., I, introd., CXXVII-CXXVIII) (1).

Un regard sur les champs de bataille de Belgique, un mot sur Waterloo, suffit pour évoquer une autre apparition, odieuse celle-là, le spectre exécré de l'Angleterre, et c'en est assez pour que Michelet soit hors de lui : « Angleterre ! Angleterre ! vous n'avez pas combattu ce jour-là seule à seul : vous aviez le monde avec vous. Pourquoi prenez-vous pour vous toute la gloire ? Que veut dire votre pont de Waterloo ? Y a-t-il tant à s'enorgueillir si le reste mutilé de cent batailles, si la dernière levée de la France, légion imberbe, sortie à peine des lycées et du baiser des mères, s'est brisée contre votre armée mercenaire, ménagée dans tous les combats, et gardée contre nous comme le poignard de *miséricorde* dont le soldat aux abois assassinait son vainqueur ? » (M. A., II, 109-111) (2).

---

(1) Cf. R. F., I, préf., II : « Vivant esprit de la France, où te saisirai-je, si ce n'est en moi ? Les pouvoirs qui se sont succédé, ennemis dans tout le reste, ont semblé d'accord sur un point, relever, réveiller les âges lointains et morts. Toi, ils auraient voulu t'enfouir... Et pourquoi ? Toi seul, tu vis. Tu vis ! je le sens... »

L'introduction à l'*Histoire universelle* témoigne déjà d'un goût marqué pour l'apostrophe. Cf. pp. 103-104.

(2) On en rapprochera la malédiction qu'il inflige à la même Angleterre, longue mercuriale dont la correction n'affaiblit en rien la sévérité :

Au cours de sa promenade dans la cathédrale gothique, l'historien se prend à éprouver le frisson mystique des hommes du Moyen âge, et il s'indigne de ce que les visiteurs modernes ne l'éprouvent pas comme lui : « Hommes grossiers, qui croyez que ces pierres sont des pierres, qui n'y sentez pas circuler la sève et la vie ! Chrétiens ou non, révérez, baisez le signe qu'elles portent; ce signe de la Passion, c'est celui du triomphe de la liberte morale, etc... » (M. A., II, 661).

Le thème de la Passion est un de ceux qui ont le mieux et le plus souvent inspiré Michelet dans *le Moyen âge*. C'est lui, par exemple, qui suscite cette invocation à l'âme : « Pauvre âme, qu'avais-tu fait pour traîner cette chair ? Vierge, tu fus lancée comme Eve, dans le jardin des séductions, ignorante et passionnée, avide et timide, toute prête à la tentation et à la chute. Vivre, c'est déjà un degré dans la Passion » (M. A., II, 639).

L'impressionnant récit du sac de Dinant, d'un tragique si poignant, l'est rendu plus encore par un appel à celle qui en porte devant l'histoire la lourde responsabilité : « Ah ! Madame de Bourgogne, quand vous avez demandé cette terrible vengeance, vous ne soupçonniez pas, sans doute, qu'elle dût coûter si cher ! Qu'auriez-vous dit, pieuse dame, si, vers le soir, vous aviez vu, de votre balcon de Bruges, la triste veuve traîner dans la boue, dans les larmes et le péché ? » (M. A., VI, 218.)

Dans *la Révolution*, où le ton devient plus dramatique encore, les apostrophes seront plus fréquentes : cris de colère ou cris de désespoir, elles auront en général l'amertume qui est la note dominante de l'ouvrage. Certaines, fort belles, d'ailleurs. Ecoutons l'anathème que lance aux prêtres l'historien devenu justicier : « Attachés pesamment aux formes, n'en pouvant séparer l'esprit, n'osant aider le phénix à mourir pour vivre encore, vous êtes restés muets, inactifs, au sanctuaire, occupant la place du prêtre. Mais le prêtre n'était plus. Sortez du Temple. Vous y étiez pour le peuple, pour lui donner la lumière. Sortez, votre lampe est éteinte. Ceux qui bâtirent ces églises et vous les prêtèrent vous les redemandent. Qui furent-ils ? La France d'alors ; rendez-les à la France d'aujourd'hui ! » (R. F., I, 225.)

« Peuple d'orgueil, ne m'en croyez pas, etc... » (R. F., II, 245-247.) Il y revient, deux pages plus loin, pour l'envenimer encore : « Va, John Bull, etc... Rule, Britannia, rule ! Travaille sans desserrer les dents. Rule, Britannia ! Une heure, deux heures, quatre heures, celles du repas et de la nuit, ajoutées à ton travail... Ajoute encore, mon ami, ajoute ta femme et tes enfants, et par l'emprunt, ajoute encore le travail des enfants à naîtres, qui naîtront, endettés et pauvres.

« Rule, Britannia! mourez tous, afin que la France meure », etc... (R. F., II, 249).

Ailleurs, c'est un mot de mélancolie à Lucile Desmoulins : « Pauvre Lucile, j'en ai peur, tu as trop bu à cette coupe, la Révolution est en toi. Je crois te sentir ici dans un nœud inextricable... Hélas ! comme il va être, ce nœud, par la mort, vivement coupé ! » (R. F., III, 555, note 1.)

Il s'adressera tantôt à la Justice, dans une jolie évocation : « Méchante petite herbe, oubliée dans le sillon : on se baissait, et c'est beaucoup si l'on pouvait distinguer. Justice, tout à l'heure si faible, qu'as-tu pour croître si vite ? Que je tourne un moment la tête, je ne te reconnais plus ! etc... » (R. F., I, introd., XLVIII) ; — souvent à la Révolution (1) : « Ah ! pauvre Révolution, si confiante à son premier jour, tu avais convié le monde à l'amour et à la paix... « O mes ennemis, disais-tu, il n'y a plus d'enne- « mis ! » Tu tendis la main à tous, leur offris ta coupe à boire à la paix des nations, mais ils ne l'ont pas voulu ! » (R. F., préface, tome I, p. IV) ; — à la France : « Ah ! France ! quelle chose es-tu donc? et comment te nommerai-je?... Tant aimée! Et combien de fois tu m'as traversé le cœur... Mère, maîtresse, marâtre adorée ! Que nous mourions par toi, c'est bien ! Que tu nous brises, c'est toi-même ; tu n'entendras pas un soupir. Mais ceux-ci qui, si confiants, vinrent d'eux-mêmes se mettre en tes bras, âmes d'or, âmes innocentes, qui n'avaient plus vu de frontières, qui, dans leur aveugle amour, ne distinguaient ni Rhin ni Alpes, qui ne sentaient plus la patrie qu'en la déposant aux genoux de leur meilleure patrie, la France ! ah ! leur destinée laisse en moi un abîme de deuil éternel » (R. F., VI, 356-357) (2).

---

(1) Cf. II, 152 : « Oui, c'est le berceau de la France que nous avons sous les yeux... Dieu te protège, ô berceau ! Qu'il te sauve et te soutienne sur ces grandes eaux sans rivage, où je te vois avec tremblement flotter, sur la mer de l'avenir ! » (R. F., II, 152).

(2) Nombreuses sont les invocations à la France : I, introduction, CXXVI : « O France, vous êtes sauvée, etc... » ; — V, 418 : « France ingrate, France oublieuse qui n'honore que ceux qui t'écrasent et n'a pas un souvenir pour ceux qui moururent pour toi ! » ; — II, 176-177 : « montagnes de la patrie, qui bornez nos regards, etc., etc... »

Je ne peux passer sous silence un passage fort éloquent et ému, à propos des familles des héros danubiens : « Qu'elles (ces familles) reçoivent ce que j'ai, cette parole et cette larme ! Recevez-la, ruines des villes froidement écrasées sous les bombes, qui restez là pour témoigner de la paternité des rois ! Recevez-la, tombes muettes, sans inscriptions, sans honneurs, qui, de l'Apennin aux Alpes, marquez d'une ligne funèbre le chemin de Radetski. Je n'ose regarder au fond des fossés de Vienne. J'aurais peur d'y voir encore ces barbares meurtres d'enfants, ces cadavres mutilés, ces ossements marqués du couteau croate, de la dent des chiens... Ah ! pauvre *légion académique!* vous, les braves entre les braves, et les bons entre les bons, soldats de vingt ans, de quinze ans, échappés à peine aux mères désolées, fleur héroïque de l'Allemagne, fleur de la poésie et de la pensée, vous avez laissé au monde une trop cruelle histoire... On commencera souvent, mais qui pourra achever ? » (R. F., V, 196, note 1.)

A vrai dire, *la Révolution* témoigne, à cet égard, d'un véritable abus. A la moindre occasion, et quelquefois sans raison plausible, le récit est coupé de ces appels à l'Esprit, aux rois, aux peuples, à la postérité ; ce qui ne va pas sans monotonie (1), parfois même (ceci est plus grave), sans quelque ridicule : « Vieil athlète ! à toi la couronne ! » (I, introd., XCVIII.) L'athlète (qui s'en douterait ?) c'est Voltaire ! Tournons la page, il s'agit toujours de Voltaire (doublé, cette fois, de Rousseau et des philosophes) : « Régnez, grands hommes, vrais rois du monde, régnez, ô mes rois ! » (I, introd., XCIX.)

Parfois, c'est le lecteur lui-même qu'il prend comme témoin, en l'intéressant directement à l'action (2). Il s'établit alors comme une entente entre le lecteur et l'écrivain, devenus personnages agissants. J'en trouve un exemple curieux dans le compte rendu si réaliste, j'allais dire si vécu, d'une séance aux Cordeliers : « Il faut les voir réunis à leurs séances du soir, fermentant, bouillonnant ensemble au fond de leur Etna. J'essaierai de vous y conduire. Allons, que votre cœur ne se trouble pas ! Donnez-moi la main... » (R. F., II, 346). — « Mais à quoi donc m'arrêtais-je ? Arrivons aux Cordeliers. Quelle foule ! pourrons-nous entrer ? Citoyens, un peu de place ! Camarades, vous voyez bien que j'amène un étranger !... » (R. F., II, 349.)

Ainsi l'historien se fait le guide de son lecteur, cherchant à attirer son attention sur ce qui vaut d'être remarqué (3). Il intervient lui-même comme acteur. A propos du petit dauphin disant, un jour d'émeute : « Maman, j'ai faim ! » A ce mot le cœur de Michelet se serre, et, quelle que soit sa haine des rois, il ne peut retenir un cri de pitié : « Dure réaction de la nécessité !... La faim passe du peuple au roi ! ô Providence, Providence !... grâce! celui-ci, c'est un enfant ! » (R. F., I, 311.)

L'apostrophe peut aussi prendre une autre forme : la parole est donnée à un des héros du drame, et le ton peut aller jusqu'à la prosopopée. Par exemple, venant de montrer l'impuissance de

---

(1) On pourrait citer à chaque pas. Je renvoie (entre mille autres) aux passages suivants : dans la seule introduction de *la Révolution*, pages 14, 52, 88, 92-93, 98-99, 116, 118, 125, etc... ; — tomes I, 73 ; II, 145, 163, 220, 228, 532, 533, 571, 572 (appendice) ; V, 15, 255, note, 346 ; VI, 6, 46, etc., etc...

(2) Cf. R. F., I, introduc., CX : « Hommes sensibles, qui pleurez sur les maux de la Révolution, etc... » Ces hommes sensibles peuvent bien être ceux qui liront l'histoire de cette Révolution.

(3) Voyez comme il a peur, comme il passe, humble et tremblant, comme il serre, il cache, il presse ce je ne sais quoi qu'il porte... Ah ! ce n'est pas pour lui qu'il tremble ! Peur glorieuse, peur héroïque ! Ne voyez-vous pas qu'il porte le salut du genre humain ? » (R. F., I, introduction, LX.) Il

l'art à rendre l'infini de l'esprit (« l'esprit est toujours mal à l'aise dans sa demeure, il a beau l'étendre, la varier, la parer, il n'y peut tenir, il étouffe »), l'écrivain s'efface subitement, l'Esprit s'anime, prends corps et se substitue à lui : « Non, tant belle soyez-vous, merveilleuse cathédrale, avec vos tours, vos saints, vos fleurs de pierre, vos forêts de marbres, vos grands christs dans leurs auréoles d'or, vous ne pouvez me contenir... » (M. A., II, 676).

J'ai cité ailleurs (première partie, chapitre : *l'Humour*, p. 18) l'évocation des cadets allant implorer timidement la charité de leur aîné. Et voilà que, par la porte entr'ouverte, on entend la voix rude du maître : « Leur lit (aux cadets), c'est le seuil de la maison paternelle ; ils pourront de là, les soirs d'hiver, grelottants et affamés, voir leur aîné, seul au foyer où ils s'assirent eux aussi dans le bon temps de leur enfance, et peut-être leur fera-t-il jeter quelques morceaux, nonobstant le grognement de ses chiens. « Doucement, mes dogues, ce sont mes frères ; il faut « bien qu'ils aient quelque chose aussi » (M. A., II, 164). Ou bien c'est Jacques, le pauvre peuple de France, frappant, lui aussi, aux portes de ceux que l'on disait ses protecteurs : « Va maintenant, va, bonhomme, au jour de ta nécessité, va, frappe à leur porte... — Au château ? *mais la porte est close*, etc... Eh bien ! *j'irai au monastère. Cette maison de charité n'est-elle pas celle du pauvre ? L'Eglise me dit tous les jours : « Dieu a tant aimé « le monde ! »* — Frappe, frappe, pauvre Lazare ! etc... » (R. F., I, introd., LXXIX.)

Au jour de la Révolution, nous l'entendrons encore, le peuple, offrir de bonnes paroles au roi : « Où donc ailleurs (que dans le peuple) un roi pourrait-il respirer et vivre ? *Vivez, Sire, au milieu de nous, soyez libre pour la première fois. Vous ne l'avez été guère. Toujours vous avez agi, laissé agir, malgré vous. Chaque matin, on vous a fait faire de quoi vous repentir le soir ; chaque jour, vous avez obéi*, etc... » (R. F., II, 4-5.)

Voici enfin une dernière voix, celle du pauvre homme qu'une lettre de cachet a tenu enchaîné pendant bien des années à la Bastille ; il ouvre les yeux, s'étonne, au jour de la délivrance : « Mais ma femme ? — Ta femme est morte... je me trompe... remariée. — *Et mes amis, vivent-ils, ont-ils souvenir de moi ?* —

---

faut, pour comprendre ce passage, se reporter à la longue comparaison du génie révolutionnaire, porteur de l'Esprit nouveau, avec l'esclave qu'on obligeait, dans le cirque, à porter un œuf à l'autel, devant parcourir l'arène, entre les lions repus, mais encore redoutables (R. F., I, introduction, LVI-LVIII).

Tes amis, eh ! radoteur, ce sont eux qui t'ont trahi... » (R. F., I, introd., CXV) (1).

Il est bien difficile, parfois, d'identifier ces voix : personnalités vagues, qu'on ne définit pas exactement, mais dont on soupçonne la présence mystérieuse. Est-ce Michelet qui parle, ou bien l'Esprit de tout à l'heure, celui que nous avons entendu dans le silence de la cathédrale, on ne saurait le dire : « (l'église gothique) alla ainsi, de plus en plus ornée et triomphante, à mesure qu'au dedans le mal augmentait. *Vous avez beau faire, souffrante beauté, le bracelet flotte autour d'un bras amaigri ; vous savez trop, la pensée vous brûle ; vous languissez d'amour impuissant* » (M. A., II, 688). — « La Passion le poursuit, cet infini, dans l'imperceptible bulle d'air où flotte un rayon du ciel, elle le cherche dans l'épaisseur d'un beau cheveu blond, dans la dernière fibre d'un cœur palpitant. *Divise, divise, scalpel acéré, tu peux percer, déchirer, tu peux fendre le cheveu et trancher l'atome, tu n'y trouveras pas ton Dieu* » (M. A., II, 689).

Dans le récit de la Fédération de 90, au Champ de Mars, on croit entendre, dans la foule, un spectateur anonyme, qui, de sa place, interpelle le roi, assis là-bas, sous son dais (2) : « Ah ! de quel cœur il jure, ce peuple ! Ah ! comme il est crédule encore ! Et pourquoi donc le roi ne lui donne-t-il pas ce bonheur de le voir jurer à l'autel ? Pourquoi jure-t-il à couvert, à l'ombre, à demi-caché ? *Sire, de grâce, levez haut la main, que tout le monde la voie !* » (R. F., II, 194.) Et, dans l'*Introduction à l'Histoire universelle,* quel témoin invisible prononce les paroles de la séparation : « La séparation saigne aussi au cœur de l'homme Cependant il faut bien qu'elle ait lieu, que l'enfant quitte sa mère ; qu'il marche de lui-même ; qu'il aille en avant. *Marche donc, enfant de la Providence. Marche ; tu ne peux t'arrêter ; Dieu le veut! Dieu le veut!* c'était le cri des Croisades » (I. H. U., 100).

---

(1) Cf. R. F., II, 289 : « De sorte qu'en quelques mois, l'Europe se trouva de nouveau réunie d'un côté, et la Révolution était toute seule de l'autre... » (et l'on entend l'Europe qui dresse ses plans) : « Allons avec ordre et méthode. C'est assez de tuer une révolution par an. Celle de Brabant cette année. Celle de France à l'année prochaine » (R. F., II, 289).

(2) « Sainte, sainte Révolution, que vous tardez à venir ! *moi qui* vous *attendais* depuis mille ans, sur le sillon du *Moyen âge,* quoi ! *je vous attends encore !* Oh ! que le temps va lentement, oh ! que j'ai compté les heures ! Arriverez-vous jamais ? (R. F., I, introd., CXXV.)

La maîtresse de Louis XV, Mme de Châteauroux, vers 1742 : « Il y aura un grand bouleversement ; je le vois, si l'on n'y apporte remède. — *Oui, Madame, tout le monde le voit, et le roi, et celle qui vous succède,* Mme *de Pompadour, et les économistes, et les philosophes, et les étrangers, tout le monde* » (R. F., I, introd., LXXV).

CHAPITRE II

Le style oratoire

L'effet oratoire, chez Michelet, procède de l'émotion plutôt que de l'art (réserve en ce qui concerne les onze derniers volumes de « l'Histoire de France »). — Formes que revêt le plus ordinairement la période oratoire. — Les souvenirs du style biblique.

Comme je l'ai dit plus haut, les effets oratoires ne procèdent pas, ici, d'une intention. Qui dit recherche dit habitude et régularité. Michelet n'écrit pas de « pages » choisies. Des chapitres entiers peuvent se succéder, de ton moyen. Le développement oratoire vient par accident, et au moment, quelquefois, où l'on s'y attendrait le moins, sur une simple digression, par exemple ; tantôt en un long passage (voire un chapitre presque entier), tantôt en une phrase isolée. — *Le Moyen âge,* l'œuvre la plus riche en morceaux de belle éloquence, est celle aussi où l'éloquence est le moins concertée. Il n'en sera pas de même du reste de l'*Histoire de France* (tomes VII-XVII), et, pour cette dernière période, le jugement que j'énonçais tout à l'heure, n'est plus aussi vrai : les onze derniers volumes offriront au contraire assez peu de pages où l'on peut parler d'enthousiasme vrai (le ton y est trop acerbe), mais, en retour, on y rencontrera un désir manifeste de l'effet. Les fins de chapitres, en particulier, seront, le plus souvent, travaillées, et l'auteur s'y montrera soucieux de clore son développement sur une phrase sonore et brillante. A aucun moment, je ne relève dans *le Moyen âge* ces élégances un peu puériles (et presque jamais dans *la Révolution*). Dans ces deux ouvrages, l'éloquence n'est que l'expression d'un homme passionné et artiste, d'un homme encore tout vibrant, n'ayant pas, sous l'influence de circonstances pénibles, perdu sa bienveillance et sa saine conception des réalités, et que n'ont pas encore effarouché les spectres obsédants de l'Ancien régime. Son enthousiasme l'emporte à chaque instant, enthousiasme jeune et

large pour tout ce qui est beau. Car cet anticlérical ne fut pas plus athée en religion qu'il n'a été sceptique en politique. Ses haines s'adressèrent moins à des idées qu'à des individus ; il combattit les Jésuites plutôt que la religion, les rois plutôt que la monarchie (et encore faut-il que les rois s'appellent Henri II, Louis XIV ou Louis XV, etc.). Révolutionnaire à sa façon, il a cru en beaucoup de choses ; peut-être ne serait-il pas paradoxal d'affirmer qu'il a cru en tout ; il fut le poète de la Foi : la Foi dans l'Art, la Foi dans le Progrès et l'Humanité, la Foi dans la Raison, la Foi dans l'Amour, dans la Vie enfin, toutes ces réalités qui lui tenaient tant au cœur, et dont il se faisait l'apôtre avant d'en être l'historien. Autant de sujets qu'il est incapable d'aborder de sang-froid et sans une sorte d'ivresse. Qui ne se laisserait prendre à la griserie si spontanée de cette inspiration, qui pourrait parler alors de calcul minutieux et de vaine rhétorique ?

Qu'on lise, pour être édifié, le développement splendide où l'historien nous dit l'élan du monde vers la France de 92, la France en sabots de Jemmapes (R. F., IV, 263-264), et celui où il analyse la foi mystique des masses du Moyen âge (M. A., II, 655-656), et ses immortels chapitres sur les cathédrales gothiques (M. A., II, 660 et suiv.), sur la renaissance de la science au XV[e] siècle, sur la magie, contrefaçon bâtarde, d'autant plus séduisante de la science (M. A., IV, 55-57), sur la Pucelle (en particulier M. A., V, 51-54), sur la destinée du duc d'Orléans, la victime de Jean sans Peur (M. A., IV, 152-155), etc., etc...

Il semble que se soient répercutées au plus profond de lui-même toutes les joies et toutes les souffrances des peuples dont il écrit l'histoire. Il compare ailleurs (1) l'âme de Richelieu à un grand logis ravagé où résonnaient lugubrement toutes les passions humaines. Dans la sienne aussi retentissent les émotions, les espoirs de l'Humanité, comme un chant dans un temple magnifique. Voyez comment il a compris la mentalité ingénue des pèlerins du Moyen âge : « Et quand le but du voyage, c'est Rome ! quand, au renouvellement du siècle, au moment solennel où sonne une heure de la vie du monde, on atteint la grande ville, et que ces monuments, ces vieux tombeaux, jusque-là seulement ouïs et célébrés, on les voit, on les touche; alors, se retrouvant contemporain de tous les siècles, et des consuls, et des martyrs, ayant de station en station, du Colisée au Capitole, et du Panthéon à Saint-Pierre, revécu toute l'histoire, ayant vu

(1) *Histoire de France*, tome XI, 227-228.

toute mort et toute ruine, on s'en va, on se remet en marche vers la patrie, vers le tombeau natal, mais avec moins de regret, et d'avance tout consolé de mourir » (M. A., III, 56-57).

Il entend la cloche du beffroi flamand, et voilà qu'à son tintement monotone, il se sent envahi d'une angoisse pareille à celle des tisserands et des lollards qu'elle appelait alors : « Confréries, peuple, bannières, tout branlait au même son, un son lugubre qu'on n'entendait que dans les grandes crises, au moment de la bataille, ou quand la ville était en feu. Cette note uniforme et sinistre de la monstrueuse cloche était : Roland ! Roland ! Roland ! C'était alors un profond trouble tel que nous ne pouvons guère le deviner aujourd'hui... Qu'était-ce donc quand elle appelait ses enfants de cette pénétrante voix de bronze ; quand cette âme sonore, qui était née avec la Commune, qui avait vécu avec elle, parlé dans tous ses grands jours, sonnait son danger suprême, sa propre agonie... Alors, sans doute, la vibration était trop puissante pour un cœur d'homme ; il n'y avait plus en tout ce peuple ni volonté ni raison, mais sur tous un vertige immense... » (M. A., V, 354-355.)

Cette triste voix des cloches, il l'entendra de nouveau, dans sa *Révolution française,* avec le serf du Moyen âge; mais à travers les notes du tocsin qui vont s'affaiblissant, on commence à percevoir au loin les accords joyeux d'une *Marseillaise :* « ... Il y avait un *mais* terrible dans cet humble, dans ce bas, dans ce douloureux soupir. Si las, mais si déchirant ! L'homme qui l'entendit dans la nuit ne dormit plus cette nuit... ni bien d'autres. Et le matin, avant jour, il allait sur son sillon ; et alors il trouvait là bien des choses changées. Il trouvait la vallée et la plaine de labour plus basses, beaucoup plus basses, profondes comme un sépulcre, et plus hautes, plus sombres, plus lourdes, les deux tours à l'horizon, sombre le clocher de l'église, sombre le donjon féodal..... Et il commençait aussi à comprendre la voix des deux cloches. L'église sonnait : *toujours !* Le donjon sonnait : *jamais !...* Mais en même temps une voix forte parla plus haut dans son cœur... Cette voix disait : *Un jour !...* Et c'était la voix de Dieu... » (R. F., I, introd., XLV-XLVI.)

Chaque fois que Michelet aborde ce thème de l'espoir dans l'avenir, le ton s'élève instinctivement, et il arrive d'emblée au lyrisme. Voici ce qu'il écrivait en janvier 1853 : « Je plonge avec mon sujet dans la nuit de l'hiver. Les vents acharnés de tempêtes qui battent mes vitres depuis deux mois sur ces colline de Nantes accompagnent de leurs voix, tantôt graves, tantôt déchirantes, mon *Dies iræ* de 93. Légitimes harmonies ! Je dois les remercier. Bien des choses qui me restaient incomprises

m'ont apparu claires ici dans la révélation de ces voix de l'Océan. Ce qu'elles me disaient surtout, dans leurs fureurs apparentes, dans leurs aigres sifflements qui perçaient mon toit, dans le cliquetis sinistrement gai dont frémissaient mes fenêtres, c'était la chose forte et bonne, consolante : que ces menaces de l'hiver, que ces semblances de mort n'étaient nullement la mort, mais la vie tout au contraire, le profond renouvellement. Aux puissances destructives, aux violentes métamorphoses où vous la croiriez abîmée, échappe, élastique et riante, l'éternelle ironie de la nature.

« Telle la nature, telle ma France, etc... » (R. F., VII, 43-44.)

Je disais tout à l'heure qu'il avait été le poète de la Foi. Nul n'a mieux que le farouche anticlérical compris et rendu la jouissance mystérieuse du vrai croyant. Il faut, à ce propos, rapporter intégralement les paroles profondément émues sur la tristesse de Jeanne d'Arc, enchaînée et solitaire dans sa tour le jour de Pâques, reniée des hommes et du Dieu en qui elle avait mis sa confiance : « Faisons les fiers tant que nous voudrons, philosophes et raisonneurs que nous sommes aujourd'hui. Mais qui de nous, parmi les agitations du mouvement moderne, ou dans les captivités volontaires de l'étude, dans ses âpres et solitaires poursuites, qui de nous entend sans émotion le bruit de ces belles fêtes chrétiennes, la voix touchante des cloches et comme leur doux reproche maternel ?... Qui ne voit, sans les envier, ces fidèles qui sortent à flots de l'église, qui reviennent de la table divine rajeunis et renouvelés ?... L'esprit reste ferme, mais l'âme est bien triste... Le croyant de l'avenir, qui n'en tient pas moins de cœur au passé, pose alors la plume et ferme le livre ; il ne peut s'empêcher de dire : « Ah ! que ne suis-je avec eux, un des « leurs, et le plus simple, le moindre de ces enfants ? » Qu'était-ce donc en ce temps-là, dans cette unanimité du monde chrétien ! Qu'était-ce pour une jeune âme qui n'avait vécu que de foi !... Elle, qui, parmi sa vie intérieure de visions et de révélations, n'en avait pas moins obéi docilement aux commandements de l'Eglise, elle qui, jusque-là, s'était crue naïvement fille soumise de l'Eglise, « bonne fille » comme elle disait, pouvait-elle voir sans terreur que l'Eglise était contre elle ? Seule, quand tous s'unissent en Dieu, seule exceptée de la joie du monde et de l'universelle communion, au jour où la porte du ciel s'ouvre au genre humain, seule en être exclue ! » (M. A., V, 145-146.)

Nous avions déjà vu la même tristesse, le jour des Rameaux : « Fille de la campagne, née sur la lisière des bois, elle qui avait toujours vécu sous le ciel, il lui fallut passer ce beau jour de Pâques fleuries au fond de la tour. Le *grand secours* qu'invoque

l'Eglise ne vint pas pour elle ; la porte ne s'ouvrit point » (M. A., v, 140) (1).

Comme il devinait les satisfactions de la Foi, il concevait les affres du Doute, et sur ce sujet il écrit aussi une page qui n'est pas seulement d'un rhéteur : « Placer sa vie sur une idée, la suspendre à un amour infini, et voir que cela vous échappe ! Aimer, douter, se sentir haï pour ce doute, sentir que le sol fuit, qu'on s'abîme dans son impiété, dans cet enfer de glace où l'amour divin ne luit jamais... et cependant se raccrocher aux branches qui flottent sur le gouffre, s'efforcer de croire qu'on croit encore, craindre d'avoir peur, et douter de son doute... Mais si le doute est incertain, si la pensée n'est pas sûre de la pensée, cela n'ouvre-t-il pas au doute une région nouvelle, un enfer sous l'enfer !... » (M. A., ii, 637.)

Voilà peut-être le thème où il excelle : les destinées manquées, l'angoisse poignante de celui qui assiste, bien tard, à l'effondrement de l'idée à quoi il avait sacrifié toute sa vie ; la mélancolie d'un innocent III (2), celle de l'historien constatant l'inanité du Moyen âge, pour si peu de chose tant d'efforts accomplis et tant de sang versé (3), et c'est la conclusion du tableau de la France.

---

(1) Michelet a traité ailleurs le thème de l'abandon. Roland a eu une destinée analogue, même héroïsme, même salaire d'ingratitude : « Roland meurt aux passages solennels des montagnes qui séparent l'Europe de l'africaine Espagne... Grande comme la lutte, haute comme l'héroïsme est la tombe du héros, son gigantesque tumulus ; ce sont les Pyrénées elles-mêmes. Mais le héros qui meurt pour la chrétienté est un héros chrétien, un Christ guerrier, barbare ; comme Christ, il est vendu avec ses douze compagnons ; comme Christ, il se voit abandonné, délaissé. De son calvaire pyrénéen, il crie, il sonne de ce cor qu'on entend de Toulouse à Saragosse. Il sonne, et le traître Ganelon de Mayence, et l'insouciant Charlemagne, ne veulent point entendre. Il sonne, et la chrétienté pour laquelle il meurt s'obstine à ne pas répondre. Alors il brise son épée, il veut mourir. Mais il ne mourra ni du fer sarrasin, ni de ses propres armes. Il enfle le son accusateur, les veines de son col se gonflent, elles crèvent, son noble sang s'écoule ; il meurt de son indignation, de l'injuste abandon du monde » (M. A., ii. 644-645).

(2) « Ce grand, ce terrible dominateur du monde, que lui manquait-il ? — Rien qu'une chose, la chose immense, infinie, à quoi rien ne supplée : son approbation, la foi en soi. Sa confiance au principe de la persécution ne s'était peut-être pas ébranlée ; mais il lui arrivait, par-dessus sa victoire, un cri confus du sang versé, une plainte à voix basse, douce, modeste, et d'autant plus terrible... Etait-il possible que dans ces immenses exécutions, le glaive ne se fût point trompé ? Tant de villes en cendre, tant d'enfants punis des fautes de leurs pères, tant de péchés pour punir le péché !... L'Eglise, qu'y avait-elle gagné ? Une exécration immense, et le pape un doute !... Ce n'est pas impunément qu'on immole l'humanité à une idée. Le sang versé réclame dans votre propre cœur, il ébranle l'idole à laquelle vous avez sacrifié; elle vous manque aux jours du doute, elle chancelle, elle pâlit, etc... » (M. A., ii, 519-520).

(3) « A l'époque où cette histoire est parvenue, au x[e] siècle, nous sommes bien loin de cette lumière des temps modernes. Il faut que l'humanité

J'ai cité longuement : il le fallait. J'ai voulu montrer que ce qu'on pourrait être tenté d'appeler habileté n'est que de l'émotion. Michelet est au rhéteur ce que la sincérité est à l'art. Toutefois (sans prétendre à une classification malaisée et puérile, et précisément parce que l'expression suit toujours les mouvements de la passion), il est permis de se demander dans quelle mesure la forme peut s'en ressentir. Il est évident que le style changera d'allure, soit que la période croisse, s'enfle, progresse, entraîne, comme une marée montante, soit au contraire que, sous l'empire d'une émotion violente, qui oppresse et ne permet plus de respirer largement, la phrase se coupe, devienne saccadée et haletante. Telles sont les deux formes les plus ordinaires de ce que j'appelle (à tort) le style oratoire — il serait plus juste de dire : le style ému — de Michelet.

Nous aurons en premier lieu le développement, composé de deux moitiés symétriques, de nombre à peu près égal, se balançant l'une l'autre : type musical, harmonieux, donnant une impression de plénitude et d'équilibre: « Mais, lorsque l'ère fatale de l'an 1000 a passé, lorsque la hiérarchie ecclésiastique se trouve avoir conquis le monde, qu'elle s'est complétée, couronnée, fermée dans le pape, lorsque la chrétienté, enrôlée dans l'armée de la croisade, s'est aperçue de son unité, alors l'Eglise secoue son étroit vêtement, elle se dilate pour embrasser le monde, elle sort des cryptes ténébreuses. Elle monte, elle soulève ses voûtes, elle les dresse en crêtes hardies, et dans l'arcade romaine reparaît l'ogive orientale » (M. A., II, 671-672). — « En attendant, il faut que le vieux monde passe, que la trace du Moyen âge achève de s'effacer, que nous voyions mourir tout ce que nous aimions, ce qui nous allaita tout petit, ce qui fut notre père et notre mère, ce qui nous chantait si doucement dans le berceau » (M. A., II, 697) (1).

Le second type est le plus usuel : après une progression, plus ou moins longue, qui se développe et monte jusqu'à un maxi-

---

souffre et, patiente, qu'elle mérite d'arriver. Hélas ! à quelle longue et pénible initiation elle doit se soumettre encore ! Quelles rudes épreuves elle doit subir ! Dans quelles douleurs elle va s'enfanter elle-même ! Il faut qu'elle sue la sueur et le sang pour amener au monde le Moyen âge, et qu'elle le voie mourir, quand elle l'a si longtemps élevé, nourri, caressé ! Triste enfant, arraché des entrailles mêmes du christianisme, qui naquit dans les larmes, qui grandit dans la prière et la rêverie, dans les angoisses du cœur, qui mourut sans achever rien, etc... » (M. A., II, 129-130) (conclusion du tableau de la France).

(1) Cf. R. F., III, 227 : « Cette France, dans cent ans, dans mille ans, sera toujours entière et forte; elle ira, comme aujourd'hui, songeant et labourant sa terre, lorsque, depuis mille ans, nous autres, population éphémère des villes, nous aurons enfoui dans l'oubli nos systèmes et nos ossements. »

mum, chute rapide de la période, qui s'écoule en quelque sorte sur un mot important (généralement celui qui doit retenir l'attention du lecteur) : « Quand l'homme a fait son œuvre, quand il a bien travaillé, qu'il a bien couru et sué, qu'il a vaincu, et qu'il le tient enfin, l'objet adoré, il ne le reconnaît plus, le laisse tomber des mains, le prend en dégoût, et soi-même » (M. A., II, 255). — « L'être (bon), et rester tel entre les injustices des hommes et les sévérités de la Providence, ce n'est pas seulement le don d'une heureuse nature, c'est de la force et de l'héroïsme. Garder la douceur et la bienveillance, parmi tant d'aigres disputes, traverser l'expérience sans lui permettre de toucher à ce trésor intérieur, cela est divin » (M. A., V, 180).

C'est le type oratoire consacré, celui des argumentations vigoureuses. On le retrouvera fréquemment dans *la Révolution* : « L'obstacle que la Terreur suscita, qui pesa sur nous de partout, nous écrasa presque, c'est cette chose, petite d'abord, faible, plaintive, qui monte, grandit, devient immense, un géant, un spectre sanglant, terrible contre la Terreur... le spectre de la Pitié » (R. F., II, 405). — « On le sent trop, ce prophète, ce bouffon n'est pas un homme. C'est une ville, un monde souffrant ; c'est la plainte furieuse de Lyon. La profonde boue des rues noires, jusque-là muette, a pris voix en lui. En lui commencent à parler les vieilles ténèbres, les humides et sales maisons, jusque-là honteuses du jour ; en lui la faim et les veilles ; en lui l'enfant abandonné ; en lui la femme souillée, tant de générations foulées, humiliées, sacrifiées, se réveillent maintenant, se mettent sur leur séant, chantent de leur tombeau un chant de menace et de mort... Ces voix, ce chant, ces menaces, tout cela s'appelle Chalier » (R. F., VI, 184-185) (1).

Au contraire, une phrase coupée, au caractère oratoire même assez peu marqué, s'épanouit dans une péroraison assez ample et qui s'étale ; ce qui donne, non plus, comme tout à l'heure,

(1) Cf.: « Quelque morte que pût être la conscience de ces papes (Clément V ou Jean XXII), ne devaient-ils pas se troubler et souffrir en eux-mêmes, quand il leur fallait juger, proscrire ces malheureux sectaires, cette folle sainteté, dont tout le crime était de vouloir être pauvres, de jeûner, de pleurer d'amour, de s'en aller pieds nus par le monde, de jouer, innocents comédiens, le drame touchant de Jésus ? » (M. A., III, 197.) — Cf. M. A., II, 253 : « Que la forteresse de David fut crénelée... » ; Cf. aussi M. A., II, 688 : « Vous savez cette seconde jeunesse... » ; M. A., IV, 1 : « Si le grave abbé Suger et son dévot roi Louis VII s'étaient éveillés, du fond de leurs caveaux, aux bruits des étranges fêtes que Charles VI donna dans l'abbaye de Saint-Denis, s'ils étaient revenus un moment pour voir la nouvelle France, certes ils auraient été éblouis, mais aussi cruellement surpris ; ils se seraient signés de la tête aux pieds et bien volontiers recouchés dans leurs linceuls » (M. A., IV, 1). Cf. R. F., IV, 324 : « Le temps est venu qui a révélé... » ; VII, 500, I, introd., LI, etc...

une impression de force, mais une impression de mélancolie et de lassitude : « Le jeune homme qui rêve un grand coup, qu'il s'appelle Alibaud ou Sand, de qui rêve-t-il maintenant? Qui voit-il dans ses songes ? est-ce le fantôme de Brutus ? non, la ravissante Charlotte, telle qu'elle fut dans la splendeur sinistre du manteau rouge, dans l'auréole sanglante du soleil de juillet, et dans la pourpre du soir » (R. F., VI, 175-176) (1).

Ces différentes variétés de phrases offrent une continuité rythmique : il faut rester maître de soi pour suivre l'ascension régulière d'une période. Dans d'autres cas, le calme disparaissant, le souffle manque, les impressions se suivent et se heurtent, il semble que l'auteur ait hâte d'arriver au bout de l'obsession qui l'écrase, la phrase devient haletante et tourbillonnante : « Est-ce donc fait, hélas ! n'y aura-t-il pas miséricorde ? Faut-il que la tour s'arrête dans son élan vers le ciel ? Faut-il que la flèche retombe, que le dôme croule sur le sanctuaire ; que ce ciel de pierre s'affaisse et pèse sur ceux qui l'ont adoré ? La forme finie, tout est-il fini ? N'y a-t-il rien pour les religions après la mort ? Quand la chère et précieuse dépouille, arrachée de nos mains tremblantes, descend au cercueil, ne reste-t-il rien? » (M. A., II, 697.)

La forme interrogative, généralement préférée dans ces sortes de phrases, contribue dans une large mesure à donner ce caractère troublé. On la rencontrera souvent dans *la Révolution* : « Car, c'est bien plus que Lisbonne, c'est le monde qui s'écroule. La religion et l'Etat, les mœurs et les lois, tout périt... Et la famille, où est-elle ? L'amour ? L'enfant même, l'avenir ?... Oh ! que faut-il penser d'un monde où finit l'amour maternel? » (R. F., I, introd., XCII). — « Combien la pensée a erré longtemps entre les enfants et les simples, entre les poètes et les fols ! Et un matin, cette folie s'est trouvée le bon sens de tous !..... Mais cela ne suffit pas. Tous pensent, personne n'ose dire... Pourquoi ? Le courage manque donc ? Oui, mais pourquoi manque-t-il ? Parce que la vérité trouvée n'est pas assez nette encore, il faut qu'elle brille en sa lumière, pour qu'on se dévoue pour elle... Elle éclate enfin, lumineuse, dans un génie, et elle le rend héroïque, elle l'embrase de dévouement, d'amour et de sacrifice... Il la place sur son cœur, et va à travers les lions » (R. F., I, introd., LIX).

Il arrive fréquemment que le style de Michelet se rapproche beaucoup du style des textes sacrés ; il en offre le rythme et le ton général. On pouvait s'y attendre.

---

(1) Cf. M. A., II, 599-600 : « Les croisés qui, sur la foi de nos poèmes chevaleresques, etc... », et la fin : « La croisade avait été ce fruit perfide des bords de la mer Morte, qui aux yeux offrait une orange, et qui dans la bouche n'était plus que cendre. »

Sa nature mystique le prédisposait à comprendre la poésie de ces textes. Ses lectures, la Bible, les Pères de l'Eglise, l'avaient accoutumé à sentir le charme de ce style tout frémissant. Le traducteur de Luther s'enthousiasmait pour le *Cantique des Cantiques* ; il a donné de l'*Imitation* une analyse émue, il en critique le style (dans la version française du xve siècle, « la Consolation »).

Comme l'expression se ressent toujours de l'émotion, elle peut prendre, à l'occasion, l'allure d'une prophétie ou d'une prédication. Il n'est pas rare, par exemple, de rencontrer telles réflexions sur la fragilité de l'homme, sur sa sombre destinée ; l'histoire devient sermon sur la mort ou l'inconstance des choses humaines : « L'homme ne tient ni à l'homme ni à la terre. Isolés et sans traces, ils passent comme la poussière vole au désert, égaux comme les grains de sable, sous l'œil d'un Dieu niveleur, etc., etc.... » (M. A., II, 214). — « Qui de nous, fragiles, est sûr ici-bas d'être vraiment dans la grâce de Dieu ? Nul, sinon l'orgueilleux, le présomptueux, celui justement qui de tous en est le plus loin? » (M. A., V, 126.) — « Simple femme, mais pleine de cœur, elle avait saisi au passage cet ange de ténèbres et de lumière pour le suivre à travers l'abîme, passer le Pont-Aigu... Là, elle n'eut plus la force, et glissa dans la main de Dieu » (R. F., IV, 502).

Le ton prophétique est particulièrement fréquent dans *la Révolution*. Je ne crois pas cependant que ce soit seulement instinctif, et l'on croit y deviner la plupart du temps une certaine recherche.

Michelet, parlant de l'*Imitation* (M. A., V, 8 et suiv.) en donne pour principales qualités l'élégance et la naïveté, et sans doute, par élégance, entendait-il le rythme. C'est, en effet, ce qui caractérise aussi le style biblique, c'est ce qu'on retrouve ici. Les procédés (en bien petit nombre) reviennent, toujours les mêmes. Au nombre des moyens rythmiques, on trouvera l'inversion, par exemple : « Il pleure, il rit dans les souffrances, rire terrible, auquel s'écroulent les bastilles tyrans, les temples des Pharisiens. Et s'écroulent en même temps toutes les petites barrières où s'enfermait chaque Eglise » (R. F., I, introd., XCI).

La répétition des liaisons donne au contraire au développement une simplicité enfantine : « Et le matin, avant jour, il allait sur son sillon ; et alors il trouvait là bien des choses changées... Et il commençait aussi à comprendre la voix des deux cloches (1) » (R. F., I, introd., XLV-XLVI). — « Nos pères l'écra-

(1) « Et je cheminais en largeur, et je parlais de tes témoignages en la présence des rois, et je n'étais point confus » (David, *Psaumes*, CXI-45).
Ce procédé est un des plus habituels dans le style des Ecritures.

sèrent, cette Bastille, en arrachèrent les pierres de leurs mains sanglantes, les jetèrent au loin. Et ensuite ils les reprirent, et le fer leur donna une autre forme, et pour qu'à jamais elles fussent foulées sous les pieds du peuple, ils en bâtirent le pont de la Révolution » (R. F., I, introd., CXVII). — « Une main perfide, odieuse, la main de la Mort s'est offerte à lui, avancée vers lui, et il n'a point retiré la sienne... Et pour plaire à l'ennemi, il a renié l'ami... » (R. F., I, préface, VIII) (1).

Je parlerai pour terminer de deux constructions, également coutumières au style biblique, dont Michelet use complaisamment, avec un souci visible d'élégance. La première consiste dans la répétition d'un même mot, avec une valeur superlative (type : le roi des rois) : « Le modéré des modérés, Junéval des Ursins » (M. A., IV, 239). — « Cette ordonnance des ordonnances » (M. A., VI, 250). — « La maison de l'amitié... n'eût pas été seulement le comptoir des comptoirs, mais l'atelier des ateliers, le foyer des foyers, la table des tables » (M. A., V, 317). — « L'habile des habiles » (M. A., VI, 284).

L'autre procédé consiste à remplacer un adjectif épithète par un complément de nom uni par *de*. C'est peut-être le souvenir le plus frappant de la langue sacrée. On la trouve communément dans *le Moyen âge* et *la Révolution*. J'en donne ci-dessous quelques exemples, entre beaucoup d'autres :

MOYEN AGE

Tome II. — Le souffle de vie, 289 ; — cette image d'opprobre et d'amer reproche, 430 ; — des paroles de ruines et de sang, 480 ; — la Jérusalem de charité, d'union, de simplicité, d'obéissance, 536 ; — Satan poussa sur l'Eglise inachevée un rire d'immense dérision, 696.

Tome III. — Une sombre puissance de vertige, 58 ; — le Juif, l'homme d'outrage, 112.

Tome IV. — L'esprit de confusion, 8 ; — (J. Gerson) cet homme de combat et de contradiction, 55 ; — des hommes de matière et de brutalité, 55 ; — cette monstrueuse laideur de confusion et d'incohérence, 174 ; — une montagne de mort, 412.

Tome V. — Ce livre de solitude (l'*Imitation*), 10 ; — cette inspiration de sainteté guerrière, cette poésie de croisade, 95 ; — ce monde de convoitise et de concupiscence, 104 ; — ce monde d'intérêt et de convoitise, 118 ; — la bête d'extermination (Gilles de Retz), 211 ; — un homme de trouble, 232 ; — la glèbe de témoignage, l'épée de justice, 333.

Tome VI. — L'agonie de peur, 179, etc... (2).

---

(1) « J'ai cherché de nuit celui que mon âme aime, je l'ai cherché et ne l'ai point trouvé... » (*Cantique des Cantiques*, III, 1). C'est le même mouvement de phrase.

(2) Cf. : Les portes de justice (David). — La voie de vie, la correction

RÉVOLUTION

Tome II. — Une loi de sévérité et de force, 10 ; — ce texte de haine et de discorde, 138 ; — peuple d'orgueil (le peuple anglais), 245.

Tome III. — Une grange, une lande, où, devant quelque vieille croix, le prêtre rebelle disait sa messe de haine, 208 ; — la nuit d'ignorance, de malentendus, 210 ; — Des Babels de raisonnement, 225, note 1 ; — une fatalité d'hypocrisie, 250 ; — cette terrible fête de Mort (l'enterrement de Lescuyer), 324 ; — les barrières de tyrannie, 414.

Tome IV. — Le tribunal de vengeance, 70 ; — les hommes de sang (les massacreurs de Septembre), 217 ; — dans la lumière de justice et de vérité, 323.

Tome V. — Un gouffre de mort et d'exécration, 220 ; — les Jacobins, prédicateurs de sang, de meurtre et de ruine, 372 ; — l'attendrissante lueur de la religion de justice, 478 ; — ces hommes de main et de bras, 154.

Tome VII. — Ce colosse de réputation, 341 ; — remonté au pinacle de haine, 394.

---

de discipline, la confiance de force (*Prov.* de Salomon). — La robe de gloire (*Ecclésiaste*). — Dieu protecteur de puissance, firmament de vertu, couverture d'ardeur... (*Ecclésiaste*). — En la voie de vérité et de justice (*Ecclésiaste*).

On sait quelle avait été la vogue de cette tournure dans la langue française du Moyen âge, et encore au XVIIe siècle (dans le roman et la langue précieuse), jusqu'aux environs de 1660.

CHAPITRE III

Les vers blancs. — Le rythme

L'harmonie imitative obtenue par le choix des éléments phonétiques. — Impression musicale obtenue par l'agencement métrique des parties de la phrase. — Abondance des vers blancs (différence à cet égard entre « Moyen âge » et « Révolution » d'une part, « Histoire de France », d'autre part). — Différentes variétés de mètres et combinaisons strophiques.

Aucun écrivain, peut-être, n'a eu, plus que Michelet, le sens du rythme et le don d'exprimer par le rythme. Du poète, il a la vision qui élargit et embellit, le symbolisme qui transpose en œuvre d'art toute réalité, même mesquine ; il a aussi l'instinct musical. Sa phrase est, en même temps qu'un assemblage d'idées, une harmonie de sons ; elle suit de si près la sensation qu'elle peut en rendre à l'oreille la dureté ou la douceur. En cela, Michelet se rapproche encore de Victor Hugo.

Au premier degré, l'expression musicale peut consister dans l'essai de reproduction, au moyen de sonorités appropriées, d'un bruit quelconque. C'est l'harmonie imitative. La répétition monotone de syllabes nasales exprime parfaitement le son nasillard de la cornemuse : « Les Highlanders disparaissent, ils émigrent, la cornemuse ne fait plus entendre qu'un air dans les montagnes: « Cha till ! cha till ! cha till ! sin tuile », « Nous ne *reviendrons,* « *reviendrons, reviendrons* jamais » (M. A., I, 160).

Le rapprochement de mots où dominent les *i* et les *s* donne la sensation d'un vent qui souffle : « Rienzi, enfermé au sommet, *parmi le sifflement de l'éternelle bise...* » (R. F., III, 314).

A ce jeu élémentaire et superficiel, Michelet ne s'attarde pas. Cependant, il y a lieu de remarquer, dans bien des cas, quelle importance peut prendre la présence prédominante de tel ou tel élément phonétique. Les explosives (*p* en particulier) ont de la brutalité, et une fin de phrase comme celle-ci traduira assez bien le choc sourd et répété de la vague contre le rocher : « La vague

l'épargne-t-elle quand, dans les terribles nuits de l'hiver, il va par les écueils attirer le varech flottant... et que si souvent le flot *apporte l'herbe et emporte l'homme ?* » (M. A., II, 13-14). Une impression de doux, de traînant, ressort au contraire des fricatives *(f)* : « C'était la fin de l'automne, les premiers froids, les feuilles tombaient » (M. A., IV, 140). On remarquera, dans les exemples suivants, au caractère onduleux et souple, l'abondance des liquides *(l, r)* : « L'épargne-t-elle, *quand il glisse en tremblant sous la pointe du Raz ?* » (M. A., II, 14). — « *Elles dorment aussi au murmure de la Loire,* les villes de Saumur et de Tours » (M. A., II, 24). — « *Il coule silencieux sous les barques qui filent* » (M. A., II, 397). — « Le serpent tentateur qui, tout bas, siffle la pensée du mal au cœur d'Adam, *qui nage et rampe et glisse et coule inaperçu...* » (H. R., II, 398).

L'harmonie musicale peut être obtenue par l'agencement des diverses parties de la phrase, et la combinaison de leurs nombres respectifs. La phrase s'imposera d'autant mieux à l'esprit du lecteur, si elle commence ou finit par un vers. L'idée la plus banale prend ainsi plus de solennité : « *On conte qu'un rêveur errant au vent du nord,* dans une pâle forêt de Hollande, vit l'écorce ridée des chênes se détacher en lettres mobiles et vouloir parler » (M. A., V, 400-401). — « *Le roi, pauvre figure, et pauvrement vêtue,* allait devant, comme pour l'annoncer (le duc de Bourgogne) » (M. A., VI, 8). — « *Il fallait se hâter de danser et de rire, un autre allait venir* (1), rude et sombre, sous lequel on ne rirait guère » (M. A., VI, 42). — « *Ce fut le premier jour où ces puissantes voix,* organes magnifiques et terribles de l'indignation publique, commençaient à maîtriser l'assemblée » (R. F., III, 332).

Ou encore, le développement comporte deux moitiés symétriques, qui se répondent et offrent pour l'oreille (sinon pour la métrique absolue) une impression musicale semblable : « *De maussades rivières traînent leur eau blanchâtre* (deux groupes de six pieds) entre deux rangs de jeunes peupliers. *La maison, jeune aussi, et caduque en naissant,* tâche de défendre un peu sa frêle existence » (M. A., II, 95). — « *En attendant le jour de sa résurrection,* elle chante et pleure, cette grande race. *Ses chants sont pleins de larmes* comme ceux des Juifs aux fleuves de Babylone » (M. A., I, 155).

Le vers peut venir en fin de phrase, au lieu de la précéder :

---

(1) On remarquera (ce qui arrive fréquemment chez Michelet) que la phrase commence non par un, mais par deux vers, et que la rime même n'y manque pas, ou plutôt l'assonance *(ir, ire)*.

« Cette âme, non calmée au cercueil, errait, larve infortunée, *pour l'épouvante des vivants* ; elle se traînait le soir, et, dans l'ombre, venait avertir ses parents du redoublement de supplice attaché par la vengeance de l'Eglise *à ceux qu'elle avait condamnés* » (R. F., III, 315).

C'est la forme la plus ordinaire : on trouve, à chaque instant, des développements terminés par un vers, et l'effet ne manque jamais : « Les eaux, qui filtraient doucement dans la vallée à travers le gazon et les forêts, y tombent maintenant en torrents, *et vont couvrir ses champs des ruines qu'il a faites* » (M. A., II, 53). La phrase, traînante au début comme la source qu'elle dépeint, semble grossir, elle aussi, gagne de la rapidité, et s'étale comme une rivière qui déborde.

L'effet rythmique sera différent, selon la mesure du vers final. L'octosyllabe (1) donnera, en fin de phrase, une note de monotonie, de douceur attristée : « Il croyait que ce cœur meurtrier et parricide finirait par reposer peut-être *dans une douce main de femme et sous la prière des vierges* » (M. A., II, 26). — « Chacun s'était remis à relever sa cabane en ruines, à tailler sa vigne noircie par la flamme, à labourer son petit champ. *Le peuple avait assez de guerres* » (H. R., II, 56). — « Une douce gaieté qui ne passe jamais le sourire ; *et ce sourire est près des larmes* » (M. A., IV, 322). — « Tels nous fûmes, et si parfois nous retrouvons là les faiblesses de notre jeune âge, nous n'y ressentons que mieux le charme doux et amer *du temps qui ne reviendra plus* (2) » (R. F., introd., XCVI).

Au contraire, une phrase s'achevant en alexandrin prend une ampleur majestueuse. On rencontre cela très souvent chez Miche-

---

(1) Que la clausule soit 4+4 (au lieu d'un octosyllabe) ou 6+6 (au lieu d'un alexandrin), cela ne nuit en rien au rythme de la phrase. Il y a en effet souvent une syllabe muette à l'hémistiche qui ne s'entend pas à la lecture : « Ils escaladèrent, le feu et la bêche en main, jusqu'au nid des aigles, *cultivèrent l'abîme, pendus à une corde* » (M. A., II, 53). — « Mais de la façon dont il en parle, il n'est point de noble cœur qui ne voudrait place *à côté d'un tel homme sur la couche de feu* » (M. A., II, 588). — « *Roland meurt aux passages solennels des montagnes qui séparent l'Europe de l'africaine Espagne* » (M. A., II, 644-645). — « Ce léger souffle qui passa devant la face de Daniel, *emportant les royaumes et brisant les empires...* » (M. A., II, 673). — « Ce mot était terrible ; c'était armer le paysan, *sonner pour ainsi dire le tocsin des villages* » (M. A., V, 221). — « Danton avait montré la foudre, *il l'avait fait entendre, ne l'avait pas lancée* » (R. F., VI, 255).

On trouve même la phrase composée de trois membres égaux (6+6+6) : « *La Bête triomphante — a beau narguer le monde — sur son trône des mers* » (M. A., II, 112).

(2) Cf. : « La France fut prise, ardente de bonté, d'amour, de bienveillance universelle, — enlevée par la main de fer, — *plongée aux froides eaux des morts* » (R. F., V, 101).

let : « Devant, l'ardente lumière d'Afrique ; derrière, *un brouillard ondoyant sous un vent éternel* (1) » (M. A., II, 5). — « Ç'a été comme ces combats bizarres dont on régalait Rome, *ces combats d'animaux étonnés d'être ensemble* » (M. A., II, 112). — « Les montagnards piémontais, dauphinois, *gens raisonneurs et froids sous le vent des glaciers* » (M. A., II, 400). — « Les places étaient comptées, personne n'eût donné la sienne ; *ces gens auraient fait tache en si noble assemblée* » (M. A., IV, 309). — C'était pourtant le premier mois de son mariage, le moment où *il n'y a point de cœur qui n'aime et ne pardonne* » (M. A., IV, 367). — « Sa terrible ardeur d'aller (où ? n'importe), d'aller toujours, en foulant tout aux pieds, *en marchant au besoin sur les os de son père* » (M. A., V, 229). — « Il semblait que ces morts s'étaient jusque-là survécu en leurs conquêtes, *et qu'alors seulement ils venaient de mourir* » (M. A., V, 301). — « La terreur de leur nom était si forte que, sans qu'ils bougeassent seulement, les petits *venaient de toutes parts se mettre sous leur ombre* » (M. A., VI, 379). — « Le jeune empire de la maison de Bourgogne *se trouvait déjà vieux sous son pompeux habit* » (M. A., VI, 399).

Les exemples sont aussi nombreux dans *la Révolution* : « La femme reste au froid logis, démeublé et dénué, avec des enfants qui pleurent, *ou malades, mourants, et qui ne pleurent plus* » (R. F., I, 278) (2).

---

(1) Le vers n'est pas toujours aussi pur. On trouve le vers comportant au septième pied une syllabe muette qui compte, procédé interdit par les versificateurs: « Le damné dont nous parlions semble avoir commencé, sur cette terre des vivants, *l'effroyable descente du mal infini* » (M. A., V, 213)

(2) Cf. *Révolution :* « Il n'y avait plus ni siècle, ni année, ni mois, ni jour, ni heure. *Le temps n'existait plus, le temps avait péri* » (IV, 322). — « Les îles anglaises de Jersey et de Guernesey, *placées comme une épine au cœur des baies françaises* » (IV, 437). — « Les Anglais, pour s'en préserver, ont fait plusieurs révolutions, *ils les pendaient chez eux et les voulaient chez nous* » (IV, 437). — « Ce mouvement immense, plein de vertige, cette terrible abondance d'hommes, cette terrible pénurie d'argent, cette tempête d'armes, d'assignats et de chiffres, *le tout, d'un tourbillon, venait frapper ici* » (IV, 450).

L'auteur reviendra sur ce sujet, et, dans une appréciation plus générale des événements, donnera à ces grands hommes tout ce qui leur est dû :

« Egregias animas qui sanguine nobis,
« Hanc patriam peperere suo.
« *Grands cœurs ! qui de leur sang, nous ont fait la Patrie !* » (VII, 524).

Ici, c'est non seulement la phrase, mais tout le développement que clôt le vers. C'est d'ailleurs la dernière phrase de la Conclusion ajoutée à *la Révolution* (1er août 1853), et Michelet a visiblement cherché l'effet.

Il est intéressant de voir rapprochés dans une même phrase les deux rythmes, chaque moitié de la phrase se terminant, l'une par octosyllabe, l'autre par alexandrin : « L'arbre noueux, fort, puissant, *avait jeté au vent ses feuilles ;* mais, tel qu'il était, *quelle main eût été sûre de l'arracher ?* » (R. F., VII, 146).

Dans quelques cas, le vers termine la phrase, sans terminer le développement ; le vers de clausule est alors prolongé par un membre de phrase de mesure différente. On peut en tirer de jolis effets, comme dans l'exemple suivant où un vers de 12 pieds, suivi d'un décasyllabe, amène une rupture de rythme qui n'est pas sans grâce : « Les vives et belles filles d'Arles et d'Avignon, continuant cette œuvre, ont pris par la main le Grec, l'Espagnol, l'Italien, *leur ont, bon gré, mal gré, mené la farandole. Et ils n'ont plus voulu se rembarquer* » (M. A., II, 61).

Ailleurs le vers final est coupé par une courte parenthèse : « C'est l'impression vague d'une vaste, calme et douce nature, peut-être une voix maternelle, qui rappelle l'homme aux éléments *et,* comme dans la ballade, *l'attire altéré au fond des fraîches ondes* (M. A., II, 397) (1).

L'effet s'obtient également par la succession de groupes rythmiques de mesure inégale. Très souvent un rythme pair suivi d'un rythme impair. La succession 6 + 5 a quelque chose d'incomplet, de boiteux, si j'ose dire, qui accélère l'allure de la phrase et convient très bien à certaines évocations : « *Les torrents vont d'un bond* | *des monts à la mer* » (H. R., I, 27). — « *Que des choses pendaient* | *à ce fil usé !* » (M. A., VI, 42.)

Par contre, faire suivre un groupe de 6 pieds d'un groupe plus considérable (7 ou 9) et impair, allonge la phrase ; procédé indiqué pour traduire, par exemple, une vision qui gagne et s'étend : « C'est ce point, où s'abrège l'espoir, où, le jour diminuant, *grandissent peu à peu* | *les ombres de l'avenir* » (M. A., IV, 140). — « La guerre ! ce mot seul dit toutes les émotions; ce n'est pas tous les jours sans doute l'assaut et le pillage, mais bien plutôt *l'attente, le tocsin,* | *le réveil en sursaut,* | *et, dans la plaine au loin,* | *le rouge sombre de l'incendie* » (M. A., V, 54).

La succession 12 + 8 donne une note de dureté, d'âpreté : « Le mal anglais, l'orgueil, l'orgueil exaspéré | en faisait une bête aveugle » (M. A., V, 286). — « Les Cent partaient armés, cuirassés, contre qui ? Contre leurs concitoyens, contre les pauvres bannis de Liége, qui, *sans toit ni foyer, erraient en plein hiver,* | *vivant de proie, comme des loups* » (M. A., VI, 186).

Même chose, avec la succession 6 + 6 + 8 : « Le ressort de la volonté étant moins tendu, *reviennent avec force* | *la nature et le cœur,* | *ce qui fut primitif en l'homme* » (R. F., IV, 501).

(1) Deux groupes de mesure égale, séparés par une parenthèse, donnent une impression identique. Le procédé est le même (par exemple 6 + parenthèse + 6, ou 8 + parenthèse + 8). — « *Mais la guerre intérieure,* croyez-le bien, *n'est pas finie encore* » (M. A., II, 112).

Voici le groupe 12 + 6 : « Un bâtard, un aventurier amphibie, *qui, rôdant sur la Marche ou vaguant par la Manche,* | *cherchait son aventure* » (M. A., VI, 60). Ce rythme a une largeur infinie, le demi-alexandrin accentuant encore la plénitude majestueuse de ce dernier.

Le Moyen âge et *la Révolution* sont fort riches en vers blancs. Ils n'y choquent pas, parce qu'ils ne sont pas voulus. Ils viennent, appelés par le sentiment, assez fréquents pour ajouter à la lecture la douceur d'une musique discrète.

Ici il est rare qu'on trouve la strophe. De plus, si, dans les derniers volumes de l'*Histoire de France,* Michelet semble « rechercher » de préférence les alexandrins, dans le *Moyen âge* et *la Révolution,* on rencontre indifféremment tous les mètres. Le rythme naît de la pensée, et il prend la forme que lui dicte cette pensée du moment. Ici, c'est le premier qui se subordonne à la seconde. Dans l'*Histoire de France,* c'est la pensée qui se plie au rythme.

Voici, aussi brièvement que possible, les mètres le plus souvent représentés :

1° MÈTRES DE 5 OU 10 PIEDS

Ce mètre, celui des gestes naïves, donne au style une cadence légère, vive. Michelet aime associer des groupes de 5 :

5 + 5. — *L'esprit reste ferme, mais l'âme est bien triste* (M. A., V, 145).

5 + 5 + 5. — « Alors ce n'est pas trop *de toutes les fêtes pour donner le change aux troubles du cœur* » (M. A., II, 688). — « Au vendredi-saint, au jour du grand silence, *où, tout bruit cessant, chacun n'entend plus que son propre cœur...* » (M. A., V, 144). — « *Le combat est tout, le péril est tout, la victoire est tout* » (R. F., VII, 363).

décasyllabe isolé. — « Les loups seuls venaient volontiers ; *ils entraient le soir, cherchant les charognes* » (M. A., V, 217).

10 + 10. — « Le croyant de l'avenir, *qui n'en tient pas moins de cœur au passé, pose alors la plume et ferme le livre* » (M. A., V, 146).

10 + 5 + 5. — « Ils tremblaient, ces hommes simples, *que le pauvre mort, ainsi mis en terre, par des mains laïques et sans sacrement,* ne fût à jamais perdu, etc... » (R. F., III, 210.)

2° OCTOSYLLABES

Le plus souvent les octosyllabes sont réunis par groupes de 2:

« *Qu'ils aillent donc, tristes amants, dans les forêts, à l'aventure,* etc., etc... » (M. A., II, 650.) — *Le plus souvent, c'est en effet un chant d'avril et d'alouette* » (M. A., IV, 323). — « *Sombre génie, tu me fais peur ! Dois-tu sauver, perdre la France ?* (R. F., II, 350). — « *Le bœuf marchait comme un cheval, le soc allait âpre et rapide...* » (R. F., III, 237). — « *Sous un despote, elle était forte, et république, elle*

était forte » (R. F., III, 248). — « Elle retrouva dans Vergniaud les moments nobles et solennels de Mirabeau, *la majesté de son tonnerre, sinon les éclats de sa foudre* » (R. F., III, 332). — « Tout est subordonné au mouvement général, *à un immense* crescendo *qui, en allant, emporte tout* » (R. F., III, 509). — « L'encre n'avait pas séché sur ces discours ardents, sincères, où tous proclamaient à l'envi l'inviolabilité de la vie humaine ; *les murs les répétaient encore et l'écho ne s'était pas tu* » (R. F., V, 100).

3° MÈTRES DE 6 ET 12 PIEDS

6 + 6. — « Ils insultaient le peuple de mille manières, *et l'empereur lui-même, qui était leur ouvrage* » (M. A., II, 455). — « Tout cela se fit doucement, lentement, *un long travail de haine par des moyens d'amour* » (M. A., V, 310). — « *Plus la nature est triste, plus le foyer est cher* » (*ibid.*, 314). — « Et à côté, houssé de sa cape grise, *siégeait le roi de France, partageant les empires* » (M. A., VI, 35). — « *Elle laissait sa Meuse descendre aux Pays-Bas* » (M. A., VI, 136. — « *Le roi l'avait trahie, livré ses serviteurs* » (M. A., VI, 433).

6 + 6 + 6. — « *Nous portions sur la plage, de la Hogue à Dunkerque, tout ce pesant passé* » (M. A., V, 307). — « Celle-ci, une sainte sans doute, mais avec toute sa dévotion et son béguinage, la mère du Téméraire, *la fille des violents, bâtards de Portugal ou cadets de Lancastre* » (M. A., VI, 41). — « *Si le seigneur a droit, l'oiseau, la bête ont droit, puisqu'ils sont du seigneur* » (M. A., VI, 78). — « Jeunes étaient ces Suisses, ignorant tout, *ayant envie de tout, gauches et mal habiles, et tout réussissait* » (M. A., VI, 380).

6 + 6 + 6 + 6. — « Les siècles antiques ne sont-ils pas finis ? *Les climats sont vaincus, la nature asservie ; la girafe africaine se promène dans Rome* » (H. R., II, 338). Dans ce cas, le développement se transforme en strophe :

« C'est alors (ou jamais) qu'une parole nouvelle s'élança du cœur de France, parole simple et forte, d'espérance héroïque. Ce mot devint un chant, et ce fut assez pour vingt-cinq années de batailles : « La victoire en chantant nous ouvre la barrière ! » *Un âge nouveau s'ouvre par ce chant de clairon, aigu, âpre, sublime. Il partit de l'armée; le peuple y fit écho* » (R. F., IV, 429).

Alexandrin isolé. — Le monde s'asseyait, au moins de lassitude (M. A., I, 309). — « Ces deux corbeaux *qui vont toujours volant lourdement au rivage...* » (M. A., II, 15). — « *A midi, un orage et la terre est un lac* » (M. A., II, 39). — (L'architecture normande) aiguisée en ogives, *et se dressant au ciel comme un vers de Corneille* (M. A., II, 105). — « Mais d'être délaissé de Dieu, d'être abandonné à soi, à sa force, *à l'idée du devoir contre le choc du monde...* » (M. A., II, 642). — « Vraie Babel, où, comme, dans celle de la Genèse, *l'un demandant la pierre on lui donnait le plâtre* » (M. A., V, 393). — « Le monde, ce jour-là, entra dans l'infini » (M. A., V, 401). — « On les payait par jour, ils l'auraient fait pour rien » (M. A., VI, 215). — « Il avait perdu peu, perdu infiniment » (M. A., VI, 386). — « Et les jetant ensemble aux matrices profondes » (R. F., III, 468). — « Elle ne partait pas, mais elle allait partir » (R. F., IV, 438). — « (Lamartine) Il va de sa grande aile, oublieux

et rapide » (R. F., v, 255, note). — « Entre lui et la mort, il n'y avait plus rien » (R. F., vi, 272).

12 + 12. — Tous se sont arrêtés aux passages du Rhône, à ces grands carrefours des routes du Midi » (M. A., ii, 60). — « (Le paysan, si bien attaché à la terre) qu'il l'aime mieux que sa famille, qu'il lui est marié (trois fois plus qu'à sa femme), *et si vous en doutiez, en creusant cette terre, vous trouveriez au fond le cœur du paysan* » (R. F., iv, 319).

12 + 6. — « *L'Espagne et la Gaule, dans leur fougue barbare, n'avaient rien attendu* » (H. R., ii, 56) (1). — « *De loin suivaient aussi canons et couleuvrines, paisiblement, sans bruit...* » (M. A., vi, 26).

6 + 12 + 6. — « Il faut bien qu'il en soit ainsi, *pour que là, justement au plus rude combat des races et des langues, parmi le bruit des forges...* » (M. A., vi, 138).

6 + 12 + 12. — « *C'était le jeudi saint,* | *le jour de charité et de compassion,* | *où Jésus lui-même lave les pieds des pauvres* » (M. A., vi, 432).

Même observation que plus haut, sur la régularité du second alexandrin.

Remarquons enfin que, dans quelques cas (fort rares), la fin des groupes métriques est formée par une syllabe assonante, qui donne l'impression de la rime. Ceci, je le répète, n'est pas frappant dans *le Moyen âge* et *la Révolution :* « Mais bien plutôt l'attente, le TOCSIN, le réveil en sursaut, et, dans la plaine, au LOIN... » (M. A., v, 54).

On pourrait citer également l'exemple que j'ai rapporté, à la page 181 (note 1) : « Il fallait se hâter de danser et de *rire,* un autre allait *venir...* » (M. A., vi, 42).

---

(1) L'alexandrin est mauvais, d'ailleurs, à cause de la syllabe muette à l'hémistiche.

QUATRIÈME PARTIE

Les onze derniers volumes

CHAPITRE PREMIER

Caractères de la plaisanterie

La malveillance se développe aux dépens de la finesse. — Expression de cette malveillance : elle est souvent brutale ou indiscrète. — Banalité de certaines plaisanteries : L'esprit de carrefour ; l'anticléricalisme à la Homais. — Les allusions grivoises. — Annexe au chapitre premier : Les expressions familières ou réalistes.

Dans les volumes qui nous intéressent ici, la plaisanterie garde encore quelquefois une belle spontanéité. La « rosserie » du *Moyen âge* prend, dès lors, le caractère d'une habitude. Mais toujours, sous un calme qui n'est qu'illusoire, elle va au fond des êtres et des choses. Bien différente de la raillerie d'un homme qui taquine, elle devient le coup lourdement asséné, et avec une méchanceté qui ne prend plus la peine de se dissimuler. Des exemples comme ceux qui suivent font sentir le degré de malveillance irréductible où en est arrivé Michelet : « Si l'on veut ignorer solidement et à fond Richelieu, il faut lire ses mémoires » (xi, 139).

Ailleurs, on lit que le cardinal eut « comme Galilée, sur le monde, son coup d'œil de génie, et que vit-il de la situation politique ? Des étoiles nouvelles ? Non pas, mais une étoile qui filait. Il comprit le néant de Rome » (xi, 156). — « On voit l'unité du règne de Philippe II. Il part de la banqueroute et il y retourne » (ix, 508).

La mort du fou d'Henri IV, Chicot, provoquera cette boutade, moins plaisante qu'on ne pourrait le croire : « Hélas ! il ne restait plus près du roi que Chicot de sage ! (x, 159.)

Charpentier, d'une parfaite incompétence en matière scientifique (1), enseignant les mathématiques au Collège de France,

---

(1) Michelet insiste sur cette ignorance prétentieuse d'un cuistre arriviste (ix, 399).

« rendit le service de fermer solidement cette porte des sciences » (IX, 399).

Dans la même domaine, les méthodes pédagogiques des Jésuites ont excité la verve et l'indignation de l'historien, qui fulmine chaque fois que son sujet le ramène à ces questions. Il qualifie ainsi les élèves formés selon la doctrine jésuitique : « Docteur à quinze ans et sot à jamais » (IX, 513) (1).

Une phrase typique caractérise les persécutions contre les protestants et la déloyauté de la procédure employée à leur égard : « Un petit tribunal décidait de la compétence et renvoyait au prévôt qui pendait provisoirement » (XI, 126) (2).

Ceci ne rappelle-t-il pas le « jusques au feu inclusivement » du joyeux Rabelais ?

On sent, sous ce rire un peu forcé, la jouissance délicieuse de celui qui ne pardonne pas, et, bien souvent, la plaisanterie de l'historien ressemble à une vengeance personnelle. Voici en quels termes il aborde l'histoire de Mazarin, venant de faire l'éloge de Gassion, un intrépide soldat : « Puisque nous sommes à parler de grands guerriers, parlons de Mazarin ! » (XI, 473.)

Ce qu'il recherchera dans chaque individu, c'est le travers qui rend méprisable, ou le vice qui déshonore : « Le général de la ligue italienne, le duc d'Urbin, avait pour tactique invariable de ne voir jamais l'ennemi » (VIII, 255). — On avait remplacé le vieux Catinat par le « bouillant » Villeroi : « On était sûr du moins qu'avec celui-ci on aurait du nouveau. Et en effet, du premier coup, Villeroi se fit prendre » (XIII, 165).

Cette flétrissure des ridicules ou des bassesses ne prend pas toujours la peine de se voiler d'un mot d'esprit. Ainsi: Les nobles demandaient à commercer, mais au fond ne le désiraient guère « étant si impropres au commerce ; au vol, à la bonne heure, et à la piraterie » (XI, 189).

---

(1) Leur directeur « doit leur fournir un guide-âne. Et lui, qui le guidera ? » (IX, 64.)

(2) « Pour digérer et rire, Diane de Poitiers n'avait ni nain, ni chien, ni singe, mais le cardinal de Lorraine » (IX, 43). — « Comme démolition de la royauté, toutes les théories de république ne valaient pas Charles IX » (IX, 446-447). — L'esprit, auquel on défendait de marcher, se mit à voler » (VII, introd. 29). — « Julie de Rambouillet, que Montausier « adora quinze années sans se presser » (XII, 110). — « Après la mort de Louis XIV, les Jésuites « portèrent chez eux ce cœur que personne ne leur disputa » (XIII, 376). — « La prétendue balance (de la Constitution anglaise) n'était qu'une bascule alternative » (XIV, 33). — Machiavel, consulté sur la politique mondiale, « passe sa robe de prophète, prend sa lunette d'astrologue. Seulement il a perdu les yeux » (VII, 274) ; plaisanterie dont on peut rapprocher une autre : « Myope vers le nord, Choiseul vit-il clair au midi ? » (XVI, 157).

Une transposition assez ordinaire du mot historique : « Beaumarchais avait tout gagné, hors l'honneur » (XVI, 209).

Cela peut aller jusqu'à l'insulte outrageante : « La Compagnie (des Jésuites) salie, flétrie, déclarée solidaire de la banqueroute, resta dans son fumier si bas qu'on ne lui vit plus le nez » (XVI, 87).

Ce sera ailleurs l'infamie d'Henri III, qui laisse hâtivement son trône de Pologne, en emportant aux Polonais les diamants de la couronne, mais leur laissant en échange un autre trésor, les Jésuites (IX, 475) (1).

D'autre part, le ridicule peut tuer aussi sûrement que l'odieux, et Michelet ne laisse passer aucune occasion d'exhiber dans des attitudes ou sous des costumes grotesques ceux qu'il choisit pour victimes. Ce n'est pas impunément pour la plaisanterie, qui s'en ressent et y perd d'autant en finesse. L'attitude du Parlement en face d'Anne d'Autriche ne manque pas cependant de saveur : « Répétition un peu vive de la danse éternelle, du triste menuet que le Parlement exécute devant la Royauté, s'avançant deux pas, reculant de trois, enfin tournant le dos » (XI, 487-488). — Bien imprévu aussi l'étonnement des Jésuites « effarés comme un hibou qui aurait couvé un vautour » (XI, 595, notes). Voici pour le costume : Le chapeau de cardinal, qui coiffa Retz, tomba sur lui et sur la Fronde « comme un pesant éteignoir » (XI, 520) (2).

D'ordinaire, ce grotesque reste forcé ; témoin la fuite de l'armée royale, à Rosbach, avec les cris des dames, la panique des cuisiniers et des perruquiers, « vrais zéphyrs, jetant l'épée qui leur battait les jambes... » (XV, 375). — La ridicule parade guerrière des moines, à l'approche d'Henri IV sur Paris, ne vaut guère mieux : « Quelques-uns, non sans tremblement, se hasardèrent à charger et tirer leurs arquebuses pour saluer le légat, ce qui fit un grand malheur : ils tuèrent son aumônier » (X, 143).

---

(1) Cf. Henri IV, qui donne à Villars, pour prix de sa complicité, un royaume. « S'il eût pu attendre six mois, une corde aurait suffi » (X, 186). — « Un certain d'O, mignon d'Henri III, insecte de garde-robe, qui avait grossi, engraissé, on n'ose dire comment » (X, 124).

Je ne cite que pour mention les plaisanteries qui ont trait à la vénalité, celle en particulier des ecclésiastiques. Elles sont innombrables, et toujours appuyées sans élégance. Les portraits de Charpentier, faisant au collège de France le commerce lucratif de la science (IX, 403), de l'archevêque de Mayence « tenant boutique ouverte des dons du Saint-Esprit » (VIII, 71), le commerce des indulgences en 1516 (VIII, 62-63), et, en général le trafic des bénéfices ecclésiastiques (VIII, 181), etc., etc..., sont des banalités et des répétitions d'un même thème. — Cf. aussi le négoce avantageux d'Alexandre VI (Borgia) (VII, 155-156).

(2) Le chapeau rouge a toujours été pour Michelet une mine à sarcasmes. Il représentera pour l'aventurier Dubois un préservatif contre les coups du sort, « un paratonnerre » (XI, 145). En voici les vertus incontestables : « Il décrassait d'abord. Le cuistre ainsi rougi passait devant les princes. Mais le meilleur, c'est qu'il donnait une immunité générale, quoi qu'on pût faire. On ne pendait pas un cardinal » (XIV. 63).

Enfin les comptes rendus de mascarades, comme les processions de flagellants sous Henri III (x, 42), ne dépassent pas les plus tristes exhibitions d'un carnaval populaire, populacier plutôt.

Ainsi, il faut le reconnaître, et à l'exception de cas qui restent une minorité, l'ironie s'épaissit dans les derniers volumes (surtout après le tome X).

Ce qui est peut-être plus compromettant, c'est que l'écrivain affectionne, recherche visiblement le mot d'esprit et l'accepte trop souvent tel qu'il le rencontre. Il reprend à son compte les thèmes tout faits, et qui courent les rues. Tout le monde peut écrire : « De ce planteur (Vaudreuil) le nègre était la Polignac, de qui le nègre était la reine, de qui le nègre était le roi » (xvi, 240) ; ou encore : « La Pompadour chantait d'une voix de serin qu'on disait voix de rossignol » (xv, 223) (1). Nombre de mots dénotent ainsi l'esprit de place publique : « Dire une république chrétienne, c'est dire un triangle carré » (xii, 393). Le clergé exerçait sur le peuple « la royauté du ventre » (ix, 230) ; ou encore, Alexandre Borgia « faisait donner à boire pour l'éternité » à ceux qui le gênaient (vii, 226) (2).

Les éternelles et invariables moqueries de l'Académie : laboratoire de mots, non d'idées (xi, 377) ; des médecins (3) : des pédants ignorants, et des « monumentales oreilles d'âne qui ombragent le bonnet du docteur » (vii, introd., 91) ; des étudiants scolastiques : « Athlètes vaillants de la sottise, et ses champions émérites... (4) » (vii, introd., 36), ne lassent pas Michelet.

Sur la scolastique, en particulier, et sa gymnastique sûre pour déformer et déprimer l'esprit de celui qui s'y livre, il s'attarde avec quelque gaucherie (vii, 34) ; il y revient, pour l'appuyer encore, lorsqu'il parle de l'éducation des Jésuites : « L'enfant devait passer par la filière de cinq ou six Jésuites grammairiens qui, serrant son cerveau de proche en proche (par l'art des Caraïbes) et lui aplatissant le crâne, livreraient cette tête rétrécie et pointue à la seconde opération, celle du directeur jésuite »

(1) Le texte de l'édition originale porte : « Qu'on disait de rossignol. »

(2) Il importe de replacer ce mot dans le contexte, où il est question d'une créance gênante de 2.000 ducats et d'une perle perdue. « Il ordonna qu'on fermât la porte à sa mère qui lui apportait à manger, et déclara qu'il ne mangerait plus. Sa mère paya aussitôt les 2.000 ducats, et la maîtresse du prélat, prenant des habits d'homme, vint apporter la perle. Le pape laissa alors passer la nourriture, mais auparavant il lui avait donné à boire pour l'éternité » (vii, 226). Gros calembour sur : *manger* et *boire*.

(3) « L'absence des médecins fut le salut du roi » (xv, 215-216).

(4) Cf. le tableau des argumentations interminables et creuses, des joutes oratoires de la scolastique (vii, introd., 34-35).

(IX, 68). Nous voilà assez éloignés de l'humour véritable (1).

Il va sans dire que les choses de la religion offrent à ces dérisions superficielles un objet tout indiqué. C'est traditionnel et c'est facile: moquerie des Homais de carrefour et des esprits forts de boutique, d'un effet certain auprès d'un public prévenu et médiocre. Michelet y tombe, il s'y roule; lui, si artiste, il n'en sent pas l'inélégance ; poète, il n'en voit pas la vulgarité. Cet homme supérieur « mange du curé » ! Le procédé, le seul, consiste à adapter à des réalités profanes, et autant que possible mesquines, les définitions du dogme : « Mme de Tencin était une en deux personnes (2). » (XIV, 70). Le souvenir du soudard Seekingen, qui faisait *manu militari* la propagande en faveur de Charles-Quint, donnera matière à une plaisanterie du même ordre: « Le Saint-Esprit, sous la forme un peu rude de Seckingen, agit ainsi sur tous » (VIII, 75) (3). L'arrivée de la Du Barry avait scandalisé Mesdames. « On leur cita l'Ancien, le Nouveau Testament, où l'on voit que le Ciel prend bien bas ses élus. C'est Raab, c'est Jahel (la Du Barry d'alors), qui sauvèrent le peuple de Dieu. Plus l'instrument est vil, et plus la main d'en haut visiblement éclate » (XVI, 162-163).

On ne s'étonnera pas de trouver des saillies un peu fortes, qui ne dénotent guère plus qu'un anticlérical de second ordre. Elles restent regrettables pour deux raisons : d'abord, elles ne sont pas vraiment amusantes ; ensuite, elles ne sont aucunement utiles au développement, elles ne peuvent en aucun cas éclairer d'un jour nouveau le rôle historique des individus visés, ni modifier l'opinion qu'on se fait d'eux (4).

---

(1) Les moqueries répétées, ressassées, des méthodes de l'Inquisition, de Sprenger en particulier, ne sont ni plus nouvelles, ni plus intéressantes (VII, 89-89). C'est également d'un comique trop aisément vaudevillesque, de montrer l'impératrice Marie-Thérèse voulant marier ses filles « Elle en avait de grandes et de petites au choix, etc... » (XVI, 150) et présentant successivement les différents articles de son stock, par format et rang de taille. — Cf. sur cette ironie facile les portraits des mystiques autorisés (VII, introd., 30-31), de Malherbe (XI, 55-56), etc., etc...

(2) Cf. : « Cette royauté bourgeoise en trois personnes » (VII, 241).

(3) Cf. la Révocation de l'Edit de Nantes, « qui fit pleuvoir la manne des confiscations protestantes dans les poches trouées de la noblesse catholique » (XI, 157). — *La Fréquente Communion* d'Arnaud éclatant, pour l'effroi des marchands du Temple, « la pâle tête du Crucifié, et sa sainte maigreur foudroyant l'embonpoint ventru du Père Douillet » (XI, 482). — La discussion sur la date de la naissance de Louis XIV, « le fameux 25 décembre 1637, Noël de ce Messie monarchique auquel manquait l'étoile d'Orient » (XI, 387-388). — L'entrevue de Catherine de Médicis et d'Elisabeth (IX, 421-422). — Blount, le spéculateur qui joue selon la Bible, « le bon pasteur Jacob patte pelue délivrant le païen Laban de ses idoles d'or, etc... » ; et la plaisanterie continue sur ce ton (XIV, 265-266).

(4) Que peut nous importer une constatation comme celle-ci : « Charle-

Au besoin, si le coup de dent ne suffit pas, la gauloiserie s'en mêlera. Et comme les modes n'en sont pas infinis, c'est toujours aux mêmes constatations que l'allusion se verra réduite. Il en résulte, à la fin, une grande monotonie : le scandale, pour rester scandale, est condamné à rester un fait d'exception, et ne peut devenir le fait-divers quotidien.

Voici, par exemple, ce qui explique, aux yeux de Michelet, certains miracles assez édifiants : « Un vieux Jésuite, disciplinant son écolière, M[lle] Cadière, de Toulon, la transfigure. Elle est stigmatisée à l'instar de Notre-Seigneur. Miracle !... La grâce est féconde. L'ange de Dieu, Girard, a beau être vieux, laid. Un matin la sainte a conçu, et, non seulement elle, mais d'autres sont enceintes, de toute classe, marchandes, ouvrières, dames. La grâce ne tient compte de la qualité !... » (xv, 102-103.)

Ce sont des accidents de même nature qui caractérisaient souvent les processions de 1588, ces longs cortèges qui ne finissaient souvent qu'à la nuit, et d'où, tous se mêlant, pénitents et pénitentes, il résultait parfois des conséquences auxquelles on n'avait pas songé (x, 99).

Voici encore un parallèle entre la discipline protestante, collet monté, rigide à l'excès, et la douceur catholique : « De l'autre côté (du côté catholique), quelle différence ! Tout était doux et facile, tout était chemin de velours ! L'amour de M[me] de Liancourt et du mari de Marguerite était un péché sans doute. Mais la miséricorde de Jésus était infinie » (x, 172). Et c'est tout au plus si l'historien n'y cherche pas la raison de l'abjuration du Béarnais (1).

Le procédé de l'allusion grivoise est, je l'ai déjà dit, difficile à manier. Banalisé par un trop long usage, il exige, pour rester

---

magne avait une horloge qu'il avait reçue du Calife. Mais saint Louis, qui revient d'Orient, n'en a pas, et mesure ses nuits par la durée d'un cierge » (vii, introd., 46). Ce n'est pas sur une platitude de ce genre qu'un lecteur intelligent et impartial appréciera la mentalité de ce roi, ses étroitesses, ses erreurs en tant qu'homme, ou ses bienfaits en tant qu'administrateur. De même, nous sommes fixés sur les séquestrations arbitraires, déguisées hypocritement sous un prétexte de vocation monastique. Ce qui n'empêche pas Michelet d'écrire : « Une religieuse, pour mourir décemment, sans laisser de remords à ses proches, doit y mettre environ dix ans (c'est la vie moyenne des cloîtres) » (xi, 95).

Cf. : « La soutane est hardie, comme les femmes qui ne risquent guère, etc... » (x, 8).

(1) Cf. le passage où Michelet flétrit les gens du xvii[e] siècle, qui ne veulent plus avoir d'enfants pour ne pas les nourrir, et s'efforcent, d'autre part, de faire absoudre en religion cette stérilité volontaire : « Si le confesseur... veut que son confessionnal ne soit pas déserté, reste à la mode, il faut qu'il trouve des recettes pour qu'on fraude le mariage en conscience » (xi, 267). — Voici un passage significatif ; à propos des *Epistolæ obscurorum*

attrayant, une supériorité d'esprit incontestable, surtout un sens très affiné et beaucoup de doigté. Michelet n'offre ici aucune de ces garanties et se contente de l'allusion type. Aussi je n'y insisterai pas davantage. Les quelques exemples qui suivent n'ont d'autre intérêt que de signaler le fait, regrettable dans une œuvre grave: « Ni François Ier, ni sa sœur, n'étaient protestants. Elle était tendre et mystique, lui artiste et fort idolâtre, surtout des images vivantes » (VIII, 312).

A propos des peintures galantes de l'art italien: « Nos régentes du XVIIe siècle, très galantes et très hypocrites, n'ont pu supporter ces libres peintures ; elles n'aimaient que les réalités » (VIII, 356).

Dans les grands débats politiques de son temps, « entre la Révolution et le pape, François Ier avait choisi... quoi ? une boulangère de Lodi, etc... » Et le reste du passage nous prouve qu'il n'eut guère à se louer de ce choix ! (VII, 378.)

Il y a dans cette ironie double danger : tomber dans le bas ou dans le sale. Du premier défaut, je ne donnerai qu'un exemple où Michelet ne craint pas la plus lamentable banalité : « M. de Montespan, esprit bizarre, loin de se résigner comme tant de maris patients, s'emporta, souffleta sa femme, qui s'enfuit de chez lui. Dès lors, il se dit veuf, il en porta le deuil. Il se promena par les rues dans un carrosse drapé de noir ; aux quatre coins, des cornes pour panaches » (XII, 114).

---

virorum de Hutten, l'auteur fait l'exposé des vices monastiques : « Avec la grâce du jeune âne qui entreprend de lever lourdement sa grosse patte, avec le charme et l'innocence de l'oison qui s'essaie avec le même succès à voler, marcher ou nager, d'aimables séminaristes racontent à leur bon père, maître Artimus Gratius, leurs petites aventures, lui exposent leurs idées épaisses, leurs doutes, leurs tentations. Ils ne cachent pas trop leurs chutes, les nudités de leur Adam, les mauvais tours que, sur le soir, leur ont joués la bière ou l'amour. Mais comme aussi la confiance autorise quelque hardiesse, ils se hasardent à causer des propres aventures du maître ; s'ils osaient, ils lui conseilleraient de boire avec modération ; il en aurait la main moins prompte et ménagerait un peu plus l'objet tendre et potelé de ses scolastiques amours » (VIII, 34-35).

L'accusation de galanterie pourra s'associer au soupçon de sorcellerie ; le fait est constant : « Le clergé ne pesait guère ; il poursuivait peu les sorciers, l'étant lui-même. Le prêtre dansait, portait l'épée, menait sa maîtresse au sabbat. Cette maîtresse était sa *sacristine* ou *bénédicte* qui arrangeait l'église. Le curé ne se brouillait avec personne, disait à Dieu sa messe blanche le jour, la nuit au Diable la messe noire, et parfois dans la même église (d'après un témoignage de Lancre) (XI, 92).

ANNEXE AU CHAPITRE PREMIER

Les expressions familières ou réalistes

A) — EXPRESSIONS FAMILIÈRES

On retrouvera dans la liste qui suit certaines des expressions que nous avions déjà cataloguées dans *le Moyen âge* et *la Révolution.* Mais de nouvelles s'y ajoutent, et la liste s'allonge. D'autre part, celles qui, déjà, avaient figuré sur l'ancienne liste, sont employées dorénavant avec beaucoup plus de hardiesse et de violence.

La même observation s'applique aux expressions réalistes.

amour (faire l'). — On sentait en Henri II « l'ennui que son joyeux père avait eu de faire l'amour à la fille du roi bourgeois, la bonne et triste Claude » (IX, 21). Cf. : IX, 461 ; XI, 350 ; XI, 611, notes ; XIII, 133, 219.

animal. — (Sublet des Noyers), « cet animal, chargé de recevoir Le Poussin que Richelieu appelait de Rome et logeait aux Tuileries, eut l'impertinence de lui tailler la besogne » (XI, 600-601, notes).

aplatir *(briser la volonté).* — IX, 204 ; XI, 220, 531-532 ; XIII, 346.

aplatissement. — L'alcool, « la flamme, suivie du froid mortel, du vide, de l'aplatissement » (XI, 73-74).

attraper *(duper).* — IX, 211, 263, 487, 500-501 ; X, 205 ; XI, 469.

avaler *(croire naïvement).* — IX, 14, 158, 269, 304-305, 507 ; XI, 180 ; XII, 45 ; XIII, 133, 205, 266, 293, 391, note 7 ; XIV, 360 ; XV, 20, etc.

bâcler. — VIII, 343.

bancroche. — Appliqué au duc du Maine : XII, 209 ; XIII, 247, 345 ; — à l'abbé de Chauvelin : XVI, 108.

bégueule. — « Il avait l'air lui-même d'une fille bégueule » (Louis XV) (XV, 38).

bête (vieille). — « Le bonhomme Luxembourg, une des vieilles bêtes du roi » (XVI, 68).

bois (être de). — « Louis XIII, qui semblait de bois, sortit pourtant si animé... » (de son entrevue avec Mlle de Lafayette) (XI, 393).

bonnet (gros). — Huit cents messieurs, des plus gros bonnets du Royaume (XI, 510). Cf. IX, 233.

bourde. — VIII, 71 ; IX, 269, 377, etc.

boursicoter. — XV, 255.

boutique. — (Le cardinal de Bourbon fit comprendre à Catherine de Médicis) « qu'elle n'avait plus rien à faire en ce monde, qu'elle pouvait fermer boutique, s'en aller intriguer là-bas » (X, 81).

braque. — « Braque et cerveau brûlé » (X, 251).

brunette. — « Une petite brunette vive, agréable » (XI, 183).

casser (se... le nez). — (Condé croyait que Mazarin) « l'avait perfidement envoyé contre ce roc de Lérida pour s'y casser le nez » (XI, 476).

catin. — « Les Anne, Elisabeth, les sanglantes catins de Russie » (XV, 90). Cf. IX, 166.
chaud. — « Au lieu de leur mener leur homme tout chaud, qui eût frappé sans raisonner » (IX, 566).
chauffer *(devenir critique).* — (L'émeute à Paris en 1750). Cela chauffait très fort » (XV, 263).
cocu. — VII, introd., 23 ; XII, 135 ; XV, 129.
cocuage. — XII, 133.
coller (se). — « Calvin... se cache à Strasbourg, se colle sur les livres » (IX, 94).
couler *(discréditer).* — (Fleury figura au nombre des courtisans du prince Eugène) « cela le coulait à Versailles » (XV, 18-19).
coupe-choux. — (Le R. P. Montgon) « un sot, frère coupe-choux, qui écrivait comme un portier » (XV, 56).
cracher. — (Le tabac engendre des maladies) « une, entre autres, la plus triste, de cracher toujours et partout » (XI, 591, note).
crapuleux. — « La bouche crapuleuse dénonçait plus que le vice » (Louis XV) (XV, 321). — « Louis XVI... n'était nullement crapuleux comme Louis XV » (XVI, 8, préface).
crasse. — VII, 89-90 ; IX, 490.
crasseux. — X, 40-41.
crever *(mourir, en parlant d'une personne).* — (Naissance de Louis XIV) : « La Hautefort pleurant et lui reprochant (à Louis XIII) sa froideur : « Qu'on sauve le petit », lui dit-il. « Vous « aurez lieu de vous consoler de la mère. » Si je ne craignais de faire tort à ce pauvre roi, je dirais que, malgré ses sentiments chrétiens, il se fût consolé sans peine de voir crever son Espagnole » (XI, 395-396). — (Mme des Ursins arrêtée) : « La vieille dame fut enlevée en habit de bal et traînée vingt jours dans les glaces, au hasard de la faire crever » (XIV, 24). — (Le père de Mirabeau, poussant son fils aux aventures et aux duels) « et, à la fin, comptant qu'il crèverait à Vincennes » (XVI, 307). — Cf. : VIII, 177, 236 ; IX, 417, 593 notes ; XII, 90, 295 ; XIII, 313 ; XIV, 193 ; XV, 250, 253, 314 ; préface, 1869, XLII.
croupion. — VIII, 78.
crotte *(boue).* — X, 167.
débine. — XV, 325.
déménager *(être fou).* — « La tête déménagée de Fleury » (XVI, 27-28), (il est, dans la même phrase, traité d'imbécile).
se desserrer. — « Grande peine de se desserrer devant quelqu'un qui vous contracte » (il s'agit du confessionnal) (XIII, 45).
digérer *(accepter bénévolement).* — « La reine, pour faire digérer son nouveau chevalier servant, avait trouvé bon qu'Henriette (la maîtresse du roi) eût un logement dans le Louvre » (X, 312). — « Tels de ces catholiques digérant difficilement le principe du tyrannicide (IX, 523).
écrivailler. — IX, 319.
entreteneur (d'une fille). — XIV, 311, 370.
éplucher. — VIII, 402 ; XIII, 243.
éreinter. — XI, 150, 417. Appliqué à Louis XIV, « le vieux éreinté » (XII, 406).
expectorer. — « Fréron, en vingt ans, expectora deux cent cinquante volumes nauséabonds » (XVI, 70)

expédier *(tuer)*. — IX, 339.
fers (mettre les... au feu). — IX, 502 ; X, 338 ; XI, 280, etc...
filer *(se sauver en hâte)*. — XI, 527-528 ; XI, 244.
fourrer. — IX, 523 ; X, 7 ; XI, 414 ; XV, 266 ; XVI, 19.
ganache. — Tencin, « la ganache amoureuse » (XV, 207).
gants (mettre des). — « Tandis que la Fronde mettait des gants pour combattre Anne d'Autriche » (XI, 611, notes).
gueule. — « Cette gueule béante » (il s'agit de la bouche du cadavre de Mme de Nesles, empoisonnée) (XV, 175). — *(Bagout) :* « Une gueule retentissante » (VII, 190).
guignon. — IX, 22.
houspiller. — IX, 271.
huppé. — (Buckingham) « parut en habit de perles mal cousues qui se semaient sur le chemin pour tenter l'assistance... Les plus huppés ramassaient dans la crotte » (XI, 167).
idiot. — VII, introduction, 16, 27, 41 ; IX, 211-212, 254, 355. — « En combattant ces idiots de ligueurs » (X, 128). Cf. XIII, 348 ; XV, 265.
ignorantin. — VII, introduction, 89.
imbécile. — « Un imbécile, le ministre Dunoyer » (VII, 396, notes).
japper. — « Cela ne l'empêchait pas de japper en furieuse quand on la menait à l'église » (XI, 112).
laver la tête *(gronder vertement)*. — X, 233, 341 ; XI, 175 ; XIII, 137-138.
loustic. — Appliqué habituellement dans le tome IX, au regard oblique de Charles IX : IX, 325, 412, 431, etc... Cf. : XIII, 181 ; XIV, 315 (« les mendiants de Watteau »).
marmitonner. — « La sale cuisine où ce digne archevêque marmitonna l'Allemagne pour l'élection de Charles-Quint (VIII, 42).
martel (mettre... en tête). — XI, 140.
moitié *(femme, épouse)*. — (Le roi de Navarre) avait fort à faire pour couvrir les faiblesses de son aventureuse moitié » (IX, 485).
neuve *(jeune)*. — (La Pompadour) « avait vingt-trois ans, quatre ans de mariage, deux enfants. Elle était déjà fatiguée, molle, et loin d'être neuve » (XV, 223).
palper *(recevoir de l'argent)*. — (Noailles) enfin se rappelle je ne sais quel argent que doit le roi à sa famille ; il se résigne et palpe aussi » (XIV, 240). — (La duchesse d'Etampes) palpait ce traitement et le gardait » (IX, 14). Cf. aussi IX, 54.
panier percé. — « Un grand seigneur, joueur, panier percé, voudrait bien lui vendre sa nièce » (XIV, 303).
panneau (donner dans le). — IX, 166-167 ; XIII, 320.
petite femme *(la reine Margot)*. — « La petite femme, intrépide, paya comptant » (IX, 486).
peau *(vie)*. — « Elle voulait la peau de Buckingham et rien de plus » (XI, 186).
petits (faire des). — « Versailles a fait des petits » (XIII, 3).
pied de grue (faire). — VII, 238 ; XI, 127, 303.
piler *(malmener)*. — « Dubois le pila, le chassa à grands coups de pied de chez lui » (XIV, 368).
pincer *(prendre)*. — X, 234 ; XI, 143 ; XV, 266.
planter là *(laisser là)*. — IX, 255 ; XI, 131, 329, 342. — Cette Julie plante là son Saint-Preux » (XVI, 78).

planter (ses choux). — (Montmorency) « homme de paille et simple mannequin, il lui restait d'aller planter ses choux » (IX, 27).
plongeon (faire le) *(se soumettre avec servilité).* — IX, 264 ; XI, 408, 475 ; XIII, 137-138.
plumer. — « La finance, longtemps plumée par la noblesse » (XIII, 303). — (Desgrieux faisant) « le petit frère de Manon, le naïf et le niais devant l'entreteneur qu'on veut plumer » (XIV, 311).
pocher. — « On se rua, on se pocha » (XIV, 242).
pouille *(chanter).* — « Deux filles qui se chantent pouille, se jettent au nez leurs scandales, se gourment, se roulent » (la Du Tillet et la d'Escoman) (XI, 14).
pouillerie. — « La pouillerie cléricale » (VIII, 371).
poule (mouillée). — Appliquée à Gaston d'Orléans : XI, 180 ; au duc du Maine : XIV, 131.
pot *(pot de chambre).* — X, 94-95 ; XIII, 172 ; XVI, 223.
prêtraille. — « La prêtraille jacobite » (XV, 63).
râfler. — VII, 237.
rater. — (Mme de Prie) « n'ayant pas moins manqué, raté sa royauté » (XV, 25).
reclaquer. — « Condé lui donna un soufflet, reclaqué sur-le-champ à la joue de Condé » (XI, 542).
rechigné. — « Pitt, sous un air rechigné » (XVI, 82).
rengainer. — « Rengainer ses sacrements » (XVI, 171).
replâtrer. — « Ils entreprirent de replâtrer l'idole (royale) » (IX, 415).
ressasser. — IX, 50-51 ; XIII, 47.
rendre *(cracher, vomir).* — (Les protestants, convertis de force en 1685). « On leur faisait subir la messe. Mais quand il était question de les faire communier, les lèvres contractées, les dents serrées se refusaient ; à peine on leur fourrait l'hostie... Une femme, menée à la communion par les dragons, ne parvint jamais à avaler. Elle rendit l'hostie dans un coin » (XII, 348-349).
rogner. — (L'Hospital) « rognait les juges, les réduisant de nombre et de profits » (IX, 216).
saigner (du nez) *(avoir peur).* — X, 293 ; XI, 341.
sauteur. — Ce leste sauteur (Henri IV) qui dit : « Je vais faire le saut périlleux » (IX, 373).
saveter. — « Coudre et saveter la rapacité financière de férocité fanatique » (VIII, 61).
suer. — « Ils ne le feront pas suer longtemps en son lit de justice » (VII, 90) (souvenir de La Fontaine ?).
tanner. — « On les tannait d'offices indéfinis » (XII, 361) (il s'agit des protestants auxquels on impose la messe de force, en 1685). — « On nous a tellement ennuyés, tannés de jansénisme » (XII, 413, note 3).
tordre (le cou) *(faire mourir).* — IX, 279. — (François de Guise dut mourir furieux quand la mort) « lui arrachait la proie des dents et que la main d'en haut l'ayant amené là vainqueur, maître de tout, et seul, les autres étant morts, à son tour lui tordait le cou ».
tripotage. — « Lorsqu'on voit la profonde horreur, la saleté, le tripotage, qui régnaient dans le cabinet de tout contrôleur général, ce mot *antre* n'est pas assez, il faut dire écuries, égout, latrine immonde » (XIV, 17). Cf. IX, 401.
tripoter. — « Aux parloirs des couvents, les mondaines qui y don-

naient des rendez-vous à leur amants y rencontraient aussi les saintes, négociaient et tripotaient ensemble » (XII, 45). Cf. XV, 255.

trotter *(faire trotter, mettre en mouvement).* — « Elle fait trotter Bissy chez les évêques » (XIII, 341). Cf. XI, 319, 482 ; XIV, 191.

vin (mettre de l'eau dans son). — IX, 574.

volée (donner une). — (Choiseul) « avait pu hasarder de donner une volée à ses amis les philosophes » (XVI, 91).

B) — EXPRESSIONS RÉALISTES

baveux. — « Sa baveuse faconde » (VIII, 294).

charogne *(cadavre).* — VII, 227 ; XI, 553 ; XII, 355.

colique. — « Les infirmités de la nonne, ses coliques hystériques » (XIV, 190-191). Cf. XII, 205-206. — « Des coliques et des ballonnements, les orages des voies digestives le (Louis XIV) rendaient colérique » (XII, 269-270). — « Avec sa goutte et sa colique, Catherine de Médicis se met en route » (IX, 483).

coucher *(avoir commerce avec une femme).* — « Cet archevêque, Espinac, qui couchait avec sa sœur » (X, 86). — « Marillac, vieux dévot amoureux, qui traduisait l'*Imitation* et couchait avec la Fargis » (XI, 249).

dégoûtant. — XIII, 319.

derrière.— (L'impératrice Marie-Thérèse) « y fut promenée (en effigie) par la Cité, exhibant sous la verge un monstrueux derrière » (XV, 308).— (Les Bayonnaises déclaraient au juge Lancre) : « Mieux vaut le derrière du diable que la bouche de nos maris » (XI, 74).

dévoiement. — « Le dévoiement de Fleury évacua le peu qu'il avait d'âme » (XV, 191).

diarrhée. — « Il lui fit signer entre deux diarrhées le rappel des Jésuites en France » (X, 254). Cf. XIII, 233 (la diarrhée désespérée de Beauvilliers).

dissoute *(décomposée).* — « Philippe V... fut le mari le plus assidu, le plus mari qu'on vit jamais, acharné, implacable d'exigence amoureuse. Sa première femme, malade à la mort, perdue d'humeurs froides, dissoute et couverte de plaies, n'eut pas grâce un seul jour, ne put faire lit à part » (XIV, 22).

éjaculation. — « Les sottes éjaculations de Marie Alacoque (ses livres dévots) se répandent, mais dans les couvents » (XIV, 305).

entremetteuse. — (La Pompadour) « entremetteuse et racoleuse, pourvoyeuse de petites filles » (XV, 307).

s'extravaser. — Ce mot est employé assez fréquemment: IX, préface, 5, 354 ; XI, 192 ; XIII, 150.

excrément. — « Les excréments de la Ligue » (XI, 35).

faire *(engendrer).* — « Le nonce Bentivoglio s'illustre à Paris pour avoir fait à sa maîtresse une paire de petites filles » (XIV, 70).

fiente. — « On vit un frénétique, à l'église du Marché-Neuf, en plein jour, ôter ses culottes, sauter sur l'autel, le salir, barbouiller la Vierge et Jésus. A Saint-Thomas du Louvre, tout se trouve, un matin, déshonoré de fiente humaine » (Buvat, 164 et 172) (XIV, 322).

gâté *(corrompu, décomposé par la maladie).* — Michelet emploie à plusieurs reprises ce terme brutal. A propos de Catherine de

Médicis : « On y sentait la mort ; son mari, instinctivement, s'en reculait comme d'un ver né du tombeau de l'Italie. Elle était fille d'un père tellement gâté par la grande maladie du siècle que la mère, qui la gagna, mourut en même temps que lui, au bout d'un an de mariage. La fille même était-elle en vie ? Froide comme le sang des morts elle ne pouvait avoir d'enfants qu'aux temps où la médecine défend spécialement d'en avoir » (IX, 45). — (Les blondes) « doivent souvent leur éclat au vice du sang. On le vit plus tard par la Soubise, qui mourut de scrofules, décomposée et gâtée jusqu'aux os » (XII, 243-244). — « Le dévot prince de Conti, radoteur avant l'âge, qui (dit l'évêque Cosnac) avait les os gâtés et mourut de la syphilis » (XII, 59).

hémorroïde. — X, 87 ; XI, 437, etc...

hémorroïdeux. — Appliqué à Henri III : X, 87.

maquereau. — Epithète réservée au Régent et à Dubois : XIV, 322. — « Le Régent... se jugeait fort bien. Une fois, à table, avec Dubois, comme on lui donne un papier à signer : « F... royaume ! s'écrie-t-il. « Il est bien gouverné ! Par un ivrogne et un maque- « reau ! » (XIV, 304). — C'est en réalité une citation.

maquerelage. — « Le maquerelage politique ne lui plaisait pas moins » (ceci est dit de Mme de Tencin, qui pratiquait déjà l'autre) (XIV, 212).

maquerelle. — (Catherine de Médicis) « dame d'un mauvais lieu, et maquerelle au profit de Guise » (IX, 264).

ordure. — « Cette ordure romaine » (le cardinal Dubois) (XIV, 320). — « La justice, par les mains de laquelle des tas d'ordures avaient passé » (IX, 216-217). Cf. XI, 52, et XIV, 326 : « Le P. Daubenton, engraissé de toutes ces petites ordures qu'il avait enterrées d'indulgence et d'oubli. » — « La vieille Madame la Duchesse, démon d'impureté, exquise en toute ordure... » (XV, 129).

ouvrir *(autopsier)*. — « Elle avait été ouverte et on lui avait trouvé son enfant mort » (Gabrielle d'Estrées, empoisonnée probablement) (X, 250).

perte. — « Le 1er février (à son treizième mois de veuvage) la Dauphine, un matin, tombe en syncope, et *elle a une énorme perte* » (XVI, 146-147).

pleine *(enceinte)*. — « Rigault... trouva chez les moines toute la violence féodale, un libertinage effréné, leurs nonnes pleines » (XI, 349-350). — « La Sorcière... une fois pleine et gonflée de lui » (du diable) (VII, introd., 90-91).

pou. — « On y était mangé des poux » (XII, 303).

pourri. — « D'O, l'âme la plus pourrie de la France » (X, 152). — « Une pauvre chose pourrie, la volonté d'Henri III » (IX, 583). — Appliqué au physique : « Les Valois étaient pourris » (IX, 210). — « Un roi pourri, le petit François II » (IX, 45). Cf. XIV, 178).

pourriture. — « Quand la pourriture des Jésuites fut arrivée au degré de décomposition dernière... » (XVI, 128). Cf. XVI, 86-87).

putain. — Madame Adélaïde appelait la Pompadour « maman putain » (XV, 284). — C'est presque une citation.

racoleuse. — Cf. plus haut : *entremetteuse*.

réglée. — (Rapport du médecin Yvelin sur les possédées de Louviers): « Dix-sept autres, les charmées, étaient les victimes, un troupeau de filles agitées du mal des cloîtres. Il le formule avec précision;

elles sont réglées, mais hystériques, gonflées d'orages à la matrice, lunatiques surtout et dévoyées d'esprit » (XII, 419, note 3).

sale. — IX, 219, 326 (« les sales amours des Valois »); XIII, 208, 218, 319 ; XVI, 288 (le cardinal de Rohan) « ce vieux libertin sale ».

saleté. — Au sens moral : « L'aveu qu'il fit de ses saletés personnelles » (XII, 380).

scrofule. — XII, 243-244 ; XIII, 147.

scrofuleux. — XIII, 147.

selle. — XI, 259 (au sens médical).

se soûler. — « Maisons à rendez-vous, mais, pour trancher le mot, vrais cabarets, où, parmi les coquines, de grandes dames venaient se soûler » (XIII, 222).

syphilis. — XII, 59. Cf. plus haut : *gâté.*

urèthre. — A propos des infirmités spéciales de Dubois: XIV, 73, 301.

urine. — XI, 333.

uriner. — A propos du cardinal de Richelieu, qui souffrait de rétention. (Deux nouvelles changèrent le monde en 1632): « Richelieu avait uriné et Gustave-Adolphe était mort » (XI, 323).

vénérien. — XII, 294.

viande. — Dans les récits de supplices horribles, comme celui de Poltrot, Ravaillac, Damiens... Michelet préfère ce mot à : chair (IX, 280 ; XI, 10). Ce mot lui semble également plus propre à peindre la matérialité d'Anne d'Autriche : « Pleine de viande (et peut-être de vin) » (XI, 494).

vomir. — XVI, 68. Cf. XI, 547 (au moral) : « La France qui vomissait Condé ». Cf. VII, 365 (au physique) ; XI, 366 ; XII, 422, note III, etc.

---

fleur blanche *(euphémisme).* — XV, 258.

voir *(médical).* — « La forte Visitandine de Bourgogne (Marie Alacoque) que l'on saignait sans cesse, ivre de vie, eut le délire physique, et voyait le sang par torrent » (XIII, 29).

CHAPITRE II

Valeur de l'expression

I. Survivance des qualités poétiques. — Rareté des expressions pittoresques. — Réminiscences.
II. Matérialité de l'expression : Vulgarité des attitudes et des mots. — Sensualité de certaines images. — Insistance sur des faits d'ordre érotique. — Evocations scatologiques. — Abus, dans certains tableaux, de détails choquants.

I

Au point de vue de l'expression, les volumes de l'*Histoire de France* (surtout jusqu'au tome X inclus) révèlent les qualités que nous connaissons déjà. Nous y trouvons, assez marquée, la préoccupation du trait dominant unique, impliquant, dans sa brièveté, tout un ensemble de conséquences morales, celles sur lesquelles il est nécessaire de concentrer l'attention. Ces expressions ont, en plus de leur intérêt visuel, l'avantage d'économiser un développement : « Je ne trouve rien de plus triste que de voir cet homme de bien (Lhospital) traîner sa *barbe blanche* derrière Catherine de Médicis » (ix, 287). Après la Ligue, éclate une véritable orgie de plaisirs grossiers ; un mot suffira : « La France tombe à quatre pattes » (x, 180). Mot brutal, incisif et riche en toutes sortes de sous-entendus. « Cette retraite lente, imposante, qui *montrait les dents* » (ix, 314-315). Traduction suggestive d'une idée abstraite ; c'est de l'impressionisme à la Hugo (1).

Comme le poète, l'historien va plus loin et demande volontiers à l'intervention de réalités ou de personnalités qui nous dépassent le soin d'agrandir le champ de sa vision. On sait combien

(1) Cf. : « Les Guises, faufilés entre deux amours » (ix, 52). — Le règne de Philippe II, « ce règne de terreur qui passa entre deux bûchers » (ix, 74). — Zamet, le louche entremetteur, « resta toujours léger, mobile, et le pied levé » (x, 253).

ce procédé, je dirais « métaphysique » a séduit Victor Hugo, et quelle large utilisation il a faite de notions qui, pour être vagues, n'en sont pas moins grandioses et donnent à l'expression une valeur émotive incontestable (sans la rendre d'ailleurs pour cela plus profonde). Le Destin, la Fatalité, la Mort, la Divinité, le Néant même, l'Ombre, c'est-à-dire le mystère de l'occulte, d'autant plus impressionnant qu'il reste hors de la portée de notre observation, en constituent le matériel le plus ordinairement employé. La bouche d'ombre, la voix, les yeux d'ombre, dans Hugo, par exemple, sont des expressions qui ne veulent pas dire grand'chose, mais dont l'effet est infaillible, parce qu'elles éveillent dans l'esprit du lecteur une foule de sensations imprécises, éléments précieux d'une rêverie qui ne demande qu'à s'éveiller.

Michelet le sent parfaitement et fait usage de ces données métaphysiques, pour agrandir les limites de l'expression : « Alexandre VI commença à avoir soif du sang de Savonarole, espérant que, cette voix étouffée, il *ferait taire Dieu* » (VII, 185-186). — Le sultan Sélim devient « le scolastique de la Mort » (VIII, 58). — Philippe II, lent, patient, mais fixe comme le Destin » (X, 123).

Aussi je préfère, pour l'exemple suivant, la leçon de la première édition (il s'agit de la profanation du cadavre de Morel, le protestant) : « La mort brûle » (1re édit., IX, 164-165). Pour qui connaît Michelet, il n'y a aucun doute que l'idée se soit présentée à lui sous cette forme de vision, et, lorsque l'édition définitive corrige « le mort brûle » (IX, 151), elle méconnaît complètement les habitudes de l'écrivain.

Dans des cas extrêmement rares, c'est grâce au procédé contraire que l'image gagne en profondeur, c'est à-dire en limitant à une individualité définie et concrète les attributions vagues d'une personnalité métaphysique. Qu'est-ce, par exemple, que l'excommunication, sinon l'exclusion, l'interdiction des rapports spirituels avec la Divinité ? Que la Divinité devienne la Patrie, que ces rapports entre le créé et le créateur, tout en restant spirituels, prennent la modalité des rapports humains entre le citoyen et son pays, ce n'est pas les mesquiniser ; bien au contraire : (Marie-Antoinette, huée en venant à l'Opéra) « dut se sentir comme excommuniée de la France » (XVI, 363).

Une autre forme d'associations, toujours intéressante, et peu susceptible d'encourir le reproche de banalité, forme où Michelet s'est toujours senti à l'aise et vraiment créateur, persiste dans les volumes de la dernière manière. L'affirmation d'une impossibilité, ou seulement d'une non-probabilité, est à la base de ce genre d'expressions : par exemple, faire d'un acte instantané comme le

meurtre, un état latent qui dure et se prolonge (1). L'idée sera reprise et appliquée à d'autres réalités, à qui, par définition, tout prolongement est interdit : l'alléluia, le chant d'allégresse qui éclate, expression subite d'une émotion au-dessus des forces humaines, mais, comme telle, d'une durée limitée, sous peine de perdre son intensité, c'est-à-dire sous peine de cesser d'être alléluia (2). De même le démembrement d'un pays ne peut représenter qu'un acte brutal et passager, sinon le mot ne convient plus (3).

Il est utile de souligner la hardiesse de ces façons de dire, qui risque d'échapper facilement au lecteur. Il n'y a pas moins de paradoxe à faire état de l'inexistant comme chose sensible, et à appliquer à l'irréel les mêmes jugements et les mêmes dénominations qu'à la réalité.

L'écrivain aura, à ce propos, un mot fort joli pour définir la réforme tactique de Gustave-Adolphe. « Il mit ses hommes en files simples, et du *vide* derrière » (XI, 293-294). Cela arrête et surprend : on ne met pas du vide quelque part, c'est entendu. Le procédé est dangereux d'ailleurs ; la définition eût pu n'être que ridicule, venant d'un écrivain médiocre (4) ; elle est originale, et, qui plus est, exacte dans la bouche d'un homme comme Michelet.

Au même ordre d'imagination appartient une expression comme celle-ci : (Madame d'Orléans exerçait, sans le paraître, une influence considérable sur son mari, le futur Régent) : « Sa langueur apparente, sa mollesse, lui allaient. Elle ne l'aurait pas fait agir, mais elle le faisait *ne rien faire* (5) » (XIII, 350). L'effet procède de l'antinomie entre *faire* et *ne rien faire*, et l'écrivain en sent lui-même assez la hardiesse pour mettre, dans son texte, ces mots en italiques.

---

(1) Guillaume d'Orange et Henri IV, victimes de plusieurs tentatives d'assassinat, feront dire qu'ils « vivaient sous les couteaux et quotidiennement assassinés » (X, 201, conclusion du XVI[e] siècle). Expression dont la première ébauche se trouve au tome IX, 539, toujours appliquée au prince d'Orange « comme entouré de l'assassinat ».

(2) La cathédrale de Reims « un alléluia permanent » (préface, 1869, XLI, reportée au tome I de l'édition définitive).

(3) Les douanes intérieures de l'Ancien régime « qui tenaient le royaume à l'état de démembrement permanent » (XIV, 238).

(4) L'humour populaire a souvent usé de ce moyen. Cf. la définition bien connue du canon : « On prend un trou et on met du bronze autour. »

(5) Cf. Quoique d'une plus grande banalité : « Guillaume le Taciturne eut cruellement à regretter d'avoir cherché appui en Charles IX, d'avoir eu foi dans ce néant » (IX, 441). — « Le fonds en lui (le petit Louis XV) était l'insensibilité, l'ennui, le *rien* » (le mot écrit en italiques) (XIV, 332). — Dubois, « cet homme de rien, ce néant » (XIV, 59).

Enfin, la valeur de l'expression peut être simplement conditionnée par la vision qui lui a donné naissance. Il n'y a pas lieu d'insister ici sur les qualités de l'image chez Michelet. Elles ont été étudiées à propos du *Moyen âge*. Je me contenterai donc d'apporter quelques spécimens, parmi les plus évocatrices : La « courtisane en cheveux blancs, banale comme le coin de la rue » (XVI, 113). — La stérilité « qu'on pourrait appeler une mort préventive avant la naissance » (XI, 61). — Le connétable de Bourbon, allant toujours, sans que nul obstacle puisse le faire hésiter, allant « comme une pierre lancée par la fatalité » (VIII, 260). — « Je plongeai dans le peuple » (préface de 1869, XXXVIII). — A propos du sacrifice incroyable que François Ier aurait exigé de sa sœur, dont il avait brisé la volonté, Michelet se sert d'un euphémisme délicat : « La terre avait vaincu le ciel et l'avait abaissé à soi. » (VIII, 163.) — Le portrait de Léonora Galigaï ne manque pas de relief : « naine noire, avec des yeux sinistres comme des charbons d'enfer » (X, 275). — Dubois avait « des mots très bas, comme en déshabillé » (XIV, 60). — « Les défections de la France sont les agonies de l'Europe » (XI, 192). — Le siècle de Louis XIV, « une harmonie » (XII, préface, 6). — « La Saint-Barthélemy n'est pas une journée, c'est une saison » (IX, 414). — Marie Stuart donnera lieu à une délicate évocation : « pâle rose de prison » (IX, 562) (1).

Très souvent, dans ces volumes, l'expression n'est, dans l'esprit de l'écrivain, qu'une réminiscence ; réminiscence qui peut ne se présenter que sous forme d'à peu près, assez lointaine même à l'occasion. Et alors il faut chercher ailleurs, dans *le Moyen âge* en particulier, la version primitive. On ne peut donc en aucune façon faire état de ces expressions pour apprécier l'originalité des derniers volumes. Tel est le cas de : « Elle fut enterrée dans l'honneur » (XV, 268) (2). — Les protestants ont écrit « l'acte de naissance de la démocratie religieuse » (IX, 160-161) (3). — François Ier n'est plus « qu'une cérémonie » (VIII, 401) (4). — Marguerite « ne tenant à la terre que du bout du pied (VIII, 151) (5). — Coligny, à son retour du Midi, « ombre redoutable,

---

(1) Ce n'est là d'ailleurs que la mise au point d'une impression déjà entrevue, mais fugitive : « Marie Stuart avait atteint seize ans et sa suprême fleur » (IX, 129).

(2) Maillard « enterré dans le sang » (R. F., IV, 163, note 1). Cf. Ire partie, p. 47 ; — et « le roi, enterré dans un habit de velours noir » (M. A., IV, 62), cf. p. 41.

(3) Les Etats généraux sont « l'acte de naissance de la France » (M. A., III, 69), cf. p. 36.

(4) Bailly, « une cérémonie vivante » (R. F., III, 523), cf. p. 87.

(5) Je ne trouve antérieurement le thème exact, mais j'en trouve une

mais ombre déjà. Il avait un pied dans la mort » (IX, 340) (1). Marie Alacoque, « ivre de vie » (XIII, 29), qui rappelle l'expression « ivres de jeûne » que nous avons vue précédemment appliquée aux lollards et aux tisserands flamands.

Enfin, — bien rarement — l'expression tire sa force de sa simplicité même : Le petit protestant Brun, livré en jouet à la valetaille, qui « battu », mis au fond des latrines, tourné en rond des heures entières, constamment éveillé à coups de coude, finit par *ne s'éveiller plus* » (XII, 313).

Toutefois, et ce sera la conclusion de ce paragraphe, on est frappé, à la lecture des derniers volumes, de la grande raréfaction des expressions pittoresques ou poétiques. On les remarque d'autant mieux qu'on ne les y rencontre plus que comme des accidents ; ces onze volumes en fournissent au total un nombre sensiblement moins considérable que les six volumes du *Moyen âge* à eux seuls. On se voit obligé de lire parfois des chapitres entiers sans avoir rien noté de saillant en ce sens. C'est que, comme nous allons le voir au paragraphe suivant, la préoccupation de l'écrivain a changé, la vision y sera d'un autre ordre, infiniment moins élevée et bien plus fréquemment portée à un réalisme exagéré.

II

En raison de la stérilité du symbolisme, l'expression, dans les derniers volumes de l'*Histoire de France*, n'atteste plus, comme précédemment, un sens poétique puissant. Sans doute, elle garde encore à l'occasion (nous venons de le voir) l'esprit d'à-propos, mais ce n'est plus la préoccupation essentielle de l'écrivain. L'enthousiasme qui poétise fait place au plaisir de critiquer. Aussi, neuf fois sur dix, l'expression s'amoindrit, se prosaïse — quand elle ne fait pas plus ! Michelet ne recule devant aucune exagération pour diminuer aux yeux de son lecteur les personnalités historiques les plus en vue, — celles du moins qu'il n'aime pas. Chaque fois qu'il sera question d'un prince, d'un noble, d'un jésuite, d'un prêtre, en général, le ton restera uniformément brutal. A tel point que la violence devient inévitable, de commande, qu'elle aura parfois la régularité d'un *leit-motiv*, et que, dès le début d'un développement, il suffira

---

première version, qui en est l'acheminement : « Les chrétiens ne tenant la Terre sainte que par le bord. » Cf. p. 41, note 3.

(1) « Danton avait déjà dix pieds dans la terre. Robespierre lui tendit la main ; il y eut dix pieds de plus » (R. F., VI, 420). Cf. Ire partie, chapitre : *l'Humour*, p. 27, note.

de savoir de qui il s'agit, pour en prévoir presque à coup sûr le ton final.

Et quel sera ce ton ? Ce ne sera plus le persiflage souvent amusant du *Moyen âge,* ou la belle indignation de *la Révolution,* c'est la grasse (et trop souvent sale) allusion. Cet homme à l'intelligence si sûre, à la sensibilité si exquise, qui, au point de vue familial comme au point de vue professionnel, n'eut jamais rien à envier de la vie et ne fut jamais socialement un « raté », fait trop aisément preuve d'une mentalité de raté.

Nous avions constaté le plaisir (discret) qu'il éprouvait à présenter sous des aspects grotesques les personnages auxquels s'adresse la vénération officielle. Cette tendance va s'accentuer. L'écrivain aimera nous montrer les grands dans le déshabillé et les petitesses de leur intimité, quand, ayant quitté la scène, ils laissent là leur défroque dorée et apparaissent des hommes comme tout le monde, dans la nudité de leur nature imparfaite.

Sara Marlborough, se détournant pour éviter l'haleine avinée de la reine Anne (XIII, 199) ; la femme de Philippe V, se précipitant, en court jupon et le sein nu, « pour laver la tête à Liouville », poursuivie par Mme des Ursins qui tâche, tant bien que mal, de la cacher de la main (XIII, 172) ; la reine de France, « mettant les ongles au nez de Monsieur, qui se sauve, éperdu, jure qu'il ne remettra plus les pieds chez cette furie » (XI, 508) (1) ; le petit accident d'ordre digestif échappé à la petite reine d'Espagne en présence de l'ambassadeur de France, Saint-Simon (XIV, 367), tout cela n'est pas encore trop méchant.

Il est déjà plus compromettant d'employer, pour qualifier des choses respectables, des mots vulgaires. Dire, pour désigner le pape Innocent III, « le vieillard ventru sur qui tomba le Saint-Esprit », et le montrer écoutant les avis de la Marina, « ex-courtisane, vieux meuble du Sacré-Collège » (XIV, 320) ; montrer l'archevêque de Beaumont « rengainant ses sacrements » (XVI, 171), ou Fénelon « gorgeant d'hosties » ses pénitentes (XIII, 338), est bien plus grave que d'appeler le Louvre « une boutique » (XI, 411) (2). Bien scabreuse aussi la médication donnée par une

(1) Cf. une scène conjugale entre Philippe V et sa femme, « qui finit par le jeter à bas du lit » (XIII, 173). — Mme de Soubise quittant la couche conjugale pour se rendre à un rendez-vous galant du roi, le ronflement opportun du mari, l'intervention imprévue de ce dernier, qui, à travers son sommeil, croyant que sa femme cherche ses pantoufles, la prie bien complaisamment de prendre les siennes (XII, 241). Il s'agit d'un de ces intérims dont Mme de Soubise avait la mission auprès du roi.

(2) L'expression se retrouve, mais accentuée singulièrement au tome XI,

dame à son fils atteint d'une affection fréquente à l'époque, et qui avait imaginé de « pulvériser des reliques et de les lui faire prendre en lavement » (xiii, 172). Un des meilleurs exemples du genre est le récit d'un marché amoureux conclu dans une église entre la reine Margot et Vitaux (et Michelet n'oublie pas d'ajouter qu'il fut soldé sans délai !) (ix, 486.)

Tout cela n'est rien. Combien trouvons-nous de descriptions dont l'indiscrétion risque de paraître déplaisante ! Michelet, admirateur de la femme, admirateur idéaliste au début, trouve, plus tard, une satisfaction évidente (et il n'est pas exagéré d'affirmer que cela prend chez lui la forme d'une curiosité sénile) à constater dans son détail la beauté féminine. Il entretiendra son lecteur trop complaisamment de la gorge de Diane de Poitiers, de la Montespan, de Marie-Antoinette, d'autres aussi d'une esthétique parfois moins satisfaisante (viii, 391-392 ; xii, 109 ; xvi, 268 ; xiv, 302). Les fonctions de l'allaitement l'intéressent vivement (xii, 289-290 ; xvi, 77), d'autres détails aussi (xii, 419), note 3), par exemple les lèvres mordantes de la duchesse de Bourgogne « pour la malice ou le baiser » (xiii, 213) (1).

Le mot de grivoiserie paraît presque insuffisant pour caractériser maints passages où s'étalent les faiblesses ou les vices de la nature humaine. Nombre d'indiscrétions restent, malgré leur laconisme, suggestives : Charles IX, qui « se tue sur Marie Touchet » (xi, 542) ; Henri III, qui, « après deux minutes d'amour, se mettait trois jours au lit » (ix, 306) ; les allusions aux mœurs sodomiques des personnages (hommes ou femmes) du xviie siècle (xii, 304, et xiii, 126-127), aux perversions sexuelles (ix, 148-149; xiii, 125-126), au libertinage des gens d'Eglise, et aux rapports qu'entretenaient certains d'entre eux avec leurs pénitentes (xii, 416-417, note 3) (2).

Entre mille, je rappelle les passages où il est question de la difficulté physiologique pour les religieuses de rester chastes (xii, 413, dont on rapprochera xii, 254, et xii, 211, à propos de Marie Alacoque) ; l'examen de Madeleine, la possédée (xii, 418, note 3) ; les chapitres enfin du sabbat et de la sorcière, en particulier une théorie de l'amour diabolique (xi, 72), peuvent fournir à un esprit pervers quelque aliment ; je ne vois pas qu'ils soient toujours nécessaires à la documentation historique.

---

482 (il s'agit de « la prostitution quotidienne de l'hostie » que faisaient les Jésuites).

(1) Cf. le portrait de la Montespan, quoique moins appuyé (xii, 197).

(2) Cette longue note 3 est relative au procès de sorcellerie de Louviers qui, d'un bout à l'autre, est riche en détails hardis.

Et enfin, entraîné par un aveuglement sectaire, par un désir inconsidéré de salir en croyant ridiculiser, notre écrivain ne s'arrête pas à mi-chemin. Le grivois mène au scandaleux. Il est regrettable de voir ce grand artiste nous ouvrir toute alcôve, tout cabinet secret, que nulle pudeur, nul respect humain, ne réussit à abriter de sa curiosité étrange ; disons le mot, malsaine. Là encore, de quelle utilité pour la science peut être l'exhibition de tant de vices honteux, d'imperfections, d'infirmités cachées, et pourquoi cette crudité indigne d'un grand historien ? Michelet a le grand tort de faire une trop large place à ces réalités, de chercher trop volontiers dans les influences d'une physiologie douteuse l'explication des actions humaines. Fussent-elles exactes, il suffisait d'en constater les répercussions et les résultats ; cela seul nous intéresse et nous ne lui demandions pas de nous exposer les causes par le menu. Même dans une résurrection intégrale, il y a des limites à l'intégralité qu'il faut savoir trouver.

C'est pour l'avoir oublié que les derniers volumes de Michelet constituent trop souvent une sorte de musée qui fait penser à Dupuytren, et, dans cette galerie s'étalent les maladies de toute nature, mais sales ou honteuses, dans toute la franchise brutale des détails les plus tristement évocateurs (1).

Les descriptions aux détails trop accentués, dont les autres œuvres ne donnaient qu'un avant-goût lointain, seront plus abondantes et plus développées ici. On ne peut plus parler d'inconvenance, mais d'un réalisme dont la brutalité reste choquante sans être plus évocatrice. Recherche de la laideur vigoureuse et impressionnante ? On craint plutôt que ce soit un goût (je n'ose dire dépravé, mais cela y touche) pour des particularités aisément répugnantes. Une sorte d'imagination morbide s'y exaspère, s'attarde à une franchise de mauvais aloi. Je ne nie pas la vigueur de la description, lorsque Michelet montre les bombes de Vauban « qui éclatent, tuent, brisent, dispersent les membres, font voler les cervelles, des quartiers de femmes et d'enfants » (xii, 196). Mais, enfin, la description gagne-t-elle beaucoup à l'emploi de ce mot « quartier », qui nous transporte inévitablement aux tableaux moins épiques de la boucherie et

(1) Cf. « le nez spongieux de Vendôme » (xiii, 179-181, et xiii, 100). Je renvoie à quelques-unes de ces « vitrines » édifiantes : Conti (xii, 59), Louis XIV (xii, 277-278, et xii, 205-206), Richelieu (xi, 227-228, 322-323, 332-333, 437), Charles II d'Espagne (xiii, 147), Dubois (xiv, 73, 301), Catherine de Médicis (ix, 46), la fiancée de Philippe V (xiii, 169), la dauphine mère de Louis XVI (xvi, 146-147), une infirmité curieuse d'Henri IV (x, 216) dont on rapprochera celle de Louis XVI (xvi, 178, note), la Pompadour (xv, 258), Louis XIII (xi, 259, 263, 589-590, notes), Henri III (x, 87), François II (ix, 166).

de l'abattoir ? Et ailleurs : Gaston de Foix revenait « couvert de sang et de cervelle humaine » (VII, 270). En quoi de telles précisions ajoutent-elles à l'intérêt ? Tous ceux qui ont assisté à un assaut ou vu de près les suites d'un bombardement savent trop que l'étalage de ces tristes déchets humains n'a rien qui donne à l'homme une illusion de grandiose épopée.

Je cite ces passages parce qu'ils restent malgré tout supportables. Combien le seront moins, par exemple : le spectacle des pauvres gens brûlés vifs, la vue écœurante des chairs qui noircissent, des graisses qui fondent, etc... (VII, 251-252), en particulier le supplice de Hooper (IX, 85), l'exhumation du protestant Morel (IX, 151), la peste de Marseille (XIV, 287-288-289), la description des *in pace,* égouts fétides, cloaques de toutes les vermines et de toutes les infections, le tableau des prisons ignobles de l'Ancien régime (XII, 294-295, 298), autant de pages qui répugnent plutôt qu'elles ne font frémir (1).

Et, je le répète, ce ne sont pas des hors-d'œuvre. A chaque instant ces tristesses réapparaissent ; elles ne sont assez souvent que les répétitions aggravées d'un thème déjà vu (2).

Quelquefois (c'est de beaucoup la minorité des cas) le détail scatalogique est un peu atténué en raison de son caractère grotesque. Telle petite scène, qui eût risqué de devenir déplacée et très choquante, fait rire par les attitudes ou les gestes clownesques qu'elle suggère et désarme de ce fait la critique qui perd de sa sévérité. Tel est le cas d'un récit assez rabelaisien, où il est question d'une plaisanterie très inconvenante à laquelle se livra l'espiègle duchesse de Bourgogne, en plein salon, et devant le roi lui-même. Michelet la conte avec un détail suffisant (XIII, 215) (3).

En tout cela, il y a quelque chose qui étonne et qui attriste :

---

(1) Ce sujet a profondément impressionné l'écrivain qui y revient à mainte occasion, et n'épargne aucun détail, aucune horreur : Descriptions de la Salpêtrière (XVI, 292-294), les *in pace* (XVI, 308, note), les *in pace* de la Bastille (XVI, 277-278), la possédée de Louviers dans sa basse-fosse (XII, 420-421, note 3), les galères et le supplice du bâton (XII, 301-304).

(2) Cf. par exemple les massacres ou supplices fameux pour leur raffinement cruel : Tortures de Damiens (XV, 353-354), de Poltrot (IX, 280), de Ravaillac (XI, 10) ; massacre des Vaudois (XII, 345-346) ; les autodafés et massacres hideux (XII, 288, 391, et XIV, 382) ; les supplices des Dragonnades (IX, 407) ; le supplice du bâton aux galères (XII, 302) ; le sadisme d'un Fontenelle de Beaumanoir (X, 290) ; les viols commis par les soudards (VII, 322, et XI, 517) ; mort de la Valois (XVI, 298-299) ; la tuerie de Vicence (VII, 251-252).

(3) Cf. le compte rendu d'une pratique scatologique, habituelle du Sabbat, dans le goût de Pourceaugnac. L'écrivain nous donne même la description de l'instrument employé è cette occasion (XI, 72), et il ajoute qu'il y avait là « divertissement grossier, indécent, mais non impudique ». Cf. aussi l'allusion à une débauche de la duchesse de Berry (XIII, 323).

je veux n'y voir que l'exagération d'un sens qui fut, à l'origine, un sens romantique, qu'aucune hardiesse ne déroute, et qui, dans l'entraînement d'une impressionnabilité aveuglée, ne peut plus s'arrêter à la limite de ce qui reste permis. Michelet ressemble à ces artistes trop épris de vérité, dont le croquis, d'abord simplement vigoureux, pousse peu à peu à la charge inélégante, pour tomber enfin dans la caricature grossière.

Il y a lieu d'insister aussi sur un fait assez significatif : c'est que les exagérations, les traits les plus déplaisants, se remarquent, pour la plupart, dans les volumes postérieurs au tome X. Et plus on s'approche de la fin, plus l'expression se matérialise. Les tomes IX et X en contiennent quelques exemples ; presque rien au contraire dans les volumes VII et VIII, qu'on peut considérer comme des volumes de transition. C'est dans ces mêmes volumes aussi qu'on relève le plus de traces du symbolisme poétique.

CHAPITRE III

Stérilité du symbolisme

Le symbolisme s'en tient aux types déjà consacrés, sans faire effort pour les renouveler. — Dans les cas, infiniment rares, où ce renouvellement est esquissé, c'est toujours dans le sens de la mesquinerie. — Les matérialisations ne sont que des réminiscences. — Préférence marquée pour les images d'ordre médical ou physiologique.

Ce qui frappe tout de suite à la lecture des onze derniers volumes, c'est le rétrécissement de la vision. Le symbolisme digne de ce nom ne trouve son point de départ et sa raison d'être que dans l'Idée; il se rapetisse et se stérilise à mesure que l'esprit perd de vue l'idée pour s'éparpiller sur des faits de détail. Pas plus que l'œil de l'artiste, l'imagination du poète n'échappe à cette loi. Pour peu que le regard cesse d'embrasser un large ensemble, se dissémine sur une foule de traits minutieux et précis, l'impression, qui peut être de ce fait plus exacte, devient aussi moins grandiose. Qui dit symbolisme dit synthèse, vaste compréhension où toute laideur partielle se perd dans une tonalité générale; or, l'analyse reste, presque fatalement, terre à terre.

Nous ne retrouvons pas dans l'*Histoire des Temps modernes* (1) les magnifiques synthèses des deux œuvres précédentes : ce n'est plus, au contraire, qu'un long travail d'analyse, d'une analyse forcée d'entrer dans l'examen de réalités sans beauté et qui n'a plus, pour l'illuminer, le halo éclatant de l'imagination. Ne soyons pas étonnés si ces onze volumes témoignent d'une vision si sèche, si rare. Bien entendu, il y a encore du symbolisme, mais ce qui en reste n'est que le vestige de celui que nous connaissons déjà. L'auteur, ou bien ne fait rien pour le renouveler, ou bien, s'il l'essaie, c'est toujours pour le mesquiniser.

---

(1) J'entends par ce terme d'*Histoire des Temps modernes* les tomes VII et suivants, les six premiers constituant *le Moyen âge*.

Pas ou peu d'anthropomorphisme (1). L'humanisation si large du *Moyen âge,* dont j'avais déjà noté la raréfaction dans *la Révolution,* n'existe plus ici qu'à titre de souvenir. Et les exemples qu'on pourrait citer sont tous dans les premiers volumes (VII, VIII, IX...), derniers sursauts d'une émotion qui n'est pas encore tout à fait éteinte, mais qui le sera bientôt.

Les emprunts faits au règne animal n'offrent guère plus d'originalité, rééditions des types qu'avait consacrés *le Moyen âge.* Nous allons retrouver le dogue, le cheval (2), l'oiseau, sous sa forme la plus sombre (3), peu en importent les modalités (oiseau de proie, oiseau de mer, oiseau de nuit, oiseau de passage); il ne faut retenir que le caractère de dureté qui leur est propre à toutes. — Je ne relève que deux formes vraiment nouvelles qui soient en même temps poétiques, l'ours et le coq. « Pierre le Grand et Charles XII... rôdaient autour de l'Europe comme les ours blancs du Spitzberg viennent, la nuit, gratter à la cabane du pêcheur, grondant, montant dessus pour entrer par le toit » (XIV, 102). Une jolie comparaison de Hutten avec le coq : « Amant de la lumière, qui la chante en pleine nuit, dès deux heures, trois

---

(1) « Les vieux livres de théologie sont la fin d'un monde, pâle reflet d'un soleil couchant. Ceux de Luther, c'est l'aube, c'est un réveil de mai à quatre heures du matin. Une cloche argentine et perçante, sous un puissant battant d'acier, éveille le monde en sursaut. L'Allemagne, la Reine au bois dormant, se met sur son séant, en se frottant les yeux. « Oh ! dit-elle, que « j'ai dormi tard ! mais je le vois bien, c'est l'aurore ! » (VIII, 105.) — Au pied de la Babel des ergoteurs scolastiques, « l'humanité s'assit, silencieuse, renonçant à la vérité » (VII, *introd.,* 98). — « L'âme impotente, appuyée sur la béquille du jésuite » (IX, 69). — « La France et l'Allemagne, liées d'un bras, ne se battirent plus que de l'autre » (VII, 245). — Cf. aussi la personnification des cloches, assez banale (IX, 406 ; IX, 233) ; celle de la fortune prodigieuse des Guises, souvenir de celle des Croy (IX, 50).

Du symbolisme géographique, je ne trouve que bien peu de manifestations : « Les deux voyageurs, la Loire et l'Allier, qui vont faire deux cents lieues ensemble » (XII, 365).

Je ne peux laisser passer une spirituelle personnification de Genève, « rieuse et satirique, changeante comme son lac, subite comme son Rhône, vraie girouette et le nez au vent » (IX, 95).

(2) IX, 21 (Henri II) ; IX, 358. — « Necker, couché sur ses écus, qui rappelle Cambon accroupi sur sa caisse » (XVI, 189). — Le duc de Bourbon (XIV, 205) (deux exemples dans la même page). Cf. aussi XIII, 345. — Le cyclope, aux mâchoires puissantes, n'en est qu'une pâle variante (XIII, 262). — Bissy, le chien de chasse (XIII, 341). — Le cheval (IX, 137 ; X, 3)..

(3) Voltaire, se préparant à l'exil, après les *Lettres anglaises* : « Il perchait sans poser. Déjà il étendait ses ailes, etc... » (XV, 125). — « Les gardes bretons de la Reine restaient sournoisement en groupe sur un coin isolé de la terrasse de Blois, comme un nuage noir ou comme un bataillon de sauvages oiseaux de mer » (VII, 235-236). — « Le corbeau (Richelieu), grapillant sur la proie de l'aigle » (Gustave-Adolphe) (X, 308-309). — Le hibou, né dans l'air vicié des alcôves malsaines (il s'agit de Léonora Galigaï), image assez incohérente, dont il ne faut pas trop fouiller le détail (X, 275-276).

heures, longtemps avant l'aube, il l'appelle quand nul œil ne la voit encore, il la pressent dans les ténèbres, d'un perçant regard de désir... » (VIII, 39.)

Pour le reste, Michelet ne cherchera guère à renouveler son stock d'images que dans le sens de la mesquinerie, et tous ses modèles seront empruntés aux espèces plus basses, aux espèces sans noblesse ni grandeur, dont il ne retient qu'une seule détermination : la voracité inélégante et la cruauté sournoise. Ce sera l'araignée, le rat trotte-menu, discret, mais redoutable par ses mâchoires et ses dents grignoteuses ; le serpent, la vipère de préférence, parce que venimeuse (1), enfin les vers, qui ressemblent aux précédents, étant, eux aussi, visqueux et rongeurs (2). C'est ainsi que le souvenir de Dubois appellera l'évocation des « dégoûtants insectes de latrine et d'alcôve (3) » (XIII, 319).

Le règne végétal est inexistant (4). Fort peu d'emprunts aussi aux forces de la nature; l'étude prévenue de l'âme humaine, trop absorbante, ne laisse plus à l'écrivain le loisir de s'égarer dans les créations d'une imagination qu'il juge maintenant puérile ; comme je le disais en commençant, trop de réalités tristement concrètes ont remplacé les chimères; la conception métaphysique de la vie universelle s'efface devant la constatation prosaïque de la petite existence humaine. Le philosophe consent, et c'est dommage, à se faire conteur de faits-divers. A l'exception d'une intéressante allusion à la comète : « M. le Duc paraît à l'horizon. Deux ans entiers, il approche, il avance, comme une comète sinistre » (XIV, 342), c'est le thème banal de la mer (et, parallèlement, de la navigation) ou du fleuve qui constituera exclusivement ce symbolisme (préface de 1869, XXXVIII; tomes XV, 33, 394; XIV, 182). — La mer et navigation (VIII, 363; IX, 349, 432; XI, 566). — « Le naufragé Richelieu se rattachant, comme à une vieille planche, à Anne d'Autriche » (XI, 271-272).

Je note aussi la reprise d'un motif déjà vu dans *le Moyen âge* : le Destin, distillé comme une infiltration malfaisante, à propos de Coligny : « Les calamités privées, qui étaient infinies, lui

---

(1) L'araignée, Georgel, secrétaire du « cardinal-collier » (XVI, 275). — Les rats (VIII, 10 ; XVI, 194 ; XIV, 84). — La vipère (IX, 494). — Un exemple isolé du hanneton, unique en son genre (le général Tallart) (XIII, 165) et qui n'appartient à aucune catégorie.

(2) IX, 500, 560-561.

(3) Rapprochez-en le parti de la Du Barry, « la volée dévorante de ces mouches immondes qui naissent aux lieux fétides... » (XVI, 170).

(4) Tout au plus un exemple intéressant : « Sully perçant et défrichant le maquis des abus » (X, 326).

tombaient goutte à goutte sur son front misérable qui ne pouvait plus les porter » (IX, 338).

Le procédé de la matérialisation, dont nous avons déjà remarqué l'infériorité dans les premières œuvres, n'apparaît plus ici que comme un accident. Il suscitera encore à l'occasion quelques images attrayantes, fort peu, mais qui n'ont pas la complexité de symboles (1). Souvent l'intérêt de ces comparaisons sera en raison de l'ironie méchante (2). Presque toujours on y trouvera une réminiscence. Par exemple, la comparaison du protestantisme qui s'étend comme une écharpe immense, contournant et enserrant la France de proche en proche, fait penser à une autre du *Moyen âge* : les farandoles (cf. IX, 262). — La *machine*, sociale ou politique, existe ici, mais avec cette différence qu'elle n'aura plus sa puissance d'autrefois (*Moyen âge*) et sera limitée à un mécanisme « pulmonique » et grinçant (XI, 286; X, 86) (3). Pour la comparaison des Alpes avec une citadelle, je renvoie aux comparaisons voisines de l'Etna, des Pyrénées, des Alpes, dans *le Moyen âge* (« l'Etna autel, les Pyrénées mur ou escalier, le Dauphiné forteresse ») (4).

Parmi ces images, il en est bien peu que Michelet ait repris de façon coutumière. Je ne trouve que trois obsessions de ce genre : le clavier (nous l'avions entrevu, à propos de Danton, dans *la Révolution*) (5) ; le ballon, qu'on pique, pour le crever et le dégonfler (il l'appliquera tour à tour au Téméraire [préface 1869, XL], à Villeroi [XIV, 356], à Marie-Thérèse [XV, 186], à Fleury [XV, 165]) (6).

Nous allons voir aussi réapparaître un symbole qui, dans *le*

---

(1) » Luther qui, de son verre gothique, nous versa le vin du voyage » (VIII, 93). — Hutten « sonnant le tocsin de ses pamphlets » (VIII, 74). — « L'esprit a endossé le corps » (VIII, 265). — Une jolie et romantique image à propos de Richelieu : « Vingt autres diables hantaient cette âme inquiète comme un grand logis ravagé » (XI, 227).

(2) Le salon de Mme du Deffand, « où l'un des chenets était le président Hénault, l'autre un frère de d'Argental » (XVI, 130). — Cf. : « La Pompadour, qu'on remet à l'empois comme une indienne fripée » (XVI, 18). — On le voit, il n'y a dans ces exemples que des « mots » spirituels, mais sans portée.

(3) Au contraire de ce qu'on aurait pu prévoir, la langue du commerce, si facile pour rabaisser et prosaïser, ne donne presque rien, et, là encore, ce n'est que du déjà-vu :« Catherine brocante la Saint-Barthélemy » (IX, 333). — « La justice achetée et vendue » (IX, 117), etc...

(4) Les métiers ne fournissent rien ou à peu près. « Le monde, infatigablement, vient battre le fer sur son cœur » (il s'agit de Calvin) (IX, 100).

(5) Le clavier : IX, 446 ; XI, 119.

(6) Avec une variante curieuse : « Le paravent, brillant et énorme, qui fait illusion, et qui, d'un coup de poing, est aplati, replié, réduit à rien » (XIV, 4, préface).

Moyen âge, déjà, avait frappé l'esprit de Michelet (mais il semblait alors le réserver au Juif et au fisc); il s'agit de la pompe aspirante, qu'il appliquera tour à tour au fisc, à l'agiotage, à l'intrigue financière, à toute institution destinée à faire le vide partout où elle fonctionne (1).

Beaucoup plus volontiers, l'écrivain demande à la médecine les moyens d'expression qui lui semblent plus vigoureux. Il n'y fait généralement pas preuve d'une grande discrétion et semble préférer les images presque malpropres. La notion de débordement, de flux, s'impose à lui, et il en abuse. « La France, dans sa pléthore nerveuse et son agitation, voulait s'extravaser au dehors » (IX, préface, 5). Ce mot « d'extravaser », nous le retrouverons ailleurs (IX, 354; XI, 192; XIII, 150) (2). Tout deviendra sujet de rapprochement avec les réalités anatomiques. La Fronde enlève à la France « ce frein charnu de la langue qu'on coupe quelquefois aux enfants... elle nous coupa le filet » (XI, 543). — Que devient l'Allemagne ? « Les profondes entrailles du monde européen » (X, 300). — Le parti français en Hollande, c'est « un ténia terrible, qui allait grossissant, s'agitant dans les entrailles du pays » (XII, 186). — Montaigne s'attaque, comme Vésale, « aux parties basses et aux dégoûtants viscères » (X, 162). — La religion, entravant toute pensée, fait de l'humanité un monde « épais, coagulé » (XV, 395). — La petite Poisson, la future Pompadour, est d'abord introduite dans un milieu élégant « où elle put dégorger ce qu'elle avait de bas » (XV, 223).

La grossesse et l'enfantement y seront vus, non plus avec la noblesse qui poétise l'acte, mais dans la réalité de la fonction physiologique : « (Toulouse) se trouva grosse d'une épouvantable grossesse, gonflée comme d'un vent de haine, de colère et de venin. Un monstre éclata de ce vent... » (XVI, 101), — et un peu plus loin : « (Toulouse) à l'instant dégonfla. La masse de poison, de colère disparut. Les visages blêmes disaient l'énorme avortement qui se faisait tout d'un coup » (XVI, 104-105). — Voici encore la mère de François Ier, « jetant au moule le gros garçon qui gâta tout, ce vrai fils de Gargantua. En celui-ci, elle versa à flots et engloutit tout ce que sa forte nature donnait de charnel et de sensuel, de sorte qu'avec beaucoup d'esprit la

(1) IX, 107 ; XI, 562-563 ; XIV, 200, 215 (appliqué à la Compagnie anglaise du Sud). — Il faudrait relever également une image dont je n'avais pas d'exemple précédemment : « le gant retourné » (pour exprimer le revirement total) (XI, 1, et XV, 268).

(2) Plus discrètement, l'éducation « chloroformise les âmes » (préface 1869, XIII). — Duverney est le « rude chirurgien de l'opération du visa » (XV, 22).

créature rabelaisienne tint pourtant du porc et du singe » (VIII, 153) (1).

Même insistance pour l'abcès : « Cette énorme apostume, cette suppuration souterraine des bas-fonds ecclésiastiques... » (XV, 110). — Le cancer (VII, 372; IX, 176 [deux exemples]). — Enfin, la mort, le thème du dessèchement, de l'os dépouillé de sa substance : « Maximilien Sforza, rançonné, épuisé, tordu jusqu'à la dernière goutte, était fini, ne rendait plus » (VII, 356) (2).

L'idée de pourriture et de décomposition amène fatalement celle d'ordure. Michelet, bien loin de l'éviter, la recherche : « Quand la pourriture des Jésuites fut arrivée au degré de décomposition dernière, quand on purifia l'atmosphère, ce fut la gloire de Choiseul » (XVI, 128). — Et plus loin, le même Choiseul « fait avec Terray comme un homme qui, ayant encombré la place d'ordures, crie haro sur le balayeur » (XVI, 158). — Certains personnages ont le don d'exciter à cet égard la verve de l'historien : Dubois, « cette ordure romaine, par les canaux, fentes et fissures que fit partout sous terre une main astucieuse, filtra, souilla, infecta toute la politique du temps » (XIV, 320) (3).

---

(1) Au même ordre d'idées appartient la comparaison du « ventre profond » (la Russie) (XVI, 115). — Cf. : Augsbourg, la matrone aux grossesses répétées » (VIII, 48).

(2) Cf. XI, 211 ; XIII, 26.

(3) Cf. : « Les sales amours des Valois, les égouts de son frère Henri (III) » (IX, 326).

CHAPITRE IV

Les éléments descriptifs

Mêmes procédés : épithète (plus rare); croquis (qui pousse à la charge); portrait par retouches successives. — Les descriptions : impressionisme, sens romantique. — Les récits.

Les procédés de composition restent ceux qui ont été indiqués à propos des autres œuvres. Toutefois l'épithète visuelle se raréfie : l'écrivain prévenu, haineux, semble ne plus s'intéresser qu'aux particularités qui enlaidissent le modèle, au physique comme au moral. De beaucoup, la notation des défauts moraux l'emportera. Moins de croquis vraiment plastiques qui peignent les formes et le relief, si ce n'est pour mettre en valeur les difformités. En second lieu, les croquis tombent de plus en plus dans la charge, volontiers exagérée et de valeur artistique moindre. Ainsi chaque type va être classé sous une rubrique, inévitable, qui reviendra chaque fois qu'il sera question de l'individu et qui exprimera une particularité dominante du personnage, soit au physique, soit au moral. L'obsession peut, à l'occasion, devenir fatigante. Par exemple, ce qui frappe l'écrivain dans les portraits de Charles IX, c'est l'expression de folie et l'œil loustic (1) ; chez Anne d'Autriche et Marie de Médicis, l'embonpoint (2).

Il arrive que le physique influe sur le moral. Par exemple, la « mine de coquin » de Dubois entraîne la dénomination de « fripon ». C'est par ce mot que Michelet amorce son portrait ; c'est celui qui revient sous sa plume chaque fois qu'il parle de

(1) « Le fou sauvage » (IX, 411), « le fou royal » (IX, 411) ; « son œil loustic » (IX, 325). Cf. IX, 412, 431, etc...

(2) « La grosse sotte allemande » (X, 280). « Cette pesante masse de chair » (X, 275). — « Cette lourdeur mollasse » (X, 276). — « La grosse dame » (XI, 18). — « Grosse étourdie » (XI, 381) ; « mangeuse et fort sanguine » (XI, 549). — Même observation pour Louis XVI : XV, 269 (deux exemples), 314, 315, etc...

lui. — Mazarin mérite successivement les épithètes de rusé, fourbe, comédien, mascarille, escamoteur (1).

Toutefois l'obsession n'existe pas toujours; mais en général chaque personnage gardera son étiquette, notation d'un vice, d'une imperfection morale ou d'une honte.

A. *Etiquette d'un vice.* — Le libertinage chez d'O (x, 152); Rohan (xvi, 288), Tencin (xv, 207); les évêques de Laon et de Soissons (« deux mâles effrénés » [xv, 70]); Vendôme (xiii, 180); le sodomisme d'Henri III et celui de Monsieur, frère de Louis XIV (ix, 454, 582; xii, 54; xiii, 317); le proxénétisme de Catherine de Médicis (ix, 297, 448); l'ardeur passionnelle de Marie la Sanguinaire (ix, 125, 137), etc., etc...

B. *Constatation d'une imperfection.* — L'incapacité professionnelle : Condé « un général d'été » (xi, 469); Luxembourg (xvi, 68); Louis XIII (xi, 183; x, 278), etc...

C. *Flétrissure des hontes morales.* — Marie-Antoinette, « un fléau » (xvi, 128).

La poltronnerie, lâcheté ou platitude servile : Gaston d'Orléans (xi, 414) ; de Thou (ix, 411) ; le P. Zoccoli (xii, 139) ; le duc du Maine (xiv, 131).

La trahison et l'infamie : Calonne (xvi, 337); Gondi (ix, 433); Catherine de Médicis (x, 43).

Le vol et la tricherie : d'Epernon (ix, 582; xi, 179; Saint-André (ix, 275), etc...

Je note en passant quelques définitions lapidaires : Richelieu, « le dictateur du désespoir » (xi, 189); Henri IV, « le grand acteur gascon » (x, 165); Wallenstein, « le grand marchand de meurtres » (xi, 295); Charles IX, « un divorce vivant » (ix, 324); la Pompadour, « meuble de rebut » (xvi, 141); le P. Cotton « ce lierre tenace » (x, 306), etc...

Cette réserve faite, on retrouve toutes les variétés déjà étudiées.

Le croquis très synthétique (c'est la forme la plus rare) :

Le duc d'Anjou, « hideux de petite vérole et qui semblait avoir deux nez » (ix, 519); Alberoni, « un nain... diable noir aux yeux de diamant » (xvi, 20, note); le grand Condé, « point de front et nez de vautour, des yeux sauvages et fort brillants » (xi, 438) (2).

---

(1) xi, 267, 268, 400, 414, 415, 445, 459, 489, 572 (deux exemples dans la même page) ; xiv, 35... — Cf. l'appellation des « deux vizirs » réservée d'ordinaire à d'Epernon et Joyeuse : ix, 547 (deux exemples dans la même page), 583, etc...

(2) Cf. Henri IV, « petit homme à barbe grise dont le nez joignait le menton » (x, 170) : Louis XIV en 1684, « plus de dents, la bouche rentrée, tirée par un coin sec... » (xii, 269) ; les nobles gueux (xi, 21).

Le croquis qui se développe et devient déjà portrait :

Physique. — Ravaillac : « C'était un grand homme et fort, charpenté vigoureusement, de gros bras et de main pesante, fort bilieux, roux de cheveux comme de barbe, mais d'un roux foncé et noirâtre qu'on ne voit qu'aux chèvres » (H. F., x, 364). — Anne d'Autriche en 1637 : « Elle était à peu près de l'âge du siècle. Mais elle avait toujours une grande fraîcheur. Ce n'était que lis et que roses. Née blonde et Autrichienne, elle brunissait un peu de cheveux, était un peu plus Espagnole. Mais comme elle était grasse, son incomparable blancheur n'avait fait qu'augmenter. Flore devenait Cérès dans l'ampleur et la plénitude, le royal éclat de l'été » (xi, 380) (1).

Moral. — Villars : « Notre Villars n'aimait que les romans, les comédies, les opéras, qu'il retenait, citait à chaque instant. Grand coureur d'actrices et de filles (sans parler de choses pires). Sa vie de près d'un siècle fut une merveilleuse gasconnade. Torrent de vanteries, langue de charlatan, figure trop parlante, un peu folle, tout cela détonnait à Versailles et on l'aurait jugé un comédien de campagne. Mais sur le terrain il payait de solides réalités (xiii, 183).

Le dragon : « Tel l'écolier, tel le dragon. C'était le soldat le plus gai, le soldat à la mode dont on contait les tours, comme ceux du zouave aujourd'hui. Mais le zouave est fantassin, est peuple. M. le dragon, au contraire, de quelque trou de paysan qu'il vînt, une fois suffisamment dressé, brossé à coups de canne, était un gentilhomme, un marquis, à l'instar de son colonel-général, Lauzun, roi de l'impertinence. Rossé par l'officier, il le rendait au paysan. Vrai singe, il aimait à mal faire, et plus mal que les autres; c'était son amour-propre. Il était ravi d'être craint, criait, cassait, battait, tenait à ce qu'on dît : « Le dragon, c'est « le diable à quatre » (xii, 283-284) (2).

Le portrait complet, par association du physique et du moral :

Richelieu : « L'histoire, en ce fantôme à barbe grise, à l'œil gris terne, aux fines mains maigres, reconnaît le petit-fils du

---

(1) Cf. : Saint François de Sales (x, 305) ; les Guises (ix, 165) ; Marie de Médicis (x, 256) : la duchesse de Berry en 1714 (xiv, 158-159), etc...

Beaucoup de ces portraits sont d'ailleurs inspirés d'œuvres artistiques : Marie Stuart (ix, 166, et x, 162) (d'après le portrait de sainte Geneviève) ; Vendôme (xiii-181) (portrait du château d'Eu) ; Ruyter (portrait de Jordaens) (Louvre) (xii, 105) ; Louis XIV (portrait du Louvre) (xii, 35) ; le duc de Bourgogne d'après Saint-Simon) (xiii, 247-248) ; Charles XII (portrait de Versailles (xiv, 103-104) ; Mme du Barry (buste du Louvre) (xvi, 161-162, etc...) ; Marie-Antoinette et Mme de Lamballe (xvi, 185-186).

(2) Cf. Louis XIII (xi, 45, 254-255) (Louis XIII en 1614) ; Henriette d'Entragues (x, 260-261) ; La Pompadour (xv, 309) ; Calvin (ix, 92) ; Rabelais (viii, 365-366).

prévôt d'Henri III qui brûla Guise, etc... Il vient à vous. On n'est pas rassuré. Ce personnage-là a bien les allures de la vie. Mais vraiment, est-ce un homme ? Un esprit ? Oui, une intelligence à coup sûr, ferme, nette, dirai-je lumineuse? ou de lueur sinistre ? S'il faisait quelques pas de plus, nous serions face à face. Je ne m'en soucie point, etc... Que de contrastes en lui ! Si dur, si souple, si entier, si brisé ! Par combien de tortures doit-il avoir été pétri, formé et déformé, disons-mieux, désarticulé, pour être devenu cette chose éminemment artificielle qui marche sans marcher, qui avance sans qu'il y paraisse et sans faire bruit, comme glissant sur un tapis sourd, puis, arrivé, renverse tout.

« Il vous regarde du fond de son mystère, le sphinx à robe rouge, etc... » (IX, 138-139) (1).

Ici, comme dans les premières œuvres, le portrait peut être obtenu par retouches successives, se complétant peu à peu au cours du développement (2),

II

Les descriptions de l'*Histoire de France* ne sont pas au-dessous de celles des autres œuvres. Qu'elles qu'en soient les modalités, Michelet y reste un maître. Elles vaudront toujours : par l'exactitude objective de l'impressionisme, par le sens romantique.

1° *Impressionisme.* — Je ne parle pas des longues descriptions où les détails documentaires s'ajoutent aux créations de l'imagination pour produire un ensemble définitif. Telles de ces descriptions occuperont plusieurs pages, même des chapitres entiers (3). Ce qui domine en toutes, c'est l'habileté à choisir les épithètes, les expressions propres à traduire les couleurs, le relief des formes, la dimension et l'aspect des objets et des êtres. Voici

---

(1) Cf. Ignace de Loyola (VIII, 328-329) ; Biron (X, 283) ; Léonora Galigaï (X, 275-76) ; Turenne (XI, 551-52) ; Gabrielle d'Estrées (X, 169) ; Fénelon (XII, 317-318) ; Wallenstein (XI, 220-221).

(2) Cf. : Charles-Quint (VII, 330-31, 332, 337, 353). — Coligny (IX, préface 4-7, 339-341, 383). — François I[er] (VII, 342-43, 344, 346-47, 370-71 ; VIII, 225-26, 249, 354-55, 358-59, 360, 361, 401-402, 418, 421-22-23). — Henri II (VIII, 390-91 ; IX, 21-22). — Henri III (IX, 306, 310-11, 324, 478-79 ; 481-82, 497-98, 499-500 ; X, 78). — Henri IV (IX, 588-89 ; X, 102-103, 104-106, 187-88 ; 347-48. — Luther (VIII, 88-90, 90-91, 92). — M[me] de Maintenon (XII, 255-56, 271-72). — Maximilien d'Autriche (VII, 242-43, 254-55). — Michel-Ange (VII, 307-309 ; VIII, 268-69, 269-70).

(3) La longue description du sabbat au XVII[e] siècle (ch. V du tome XI, p. 62-75) ; la peste de Marseille en 1720 (XIV, 277-292) ; le combat de Jarnac et La Châtaigneraie (quoique de proportions moindres) (IX, 26 et suiv.) ; le supplice de Savonarole (VII, 197 et suiv.), etc...

une visite à l'un de ces palais de prince vénitien, grandioses et ruinés, riches d'architecture et sales d'entretien. Il nous guide dans cette saleté, sans rien nous en épargner, pas même l'odeur infecte des paliers ; et nous finissons par découvrir dans un galetas le maître de céans, « joli garçon malpropre et mal peigné, vautré tout le jour sur un lit dont les draps passent à l'état de dentelle, à quoi travaille de son mieux le jeune seigneur, prenant plaisir à agrandir les trous, y passant le pied ou la jambe, etc... » (XI, 477-478).

Lorsque les parlementaires d'Henri IV reviennent de Tours à Paris, « mal vêtus, sur de mauvais chevaux étiques, ils trouvèrent les rues tapissées, toutes les femmes aux fenêtres, des tables devant les portes, chacun se réjouissant, etc... » (X, 185). C'est une ébauche à la façon de Téniers.

2° *Sens romantique.* — Tantôt l'effet est obtenu par le choix du détail final : telle est l'évocation des protestants fuyant « la nuit, éperdus, lorsque le tocsin sonnait sur eux dans les campagnes, et que les paysans, armés par les curés, les traquaient dans les bois » (IX, 270). L'expression : *traquer dans les bois* nous suffit pour faire travailler notre imagination, et suppléer ainsi à tout ce que l'écrivain ne nous dit pas. — Ailleurs, l'effroi causé à l'amiral anglais par la terrible *Armada,* lorsqu'elle apparaît en vue des côtes britanniques : « Le lendemain, il aperçut les cent cinquante géants qui occupaient l'Océan de leur masse, *de l'ombre sinistre de leurs voiles immenses* » (X, 34).

Tantôt, l'éclairage devenant plus imprécis, les détails se fondent en des silhouettes fantastiques, et l'on sent dans ces paysages indécis flotter des présences mystérieuses et troublantes. Ainsi le culte de Diane au XV[e] siècle suggère une belle page : « L'esprit du fidèle n'est plus attentif au latin de l'office ou à la mélodie barbare du « serpent » liturgique. « Où est-il ? Au Chêne des Fées, à la source où depuis mille ans, on se réunit la nuit... La belle Diane des forêts, les libertés du clair de lune... sont chantées et fêtées le soir. Immuable au fond des sources, au crépuscule éternel des grandes forêts, réside l'Esprit des anciens jours, l'âme vivace de la contrée, etc... » (VII, introduction, 79-80.) Le même trouble se dégage du passage qui peint la solitude de Charles IX, après le massacre, dans le Fontainebleau délaissé, dans le Louvre tout plein encore de sanglants souvenirs (IX, 433-434).

Il arrive aussi que la vision s'exagère, devienne apocalyptique. Qu'on se reporte, pour éprouver le frisson de ces évocations, à deux passages qui sont peut-être les plus beaux de ces onze volumes : la peste de Florence, dans Machiavel, où toute préci-

sion ajoute une horreur nouvelle, tableau d'un réalisme grandiose, où rôde « la mort entremetteuse » (VIII, 265-268) (1), ou bien la description des fresques de Michel-Ange, où l'on croit sentir la violence et le souffle des destinées mauvaises (VII, 319-322).

A côté des larges tableaux d'épopée, il convient de faire une place aux délicates et fraîches descriptions d'idylle. L'intuition exquise de la nature, le sens affiné de la tonalité s'y associent à un tact infaillible pour choisir les particularités qui précisent sans matérialiser. On lira à ce propos la description de Fontainebleau, « paysage d'automne, le plus original, le plus sauvage et le plus doux, le plus recueilli. Ses roches chaudement soleillées où s'abrite le malade, ses ombrages fantastiques empourprés des teintes d'octobre, qui font rêver avant l'hiver, à deux pas la petite Seine entre des raisins dorés, c'est un délicieux dernier nid pour reposer et boire encore ce qui resterait de la vie, une goutte réservée de vendange, etc... » (VIII, 354-355). — Les villas italiennes : « Des terrasses aériennes, des jardins suspendus, les vues les plus variées. Tout près l'idylle du ménage des champs. Aux jaillissantes eaux des fontaines de marbre, le cerf, avec la vache, venant le soir sans défiance, de grands troupeaux au loin en liberté, la fenaison ou les vendanges, une vie virgilienne de doux travaux. Tout cela encadré du sérieux lointain des Apennins de marbre ou des Alpes aux neiges éternelles » (VIII, 207-208) ; ou encore l'écrivain s'attarde au charme troublant que produisit sur lui la *Diane de* Jean Goujon, lorsque, presque enfant, il la vit dans le Jardin des Augustins, « sous la feuillée et sous l'azur du ciel. Ciel étroit d'un jardin resserré, monastique, tout entouré d'un cloître. La feuille au vent voilait et dévoilait ce rêve. Mais comment était-elle là, charmante et nue ? » etc... Et il se plaît à l'imaginer comme elle fut autrefois, dans le jardin d'Anet, immobile image qui s'avivait « sans cesse du mouvement de ces belles eaux, de leur gazouillement qu'elle a l'air d'écouter.

« Le gracieux génie du lieu fut ainsi évoqué du fond des ondes, une Diane, non mythologique, plutôt une fée chasseresse, jeune, fraîche et légère, posée à peine, comme pour respirer un moment. Mais elle y est restée plus longtemps qu'elle ne voulait, au doux murmure des eaux ; ses beaux yeux errent et nagent ; et elle ne

---

(1) Cf. le tableau du *Triomphe de la Mort*, après 1572, dans les arts : « Représentez-vous un ossuaire immense, au haut duquel des génies acharnés, avec une joie sauvage, éteignent, foulent, écrasent la torche fumante de la vie. Le reste n'est qu'os et squelettes. Ils paradent avec un rictus d'une hilarité diabolique, et vous croyez les entendre, qui font sonner en castagnettes leurs mâchoires vides, leurs dents ébréchées » (IX, 471).

bouge plus, rêveuse, prise elle-même à son enchantement » (IX, 38-41).

D'une sensibilité, je dirais presque d'une sensiblerie plus terre à terre, mais également communicative, sont d'autres peintures. Tel intérieur hollandais rappelle les toiles des maîtres de ce pays. On en trouvera au tome XII, un, fort réussi, auquel ne manque ni l'éclairage, ni l'impression de bien-être (XII, 160-161). Ou bien ce sera le bourgeoisisme du XVIII[e] siècle, qui s'attendrit à toutes choses, et rêve, et pleure trop aisément : il s'agit de J.-J. Rousseau et de M[me] de Warens à Annecy (XVI, 50-51).

Il ne faut pas enfin croire que les descriptions se retrouvent en proportion égale et avec les mêmes caractères dans les onze volumes de l'*Histoire de France*. On a pu remarquer, d'après les exemples apportés, que, sauf de rares exceptions, celles qui dénotent un souci de l'ensemble et un réel soin de la composition sont dans les volumes qui, par la date de la rédaction, comme par l'esprit, restent le plus près du *Moyen âge* et de *la Révolution*. Assez nombreuses encore dans les premiers (VII à XI), elles s'espacent sensiblement à partir du tome XI et ne se rencontrent plus que par accident dans les derniers.

III

Autant Michelet « peint » peu dans les derniers volumes, autant il « raconte » volontiers. C'est que le récit peut se passer de la rêverie, du sentimentalisme poétique que l'écrivain semble avoir à cœur de s'interdire ici. Le récit, avec son positif, sa réalité, s'adapte mieux à ses besoins nouveaux : il constitue avant tout un instrument d'analyse, beaucoup plus qu'une occasion d'émotion. Or, nous avons déjà remarqué ailleurs que, plus il va, plus Michelet se révèle un analyste (et par conséquent un narrateur) et de moins en moins un poète. On pourrait donc relever, presque à chaque page, des récits intéressants. Ajoutons que tous ils témoignent des qualités que nous avons relevées ailleurs (1). Même mouvement, même vigueur, même précision.

Les personnages s'y dépensent, gesticulent, courent, dans la fébrile agitation d'un film trépidant. Aucune notation de circonstances inutiles, rien qui risque de rompre la continuité ; rien ne vient en retarder la succession rapide. Tout ce qui pourrait

---

(1) On se reportera donc à ce qui en a été dit au chapitre II de la première partie (section C).

gêner est supprimé : subordination, mots de liaison. Le temps choisi est presque toujours le présent de narration, plus vivant, plus instantané en quelque sorte. On ne saurait mieux rendre sensible l'effet de surprise, le caractère foudroyant d'une attaque d'apoplexie :

« Frondsberg leur parle et les gourmande ; en vain : sa face, respectée jusque-là, n'impose plus ; le vieillard colérique, indigné, s'emporte, rougit ; son front s'empourpre, il tombe à la renverse ; on le relève ; il était mort » (VIII, 260) (1).

(1) Cf. : Le peuple envahit le pavillon de La Châtaigneraie, vaincu par Jarnac (IX, 34). — Henri II assistant au supplice d'un de ses domestiques (qui avait insulté Diane) (IX, 86-87). — Un prélude des guerres de Religion : la foule assiège l'hôtel de Longjumeau (IX, 219-220). — Colloque de Poissy (1561) (IX, 227). — Meurtre de Charry (1563) (IX, 290). — Le mariage romanesque de d'Andelot, frère de Coligny (IX, 290-91). — Assassinat de Ramus (1572) (IX, 401-402). — Mort de Chicot, le fou d'Henri IV (X, 159). — Entrevue de la belle Gabrielle et d'Henri IV (X, 169-170). — Entrée d'Henri IV à Paris (X, 182-183). — Concini assassiné par Vitry (XI, 48-49). — Les bouches inutiles (siège de La Rochelle, 1628) (XI, 205-206). — Supplice de Cinq-Mars et de Thou (XI, 435-436). — Wolsey et Anne Boleyn (VIII, 324). — Ignace de Loyola et le Maure (VIII, 373). — Une espièglerie de la duchesse de Bourgogne (XIII, 215). — La duchesse de Berry mise en extrême-onction par Languet (XIV, 190-191). — Une aventure amoureuse de Louis XV (XV, 320-321). — Exécution de Lally-Tollendal (1766) (XVI, 154-155). — La Valois marquée au fer rouge (XVI, 292-294). — Mort de La Valois (XVI, 298-299). — Le régiment de Royal-Marine aux émeutes de Grenoble (7 juin 1788) ; le soufflet de Bernadotte (XVI, 380).

CHAPITRE V

La phrase — Irrégularités et ambiguïtés

I. Irrégularités : la syntaxe en fonction du sens ; syllepse ; accord avec les collectifs. — Manque de simplicité : la phrase n'est pas construite, mais suit les inflexions de la pensée.
II. Ambiguïtés : elles proviennent généralement d'un emploi vague des pronoms (personnels, démonstratifs), des adjectifs possessifs, de certaines constructions.

I

La syntaxe, dans les volumes des *Temps Modernes,* n'offre pas de modifications aussi notables que les moyens d'expression, par exemple. Mêmes hardiesses, même désinvolture grammaticale. Nous ne reviendrons donc pas sur le détail et nous nous contenterons de remarquer que le mépris de la régularité grammaticale tend visiblement à s'exagérer. La préoccupation incessante de signifier en tête de la phrase ce qui constitue le détail important, entraînera des constructions très condensées, qui peuvent aller jusqu'à l'incorrection : « Née Médicis et de race marchande, son jeune mari n'en tenait compte » (VIII, 391) (1). — « Un Dieu si résigné, sous la main de Dubois, on fut curieux de voir ce qu'on pouvait lui faire impunément » (XIV, 321).

La construction étant, nous l'avons vu, souvent déterminée, non par les éléments grammaticaux exprimés, mais par le sens implicite, il en résulte, à maintes reprises, de véritables solécismes : « Voilà la joie changée en deuil. La mariée, en noir, est épousée la nuit à Saint-Paul par le duc d'Albe; la sœur du roi

---

(1) « Les amis de la tolérance, de la douceur, les ennemis de l'effusion du sang, ce grand peuple vraiment moderne, qui partout commence alors, il en est le chef » (IX, 529). — « La grande polémique allemande de Reuchlin... que lui comparer en France ? (VIII, 30).

au duc de Savoie, dans la chapelle des Tournelles, à deux pas de l'agonisant » (IX, 160) (1).

Les syllepses abondent, comme dans cette phrase où, après avoir parlé de l'expulsion des pauvres familles d'Orléans, l'auteur continue : « *Ils* démêlèrent... » (IX, 338-39) (2). — « Le roi et Richelieu songeaient à lui faire épouser une Guise (à Gaston d'Orléans, frère du roi) pour reprendre à cette famille une part de l'héritage de Montpensier qu'*ils* avaient escamoté à la mort d'Henri IV » (XI, 179) (3). — « Il ne tient à rien que les conversations peintes par Le Rosso ne se détachent des murs. Ils content les découvertes récentes » (VIII, 360).

Cela est particulièrement fréquent avec les collectifs : « Périrent en dix années presque un million de Juifs » (VII, 128). — « On vit que la majeure partie de ces proverbes antiques n'en étaient pas moins modernes » (VII, 293). — « La majorité étaient des Picards » (VII, 260). — « Behme alors, avec Sarlabous, prirent le corps » (IX, 386). — « Toute violence, toute tyrannie y étaient » (X, 28). — « Plus d'un... se vengèrent » (XI, 335). — « Notez qu'avec ces religieuses sédentaires travaillaient d'ensemble tout un monde de prêtres et de moines (XI, 120). — « Tout ce qu'il y avait de jeune noblesse, les princes du sang, une élite de dix mille vieux soldats sous le duc de Guise, s'enferma là, décidé à combattre à outrance » (IX, 116). — « La grande masse étaient de pauvres gentilshommes » (IX, 358).

L'obsession du sens peut être assez forte pour déterminer le choix de formes verbales qui ne s'expliquent pas grammaticalement. Dans l'exemple qui suit, le conditionnel est amené par l'idée de *penser* (par un intermédiaire *s'attendre à*), et non par le verbe exprimé *attendre* : « Les Guises, sans argent et partant sans soldats, devaient attendre que le roi de Navarre... arriverait à Paris, balayerait le gouvernement, mettrait la main sur François II, convoquerait les Etats, et se ferait par eux lieutenant général » (IX, 171).

L'adjonction à un même verbe de deux sujets ou régimes constitués différemment ne se compte plus dans ces volumes : « Il voulait un succès rapide, quelque semblant de paix, rapporter cela à Versailles, retourner plus grand sur le Rhin » (XIII, 205).

---

(1) Même leçon dans l'édition originale (IX, 175).

(2) Même leçon dans l'édition originale (IX, 386).

(3) On lit dans l'édition originale une construction où l'accord est fait par une sorte d'attraction analogue à la construction latine : « La moindre encore de sa puissance » (sa beauté était la moindre encore de sa puissance) (IX, 183). — Ceci est tout à fait contraire aux habitudes d'arbitraire de Michelet et je rejette, pour ma part, la correction de l'édition définitive, qui fausserait le sens : « la moindre encore de ses puissances » (IX, 167).

— Saint souvenir qui montre que les grands sont les plus tendres et tout ce qu'il y a d'amour dans le cœur sacré des héros » (IX, 343) (1).

Même fréquence du tour qui consiste à mettre sur le même pied deux caractérisations de forme grammaticale différente : « Cette face sinistre et de désespéré » (IX, 279) (2).

Fait plus caractéristique, la simplicité devient de plus en plus rare. Il est évident que l'écrivain s'occupe aussi peu que possible de « construire sa phrase ; les divers tronçons, au lieu de se subordonner selon une hiérarchie logique, pour l'expression de rapports normaux, se soudent les uns aux autres au moyen des attaches les plus commodes, relatifs, conjonctions... « Et cependant, cette année même 1562, les seuls noms que je trouve des infortunés qui périrent à la première représentation (3) de la Saint-Barthélemy qui se fit à Paris, lorsque le Parlement autorisa le tocsin catholique, ces noms, dis-je, ces professions n'indiquent que des industriels » (IX, 270). — « Son nom, c'est : la Raison parlée. Un si fort dissolvant que je ne suis pas sûr que, même pendant le beau et solennel récitatif de Bossuet, ont n'ait pas ri sous cape » (XI, 576). — « La flotte avait vingt mille soldats, que les paysans de milice qu'on exerçait à Tilbury n'auraient pas arrêtés une heure » (X, 34) (4).

A une insouciance analogue ressort l'accumulation des compléments prépositionnels de même forme : « Et c'est de l'hôtel de Guise, de l'intimité de la clientèle de cette maison, que... » (IX, 529.) — « Croira-t-on que le premier envoyé qu'on dépêche à l'Allemagne frémissante, c'est justement ce Gondi, ce vénéneux Italien qui surprit *au* fou qui régnait son consentement *au* massacre ? » (IX, 433) (5).

---

(1) « D'autant plus vivement Mme de Maintenon voulait la guerre navale et tenir le roi à Versailles » (XIII, 65), etc., etc...

(2) « Wallenstein était né à Prague, parmi les ruines, les incendies et les massacres, et comme une furie de la Bohême pour écraser l'Allemagne » (XI, 220). — « Conseils d'une telle étourdie, si compromise et le jouet visible de son entourage éhonté (XI, 260).

(3) L'édition originale porte : *la première répétition*, qui serait plus exact (IX, 305).

(4) « Nos grands historiens politiques, qui disent que l'anéantissement du parti qui gardait un peu de vie morale... » (XI, 135). — « Mais voici le grand, le véritable, le naïf historien de la Saint-Barthélemy, Marguerite de Valois, qui nous apprend que le fils et la mère, repoussés apparemment de Charles IX, dans leur peur et dans leur danger, lui envoyèrent un homme qui pleurât pour eux et le décidât au massacre qui seul pouvait les sauver » (IX, 376). — Coligny exigea non seulement l'admission aux emplois, mais une reconnaissance du roi que ceux qui venaient de lui faire la guerre, etc... » (IX, 316).

(5) Les femmes, épouvantées, se précipitent aux églises, usent les pieds des saints de baisers » (IX, 423).

On sent bien que l'écrivain n'attache d'importance qu'à ce qu'il veut dire, et pas du tout à la façon dont il va le dire; et cela, à l'encontre des habitudes les plus impérieuses et les plus élémentaires de la langue. Dès lors, il n'y a plus *phrase*, c'est-à-dire ensemble agencé conformément à des lois prévues. Il y a plutôt développement capricieux d'une pensée, qui sera homogène ou décousu, combiné ou désarticulé, selon que la pensée aura été d'un seul jet ou fragmentaire. Car l'art d'écrire exige un choix parmi les éléments de la pensée, et surtout une classification de ces éléments par ordre d'importance, de façon à les répartir à la place respective que leur assigne l'usage grammatical. Michelet ne choisit pas, ne coordonne pas, ne classe pas. L'ordre des mots ou des propositions représentera exactement la succession chronologique de ses impressions momentanées. Et, chacune de ces impressions se suffisant à elle-même, elle restera indépendante, et pour ainsi dire sans rapports avec les impressions voisines. Il en résulte des phrases d'une physionomie très particulière : « Qu'est-ce donc ? Ce sanctuaire est-il comme les redoutés vases d'Eleusis qu'on n'osait regarder, mais, si l'on regardait, on ne découvrait que le vide ? » (VIII, 264.) — « Cette gasconnade un peu forte aurait été ridicule, s'il n'avait su que les Suisses de Mayenne disaient, n'étant pas payés, qu'ils ne donneraient pas un coup » (X, 137). — « Elevée dès l'âge de six ans par sa belle-mère Catherine, qui la faisait coucher près d'elle à côté de ses filles, à peine fut-elle reine, qu'elle devint son espion, mais ouvertement, sans pudeur » (IX, 200). — « Il se rendit intrépide à cet appel qui leur donnait la chance, ayant vécu ensemble d'un même cœur, ensemble d'y mourir » (XII, 181) (1). — « Là, puissante était la Réforme, ou nulle part, peu théologique, toute morale, une révolution à gagner toute la terre » (VIII, 315).

II

L'allongement de la phrase et l'insuffisance de précision dans la subordination des rapports risquent d'entraîner des obscurités. L'écrivain n'y prend pas garde et, à chaque instant, laisse échapper des développements parfaitement ambigus, qui vont

(1) Je ne fais pas état des phrases où l'irrégularité, voire l'incohérence, ne procèdent que d'un souci rythmique pour conserver des groupes métriques de même nombre : « *Mais nul oiseau jamais — de si haut vol n'y fut, — que celui que j'y vois, — nul plus grand, plus hardi, — nul plus sage et plus fou* » (XV, 398).

parfois jusqu'au contre-sens. Les derniers volumes dénotent, à ce titre, une nonchalance vraiment fâcheuse, et ce qui n'était qu'accident dans *le Moyen âge* et *la Révolution*, ressemble ici à une habitude.

L'équivoque peut résulter de particularités syntaxiques diverses :

1° *Emploi inconsidéré des pronoms personnels* (ces pronoms désignant des individus différents, et l'écrivain ne prenant pas la peine d'établir rigoureusement la destination respective de chaque pronom). — « Une dague courte qu'on mettait dans les bottines; dernière ressource de l'homme terrassé, qu'on appelait miséricorde, parce qu'au moment de doute où le vainqueur était dessus et attendait qu'il demandât merci, il pouvait du bras libre tirer encore la dague et la lui mettre au ventre » (IX, 25). — « Le blessé gisait sans secours. Jarnac, y retournant, le trouva couché dans son sang, l'épée hors de la main. Emu de son état, il lui dit : « Châtaigneraie, mon ancien compagnon, reconnais « ton créateur et que nous soyons amis. » Il n'exigeait plus rien de ce mourant que de penser à Dieu. Mais, tout mourant qu'il fût, il fit encore un mouvement contre lui » (IX, 31-32). — « Il (François II) remercia le connétable avec bonté, et, quand il lui remit le sceau, le prit et le garda, reconnaissant de ses services et voulant soulager son âge, bref le chassant avec honneur » (IX, 168) (1).

On en arrive à se demander parfois quelle raison a pu motiver l'emploi de tel pronom douteux : « Une réaction était infaillible.

---

(1) Cf. : De Piles le sentait, et dans la cour, devant ce monceau de morts sur lequel il devait tomber, il lança au balcon du roi un appel foudroyant, le sommant de sa parole à faire trembler la cour du Louvre. Il entendit et fit le sourd » (IX, 393-394). — « Henri III essaya un pitoyable expédient ; il crut brouiller ses ennemis en révélant à Navarre les galanteries de sa femme qu'*il* savait parfaitement. Il réunit tout contre lui. Il perdit La Fère, si près de Paris. Il perdit Cahors, emporté par Navarre dans un combat acharné de cinq jours et de cinq nuits. On vit pour la première fois la vigueur du *Vert-Galant* » (IX, 532-533). — Cette phrase, déjà peu claire, n'est qu'une correction, à peine plus claire que ce qu'elle corrige. La première édition donne, en effet : On lui prit la Fère, si près de Paris On lui prit Cahors, emportée par Navarre, etc... » (X, 135) (réimpression de Marpon, 1879 : Ligue, p. 110, qui donne la même leçon). — « Tyrannique esprit de cet homme (Richelieu), de précipitation sauvage et sans respect du temps. La tête de Montmorency vient de tomber le 30 octobre, presque sous les yeux de la Reine. Et il *lui* faut sourire et accepter des fêtes, descendre avec lui la Garonne, se laisser promener en France, et loger et coucher chez lui ! » (XI, 320) (*lui* désigne la reine). — « L'enfant gâté (Cinq-Mars) dit qu'il aimait le roi, mais voulait être seul, c'est-à-dire qu'il (le roi) n'aimât plus la Hautefort » (XI, 419). — « Lorsque Waldstein a été éreinté par Gustave, ils (les Jésuites) le font assassiner (le = Gustave) (XI, 595, notes).

Quels en seraient les chefs ? Navarre ? Condé ? l'amiral ou Montmorency ? Celui-ci était poussé sans ménagement. Guise n'était pas content d'avoir tiré de lui la charge de grand-maître et de son neveu le gouvernement de Picardie. Il faisait encore au vieux Montmorency un procès ruineux sur je ne sais quelle terre. Tel était ce pouvoir irritant, provoquant, sur le petit et sur le grand, tracassier, processif, menant de front deux guerres, celle de force et celle de chicane, plaidant au Châtelet pour un champ, pendant qu'à main armée il saisissait la monarchie. Il pensait, non sans vraisemblance, que le roi de Navarre, d'une part, Montmorency, de l'autre, n'oseraient fâcher le roi d'Espagne » (IX, 183). (La première édition donne : *ils* pensaient... [IX, 203]).

2° *Emploi incertain du possessif.* — « Louis XII, enfin libre, donne sa fille à un Français, ferme la porte à l'étranger; Charles-Quint n'aura pas la France. *Sa* joie fut vraie, sincère. La liberté qu'elle pouvait comprendre, c'était d'avoir un roi français » (VII, 348). — « Maintenant un homme grave, le maréchal de Cossé, venait montrer à Coligny que Charles IX lui tombait dans les mains, se remettait à lui (par la haine surtout qu'il avait du duc d'Anjou). C'était par Coligny, non par son frère, qu'il voulait faire l'expédition » (*son* = le frère du roi, Henri d'Anjou) (IX, 334-335). — « (Le duc de Savoie) pensait que Biron pourrait trahir. Cette destitution de tant de vieux officiers paralysa entièrement sa mauvaise volonté (*sa* = de Biron). Il commanda, mais entouré, surveillé par les hommes de Sully, il ne put que marcher droit » (X, 269).

3° *Emploi équivoque du démonstratif.* — Il peut se rapporter indifféremment à un nom ou à son complément : « Aux bourreaux qui poursuivront l'œuvre de mort jusqu'à celle du dernier chrétien » (IX, 81).

4° *Obscurité résultant de la valeur subjective ou objective du complément déterminatif.* — Le complément déterminatif peut avoir une valeur de sujet ou d'objet : La réprobation de sa conduite (*conduite* est un objet : la conduite est désapprouvée). La réprobation du comité (*comité* est un sujet : le comité réprouve). — C'est constant avec tous les noms verbaux indiquant l'action : la signature d'un traité; la signature du président (1).

Le complément de nom pourra donc contenir une imprécision dans certains cas, imprécision qu'on n'évitera qu'en recourant à une autre tournure : « A l'accusation lancée par Philippe II,

---

(1) Cf. Brunot : *La Pensée et la Langue*, pp. 229-304.

Orange répond par l'accusation du roi... L'auteur de cette apologie accusatrice du prince d'Orange, etc... » (l'apologie où Orange *accuse*) (IX, 534).

Au contraire, le nom qui détermine est objet dans : « Le propre gouverneur du roi de Navarre, Beauvais, sans la moindre considération de son élève, fut égorgé » (la considération qu'on eût dû avoir pour son élève) (IX, 393).

5° *Emploi équivoque d'un infinitif, dont le sujet n'est pas le même que celui de l'action principale.* — « Philippe II, qui s'était longuement fait tirer l'oreille pour leur rendre Plaisance, et peut-être ne désirait pas que les Farnèse s'affermissent, refusa durement au prince (c'est-à-dire à Alexandre Farnèse) d'aller voir ses états; il redouta l'effet qu'aurait au delà des monts l'apparition de ce vainqueur »(X, 3) (c'est-à-dire : il refusa que le prince de Parme, Alexandre, allât voir ses propres états, à lui, Philippe).

Nous allons trouver au chapitre suivant nombre de constructions du même ordre, qui sont, en somme, des archaïsmes.

CHAPITRE VI

Archaïsmes. — Hardiesses syntaxiques

Les onze derniers volumes attestent une recherche complaisante de l'archaïsme. — Hardiesses ou caractères archaïques dans la construction : du sujet (effets rythmiques); du complément (effets de style); de l'adjectif (épithète, adverbial, substantivé, attribut); du pronom (personnel, relatif, archaïsmes de construction, archaïsmes de forme); de l'adverbe.

I

Les latinismes, archaïsmes, dont nous avions noté les traces dans les œuvres précédentes, tiennent dans les *Temps Modernes* une place importante. Je m'occuperai seulement dans ce chapitre des tournures vieillies qui, sans répondre à une nécessité de pensée bien caractérisée, révèlent chez l'auteur un souci d'élégance littéraire, en général (1). Leur fréquence, dans les volumes qui nous occupent, trouble, et très souvent fait penser à une affectation systématique de l'ancien style. Sans doute, par leur caractère généralement synthétique, ils satisfont bien le besoin de rapidité constaté chez l'écrivain, mais on remarquera aussi que,

(1) On ne sera donc pas étonné de trouver reportées à d'autres chapitres bon nombre de ces tournures archaïques, celles qui témoignent d'une recherche stylistique précise (désir de brièveté, de variété, d'intensité expressive) ou qui traduisent une attitude bien nette de l'écrivain à l'égard de la grammaire. C'est ainsi que j'ai parlé plus haut de la construction qui adjoint à un verbe deux régimes ou sujets de structure dissemblable. Type : « Il y fallut du temps et que l'âme vieillît » (XVI, 341). — Nous n'insisterons donc pas ici sur des latinismes comme : « Coligny s'y mit lui septième... » (IX, 134). — On trouvera mention de ce tour au chapitre : *la Concision* (2e partie, p. 139), à propos du *Moyen âge* et de *la Révolution*. Même observation sur la suppression du sujet avec les optatifs : « Règnent ces deux enfants et périsse le monde ! » (VII, 235), tour qui rentre dans le chapitre : la *Concision*. On trouvera à l'ordre des mots la particularité archaïque : « Son cœur en dut saigner » (IX, 342) (Construction du pronom personnel régime dans le cas d'un infinitif que précède un auxiliaire).

le plus souvent, la langue lui offrait une construction aussi rapide et plus conforme à l'usage de son temps. Et la première raison, qui pourrait suffire à expliquer des cas peu fréquents, devient arbitraire, dès l'instant que le procédé dégénère en habitude.

Voici les principales constructions imitées de l'ancienne langue, qu'affectionne Michelet :

1° Adjectif apposé au sujet (ou régime) avec valeur adverbiale.

Cette construction sera examinée plus loin, lorsque nous nous occuperons de la construction de l'adjectif (Cf. p. 243).

2° Un nom accompagné d'un participe passé, comme substitut d'une proposition.

A. Avec préposition (1). — « Si la noblesse se plaignait... des justices seigneuriales anéanties » (ix, 19). — « Un malheureux marchand brûlé pour une assemblée de protestants tenue chez lui » (ix, 344). — « Inquiet de son crédit baissé, il voulait se relever » (ix, 588). — « Un mois après le traité signé » (x, 112). — « Un autre fils qu'elle aurait peut-être après le mariage accompli » (x, 221). — « Louis XIII avait promis, dès la paix faite, de chasser Richelieu » (xi, 264). — « M. Pitt se faisait fort, avant la guerre déclarée, de faire sa razzia immense sur les colonies espagnoles (xvi, 83).

B. Sans préposition. — C'est le tour si répandu au xvii[e] siècle (2) : « Richelieu, très probablement en 1626, eut la première idée. Mais, en 1629, les circonstances changées l'amenèrent à la seconde (xi, 231). — « Quand il revint, après la reculade, cette rieuse lui fut insupportable. Le jubilé ouvert le trouva sérieux et dévot» (xii, 206). — « Mais ce qui le noie et le tue, lui et M[me] de Prie, c'est l'ordonnance des pensions, toutes celles du roi supprimées, celles du régent réduites, etc... (xv, 39).

Par une extension imprévue de la construction, le participe passé peut être remplacé par une relative : « un pauvre vigneron *qu'on brûla le 4 mars* ne suffit pas pour les calmer » (ix, 152). La valeur de l'expression n'en est pas modifiée. L'idée importante n'est pas celle de *vigneron*, mais bien celle de *brûler*.

---

(1) « Depuis cette lettre écrite, j'en ai reçu une de vous » (Racine). — « Après la guerre achevée, les Carthaginois pensèrent périr, etc.... » (Bossuet). Cf. F. Brunot, *Histoire de la Langue française*, n° 467.

(2) Là, on célébra Rocroy délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, etc... » (Bossuet). — J'appris Crassus mort et les Romains défaits » (Corn.). — « Et le sang répandu de mille conjurés, etc... » (Corn.).

3° Un gérondif rapporté à un sujet autre que celui du verbe principal.

C'est le type connu, très fréquent au XVII[e] siècle (1) : « Quand on passa des voies rudes et scabreuses de la scolastique à cette splendide antiquité, ce fut le même changement qui vous frappe en laissant le pavé pointu de la Suisse... (VII, 289). — « Il agit avec le jésuite Arnoux... et, comme il passait par La Rochelle, priant dans une petite église, la seule qui y fût catholique, une révélation lui apprit que toute la ville le deviendrait... (XI, 144). — « Le roi y tenait (à Juliette Pincré) et ne la laissa se marier qu'en restant à Versailles » (que si elle restait) (XIII, 339). — « Palpitant, on le jeta du cinquième étage » (IX, 401). (Ici, il est vrai, la construction comporte un effet de style.)

4° Emploi analogue de l'infinitif (2)

« Les Pays-Bas catholiques revenaient à l'Espagne, mais ruinés, secs et taris, à ne s'en servir jamais » (3) (IX, 526). — « On y dit que la résolution épouvantable d'une telle amputation ne pouvait pas se prendre sans savoir de la France si elle voulait être ainsi mutilée (XII, préface, 15). — « Madeleine, condamnée sans être entendue, doit être dégradée, visitée, pour trouver sur elle la marque diabolique » (XII, 418, note 3). — « Immense queue à la porte des hôpitaux. Ceux-ci, épuisés de ressources, revomissaient les pauvres par torrents pour mourir de faim » (XIII, 264). — « Il n'exigeait plus rien de ce mourant que de penser à Dieu » (IX, 31).

On remarquera que le cas des deux derniers exemples, avec un sujet déterminé, est assez rare. Presque toujours l'infinitif est rapporté à un sujet indéterminé.

---

(1) Ayant prononcé ces mots, un doux sommeil se répand sur ses yeux » (Fénelon). — Cf. F. Brunot, *Histoire de la Langue française,* III, 597.

(2) « Le public m'a été trop favorable pour m'embarrasser du chagrin particulier de deux ou trois personnes » (Racine). — Cf. Brunot, *Histoire de la Langue française,* III, 590-591.

(3) Il faut prendre garde de confondre ce tour avec un autre que Michelet affectionne parce qu'il est très concis : un infinitif précédé de *à,* mais dont le sujet est bien déterminé : « Ils admiraient sa grandeur à jeter l'or par les fenêtres » (IX, 584). — « Sa plume est une épée, courte et vive, à bien ferrailler » (XI, 140). — « Homme noir, d'ailleurs, à jeter son maître dans les plus atroces complots » (X, 263). — « Cette insigne sottise, qui semblait démontrer qu'en effet l'Italie était chose inhumée, à ne ressusciter jamais » (VIII, 268).

5° Participe passé absolu

« Mais, une fois tombée dans la fosse de la Saint-Barthélemy, ce n'est plus l'horreur seulement qui envahit l'Histoire » (IX, 456). — « Le héros sorti de la scène, elle appartient aux héroïnes » (XI, 503). — « Tout fini, il est poignardé » (IX, 408) (1).

6° Infinitif prépositionnel complément de circonstance.

C'est l'équivalent du gérondif latin prépositionnel.

A. COMPLÉMENT DE BUT. — « Dès 1559, au moment où Montmorency l'appelait à venir en hâte prendre la direction des affaires » (IX, 170). — « Mouvans va s'établir à attendre Charry chez un armurier du pont Saint-Michel » (IX, 290). — « Pendant l'agonie du roi, les grands seigneurs catholiques n'avaient pas perdu le temps à pleurer. Ils s'étaient tous arrêtés à ne pas reconnaître le roi de Navarre » (X, 122). — « Elle rêvait le diable, l'appelait à la visiter » (XII, 421) (note 3) (2).

B. COMPLÉMENT DE MOYEN (3). — Correspondant à l'ablatif instrumental du latin. — « Charles-Quint n'avait qu'à s'asseoir (sur le trône d'Espagne) et il débuta par outrager l'Espagne en disgrâciant Ximénès mourant » (VII, 373). — « Le corps et la beauté, soignés uniquement, non pas mollement adorés, comme font la plupart des femmes qui les tuent par les trop aimer » (IX, 42). — « L'Académie naissante ne se souciait nullement de débuter par contredire l'opinion » (XI, 378)

7° Subordinations latines

PROPOSITION INFINITIVE (c'est un tour exceptionnel d'ailleurs). — « Il amena tout son monde heurter aux palissades impénétrables de Mercy » (XI, 470).

INTERROGATION INDIRECTE. — « Il est incroyable combien cette royauté bourgeoise en trois personnes... restait hostile aux Etats libres » (VII, 241). — « C'est une vaine occupation aux hommes privés de disputer quel est le meilleur état de police » (IX, 144).

---

(1) « Le 29 août, il demanda à Auguste seulement le passage. Refusé, il passe, et prend Dresde » (XV, 313). — « Ce mot tombé à peine, le dauphin le relève, le répète partout... Un tel mot, et d'un prince, va vite » (IX, 16).

(2) Cf. Brunot, *La Pensée et la Langue*, p. 847, et l'exemple cité de Corneille.

(3) Cf. Brunot, *La Pensée et la Langue*, p. 419, et l'exemple cité de La Bruyère.

Michelet use très volontiers de cette construction commode et simple.

8° Emploi archaïque de certaines formes verbales.

Le goût de l'archaïsme apparaît également dans l'emploi de certains temps ou modes. Ainsi, dans des constructions où le sens voudrait le conditionnel, mais où la syntaxe exige le subjonctif, le temps du subjonctif employé sera, comme au XVII[e] siècle, l'imparfait. C'est peut-être l'emploi le plus fréquent et le plus caractérisé : « Il fallait que Genève se fît la sombre forge où se forgeassent les élus de la mort » (IX, 98). — « On ne croyait pas qu'il régnât » (XIII, 348).

ADJECTIF VERBAL ET PARTICIPE PRÉSENT. — Dans l'*Histoire de France,* Michelet recourt sans réserve à l'emploi archaïque du participe présent comme adjectif, et il l'accorde généralement.

PARTICIPE PRÉSENT CONSIDÉRÉ COMME ÉPITHÈTE. — « La nation guerroyante » (VII, 278). — « Plus de communes délibérantes » (VII, 300). — « Pour représenter, subsistante malédiction, les infamies fatales d'une race vouée au vice » (VII, 322). — « Ces frêles improvisations de charpentes tremblantes, gémissantes et criantes » (VII, 354). « Une demoiselle savante et bien disante » (VIII, 249). — « Dans sa beauté déclinante » (IX, 433). — « Bûchers de chair vivante, criante, hurlante » (IX, 556). — « Leur commission gouvernante, présidée par un des Gondi » (X, 223). — « Les mal odorantes logettes » (XIV, 267). — « Du craquant squelette (XIV, 216). — « Tant fière, grognante et grommelante qu'elle soit » (XIV, 323). — « Les prêtres *refusants* sont frappés d'arrêts graves » (XV, 282). — « Le parlement... appelle les curés refusants » (XV, 269). — « Une majorité massacrante » (IX, 495) (en opposition avec : une minorité massacrée).

PARTICIPE ACCORDÉ, BIEN QU'IL CONSERVE SA VALEUR VERBALE. — C'est le cas, lorsqu'il est gérondif ou suivi de compléments : « C'est un martyre actif, voulu, prémédité, une mort persévérante de blessure en blessure, etc... » (VII, introduction 54-55). — « Elle erre dans les froides nuits, le fiel au cœur, et maudissante » (VII, introduction, 82). — « Il déclara... qu'il pouvait délivrer les âmes souffrantes en purgatoire » (VII, 155-156). — « D'autres boudeuses et pleurantes d'être trop admirées » (VIII, 358). — « Diane présente, agissante par ses hommes, les Guises » (IX, 13).

II

A. Construction du sujet

On retrouve ici, plus habituelle que jamais, l'inversion du sujet. Mais elle ne représente plus seulement un principe syntaxique, elle vise à peu près toujours à l'effet oratoire et devient de plus en plus hardie. L'écrivain, par exemple, ne craint pas de la faire, même avec un adjectif monosyllabique, ce qu'on évite d'ordinaire par raison d'harmonie : « Et pourtant court est l'intervalle » (VII, introduction, 20).

Deux effets rythmiques semblent avoir été surtout recherchés :

1° Ou bien le sujet est rejeté assez loin derrière le verbe et ses compléments, de façon à être nettement isolé : « D'autant plus sûrement fut asséné à celui-ci par une main si peu suspecte, par cette main chevaleresque, le violent coup par derrière... » (VII, 255). — « En Dauphiné, plus tard dans le Comtat, commençait ses campagnes l'intrépide et cruel Montbrun » (IX, 206). — « Oui, plus claire que ne fut jamais le Coligny entier, est cette ombre de Coligny » (IX, 340).

2° Ou bien, il y a coordination de deux constructions dissymétriques, l'une avec, l'autre sans inversion ; ce qui donne à la phrase un balancement caractéristique : « Patrie ! mot saint ! Pourquoi faut-il qu'en t'écrivant la vue se trouble et s'obscurcissent les yeux ? » (VII, introduction, 54). — « A la seconde année, comble fut la mesure, le désespoir extrême » (XII, 367). — « La garnison dormait, et dormait aussi Villeroi » (XIII, 166).

B. Construction du complément

Il n'y a rien à ajouter ici : ou bien il y a recherche de l'effet par dissymétrie : « Parvenir par le meurtre. Au meurtre parvenir par l'abaissement du caractère » (IX, 239). — « La victime des victimes, et des opprimés l'opprimé, c'est Jésus » (IX, 61).

Rarement, le complément est placé devant le nom déterminé : « De ces dix-neuf ans, pendant quinze elle fut fort doucement traitée » (IX, 562). J'en ai déjà précédemment signalé quelques cas dans *la Révolution* (2e partie, ch. I, p. 112).

Bien plus souvent, le complément est séparé par le verbe du mot qu'il détermine, détaché à la façon d'un attribut : « Une jeune Eglise allait naître, de lumière, de liberté, d'amour » (VII, introduction, 30). — « Une glorieuse résurrection s'accomplissait du Dieu de la nature » (VII, introduction, 43). — « Un mouvement commença immense de l'empire turc » (VIII, 242).

C. Construction de l'adjectif

1° En général, la construction de l'adjectif reste conforme aux habitudes énumérées plus haut (3e partie, ch. II). On aura donc l'adjectif régulièrement placé avant le nom, même si le sens risque d'en être modifié (1).

L'habitude de faire précéder le nom de l'adjectif peut être assez invétérée pour fausser complètement l'instinct linguistique de l'écrivain : l'adjectif ne lui est dès lors plus sensible comme épithète, mais devient à ses yeux une sorte de préfixe augmentatif. Cela est très visible avec des adjectifs comme *gros, grand :* « Un gros blanc cheval normand » (XII, 113). — « Cette grosse lourde barque (XI, 215). — « Le grand gros nez sensuel et charnu de François Ier », (VIII, 152) (2).

Et par analogie : « Le blond barbare Allemand » (XIV, 31). — « Ce lent, lourd, prolixe échafaudage de sagesse diplomatique » (XI, 241).

C'est parfois un véritable contre-sens de placer ainsi l'adjectif ; on fait de lui une épithète de nature, intimement soudée au nom, alors qu'en réalité il est un simple attribut, détermination tout à fait accidentelle, et devrait, de ce fait, être isolé du nom. On trouve ainsi : « Celui-ci aborda la morte chose » (préface 1869, XVIII), « La dominante, l'impériale rade de Rio-Janeiro » (X, 179). — « Sa diffamée Marguerite » (X, 220). — « Le tant désiré parchemin (XI, 266). — « Nulle courbe ; une droite ligne de férocité sotte » (XI, 328) (3).

---

(1) Voici quelques cas de modifications de ce genre :

bas. — « La basse chapelle de Saint-Saturnin » (IX, 218).
fort. — (Les Guises) « se jetèrent au fort château d'Amboise » (IX, 188).
général. — « Le général massacre de Bohême » (XI, 192).
grand. — « Ce grand homme au grand nez » (IX, 19).
libre. — « Charles, franc et libre penseur » (XIII, 69).
noble. — « Cent cinquante nobles demoiselles » (IX, 288). Cf. IX, 159.
pauvre. — « Quand elle avait eu le bonheur d'être quitte d'un fort pauvre mari » (XI, 257). — Cf. : IX, 18, 358; X, 308; XI, 358; XIII, 263). — « Ce pauvre homme (Mazarin), pour doter l'une de ses nièces, trouve 600.000 livres » (XI, 501).
royal. — « Au royal palais des Tournelles » (IX, 159). — « La royale stupidité de Louis XII » (VII, 220) (où le mot ainsi placé fait calembour).
sacré. — « Le sacré drapeau tricolore » (IX, 142).
sale. — « Les sales amours des Valois » (IX, 326), etc...

Cf.: « Les profondes boues de la rue du Fouarre » (IX, 246). — « Il nommait Concini comme capital auteur des maux publics » (XI, 42).

(2) Cf. : « La petite, intrépide minorité » (XV, 327). — « La petite, indestructible Hollande » (IX, 526). Ici le cas est très différent, les deux adjectifs s'opposant, traduisant une contradiction, au lieu de s'aggraver mutuellement.

(3) « La désolée Venise » (VII, 286). — « M. de Penthièvre put faire le

2° Adjectif employé comme adverbe. — Nous avons constaté que, visiblement, Michelet ne veut pas s'astreindre aux usages syntaxiques de son époque (1). De ce goût d'archaïsme, c'est peut-être la construction de l'adjectif qui en fournit le plus d'applications. Au premier plan, on doit mettre le retour à la construction du XVI[e] siècle, qui accorde l'adjectif faisant fonction d'adverbe. Tour joli et parfois assez gracieux (2) : « Il se rendit intrépide à cet appel » (XII, 181). — « Ils enlevèrent leur roi en avant, et tous leurs chefs plongèrent aveugles dans la masse ennemie » (VIII, 282). — « Misérable cercle vicieux où tourna la magistrature et qui la poussa ridicule sous le pied de la papauté » (XI, 126). — Blessée en son orgueil, elle fut (la Pologne) presque entière catholique » (XV, 53). — « Elle riait de l'étiquette et s'en allait légère cavalcader avec le frère Artois, un petit fou » (XVI, 179).

L'adjectif peut être remplacé par un complément prépositionnel, ayant la valeur d'un adjectif : « Les guérisseurs universels... furent constatés sans force pour se guérir, traînés comme menteurs, imposteurs, charlatans » (IX, 268).

Emploi adverbial de l'adjectif neutre. — « Il marche fort et ferme de ses souliers de fer » (VIII, 100). — « Il payait comptant sec et fort » (XV, 23). — « Serrer haut et court » (IX, 277).

3° Adjectif substantivé. — Dans sa phobie de la régularité grammaticale, et par crainte du banal, Michelet n'hésite pas à se faire précieux. A la préciosité, il emprunte la manie de l'adjectif substantivé. La Valois devient « la flétrie » (XVI, 295). — M[me] de Nesles, « la fière et la moqueuse », « la préférée », « la solitaire » (XV, 160 et 161). — « La pleureuse et la raisonnable » (La Vallière et M[me] Scarron) (XII, 208). — « L'irrésistible, la pure et la charmante » (M[me] Guyon) (XII, 210). — Cette béate (Sœur Marie-d'Agreda) (XIII, 136).

Le tour est plus hardi et surprend davantage si, au lieu d'être la dénomination usuelle de telle personnalité, il s'applique à une collectivité. C'est chez Michelet un emploi constant. On en jugera

désiré mariage de sa fille avec Orléans » (XVI, 153). — Cf. : IX, 268, 431; XI, 347; XIV, 298. — Notons que l'adjectif peut changer de place en vue d'un effet : « Parce qu'un travail persévérant la refaisait pour suffire à ce persévérant pillage » (VIII, 138).

(1) Je ne garde pas comme preuve de ce parti pris tel cas isolé où l'écrivain s'amuse : « Cet homme vicieux était l'homme de France, non pas le meilleur, à coup sûr, mais, ce qui est tout autre chose, le *plus bon* » (XIV, 18).

(2) Cf. : F. Brunot, *Histoire de la Langue française* (II, 409-410), et l'exemple de Desportes condamné par Malherbe : « Elle flotte incertaine en cette extrémité. »

par le nombre des exemples (1) : « Sur un échafaud étaient les brûlées, en petit nombre, et sur un autre, la foule des relâchées (xi, 83-84) (2) (il s'agit de l'autodafé de Logroño). — « Il n'y eut qu'une grande fumée, dont les enfermés étouffaient » (xi, 538). — « Le maître s'éloignait des moqués » (xii, 73).

Le tour est très fréquent, soit *avec un participe passé* : « Guillaume fit venir et embrassa les dénoncés » (xiii, 116). — « On s'efforce de rire, entre le fléau de Provence et les étouffés de Paris » (xiv, 268). — « Quel serait le désespéré, l'envenimé ? » (xvi, 356). — « Tenant, ce semble, à ne rien prendre que par le consentement forcé du spolié » (xi, 310). — « Prague et nos enfermés furent abandonnés à leur sort » (xv, 188). — « Partout où les affreuses bandes de la cavalerie de l'Autriche se présentaient sur nos gelés pour faire leur petite récolte de têtes, et de nez, et d'oreilles, etc... » (xv, 191.) —« L'atrocité barbare des bandes qui firent l'effroi de l'Alsace et de la Lorraine, les mutilations turques, les brûlés et les éventrées » (xv, 359-360). — « Les aumônes aux grêlés » (xvi, 393) (3).

Avec un simple adjectif. — « Les beaux de la cour, les jeunes et les brillants » (xii, 63). — « Le rusé s'est posé, donné à l'Histoire comme... » (xi, 444). — « Honteuses, elles suivaient les hardies » (x, 99). — « Il restait un grotesque, vieux galantin fardé » (xv, 207). — « Ces impudiques, ces furieuses » (xii, 315). — « La furieuse » (xi, 106). « Les bons, les doux, les pacifiques » (xiii, 260). — « Nos furieux » (xv, 311). — « Les habiles verront à quel point j'ai daté... (xiv, 11, préface). — « Les habiles... » (xiii, 55, et xii, 107). — « Ces stupides » (xi, 251). — « Il y avait, parmi les serviles, des hommes plus dangereux... » (viii, 327). — « On ne lui garda que les blessés pour les soigner et les nus pour les habiller » (xi, 155).

Michelet use hardiment de ce tour, même dans des cas où il pourrait en résulter une équivoque ridicule : « On connut les couvents. Girard les savait bien discrets, puisqu'il voulait y cacher ses enceintes » (ses victimes enceintes) (xv, 104).

---

(1) Cf. chapitre iii, 2e partie, page 139, des exemples de cette substantification dans *le Moyen âge* et *la Révolution*. Ce tour, et celui qui précède, ne semblent en effet, dans ces deux ouvrages, recherchés de l'écrivain que pour leur brièveté et leur commodité.

(2) On remarquera d'ailleurs que le sens ici en souffre, puisque *les brûlées* signifie en réalité : celles qu'on devait brûler. Ce qui rend la construction encore plus hardie et arbitraire.

(3) Cf. : « De Mesmes, son grâcié, qui, naguère, pris sur le fait, lui avait léché les souliers » (xiv, 349). — « La peste prend de préférence... les épuisés, les effrayés » (xiv, 279). — « Ils ont dix francs de prime pour chaque enlevé » (xiv, 260). — « Une commission... délivre les pauvres enlevés » (xiv, 261).

La substantification devient si complète, que l'adjectif ainsi employé peut prendre des épithètes, attributs, ou compléments :

a) Les obéissantes, les charmantes et les empressées, bien connues et triées par M[me] de Maintenon » (XII, 322). — « Ces dévoués, dit-il, immolés en eux et anéantis, n'existent plus qu'en Dieu » (XI, 353).

b) « Les curieux de l'avenir, craintifs et superstitieux » (VIII, 137). — « Des cercles de libres penseurs, de critiques, de hardis moqueurs du clergé » (VII, notes de l'introduction, 115). — « Les hauts tenants de la situation » (XIII, 260).

D'autre part, l'adjectif peut être mis exactement sur le même pied qu'un nom, et s'opposer à lui : « Les princesses et duchesses, bien plus, les vertueuses » (XIV, 234). — « Coligny... a marché à pied avec le peuple, combattu avec lui ; son capitaine, mais non son complaisant ; juge inflexible du soldat » (IX, 341). — « C'était la paix aux assassins, la guerre aux désarmés » (IX, 289). — « Ces dames étaient trop au-dessus, d'ailleurs, des ennuyeuses (XIII, 41).

Adjectif substantivé neutre indiquant une qualité abstraite. — « Port-Royal naissant vise au sec, et j'allais dire au médiocre » (XI, 138). — « Le sombre, la roideur des huguenots » (X, 306). — « Je saisissais le divin de son adorable unité » (préface 1869, XXV). — « J'y trouvai trop de subtil, trop d'esprit, trop de système » (préface 1869, XXIII). — « Le bizarre et le saccadé de ces tempéraments » (XV, 278). — « Le bizarre et l'inattendu, c'est que Guise... » (IX, 136). — « Le curieux, c'est l'émulation des deux polices » (IX, 596, notes). — « Le nouveau se trouva le vieux, le ridé, le caduc » (VII, 287).

4° PLACE DE L'ADJECTIF ATTRIBUT. — Rien de nouveau à cet égard. Michelet le place très souvent en tête, par effet de style : « Quelque dompté, docile, né pour l'obéissance que parût Henri II » (IX, 36). — « D'autant plus beau sera-t-il, plus hardi de l'approcher du trône » (XIV, 85).

D. Construction du pronom.

1° SYNTAXE DES PRONOMS PERSONNELS. — Sous ce rapport, c'est presque toujours dans l'imitation archaïque qu'il faut chercher les dérogations à la syntaxe moderne.

a) *Pronoms* EN, Y, *appliqués aux personnes.* — « J'en sais le fort, le faible » (de Saint-Simon) (XIII, 386). — « Il fut très dur pour elle (pour M[lle] de Brézé), vivant à côté d'elle sans en tenir compte et tout à fait à part » (XI, 441). — « Il aimait toute sa famille et y perdait beaucoup de temps » (XIV, 65). — « On

supposait que l'enfant y tenait » (que Louis XV tenait à Villeroy) (xiv, 359) (1).

b) *Emploi du réfléchi renvoyant à un sujet déterminé.* — « L'huissier, lui ayant ouvert, sort, ferme la porte après soi » (x, 75).

c) *Neutre* LE *rappelant toute une proposition ou un groupe de propositions.* — « Quoi de plus beau que de lier en un faisceau tous les membres de la famille, de rattacher France, Espagne, Parme, Naples, la Sicile ! Louis XV, qui ne sentait rien, sentit cela, le trouva grand. On le trouva tel en Europe » (xvi, 82). — « On le trouva très bon » (xi, 167).

d) *Emploi de la construction prépositionnelle au lieu de la forme organique.* — « On fit venir Madeleine, et parlant à elle, on somma son diable Belzébuth de vider les lieux » (xi, 115).

e) *Emploi de la forme organique, là où l'on attendrait la construction prépositionnelle.* — « Ayant besoin de tant de forces pour faire face à la guerre immense qui lui commençait sur toutes les mers » (ix, 549). — « Tellier lui fit signer sa nomination de confesseur du futur roi. Mais il ne parvint pas à lui faire nommer aux bénéfices vacants » (xiii, 365). — « Le fer rouge lui brûlait au ventre » (xi, 228).

f) *Construction archaïque, avec un auxiliaire.* — Je n'insiste pas sur ce tour qui a été déjà étudié : « Les Suisses qui nous allaient prendre Dijon » (vii, 275), etc... (Cf. p. 236, note 1.)

2° SYNTAXE DES PRONOMS RELATIFS :

a) *Emploi archaïque de* QUOI, OU, DONT, *ayant pour antécédent une proposition ou un groupe de propositions.* — C'est la construction du XVII[e] siècle (qui l'avait imitée du latin). Michelet la préfère, parce qu'elle est commode et rapide, et, le plus souvent, néglige de rappeler l'antécédent indéterminé par le neutre *ce* (ce qu'exige la syntaxe actuelle) : « Dans la cour et sur l'escalier, sur le palier, partout, il rencontra nombre de gardes, dont il s'étonna peu » (x, 73). — « Au pont-levis, tous tirent leurs arquebuses. De quoi tremblèrent les vitres des Guises, qui étaient en face, à peine séparés par une rivière » (ix, 291). — « On lui mit dessus la marine, où il ne savait rien (xi, 338). — « Ayant des frères, il dut alléger sa famille, fut fait d'Eglise. A quoi il n'avait pas grande vocation » (xv, 18 (2).

b) *Emploi de* QUE *après les compléments de temps.* — « Le jour qu'il lui eût fait obstacle » (xi, 177). — « Le jour qu'il disait vrai » (xi, 166).

---

(1) Cf. : vii, 236; viii, 217, 391; xi, 320, 496; xii, 114; xv, 49, 196, etc...
(2) Cf. : vii, 205, 226; viii, 44, 123; ix, 13-14, 51, 108, 181-182, 187, 501; x, 174 ; xi, 478 ; xiv, 225.

c) *Le relatif séparé de son antécédent.* — Michelet use de cette liberté avec plus de hardiesse encore et plus de fréquence que dans les autres œuvres; il ne craint jamais l'équivoque possible (1) : « Il ajouta une chauve-souris exactement sur le soleil, qui vole outrageusement en pleine lumière » (VIII, 85). — « On l'avisa sur un toit qui fuyait et on le tira » (IX, 396). — « Elle renverse violemment la chaise de la dame, s'en empare et la tient, qui crie et se débat » (XIV, 88). — « Il voit Longnac assis sur un bahut, qui ne daigne pas se lever » (X, 75-76). — « M[me] Adélaïde décida qu'elle occuperait le petit logis chez le roi, qu'on préparait depuis deux ans » (XV, 292) (2).

E. Emploi de l'adverbe.

La lecture des derniers volumes ne donne lieu à aucune constation autre que celles qui ont déjà été faites pour *le Moyen âge* et *la Révolution*. Ce qui a été dit au chapitre premier de la deuxième partie s'applique donc ici. Je me borne à apporter quelques exemples :

1° L'ADVERBE PRÉCÈDE AU LIEU DE SUIVRE LE VERBE. — « Toute la vieille machine s'enfonce et presque disparaît » (XIII, 393, note dernière). — « A peine ayant quatorze ans » (XIV, 334-335).

---

(1) Cf. : VII, 310, 382, 383, 394, notes ; VIII, 233 ; IX, 272, 345 ; X, 80, 119, 183; XIV, 122, etc...

(2) Il convient de faire remarquer, en ce qui concerne l'emploi des pronoms, que le goût de Michelet pour l'archaïsme ne se manifeste pas seulement à propos de la syntaxe, mais aussi dans le choix des formes pronominales (comme aussi pour les adjectifs déterminatifs correspondant à ces formes). Nous en trouvons déjà un assez grand nombre d'exemples dans *le Moyen âge* et *la Révolution*. Ils sont plus nombreux encore dans *les Temps Modernes*. Voici les principaux :

1° *Démonstratifs simples au lieu des formes composées :* « Les domaines protestants ou ceux même des catholiques (X, 302). (L'édition originale porte : « Les domaines des protestants » [XI, 109]). — « Ses fautes et celles même de 1716 » (XIV, 396, éclaircissements). — « Ceux même qui avaient constamment la mort sous les yeux » (XIV, 288). — « Au contraire : le capitaine Longnac prit seulement ceux-là qui étaient au complet » (X, 72). Cf. : VII, 282-283, 377 ; VIII, 418 ; IX, 160, 187 ; X, 89 ; XI, 601, notes ; XII, 267, 363 ; XIII, 101, 194 ; XIV, 18-19, etc... — Même préférence pour l'adjectif démonstratif : VIII, 41, 159, 213 ; IX, 159, 267, etc... Cf. 2e partie, ch. III : *Concision* p. 136.

2° *Emploi de* CHACUN *au lieu de* CHAQUE. — « Sur toute et chacune chose » (X, 54, 278).

3° *Emploi de l'interrogatif* QUEL *au lieu de* LEQUEL. — « Richelieu prétend avoir pris de grandes précautions, mais quelles ? » (XI, 246). — « Il ne prit qu'une chose, et si petite ! une feuille de papier. Quelle ? La feuille des bénéfices » (XII, 357). — « Quelle personne autre que la reine demanda ce don monstrueux ? Quelle fut assez puissante pour punir ainsi le refus ? » (XVI, 203). Cf. : Préface 1869, XI; VIII, 433, notes; IX, 6, préface; IX, 383; X, 133, 161; XI, 314-315, 394; XII, 165; XIII, 109; XIV, 100, 159; XV, 270, etc...

« Tellement ils sentent en eux la puissance de mort... que la vérité, s'ils l'enseignent, etc... » (IX, 512-513.) — « Mais les Guises non moins voulaient traiter » (IX, 154).

2° L'ADVERBE SUIT, AU LIEU DE PRÉCÉDER. — « Ceux-ci avaient besoin extrêmement de l'assassinat » (IX, 365). — « Et près même de manquer de poudre « (XIII, 188). — « On eut beau même dire qu'elle était en danger » (XI, 395). — « Russell montrait les dents toujours » (XIII, 56) (1). — « Ne... pas » (XI, 539 ; XII, 340 ; XVI, 414). — « Ne... point » (XVI, 410). — « Ne... jamais » (X, 303-304 ; XI, 365, 328, 473 ; XIII, 123. — « Ne... guère » (XI, 395). Dans la première édition (IX, 314) : « Cela ne pouvait durer guère », que l'édition définitive corrige : « Cela ne pouvait guère durer » (IX, 277).

3° *Emploi pléonastique de l'adverbe.* — « On ne supprimera pas la respiration, ni pas davantage la presse » (VIII, 349). — « Cependant, il ne voulut pas qu'on fît reculer personne » (X, 183). — « Le roi ne dit pas mot » (IX, 158).

Dans ces phrases, Michelet semble donner aux mots *personne*, *mot*, etc., leur sens positif, ce qui légitime alors la présence de la négation complète, avec *pas* ou *point*. Mais cet usage n'en est que plus significatif chez un écrivain qui, comme lui, se contente le plus souvent de la négation *ne*, et néglige généralement de la compléter par les mots *pas*, *point*, etc... (2).

---

(1) On peut rattacher à la même tendance la construction identique de l'indéfini *rien* : « forcé de ne ménager rien » (XIII, 66). Cf. : XI, 307; XII, 102, 138, 219, 229; XIII, 27, 169, 203-204, 258; XIV, 344, etc...

(2) Un emploi d'adverbe en fonction d'adjectif, comme celui-ci, reste une anomalie isolée : « Harcourt... fut assez pour battre Condé » (XI, 458). C'est la leçon que donne l'édition originale (XII, 281). La réimpression de 1879 (Marpont) corrigeait : « ... fut assez heureux pour battre Condé » (XIV, 245).

CHAPITRE VII

La concision. — L'asyndète

Michelet, dans l' « Histoire de France », conserve ses habitudes de brièveté. — Il n'y a pas, toutefois, de différences notables, à ce titre, entre l' « Histoire de France » et les autres œuvres.

Il est évident que le style de Michelet suit les progrès et les écarts de la passion. Ce n'est pas, cependant, par une tendance exagérée à la concision que se manifeste ce progrès. Nous retrouverons l'ellipse du pronom sujet (1), de la préposition, en particulier avec les compléments de temps (2), du verbe (3).

Dans ces volumes comme dans les précédents, l'économie du matériel grammatical reste un principe absolu; et l'écrivain, comme toujours, se contentera d'un mot, lors même que la syntaxe exigerait une proposition : « Sa maîtresse, tout à l'heure

---

(1) « Kiuperli lui-même délaisse sa réforme ; découragé, succombe » (xii, 129).

(2) « Ayant été reçu par eux avec confiance et presque familiarité » (xiv, 105). — « Longues années il resta là » (vii, introduction, 70). — « La politique qu'il suivit ces deux ans » (xi, 237). — « Et l'on rappelle à peine que, bien plus de mille ans, la famille chrétienne jetait ses enfants au sépulcre » (xvi, 305, note).

(3) « Qui lui permit de faire ? Celui qui lui baissa le pont-levis et qui la mit dans la Bastille. Et qui celui-là ? C'est la Fronde » (xi, 529). — « (Des Chauffours) il y est conduit (25 mai), le 26 au matin, sur la sellette pour ouïr son arrêt. Etonnante précipitation, exécuté le soir ! » (xv, 45). — « Le 10 avril, il empoigne la dame. Délivrée à l'instant par Versailles... » (xv, 43). — « Il fallait avancer, dépasser les canons, les laisser derrière (inutiles) » (xv, 227). — « Les premiers assauts furent repoussés et le siège levé; plus tard, nouvelle expédition, escalade, surprise; inutile. Alors un grand effort, batteries formidables, brèche ouverte, assauts, et toujours impuissants » (vii, 216). — « L'Angleterre lui était déjà hostile, l'Allemagne jalouse et ses amis très froids. En revanche ses ennemis d'une ardeur furieuse » (ix, 357). — « Les magistrats envoyèrent la cavalerie aux portes; donc livrèrent la prison, — forcée, et les prisonniers, — massacrés, traînés tout nus, honteusement mutilés et pendus, etc... » (xii, 181). — « Partout où brille une faible étincelle vitale, à l'instant étouffée » (xii, 398).

Pour le détail des procédés employés, cf. 2e partie, ch. iii.

sans appui et à la discrétion du dauphin, apaisa, arrangea les choses » (VIII, 422). — « Il a montré... le vrai génie de la Suisse, dans sa fière indépendance de l'Italie, de l'Allemagne » (VIII, (316) (1). — « Guise, entrant et assis, lut du premier coup sur les visages... (X, 74).

Le besoin d'économie, s'il est trop indiscret, risque d'entraîner des obscurités ; cet inconvénient n'est pas, nous l'avons souvent constaté, de nature à intimider Michelet. Ce sera le cas, lorsqu'un seul auxiliaire servira à deux participes passés de valeur différente (l'un marquant un état, l'autre une action) : « Et voilà pourquoi Genève a été la Vierge sage et tenu si haut sa lampe » (1re édition, IX, 104). C'est là, je crois, la vraie intention de Michelet, et je ne tiens pas compte de la correction que donne l'édition définitive : « ... et a tenu si haut sa lampe » Edition définitive, IX, 98). — De même : « Poltrot... fort bon soldat à Saint-Quentin où il fut pris et mené en Espagne » (IX, 278). Ici, le déséquilibre syntaxique et l'irrégularité proviennent de la présence des deux compléments circonstanciels, dont il eût fallu préciser bien nettement la destination respective.

Avec un auxiliaire unique pour deux infinitifs, le cas est analogue au précédent, le régime destiné à l'un des infinitifs semblant, par suite de la construction raccourcie, attribué également aux deux infinitifs : « Il avait tiré sur le roi une lettre de change qu'il fallait payer ou mourir » (IX, 361).

On ne voit pas, en ce qui concerne l'emploi des liaisons, que l'usage de Michelet ait changé. L'asyndète sera particulièrement fréquente dans les récits, sans qu'on puisse toutefois remarquer une exagération ou une recherche particulière : « L'attaque commence; il était dix heures du matin. Les ligueurs ont un grand avantage. Crillon entreprend de les déloger, n'y parvient pas, est blessé, rentre presque seul, ferme de ses mains les portes » (X, 114). — « Le ministre Morel, qui d'abord était resté dans sa chaire, échappait dans le tumulte, et il était près de la porte, quand il heurta un cadavre, tomba, fut pris, reconnu, fort blessé,

---

(1) Michelet, nous l'avons vu, aime donner ainsi un régime à un nom, comme il ferait à un verbe. Il écrira par exemple : « Sur leur route par la ville » (IX, 374). Cf. 2e partie, ch. III, page 139. — On retrouve également ici l'adjectif construit comme attribut, comme substitut d'une proposition circonstantielle : « Un mouvement commença immense de l'empire turc » (VIII, 242). — « Mme de Maintenon la quittait expirée » (XII, 253). — « La classe seule militaire alors, la noblesse » (IX, 143). — Longtemps effrénée Messaline, elle avait marqué encore plus comme type du *méchant femme* » (XVI, 68) (le substantif joue ici le rôle d'un véritable adjectif). — Cf. XV, 306 : « Trancher tout à huit clos, à l'insu du dauphin, par cette Pompadour et lui chétif (Bernis), c'eût été monstrueux. »

et mené à Guise » (IX, 252). — « A la Roche-l'Abeille, il entraîne l'armée, malgré les généraux, se sauve » (IX, 323).

En mainte occasion cette rapidité du style donne les effets les plus intéressants : « Le droit du comédien, c'est d'endurer l'outrage. Notre actrice ne s'en souvint plus (il s'agit d'Adrienne Lecouvreur). Un jour qu'elle jouait *Phèdre*, elle voit sa rivale, Mme de Bouillon. Au lieu de se troubler, son cœur gonflé grandit. Elle s'avance, et, d'un geste intrépide, elle lui lance les terribles vers :

> ..... Je ne suis point de ces femmes hardies
> Qui, portant dans le crime une tranquille paix,
> Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

Le public se retourne, regarde dans la loge, voit la dame, approuve, applaudit » (XV, 92).

L'absence de liaison met souvent en valeur un terme de la phrase, ou souligne un contraste : « Les vauriens... parlent tant qu'on veut, davantage » (IX, 180). — « Bellegarde, qui se voyait jeune, beau, le roi déjà grisonnant » (X, 170). — « Catherine de Médicis, montrant à Walsingham les papiers intimes de Coligny, et lui disant : « Le voilà, votre ami ! Voyez s'il aimait « l'Angleterre ! — Madame, il a aimé la France. » (IX, 416.)

Enfin, remarquons que, dans ces volumes, apparaît, aussi évidente que dans les ouvrages précédents, l'insouciance complète d'établir, après une digression, une transition logique (1).

---

(1) Une formule banale et consacrée y suffit d'ordinaire : *Revenons* : VIII, 342 ; IX, 326 ; X, presque à chaque page, 108, 110, 176, 177, etc. ; XV, 130, 185, etc... — *Pour revenir* : VIII, 124 ; XI, 428, 527 ; XIII, 291, etc. — *Examinons* : XI, 370. — *Un mot sur...* : VII, 242 ; VIII, 328 ; XI, 454, etc.

CHAPITRE VIII

Recherche de l'effet oratoire

Les procédés de rhéteur :

I. La répétition : Michelet n'en abuse pas. — Répétition à caractère oratoire. — Répétition qui sent le calembour.

II. L'association de mots. — L'opposition : hantise de l'antithèse et recherche de l'imprévu. — Double intérêt de l'opposition : valeur évocatrice ; valeur expressive.

III. L'apostrophe. — Elle traduit l'intervention personnelle de l'auteur dans les faits qu'il raconte. — Sa fréquence. — Sa préméditation oratoire.

I

La répétition d'un terme de la proposition reste chose légitime quand ce terme contient l'idée essentielle. Le répéter, même avec insistance, c'est le désigner à l'attention du lecteur : « Le 10, Henri III avait reçu dans la petite ville de Livron une humiliation sanglante, reçu en propre personne » (ix, 480). Michelet n'y manque pas ; il y manque d'autant moins que le procédé est infaillible pour arrondir la période ou en souligner le rythme. A ce titre, son style prendra souvent les caractères de l'éloquence. J'ajoute qu'il n'en abuse pas, et, au rebours de ce qu'on attendrait, les derniers volumes attestent sous ce rapport une réelle discrétion. La répétition peut, dans certains cas, apporter à l'argumentation une force incroyable. Témoin le développement suivant, d'un effet saisissant, où le mot *assassin* revient à deux reprises, sourd et terrible comme le glas régulier d'une cloche sinistre : « Avec sa douceur native, le consciencieux ouvrier, fort du mépris de la mort, n'en forgea pas moins l'engin, la machine de malédiction qui, lancée sur l'Escurial d'une épouvantable force, ouvrit ses murs de granit, et montra, pâle et tremblant, le misérable dieu du monde entre ses tristes galanteries et ses

ordres d'assassinat, et lui mit ce signe : Assassin. Si l'on se trompa alors sur un tel détail mal connu, de nos jours l'heureux travail des admirateurs de ce roi nous a révélé plus de crimes qu'Orange n'en avait supposé. De sorte qu'aujourd'hui ce sont les amis de Philippe II qui, sous sa statue de Bruxelles qu'ils viennent de lui élever, ont gravé profondément et durablement : Assassin » (IX, 534-535).

Ce que traduit au contraire la répétition, dans le « chant » de Hutten, c'est l'allégresse, comme un rayon d'aurore : « Il y a du coq dans Hutten, dans cet amant de la lumière qui la chante en pleine nuit, etc... Il chanta pour la Renaissance, pour les libertés de la Pensée. Il chanta pour la patrie allemande et la résurrection de l'Empire. Il chanta pour les conquêtes de la Justice future, pour le triomphe du Droit et de la Révolution » (VIII, 39).

Ailleurs, c'est une ironie impitoyable que doit interpréter la répétition : « Le succès double son effort (il s'agit de Ronsard), sa joue enfle, il souffle sa trompe. Tous soufflent après lui... Le XVII[e] siècle, habile et littéraire, soufflera plus habilement. La trompette est toujours l'instrument national. Tous y soufflent, et jusqu'à Bossuet, etc... » (IX, 123-124) (1).

Ou bien elle se combine avec une opposition : « Enlevée par les Guises en 1561, elle se résigna, fut quasi catholique. Dominée et vaincue par Coligny en 1570, elle se résigna, fut quasi protestante » (IX, 323) (2).

Parfois aussi elle peut prendre une forme moins heureuse (3) : le calembour, la combinaison élémentaire de sonorités semblables. Michelet ne l'évite pas toujours; je crois même, qu'en raison de son goût pour l'allitération ou l'assonance, il y trouve quelque satisfaction. On ne voit guère ce que l'expression y gagne : « La

---

(1) Cf. : « Milan n'était pas médiocre sous Vinci et Sforza, dans son bassin sublime, cerné des Alpes... Milan, sur le trône des eaux lombardes, dans sa centralisation royale des arts, des fleuves et des sculptures... — Rome n'était pas médiocre sous Borgia. L'ennuyeuse Rome moderne, bâtie des pierres du Colisée par les neveux des papes, n'existait pas encore... Rome était une ruine païenne où l'on cherchait le christianisme sans le trouver. Rome était une chose barbare et sauvage... » (VII, 169-170).

(2) Cf. : (La mort de Coligny sauva le parti protestant) : « Car la fille de Coligny, veuve par la Saint-Barthélemy, épousera Guillaume d'Orange. Car la France protestante, de sa blessure féconde, engendre la France hollandaise. Car ce malheur immense, au sein des meilleurs catholiques, mit le regret, l'amour des protestants » (IX, 6).

(3) Je ne m'arrête pas à ce qui est simple pléonasme, ou même négligence véritable : « Cette révolution, aveugle et sans yeux » (XI, 495). — « Un ministre, homme d'esprit, trouvait bien doux de trouver là toujours les grosses épaules voûtées de ce Sublet » (XI, 338). — « Retz dit au roi, dit Marguerite » (IX, 377) (Michelet rapporte un mot de Marguerite de Navarre).

grand'chambre, que seule on avait épargnée, eut honte et se fit exiler. De là, rigueur nouvelle. Tous sont cruellement exilés de l'exil. » (xv, 287) (1).

II

A. Associations de mots

Dans les premières œuvres, l'association de mots reste presque toujours en fonction d'une image. Les réalités, les êtres se présentant à Michelet sous forme de symboles, c'était dans le symbole qu'il fallait chercher la raison de rapprochements que l'idée n'eût pas suffi à expliquer. Vision de poète plutôt qu'habileté de rhéteur. Les volumes de transition (tomes VII, VIII, IX) en contiennent encore quelques-unes qui ne seraient pas indignes du grand romantisme : Quelle sera la définition de la Renaissance ? Un saut formidable dans le Progrès, un pas de géant dans la marche lente du Destin ; c'est Dieu qui « enjambe les siècles » (VII, 168).

Toutefois, peu d'expressions ont cette ampleur. Si l'on parle d'un visage « ridé de mensonges et de ruses » (2), il est difficile de ne pas deviner là une habile transposition. Certaines restent franchement banales : « Froment, hardi colporteur de la grâce » (IX, 96) (3),

Des deux éléments, très distincts, qui caractérisent l'association de mots chez Michelet, à savoir la vision et le goût de l'imprévu, le premier s'efface presque complètement. Le second se développe en conséquence. Moins de spontanéité, en d'autres termes, plus d'art calculé. La création remplace l'instinct, création attrayante, c'est entendu, quand elle émane d'un artiste de génie, mais qui n'évite pas toujours les inconvénients de la création : un bon nombre d'expressions ainsi créées ne présentent d'autre intérêt que celui d'un paradoxe. Il n'en est pas moins spirituel d'écrire : « Toute grande institution, tout système, une fois régnant et mêlé à la vie du monde, dure, résiste, *meurt*

(1) Cf. : « Elle sauta le saut périlleux » (xv, 292). — « L'enflure s'est enflée dans un « crescendo » de deux siècles » (IX, 124). — « L'ambassadeur d'Espagne, en ce moment, gouvernait ceux qui gouvernaient Ferdinand II » (XI, 339). — « L'intime intérieur » (IX, 547). — « Ruiner la ruine » (VIII, 78).

(2) Les portraits de François I[er] jeune homme « point ridés de mensonges et de ruses » (VII, 344).

(3) Cf. : « Des missionnaires de haine éternelle » (IX, 453). Ce serait un contre-sens que de voir dans cette expression une construction biblique. Il ne s'agit pas de missionnaires *haineux*, mais bien de missionnaires qui colportent et vulgarisent la haine.

très longtemps » (VII, introduction, 10) ; — ou : « Hutten, dès quinze ans, saute les murs, et se met en possession du vaste monde, en *possession du hasard,* de la faim et de la misère » (VIII, 39-40) (1).

On trouve, à l'occasion, la « pensée pour anthologie ». Par exemple : « Un rêve peut supprimer le temps » (IX, 38). Mais combien d'autres n'ont pas cette grâce (2), ou même attestent une complaisance outrée dans la déduction (3) !

A l'ordinaire, l'expression est coulée dans le moule traditionnel : elle met sur le même plan deux réalités, l'une morale, l'autre matérielle, réunies de force dans un même jugement : n'importe qui constatera que les vieillards ont, en général, un son de voix grave et sourd, mais un homme d'esprit s'avisera d'en chercher la raison dans la profondeur et la sévérité du sentiment que cette voix interprète. Il ne s'agit plus que de mettre en parallèle les deux données au lieu de les subordonner l'une à l'autre, et l'on aura ceci : « Le premier président, octogénaire, Harlay, *de sa voix creuse et du fond de son deuil,* lui dit... » (XI, 5.)

Un premier danger, c'est que l'expression, cherchée pour elle-même, manque de clarté et nécessite un trop long contexte d'explication. En voici un cas : « On assure que Condé attendit Coligny, et que Coligny *attendit sa conscience* » expression jolie, curieuse, mais obscure, si l'auteur n'ajoute pas : « que ce grand citoyen, entrant en considération des maux épouvantables qui allaient arriver, eut quelques jours d'une profonde mort morale » (IX, 258).

Il y a un second écueil : c'est de tomber dans le décousu, c'est ce qui arrive quelquefois à Michelet. Prenons un exemple : ne retenir du mot « bacchante » que la notion d'enthousiasme sensuel, puis constater que la conviction religieuse a pu, chez certains individus, prendre une teinte analogue de sensualité et de délire passionnel, cela est prouvé et exact. Mais ce sont deux concepts nettement séparés. Or, les rapprocher dans leurs conséquences, tout accessoires, et sans faire état de leur origine, si dissemblable, c'est arbitraire et sophistique. La synthèse qui en résultera risquera d'être bien troublante, et parfaitement cari-

(1) Cf. : « Les filles héroïques qui épousent ainsi le veuvage » (XV, 77) ; à propos de la femme du pasteur Antoine Court, qui avait accepté sans faiblesse l'exil forcé de son mari. — Les convulsionnaires de Saint-Médard : « Tels guérirent par leur foi, l'excès de leur émotion, mais guérirent de la vie, moururent » (XV, 71).

(2) « Ces docteurs en assassinat » (IX, 522).

(3) Le fameux jubilé de 1676, « l'édifiante pénitence dont la Montespan fut enceinte » (XIII, 12).

caturale : « Saint François, vraie bacchante de l'amour de Dieu » (vii, introduction, 11) (1).

En vertu de leur partialité, ces boutades perdent beaucoup de leur saveur (2) et tombent aisément dans le déjà-vu. Un procédé voisin d'association consiste à étendre à plusieurs individus, indistinctement, des caractéristiques qui ne conviennent qu'à certains d'entre eux : « Le dernier roi de France, qu'on appelle la Convention » (xi, 446). — « Chez la toute jeune Mancini, duchesse de Bouillon, parmi les chats, les singes, et toutes sortes d'animaux malins qu'elle nourrit (entre autres La Fontaine) » (xii, 92).

B. Oppositions

Le plus souvent, une antinomie est à la base de ces rapprochements. Le goût de Michelet pour l'antithèse, incontestable, mais discret dans les premiers ouvrages, dégénère ici en manie. La hantise devient telle que l'idée ne se présente plus guère à l'esprit de l'écrivain qu'accompagnée d'une autre, qui la repousse et la contredit.

Comme Hugo, mais à ceci près qu'il n'est plus toujours, comme lui, guidé et soutenu par une vision puissante, Michelet cherche le contraste. Dans l'*Histoire de France,* de semblables antinomies ne se comptent plus : « *Le néant fut fécond, créa* » (vii, introduction, 98) (3). — Le livre de Rabelais, c'est « un chaos harmonique, une farce de portée infinie, une ivresse lucide à merveille, une folie profondément sage » (viii, 361). — L'empereur « pouvait espérer au désespoir de l'Italie » (viii, 219-220). — Gustave-Adolphe crut « que le vrai mur, c'est l'homme ferme, et que cette fermeté mobile... est le secret de la victoire » (xi, 294) (4).
En présence d'une habitude aussi régulière, une question se

---

(1) Cf. : « Alxandre VI, ce Figaro ecclésiastique » (vii, 155). — « Bateleur religieux » (xii, 214).

(2) « J'ai bu trop d'amertumes, j'ai avalé trop de fléaux, trop de vipères et trop de rois » (Préface 1869, xlv). — « Les docteurs luthériens que le cardinal de Lorraine tenait chez lui, repaissait, abreuvait de vins français et de mensonges » (ix, 227). — « Une méchante petite Europe, pourrie d'abus et de Jésuites » (xiv, 178).

(3) Cf. : Comme nous le verrons plus loin, comme nous l'avons déjà vu, Michelet n'a jamais négligé de mettre en regard le Néant et l'Etre, la Mort et la Création, antithèse romantique par excellence. C'est ainsi qu'il désigne les imaginations des Jésuites, la Ligue et la guerre de Trente ans : « Ces miracles du Diable.... féconds, mais pour la mort seule » (ix, 469). Cf. aussi ix, 46 : « Féconde... d'enfants morts »

(4) On pourrait donner une liste interminable. J'en extrais, au hasard : « Vingt réponses savamment sottes » (vii, introduction, 81.) — « La barbarie qui commence, l'horreur hérissée du désert, la prospérité du chardon, les moissons de la ronce » (vii, 321-322). — Diane de Poitiers, « absence de

pose : quel est le but de l'écrivain ? J'incline à croire que, très fréquemment, l'antithèse est recherchée pour elle-même, pour son imprévu, son pittoresque ou sa drôlerie. Mais ce n'est pas *toujours,* et l'on ne saurait nier que, très fréquemment aussi, l'écrivain cherche un double résultat : ou bien intensifier la puissance d'évocation d'une image. Facture bien connue des peintres : faire valoir une teinte, un plan, au moyen d'une autre teinte, second plan ou fond qui la « repousse ». Ainsi la lumière de l'école de vraie science éclatera d'autant mieux sur le fond noir et triste de la Sorbonne scolastique (1). L'illusoire panache et l'inutile fierté des cadets rend plus criante leur irrémédiable pauvreté (2). L'affirmation de la vie animale, même basse, disons le mot, crapuleuse, prenant pour cadre un lieu de mort, gagnera en originalité et en puissance (3).

---

l'âme, d'autre part le culte du corps » (IX, 42). — « Soulèvement pacifique » (IX, 184). — Le parti des Guises « parti de feu, tête de glace » (IX, 363). — La paix accordée aux protestants est « la paix aux assassins, la guerre aux désarmés » (IX, 289). — Cf. la définition de la Ligue (IX, 495). — « A la théologie persécutrice, la science fait une guerre pacifique, en n'y pensant plus » (X, 203). — « Selon qu'il (Wallenstein) vous regardait, vous étiez au haut, au bas de la roue ; vous étiez grand, vous étiez mort » (XI, 222). — « La peste avait fait l'abondance » (XI, 250). — « La grande joie révolutionnaire, destructive et féconde » (XI, 288). — M[me] de Maintenon, « admirablement médiocre » (XII, 208-209). — « Sa grossière finesse » (XII, 272). — Le Hollandais, « peuple froid de parole, mais chaud en acte, solide en amitié, avare pour être généreux » (XII, 333). — « Une fille de Grenoble la détestait absente, présente l'adorait » (XIII, 32). — Vendôme « était solennellement, triomphalement sale et immonde » (XIII, 248). — « Rien de plus énervant que la quiétude agitée » (XIII, 253-254). — « L'opposition des « vices hardis » de la duchesse de Berry, et des « vices lâches » de sa mère, la duchesse d'Orléans » (XIV, 136). — Stairs, « un coquin patriote » (XIV, 224). — Belzunce, « l'héroïque imbécile » (XIV, 290). — Louis XVI, « lourdement léger » (XV, 178). — Louis XVI, « un sot subtil » (XV, 179). — « Le tocsin de réjouissance » (XV, 274).

Je rapporte enfin une boutade curieuse, gâtée et affaiblie par le commentaire ingénieux et trop long qui la prépare : « Le cabaret est détrôné, l'ignoble cabaret où, sous Louis XIV, se roulait la jeunesse entre les tonneaux et les filles. Moins de chants avinés, la nuit. Moins de grands seigneurs au ruisseau. La boutique élégante de causerie, salon plus que boutique, change, ennoblit les mœurs. *Le règne du café est celui de la tempérance* » (XIV, 162).

(1) « Le mieux était certainement, sans frapper la vieille Sorbonne, de lui élever en face une vraie école de science, école laïque, gratuite, qui enseignât pour tous, librement, en pleine lumière, à portes ouvertes, et fît déserter peu à peu le nid des chauves-souris » (VIII, 334).

(2)... « Mais la plupart étaient trop fiers encore (pour mendier les faveurs), maladroits et sauvages ; drapés dans leur manteau percé, ils mouraient de faim noblement » (IX, 20).

(3) Sur cette terre pestiférée du grand cimetière des Innocents, la nuit, erraient des filles, logeant près des charniers et faisant l'amour sur les tombes » (IX, 461). Au reste, Michelet, comme Hugo, aime établir une connexion entre la Vie et la Mort. Cf. la façon dont il présente la fin de Charles IX : « Charles IX chercha en... Marie Touchet le suicide, et s'extermina par l'amour » (IX, 326).

Il est un thème non moins affectionné de Michelet, et d'effet certain : la misère et la souffrance, en tache sombre sur l'éclat du luxe et du bonheur insolents, c'est le haillon lugubre sur la dorure du palais, et, dans un autre ordre d'idées, les grelots et les chants de tortionnaires inconscients par-dessus les victimes qui gémissent (1).

Le contraste, dans ces cas, au lieu de rester enfermé dans une expression lapidaire, s'amplifie en tableau. Tel est le parallèle de la guerre qui tue et de la science qui guérit : « Spectacle touchant, mais bizarre. En dessus, la politique et la théologie roulent leur char d'airain, admirées et bénies de l'humanité qu'elles écrasent. En dessous, la science suit leur course, le baume à la main, ramasse les victimes et rapproche les lambeaux sanglants » (IX, 457-458).

Que l'allégorie Science soit remplacée par l'allégorie Art, le tableau reste le même, quant à l'idée : « (La guerre) écrasa les peuples, mais elle resta muette. Elle tua en silence ; elle ne put parler qu'avec le canon sur ses horribles champs de bataille. C'est un caractère funèbre de la guerre de Trente ans que cette taciturnité. Oh ! l'intrigue, l'effort, la patience, ne peuvent pas tout ce qu'elles veulent... Tuer quinze millions d'hommes, par la faim et par l'épée, à la bonne heure, cela se peut. Mais faire un petit chant, un air aimé de tous, voilà ce que nulle machination ne donnera... Don réservé, béni... Ce chant, peut-être, à l'aube, jaillira d'un cœur simple, où l'alouette le trouvera en montant au soleil, de son sillon d'avril » (X, 211-212).

Au même mode d'imagination se rattache une antithèse très vigoureuse et poétiquement exprimée : « Sur un superbe livre d'heures, manuscrit du XIV[e] siècle, qui fut le livre usuel de Pie VII à Fontainebleau, parmi des miniatures délicieuses de fleurs et de jeux d'enfants, imagerie sensuelle, mais adorablement naïve, je trouvai sur un feuillet une chose qui me fit reculer, comme eût fait une tache de sang. C'était ce mot ajouté, d'une grande, belle et forte écriture du XVI[e] siècle : *Parvenir* ou *mourir*. Puis le funèbre millésime de la Saint-Barthélemy : 1572 » (IX, 239-240) (2).

(1) « La misère n'était plus au loin. Elle était sous ses yeux (au roi), à sa cour, à sa table presque. Elle emplissait Versailles. Un flot de squelettes affamés venait battre la grille d'or » (XIII, 265), et : « Rien de plus gai qu'une galère. Tout s'y faisait rythmiquement, au concert parfait de la rame. Si l'on s'arrêtait quelque peu, les marins provençaux tendaient lestement une tente. Un d'eux battait du tambourin. Ces furieux danseurs, comme autant de sauvages, trépignaient une ronde, ou sautaient la moresque, les sonnettes aux genoux, sans souci du cercle lugubre des hommes enchaînés sur leurs bancs » (XII, 302).

(2) Cf. à propos des réjouissances de l'entrevue de Bayonne : Les chants

L'effet par contraste n'est pas particulier au tableau sérieux. La charge aussi le pratique. De même qu'il contribuait à éclairer la fraîcheur d'un ton ou la vigueur d'un relief, il servira également à souligner le grotesque d'un détail (1).

En second lieu, l'opposition intervient pour attirer l'attention sur le mot important. Par exemple, le moyen sûr de faire sentir la vertu, c'est de la mettre en face du vice. Le charme de la première se détache sur l'odieux du second. Et Michelet écrira : « Les misérables, découvrant sa grande âme (il s'agit de Coligny), furent surpris et embarrassés » (IX, 416). De même : « Condé, qui avait en face la très petite armée du très grand général Mercy » (XII, 295, 1re édition) (2).

Les derniers volumes contiennent, en ce genre, nombre d'antithèses heureuses : « Gaston d'Orléans... apportait à la bataille le découragement de l'Espagne, sa reculade universelle et *l'entrain des défaites* » (XI, 314). — « Le nourrisson royal reçoit les clefs de trente villes ou villages du Rhin, où l'on n'entra que pour sortir » (XI, 466) (3).

Des associations de ce genre dégénèrent aisément en jeux de mots : Appeler la Valois une « mendiante à quatre chevaux » (XVI, 255) est joli, trop joli peut-être (4). Et le jeu de mots lui-même perd de sa saveur s'il est complaisamment préparé et expliqué : « Celui que Marie de Médicis craignait le plus, ce n'était aucun des vivants. Pour qui aurait été le peuple ? Pour le signore Concini, ou pour le prétendu Condé ? Le vrai vivant, c'était le mort. Henri IV risquait de ressusciter » (XI, 16) (5).

---

des nymphes et des bergères couvrirent l'entretien à voix basse de Catherine et du duc d'Albe, discutant la Saint-Barthélemy » (IX, 295).

(1) « Buckingham parut (à la cour de Louis XIII) en habit brodé de perles mal cousues qui se semaient sur les chemins pour tenter l'assistance... Les plus huppés ramassaient dans la crotte » (XI, 167). — J'ai parlé ailleurs (*Nature de la plaisanterie*, 4e partie, chap. I, p. 195, note 3) de l'effroi causé aux Jésuites par le manifeste de la Fréquente Communion : « Le calvaire retrouvé pour l'effroi des marchands du Temple, la pâle tête du Crucifié et sa sainte maigreur foudroyant l'embonpoint ventru du Père Douillet » (XI, 482). — Cf. le chancelier malmené par les émeutiers de 1648 : « On le poursuit, on le pousse, etc... Le chef de la justice fut trop heureux d'entrer dans une armoire » (XI, 493).

(2) La leçon de l'édition définitive est : « du grand général Mercy » (XI, 470).

(3) Cf. : « Les bâtards datés des massacres, les bûchers payant les amours » (IX, 74) (pour signifier que les débauches de Charles-Quint étaient chaque fois expiées par les autodafés et les exécutions religieuses). — « Mercy laissant les Français triompher de leur échec... » (XI, 471).

(4) (Rocroi) « ce grand bonheur fit deux malheurs » (à savoir l'orgueil de Condé et la régence de Mazarin) (XI, 459). — « Il a oublié la douleur, est absent du présent » (XII, 306).

(5) Cf. : « Le XVIIe siècle voyait Versailles. Le XVIIIe siècle voit la terre. Le monde apparut grand et ceci peu de chose » (XIV, préface, 3).

On peut enfin assigner un troisième but à l'antithèse. Ce n'est pas, chez Michelet, le moins important : c'est de rendre plus blessante une critique ou une plaisanterie. Très nombreuses sont les oppositions de cette sorte; elles ne diffèrent que par le degré : Les élèves des Jésuites, « docteurs à quinze ans et sots à jamais » (IX, 513). — (Les Espagnols) « soulageaient par aumônes ceux qu'ils faisaient mourir de faim » (X, 144) (1).

III

L'apostrophe

Plus l'on avance dans l'œuvre de Michelet, plus l'on constate que la rédaction, perdant en correction, gagne en mouvement. Pris tout entier par son sujet, l'écrivain s'abandonne à sa passion, sorte de fièvre maladive qui ne lui laisse plus de répit. Le récit, fait de hauts et de bas, pourra perdre, à l'occasion, tout caractère narratif ou historique, et fera plutôt penser à une confession, confession d'homme prévenu, dont il sera généralement facile de prévoir le sens.

Il est naturel, dans ces conditions, que l'intervention personnelle de l'écrivain s'y traduise à maintes reprises par des apostrophes. Comme dans *la Révolution,* et bien plus volontiers encore, l'historien interpelle les puissances ou les personnalités vagues qu'il évoque du passé; le plus souvent, celles qui ont ses sympathies. Voici en quels termes il salue en Marguerite de Navarre une indépendante avant la lettre : « Souvenons-nous toujours de cette douce reine de Navarre, etc... Notre éternelle reconnaissance vous restera, mère aimable de la Renaissance,

---

(1) Cf. : « La salamandre éternelle qui régna trente années » (IX, 10). — Les gens de justice sous Henri II : « Les causes civiles et pécuniaires au-dessus de 250 livres leur étaient interdites, mais ils jugeaient à mort. On réservait l'argent, mais on livrait le sang » (IX, 117). — (Le bigot et sanguinaire Tilly) « n'est pas tellement dévot à la Vierge Marie qu'il ne songe encore plus à cette fille publique, la Fortune » (XI, 223.) — « En cette singulière affaire, il y avait un fourbe et un saint. Le fourbe Richelieu... le saint Bérulle. Mais ce fut le saint qui mentit » (XI, 175). — Marillac, « vieux dévot amoureux, qui traduisait l'*Imitation* et couchait avec la Fargis » (XII, 39, 1re édition). L'édition définitive donne : « vieux dévot, amoureux » (XI, 249); la virgule détruit l'effet de l'antithèse). — « L'idolâtrie royale fut atteinte un moment, et ce fut un fou rire d'avoir... surpris les dieux dans la bassesse humaine, l'Olympe sur la chaise percée » (XI, 543). — Cf. aussi XI, 498 (portrait de Retz, le « tribun tonsuré »); d'Argenson, « qui eut la large étoffe d'un grand homme et d'un bas coquin » (XV, 239); « la vieille Madame la Duchesse, démon d'impureté, exquise en toute ordure » (XV, 129). — « Le 10 mai, à deux heures, ce règne de cinquante-neuf ans finit, et la France eut la joie d'avoir perdu le Bien-Aimé » (XVI, 171), etc...

dont le foyer fut celui de nos saints, dont le giron charmant fut le nid de la Liberté » (VII, 346).

On devine dans ces interventions une émotion vraie. Nous, qui savons l'enthousiasme de l'historien pour la Renaissance, nous ne songeons pas à un vain artifice de rhéteur lorsqu'il lui parle : « Retournera-t-elle au désert, à ses mille ans d'aridité ? Non, va, marche, sois confiante, entre sans t'effrayer. Qu'un seul mot te rassure : un monde d'humanité commence, de sympathie universelle » (VII, 386). Je pourrais en citer beaucoup d'autres (1).

Cependant, en présence du nombre considérable des apostrophes, un doute nous vient. Cette participation active de l'auteur, elle devient trop coutumière; on la pressent trop souvent, on la voit venir. Tel chapitre, trop coupé de ces apostrophes, se transforme à la longue en une conversation personnelle. Chaque fois, en particulier, qu'il s'agira d'un tableau, d'une œuvre d'art, l'historien ne manquera pas de prendre à partie les personnages, et rien, à la fin, ne ressemble plus au procédé que l'émotion trop facilement et trop régulièrement confessée.

Il ne saurait regarder les figures mystérieuses et fascinantes du Vinci sans crier son trouble à l'artiste : « Art, Nature, Avenir, Génie de mystère et de découverte, maître des profondeurs du monde, de l'abîme inconnu des âges, parlez, que voulez-vous de moi ? » (VII, introduction, 69.)

Puis ce sera au tour de Michel-Ange, dont les fresques susciteront en l'écrivain une angoisse analogue. Tel personnage qui l'aura frappé davantage prend vie, et une sorte de « communication » psychique s'établit entre l'esprit et l'observateur ; « Dors, petit, dira-t-il à l'enfant, n'ouvre pas les yeux, laisse passer le tourbillon (VII, 319.) Et le pèlerin paraît à son tour : « Pars, pourtant ; il le faut » (VII, 322). Ailleurs encore, c'est une figure d'Albert Dürer : « Oh ! fils de la lumière, que tu es triste !... et attristant ! moi, j'avais cru que la lumière, c'était la joie » (VIII, 83).

Je mets hors de doute la sincérité de l'écrivain; mais je m'étonne du manque de discrétion. L'on finit par se demander s'il n'y aurait pas là quelque chose d'un peu superficiel, qui ne cesse pas, bien sûr, de côtoyer l'émotion, mais qui commence à côtoyer la manie. Et Michelet, nous l'avons reconnu plus d'une

(1) Cf. les apostrophes : à Coligny et à son frère (IX, 143) ; à l'homme de la guerre de Trente ans (XI, 216) ; au peuple de France (XI, 215) ; à Bossuet (XII, 372).

Je renvoie également au passage où, interprétant le monument de Valentine de Birague, il s'en prend à l'artiste Germain Pilon : « Assez, cruel artiste ! assez ! épargne-la ! Grâce pour la Femme et pour la Beauté !... Non ! il est implacable ! » (IX, 474), etc...

fois, est l'homme des manies. Un peu à tort et à travers, il adresse volontiers la parole à des interlocuteurs imaginaires, même sur un ton de familiarité qui surprend : « Ris, bon jeune homme, dit-il assez naïvement à Luther, cela te soutiendra » (VIII, 101); — à Machiavel : « Tes règles, tes recettes, telles quelles, tu peux les remporter, mon pauvre Machiavel » (VII, 301); — aux scolastiques : « Croyez-vous donc, idiots, qu'on retienne liés dans un sac l'insaisissable lutin, l'éther de la pensée humaine ? » (VII, introduction, 79). Le ton devient vraiment celui de la conversation, plus que familière; par exemple, lorsque, venant d'écrire que « l'Italie est mendiante ou va l'être », il ajoute très ingénument : « Un sou à l'Italie, je vous prie » (VII, 321).

A l'opposé, le ton peut devenir grandiloquent, presque pompeux, et fait craindre le morceau à effet. Ces pages ne manquent pas d'éloquence, je dirais presque qu'elles n'en manquent pas assez; et, si belles qu'elles soient au point de vue littéraire, elles restent indécises au point de vue émotif. Tel est ce qu'on pourrait appeler l'hymne à Luther : « Il me dit bien : dormez, mais il n'y a pas apparence. Cher, vaillant forgeron, tant que tu battras d'un tel bras, peu de gens dormiront. Dès l'heure où ton coq a chanté, les muets esprits de la nuit ont fui discrètement. L'homme est pour toujours éveillé » (VIII, 106); et il continue un peu plus loin : « Je vous dis en vérité que cet homme-là, du prêtre, n'a eu que l'habit. Salut, homme vraiment innocent ! simple, d'un profond cœur d'enfance ! Ce jour-là, tu es le vainqueur... » (VIII, 113.)

Que l'on compare, pour l'émotion, ces deux passages : le premier est un encouragement à Colbert : « L'immense malédiction sous laquelle il mourait le troubla à son lit de mort. Une lettre du roi lui vint, et il ne voulut pas la lire : « Si j'avais fait pour « Dieu, dit-il, ce que j'ai fait pour cet homme, je serais sûr « d'être sauvé, et je ne sais pas où je vais... » Nous le savons, héros ! Vous allez dans la gloire, vous restez au cœur de la France. Les grandes nations qui, avec le temps, jugent comme Dieu, sont équitables autant que lui, estimant l'œuvre moins sur le résultat que sur l'effort, la grandeur de la volonté » (XII, 263-264). Le ton est guindé, l'expression solennelle, et, si l'on ajoute que le passage clôt un chapitre, le doute n'est plus permis sur la préméditation oratoire.

Rapprochons-en la prosopopée fameuse de Jacques dans la Préface de 1869 : « Je n'étais pas en garde, ne m'attendais à rien, quand la figure de Jacques, dressée sur le sillon, me barra le chemin; figure monstrueuse et terrible. Une contraction du cœur convulsive eut lieu en moi... « Grand Dieu ! C'est là mon père ?

« L'homme du Moyen âge ? — Oui, voilà comme on m'a fait ! « Voilà mille ans de douleurs !... » Ces douleurs, à l'instant, je les sentis qui remontaient en moi du fond des temps... » (pp. 32-33).

Le ton a bien changé ! Voilà que l'historien, au contact d'une idée qui a résumé, dominé toute sa vie et toute son œuvre, retourne en arrière; toutes les petitesses des passions mesquines s'évanouissent. Il se retrouve vraiment poète, tel que, d'instinct, il fut dans *le Moyen âge;* comme Pascal, il a sa révélation. Et, pas plus que Pascal dans sa fameuse nuit, il ne songe à l'élégance d'expression (1).

L'apostrophe ne s'adresse pas toujours à un interlocuteur désigné. Tantôt la personnalité visée sera un peuple, une époque tout entière, un monde, une collectivité confuse et large. Ce sera la chrétienté (VIII, 12), le Moyen âge (VII, introduction, 22), etc., etc... (2).

Tantôt c'est une réponse à un contradicteur anonyme, imaginaire (3), ou une allusion à un interlocuteur que le contexte ne désigne pas explicitement (4). Tantôt enfin, c'est le héros de la scène qui s'anime et parle. Je termine sur cette jolie prosopopée que lui inspire le *Gilles* de Watteau : « Au dernier triomphe, écrasé de succès, de cris et de fleurs, revenu devant le public, humble et la tête basse, le pauvre Pierrot un moment a oublié la salle; en pleine foule, il rêve (combien de choses ! la vie dans un éclair !) il rêve, il est comme abîmé... *Morituri te salutant !* Salut, peuple ! je vais mourir » (XIV, 316).

---

(1) C'est particulièrement sensible, lorsqu'on lit en regard le morceau de pure rhétorique ; par exemple, l'apostrophe assez inattendue au dôme des Invalides, l'hospice où s'abritent « les résidus des boucheries européennes, ces ruines vivantes... cette mendicité sous un dôme d'or... On n'y passe pas, près de ce dôme, sans secouer tristement la tête : « Monte, enfle-toi, monte plus haut, tour des morts, qui prétends abriter les restes de tant d'armées... vain cénotaphe de la France ! Ta pointe toucherait le ciel même, si vraiment tu représentais l'entassement prodigieux des peuples qui ont fini en toi » (VIII, 138-139).

(2) Cf. : l'apostrophe aux hommes « tout petits » qui remplissent de leur fausse importance la scène après 1572 (IX, 470) ; — à la génération de Jeanne d'Arc (VII, introduction, 55-56); — aux érudits qui comparent la Ligue à la Convention (IX, 581), etc...

(3) A propos de la confession, terreur religieuse au XIII[e] siècle : « Mais si cette terreur fut telle, prouvez-la, montrez-en la trace, indiquez les monuments ! — Malicieuse interrogation. Vous ne savez que trop vous-même comment vous avez fait en sorte qu'il n'y eût point de monument !... » (VII, notes de l'introduction, 104).

(4) Sur la sottise scolastique : « Est-ce donc une grande hérésie que de recueillir les herbes des champs ? Prenez garde, mon fils, prenez garde. Il n'y a pas en effet de plus monstrueuse hérésie » (VII, introduction, 37).

L'allusion aux Anglais : « Mais votre abandon la fit telle », dans un passage où les Anglais n'ont pas été cités expressément (XII, 405). — Cf. aussi : VII, introduction, 82 : XIV, 229, etc...

APPENDICE AU CHAPITRE VIII

Les procédés du style biblique

Le complément prépositionnel avec « de » :

_a_) A valeur superlative.

_b_) A valeur déterminative.

Des habitudes du style biblique, les derniers volumes ne conservent que le procédé-type (1) qui consiste à adjoindre au nom qu'on veut déterminer un complément amené par la préposition *de*. Ce complément n'a pas toujours la même valeur ; toutefois, au point de vue stylistique, cette habitude, devenue courante, n'ajoute aucun intérêt particulier.

I. — Complément prépositionnel a valeur superlative

« En ce mensonge des mensonges, en ce vice des vices (vii, 170). — « La victime des victimes, et des opprimés l'opprimé » (ix, 61). — « Le maître des maîtres » (ix, 114). — « Le prince des princes, le roi des rois » (ix, 119). — « La tragédie des tragédies » (ix, 593, notes, et ix, 113). — « Le vainqueur des vainqueurs » (x, 5). —

II. — Complément prépositionnel a valeur déterminative

a) *Exprime le sujet de l'action.* — « Cette œuvre de douleur, de liberté sublime, d'obscurs pressentiments, de pénétrantes lueurs » (vii, 314). — « L'enseignement de sottise » (2) (vii, introduction, 72). — « Même dérision d'insolence » (ix, 112). — « Je ne sais combien d'excès bizarres et de fantaisies de fureur » (ix, 289). — « Le souffle de haine et de discorde » (x, 354). — « Ce livre de dérision » (xii, 351).

b) *Exprime l'objet de l'action.* — « Ce prophète de mort » (vii, 136). — « L'œuvre de honte fut faite en grand mystère » (viii,

---

(1) C'est tout à fait exceptionnellement que, dans ces volumes, Michelet recourt à la cadence un peu spéciale de la langue biblique. Tout au plus, une formule consacrée fait-elle, par endroits, penser au style des Evangiles : « Hérésie musicale, grande et contagieuse, je vous le dis ! » (viii, 89). — « Je vous dis en vérité que cet homme-là, du prêtre, n'a eu que l'habit » (viii, 113).

(2) Cf. : « Une éducation de mensonge » (ix, 559).

287) (1). — « Ces missions de meurtre en Angleterre » (IX, 541).

c) *Equivaut à une épithète.* — « Que fut-il donc ? une idée ? non. Il ne fut rien qu'une voix de douleur » (VII, 136). — « Ce génie de trouble (VII, 334). — « Ce n'est pas impunément que, toute une longue vie, l'esprit a endossé le corps, traîné cette chair de tentations, de péchés, de souillures » (VIII, 265). — « Ce héros de calme et de force, d'apparente insensibilité » (IX, 87). — « Birague, homme de sang et de meurtre » (IX, 471) (2). — « La hache de révolution ne respecte rien » (X, 327). — « Un enseignement que la mère désolée croyait idolâtrique et de damnation » (XII, 361). — « Roi de tout, roi de rien, de vide et de risée » (XIV, 233).

d) *Ajoute une simple détermination de circonstance.* — « Un infini de haines, de désirs bizarres » (VII, introduction, 82). — « Le monde immense de guerre et de malheur » (VII, 234). — « Le démon de vertige » (VII, 243). — « L'abîme de désespoir » (VIII, 160) (3). — « Une mer de honte et de misère » (VIII, 268). — « Un monde de dérision » (VIII, 367). — « La fête du sacre, de royale largesse » (IX, 11). — « Un chiffon de défi » (IX, 12). — « Une vieille femme, de longue expérience et de grands malheurs » (IX, 76). — « Le coursier de feu » (IX, 137). — « Il lui fallait prendre le glaive de bataille. Calvin n'avait pas hésité à prendre celui de justice » (IX, 144) (4). — « Des monstres de richesse » (IX, 215). — « Une propriété terrible, de haine et de fureur » (IX, 571). — « Le drap de pénitence » (X, 99). — « Ce grand héritage de deuil » (X, 110). — « Des colosses de réputation » (X, 205) (5).

---

(1) Cf. : « L'œuvre de faim (VII, notes de l'introduction, 110).

(2) Cf. : (Guise) « l'homme de sang » (IX, 254). — « Le dur gascon Montluc, homme de sang » (IX, 271). — « Affreux Figaro de massacre » (IX, 293). — « Cet homme de sang » (IX, 486). — « Tant d'hommes de pillage et de sang » (XI, 532).

On se rendra compte de la fréquence de cette construction par les exemples suivants que j'emprunte à dessein à un même volume, le tome IX : « Une machine d'épouvantable force » (79) ; la France enfanta son roi de poésie » (123) ; « ces temps de péril » (219-220) ; « un esprit de ruse » (250) ; « temps singulier, de romanesque audace » (315) ; « un cœur de paix » (329) ; « ce jour d'énergie » (398) ; « cette pente de décadence et de ruine » (398) ; « un vertige de meurtre et de mort » (406).

(3) Cf. : « L'abîme insondable d'indifférence à toute chose » (IX, 589). — « Une mer de réflexions » (X, 134). — « Cette mer de rage » (XI, 9).

(4) Cf. : « L'épée de flamme » (IX, 258).

(5) Cf. « Un tel colosse de propriété » (XI, 237).

CHAPITRE IX

L'obsession du rythme

Rareté des développements d'ordre émotif. — La spontanéité du sentiment fait place à la technique du métier.
La préoccupation dominante est la recherche d'une clausule à effet. — La phrase se termine : 1° sur un mot à effet ; 2° sur un groupe métrique (*a*, simple ; *b*, combiné).
Le développement devient, de plus en plus, un amalgame de prose et de vers, et cela même dans les cas où ne semble se manifester aucune tendance poétique.

L'impression éprouvée, à la lecture des derniers volumes des *Temps Modernes,* diffère assez de celle qui faisait l'intérêt du *Moyen âge* et de *la Révolution.* L'émotion sincère, l'enthousiasme ardent qui s'épanouit dans une belle et forte tirade, devient, de plus en plus, accidentelle et rare. Le style vraiment lyrique, périodique, n'apparaît plus guère que dans les volumes qui, formant la transition, ont gardé les caractères des premières œuvres (tomes VII à X). Il faut distinguer les cas où l'impression de grandeur est conditionnée par l'intensité du sentiment exprimé, auquel la période sert de support, et ceux où l'intérêt, purement stylistique, ne réside que dans la structure savamment élaborée.

Je ne dis pas qu'on ne rencontre encore dans *les Temps Modernes* des élans passionnés vers l'avenir et la liberté (1); mais c'est un enthousiasme d'une modalité assez particulière. L'enthousiasme provient, en effet, le plus souvent, de la constatation d'une beauté, d'une supériorité actuelle, mais il peut naître aussi, à l'occasion, de l'espoir en une perfection future. Michelet en est à la seconde phase : n'enregistrant, dans les époques qu'il traverse,

(1) Témoin l'introduction du tome VII et, en particulier, le § xiv, d'une grande élévation de pensée, dont le style néanmoins reste simple, et prend seulement dans la conclusion une forme et un rythme nettement oratoires : « Un grand mouvement va se faire, de guerres et d'événements, d'agitations confuses, de vague inspiration. Ces avertissements obscurs, sortis des foules, mais peu entendus d'elles, quelqu'un (Colomb, Copernic ou Luther) les prendra pour lui seul, se lèvera, répondra : « Me voici ! »

rien qui mérite l'estime de l'observateur, son admiration ne s'attache plus qu'aux faits à venir. Or, si la joie qui se dépense sans arrière-pensée reste sereine et large, le second sentiment, au contraire, reste assombri de trop de nuages pour s'abandonner ainsi. D'instinct, le style chargé de traduire cette forme d'enthousiasme devient plus analytique, les « mais », les objections s'y glissent, le calme de l'ample période s'en va, et, à sa place, c'est la fièvre, la nervosité un peu sèche des arguments et des critiques devenues nécessaires.

L'éloquence, ou, si l'on préfère, l'émotion, s'accommode mal de l'analyse. Qui dit analyse suppose critique : l'idylle et la satire ne sont jamais regardées en face. Peut-être expliquerait-on ainsi que Michelet, à mesure que dévie son instinct artistique, à mesure qu'il juge davantage et qu'il admire moins, tende à s'éloigner du style périodique spontané. J'ajoute : spontané, car il n'est pas exact que l'écrivain renonce à toute manifestation oratoire. Mais alors, s'il y tombe, on sent qu'il l'a voulu, que son éloquence, bien loin de traduire une effusion de la sensibilité, est le résultat d'une préméditation.

Il est facile de constater qu'elle se développe toujours dans le même sens : signaler la phrase au lecteur par une cadence qui flatte l'oreille ; à l'intensité de l'émotion substituer l'effet de surprise du rythme, en un mot, risquer, partiellement du moins, la poésie en prose, ou, plus exactement, la prose rythmée (1).

Ou bien la phrase sera amorcée sur une cadence poétique ou bien elle se terminera sur cette cadence ; ou, enfin, elle consistera toute entière dans cette cadence.

La première manière est la plus rare : « *Dans la triste maison, de solennel ennui,* elle arrivait comme la vie elle-même, les mains pleines de fruits et de fleurs » (XIII, 35). — La sorcière : « Seule ? *elle l'était toujours, sans époux, sans famille, objet d'horreur pour tous, et faisant peur à tous,* même aux affiliés du sabbat ; qui eût voulu en approcher ? » (XI, 70). — Rabelais : « *Navigateur hardi sur la profonde mer* qui engloutit les anciens dieux, il va à la recherche du grand Peut-Etre » (VIII, 364). « *Aux jaillissantes eaux des fontaines de marbre,* le cerf, avec la vache, venant le soir, sans défiance, de grands troupeaux, au loin, en liberté... (VIII, 208) (2).

(1) Exceptionnellement se rencontre dans ces volumes l'harmonie imitative et fort peu marquée : « Au bruit monotone du flot qui sanglotte en passant » (XI, 438). — « Le soir, sous la tente légère qui frissonne à la bise » (XV, 368). C'est la leçon de l'édition définitive. La leçon *brise*, que donne la réimpression de 1879, serait plus imitative. Toutefois l'édition originale (H. F., XVI, 409) donne aussi *bise*.

(2) Cf. : « *Sur son cœur débordant, sur la source brûlante* qui en jail-

Le plus souvent, « l'effet » est réservé à la fin de la phrase. Toutefois, bien que la clausule comporte d'ordinaire une cadence calculée, il peut arriver que l'effet ne consiste pas dans la cadence seule.

I. — Effet de sens

L'effet peut consister dans un « mot » ingénieusement ménagé en fin de phrase pour frapper le lecteur, provoquer son attendrissement, son ironie ou son indignation : « L'Europe parut un moment comme un désert moral, un zéro, un blanc sur la carte du monde des esprits. Rien n'empêcha les morts de parader dans l'intervalle, ils montèrent le cheval pâle, et ils firent la guerre de Trente ans. Ils tuèrent, tuèrent beaucoup, tuèrent encore. Et après ?... Ils restèrent ce qu'ils étaient, les morts. Puissances sacrées de la vie et de la génération, vous êtes de Dieu seul. *Et le néant ne vous usurpe pas* » (x, 209-210). — « Ce qui me reste, c'est ce que j'ai donné. » — Ce mot que le Romain généreux dit en expirant, Diderot aussi pouvait le dire. Nul monument achevé n'en reste, mais cet esprit commun, la grande vie qu'il a mise en ce monde, et qui flotte, orageuse, en ses livres incomplets. Source immense et sans fonds. On y puisa cent ans. *L'infini reste encore* » (xv, 394) (1).

Très nombreux sont les développements que termine un mot à effet (2).

Il est difficile de ne pas croire au parti pris, si l'on constate la fréquence de ces mots à effet en fins de chapitres. De plus en plus, l'écrivain prend l'habitude de clore ses chapitres sur une péroraison soigneusement préparée et dont la phrase finale sonnera comme sonne, par exemple, le dernier accord d'une symphonie (3).

---

lissait, elle posa la Bible comme un sceau » (x, 207). Le rythme peut affecter des idées peu propres à la poétisation : « *Le moyen pour le faux de vivre quelque temps, c'est d'entrer dans le faux* et de s'y enfoncer de plus en plus, etc... » (x, 203.) — « *Non, si les protestants n'avaient tiré l'épée, s'ils n'étaient devenus un grand parti armé* qui, du continent condamné, cherche la liberté des îles en Angleterre, aux Pays-Bas, etc... » (ix, 142).

(1) Je conserve l'orthographe *fonds* que donne aussi l'édition originale (H. F., xvi, 440).

(2) Cf. le développement : « Non seulement le protestantisme assassiné dura et durera, etc..., » que termine la phrase à effet « Une trinité éclate, vraiment une, qu'aucune argutie n'ébranlera : le Droit, la Pitié, la Nature » (x, 202) ; et aussi : ix, 296, la phrase : « On allait donc, dans la guerre qui s'ouvrait, etc... » ; ou encore : « La Persica, le nez pointu, serrée dans son manteau de vieille qui lui enveloppe la tête, bossue de son long âge et *d'avoir lu des siècles* » (vii, 315).

(3) On se reportera, pour en juger, aux fins de chapitres suivants : tome VIII, fin du chapitre xviii ; tome XI, fin des chapitres xxix, xxxii,

II. — Effet de nombre

Plus ordinairement, l'intérêt de la clausule réside dans le choix d'un groupement métrique, et l'effet différera selon la variété des mètres employés. Nous aurons ainsi en fin de phrase ou de développement des groupes de 8, de 6, de 12, même de 10 (1).

Clausule 8. — Sans offrir l'ampleur un peu lourde de l'alexandrin, l'octosyllabe, en fin de phrase, donne une tonalité générale de douceur et de dignité : « La Hollande républicaine du XVII[e] siècle devient l'asile universel des persécutés de la terre, des penseurs, des grands inventeurs. Elle abrite les malheurs, les libertés, les arts, bien plus, le sentiment moral, et la grande exilée, l'âme, elle la garde, *afin qu'on la retrouve un jour* » (XI, 214).

Clausule 10. — Très rare est la clausule sur un décasyllabe, qui, selon la place de la coupe, étend la phrase en un prolongement majestueux (coupe 4 + 6) ; ou, au contraire, lui donne un rythme égal, gracieux, très propre à l'expression d'une mélancolie discrète (coupe 5 + 5) :

1° Tout cela encadré du sérieux lointain des Apennins de marbre, *ou des Alpes aux neiges éternelles* » (VIII, 208) (2).

2° « (Coligny)... isolé dans la grande crise qui le menait à la mort, *il n'eut plus d'appui que son propre cœur* » (IX, 342).

Clausule 12. — La clausule la plus fréquente est un alexandrin. C'est ainsi que se termine le développement sur la mort de Savonarole : « Ils ne purent empêcher que d'autres n'approchassent, et le cœur, ce cœur pur, plein de Dieu et de la Patrie, *se retrouva entier dans la main d'un enfant* » (VII, 199).

Une belle tirade sur les trois Parques qui présidèrent aux destinées du XVI[e] siècle conclut ainsi : « Qu'importe l'horreur des peuples accouplés malgré eux, qu'importent deux cents ans de guerres ! *Règnent ces deux enfants et périsse le monde !* » (VII, 235.)

Ailleurs, il s'agit d'un dessin d'Albert Dürer : « Pourquoi, d'un

---

XXXVIII ; tome XII, pages 279, 307 (fin des chapitres XIX, XXI) ; tome XIV, page 233 (fin du chapitre XII, et page 266 (fin du chapitre XV) ; tome XVI, page 245 (fin du chapitre XV), et page 361 (fin du chapitre XXI), etc...

(1) Il y a lieu de faire ressortir, comme précédemment, la fréquence du procédé en fin de chapitre : tome VIII, page 424 (fin du chapitre XXII) ; tome IX, page 474 (fin du chapitre XXX) ; tome X, page 212 (fin du chapitre XIII) : « L'alouette le trouvera en montant au soleil, de son sillon d'avril » ; tome XIV, page 394 (fin du chapitre XXV).

(2) L'intérêt rythmique n'est pas amoindri si le décasyllabe est immédiatement précédé d'alexandrin : « Car, pendant qu'à l'aveugle, je m'acharnais à l'histoire du combat, *enfermé dans la mort et ne voyant plus qu'elle, la vie sous terre a coulé par torrents* » (IX, 457).

poing serré, accoudé au genou, dans un effort désespéré, cache-t-il la moitié de sa face admirable, de sorte qu'on ne voit guère que le noble profil, *l'œil profondément noir et plongeant dans la nuit ?* » (VIII, 83.)

Lisez le portrait de Diderot à Vincennes. Il est composé de deux moitiés que termine chaque fois un groupe numériquement semblable : « Regardons-le sur ce donjon. De là, la vue est grande sur la plaine, la Seine et Paris, sur Notre-Dame et la Bastille. Que d'hommes ont regardé du haut de cette tour, mesuré la hauteur ? Retz, Condé, Barbès, Mirabeau, mille autres y ont passé. Mais nul oiseau jamais de si haut vol n'y fut que celui que j'y vois, *nul plus grand, plus hardi, nul plus sage et plus fou.* »

Lui-même s'est dépeint à merveille. Né à Langres, lieu haut et de vents éternels, qui, d'heure en heure, va du calme à l'orage, il dit : « Ma tête est le coq du clocher qui va, vient, et tourne toujours. » Un coq, disons-le, d'un œil d'aigle, *qui plane et voit au loin, pressent de tous côtés les vents de l'avenir* » (XV, 398).

Voici encore la définition des *Lettres Persanes* : « Sans s'en apercevoir, dans cette satire ou ce roman, on a pris, accepté un *credo* tout nouveau. Le livre, si critique, n'en est pas moins affirmatif. *Tout en brisant le faux, il a posé le vrai* » (XIV, 394).

On ne se rendra bien compte du caractère habituel de ce procédé qu'en constatant l'abondance incroyable de phrases ainsi rythmées. Et je me permets d'apporter, au hasard, un grand choix de faits de ce genre :

TOME VII. — « Telle est la Renaissance. Elle se cherche à tâtons ; elle ne sait pas, ne se tient pas encore » (p. 386).

TOME VIII. — « L'effort n'est pas la force. Si ce géant ne peut, que peut le nain ? Et, je le vois avec chagrin, *ce pauvre et lourd enfant ne prendra pas l'essor* » (p. 84). — « Ce chant (du tisserand) n'est pas un chant d'Eglise. C'est le chant de cet homme, à lui, *sorti de sa douleur et de son sein brisé* » (p. 88).

TOME IX. — « Du Bellay... pour regagner son crédit, mériter son retour en France, *entre dans leur pensée et caresse leur rêve* » (p. 108). — « Guise, dans la sauvage fureur d'un homme *qui s'est cru adoré et qui se voit maudit* (p. 196). — « Anne d'Este, en longs habits de deuil (quoique dès le lendemain consolée par Nemours), *allait montrant partout sa douleur et son fils* » (p. 284). — « Parti riche, à lui seul énormément plus riche que le roi, la cour et le gouvernement, *et qui les emportait, légers comme une paille* » (pp. 360-361).

TOME XI. — « Vieux tout à coup, il tousse; il ressent l'âge qu'il avait oublié ; il entend même un peu le léger bruit qui se fait à la porte... *peu de chose, la mort qui frappe à petits coups* »

(p. 58). — « Foudroyé et ravi, saisi d'un rire divin, il communique au monde la joie de sa découverte : *il en fait un journal : « Messager des étoiles* » (p. 289).

Tome XIV. — Le portrait de la Parabère : « Elle est représentée oisive, ayant sur sa main détendue *la colombe d'amour qui s'endort au repos* » (p. 73) (1).

Tome XV. — « Le sauveur, guérisseur, le miracle vivant, pour la masse, c'est l'enfant royal, *l'orphelin resté seul de sa famille éteinte* » (pp. 30-31).

MÈTRES COMBINÉS

La clausule peut, en combinant différents mètres, donner lieu à des variantes nombreuses. Elle s'élargit ; ce n'est plus un vers, mais un distique, ou même un commencement de strophe :

I. — *Combinaisons du groupe 8*

L'octosyllabe se rencontre moins fréquemment en groupe que l'alexandrin ou le demi-alexandrin. C'est que, semble-t-il, il perd de sa sérénité lorsqu'il se répète ; le rythme par 8 gagne à ne pas se régulariser :

8 + 8. — « C'est un vent doux, dissolvant, qui, par moments, franchit les monts, fond les neiges, énerve les forces. C'est ce qu'ils appellent le « fœhn ». *Les cœurs aussi en sont malades, troublés, orageux, alanguis* » (xvi, 60). — « Ayant mis dans l'odieuse pierre l'odeur fade de la tombe humide *et le dégoût anticipé du temps pourri qui va venir* » (ix, 474) (2).

8 + 8 + 8. — « Mes heures de mélancolie, jeune, je les passais près de vous (il s'agit d'une invocation à Virgile) ; vieux, quand les pensées tristes viennent, d'eux-mêmes ces rythmes aimés chantent encore à mon oreille : *la voix de la douce sybille suffit*

---

(1) *Détendue* est la leçon de l'édition définitive.

(2) Cf. : « Le roman pleuré d'hier sera le roman de demain. Et si douce la pénitence qu'on dirait que c'est le péché » (ix, 512).

On en trouve de nombreux exemples dans l'introduction du tome VII : « Les systèmes pouvaient passer, mais la sottise est immortelle (p. 36). — « Il s'était fait plus que le vide, plus que le désert et la mort » (p. 56). — « Cette toile m'attire, m'appelle, m'envahit, m'absorbe ; je vais à elle malgré moi, comme l'oiseau va au serpent » (p. 69). — « Muet, mais indestructible, il voit en paix passer les dieux, ceux de Rome, et d'autres qui passent » (p. 80). — « Elle s'éloigne en grondant, elle rôde sur la prairie déserte, elle erre dans les froides nuits, le fiel au cœur et maudissante » (p. 82). — « C'est l'amour, mais c'est le sourire. C'est ce sourire aimant qui crée » (Préf. 1869, xxii).

pour éloigner de moi le noir essaim des mauvais songes » (VII, 288-289) (1).

Au contraire, la combinaison de l'octosyllabe avec un autre mètre de valeur différente peut offrir un excellent moyen d'expression. Selon qu'il succèdera à un groupe de mesure plus ample, ou au contraire, à un groupe de moindre importance, l'octosyllabe donnera à la clausule une légèreté vigoureuse ou une majesté large.

12 + 8. — Michelet use de la première manière pour traduire l'envolée de l'espoir ou du désir : « Reste à payer la guerre, le milliard emprunté ! Nous le regrettons peu quand nous avons la joie de la voir, la grande Amérique, *monter, monter si haut dans son immensité, orgueil, espoir, salut, du monde* » (XVI, 230) (2). — « Le ventre de la femme prophétisa; l'enfant y tressaillait, trépignait de cette fureur. On eut ce spectacle effrayant, contre nature et monstrueux, *de voir le nourrisson, sous l'accès meurtrier, prêcher déjà dans le berceau* » (XII, 362-363).

Il y a parfois de la décision brutale dans ce déséquilibre du rythme : « Si Dubois eût eu la vue nette... *s'il eût, en s'en allant, fermé la porte au duc, il aurait fait un coup de maître* » (XIV, 342-343).

Ceci est tout à fait sensible quand l'octosyllabe sert de conclusion à un développement presque tout entier construit en rythmes de 6 ou de 12 : « *Le siècle a pris son cours. Jusque-là incertain comme un vague marais, il a trouvé sa pente. A travers les obstacles,* les vieilles ruines, et les nouvelles, *il descend vers 89* » (XIV, 182). — Sur l'*Imitation* : « Son charme est bien plutôt celui d'une lune mélancolique que d'un fécond soleil ; *c'est le temps du repos, c'est l'astre aimé des morts. Dormez, et laissez faire à Dieu* » (VIII, 106). — « *Les princes de montagne passaient toute leur vie à suivre l'ours et le chamois* » (VII, 261).

6 + 8. — La seconde manière, plus ordinaire, donne une impression de plénitude, de sérénité imposante : (L'ordonnance de Turgot sur la libre vente des blés). « C'est la *Marseillaise* du blé. Donnée précisément la veille des semailles, elle disait à peu près : « Semez, vous êtes sûr de vendre. Désormais vous vendrez « partout. » Mot magique, dont la terre frémit. *La charrue prit l'essor, et les bœufs semblaient réveillés* » (XVI, 192-193).

L'écrivain y aura recours quand il voudra rendre le calme de

---

(1) Cf. : Art, nature, avenir, génie de mystère et de découverte, maître des profondeurs du monde, de l'abîme inconnu des âges, parlez, que voulez-vous de moi ? » (VII, introduction, 69).

(2) Cf. : « Aux timides chercheurs, il donnait l'étincelle et souvent la première idée » (XV, 393).

tout ce qui impressionne : le silence, la mort, la souffrance. Il dira, en parlant des chants protestants qui s'élevaient dans les campagnes, malgré les farouches interdictions : « On y courait, et il n'y avait personne. *Seulement, dans les airs, une grande voix de douleur planant par toute la contrée* » (XII, 349-350) (1).

II. — *Combinaisons des groupes 6 et 12*

6 + 6. — « Il chercha la rue la plus noire, d'où l'on ne vît ni le lac ni les Alpes, *l'ombre humide et verdâtre des grands murs de Saint-Pierre* » (IX, 96). — « Si le coup de pistolet fit tressaillir la reine mère et son fils, on peut bien croire que le blessé (Coligny), *dans sa triste insomnie, ne fut pas sans l'entendre* » (IX, 382 (2).

Succession de groupes 6 et 12 en nombre variable. — Les combinaisons des groupes de 6 et de 12 sont extrêmement fréquentes, sans doute parce qu'elles paraissent plus naturelles, plus instinctives à l'oreille. On trouve ainsi :

12 + 6. — « Coligny faisait entendre que, malade, *frappé de la nature, il était mort déjà, hors de la main des hommes* » (IX, 385) (3).

12 + 12 + 6. — « S'il pouvait douter tout à fait ? Il se ferait de son doute une foi. Mais non, pas cela même... Il restera flottant, misérable naufragé, *comme une herbe de mer battue et rebattue.*

---

(1) Cf. : « Tout brûlant, peuple et temple, *la colonne de feu montant avec le chant des psaumes* » (XII, 369). — « Triste temps, désormais stérile et déjà loin du temps d'Esther. *Le génie fut glacé. Un grand silence commença* » (XIII, 96-97). — « La devise légère qu'un chevalier jadis portait sur son écu, à travers les batailles, « chant d'oiseau ». C'est celle que la France, parmi tant de misères, gardait le long de son histoire... C'est chant d'oiseau moqueur, risée des vieilleries. De plus, chant de l'oubli, celui de l'alouette, qui plane insouciante, se rit de la vie, de la mort » (XV, 113-114). — « Figaro voudrait rire, ne peut. Le diapason change. Sa voix ne s'entend plus. Contre la gravité de la basse profonde; il n'émet qu'un son faible, aigu, la voix des ombres, *ce son grêle et sans souffle auquel on reconnaît les morts* » (XVI, 319).

L'octosyllabe peut terminer une succession de groupes 6 : « Est-ce donc l'excès des maux, *la torpeur des misères, la faim, la voix du ventre, qui ferma votre oreille, boucha vos yeux et votre esprit ?* » (VII, introduction, 55-56.)

(2) Cf. : « Oh ! se sentir des ailes, pour ne voler jamais ! » (VIII, 84). — « Lorsque le vaudois Léger passa tant d'horribles hivers *dans les antres des Alpes, au souffle des glaciers* » (IX, 104). — « Il vous figure une sorte de Louis XIV gothique, tenant la table ronde du roi Arthur. *Il est tout, il n'est rien; ou, s'il est, il est fou* » (VII, 329).

(3) Cf. : « *La mort peut apparaître au moment de l'amour, dans l'élan créateur* » (préface, 1869, XXII). — « *Si l'on ne l'eût gorgé de minute en minute, il eût mangé son maître* » (XIV, 205).

Pas à un mot à répondre à la plainte du monde, ni au cri de son cœur » (VII, 324).

6 + 12 + 6 + 6. — « Etouffons vite ce Pérez ; brisé, étranglé, torturé, qu'il disparaisse. Mais non, il fuit, il crie, éclate ; des peuples entiers sont pour lui... *Spectacle épouvantable ! Le voilà un moment presque roi d'Aragon ! Et ce maître du monde n'en peut venir à bout !* » (IX, 305.)

12 + 12. — (Beaufort) : « Il était jeune, brave, tout fleuri, en longs cheveux d'or, un Phébus apollon. C'est celui qui bientôt sera le roi des halles, dont les poissardes raffolaient.

Facilité brillante pour le galimatias, *éloquence grotesque, un torrent de non-sens. Il ne lui manquait rien pour charmer une sotte* » (XI, 461) (1).

12 + 12 + 12. — « Le paresseux Fleury et les fins du clergé ne voulaient qu'engourdir, mettre tout à la sourdine, éteindre le jour et le bruit. Mais la grande masse cléricale en France et en Europe, *un grand monde imbécile, en se voyant si fort, méprisait l'art trop lent des doux étouffements, voulait le fer, le feu, contre leurs ennemis* » (XV, 50). — « A la résignation passive du chrétien (si utile aux tyrans) succède *l'héroïque tendresse* (2) *qui prend à cœur nos maux, qui veut mettre ici-bas la justice de Dieu, qui*

---

(1) Cf. : « *Sans Condé, Mazarin n'eût pu se soutenir.*
Il fût mort étouffé dans le mépris public. »
(XI, 467.)

C'est le distique proprement dit.
Cf. : « Le croyant ne dit pas cet office des morts
« Sur un agonisant qu'il croit être éternel. »
(Préface 1869, XXIII.)

« Bible ou Antiquité, Brutus contre César,
« Ou Elie contre Achab, peu importait la route. »
(IX, 297.)

« Tels accrochés en route aux rocs et éventrés,
« Mais ne pouvant mourir, restant là aux vautours. »
(XII, 346.)

« Il ne put ni partir, ni traiter, ni combattre.
« Il se blottit tremblant dans le château Saint-Ange. »
(VII, 157.)

« Tel le grand Beethoven, quand vieux, isolé, sourd,
« D'un colossal effort il fit l'hymne à la joie. »
(VIII, 92.)

« Tout cela très sauvage et très doux, d'un *soave austero*,
« dont on se défie peu, mais trop puissant sur l'âme,
« l'endormant, la berçant d'amour et de vains rêves. »
(VIII, 208.)

(2) Ce rythme n'est que pour l'oreille, puisqu'il est faux pour la versification.

agit, qui combat, qui sauve et qui guérit » (Préface 1869, XXXIV) (1).

Le rythme finit par devenir obsédant, comme une harmonie qui, une fois imposée à l'oreille, persiste, et ne cesse plus d'être entendue, même en dehors de la conscience, et de proche en proche, il gagne tout, l'ensemble de la phrase. Des développements entiers sont construits ainsi sur des rythmes suivis ou alternés, sorte d'amalgame de prose et vers, où le vers domine cependant. C'est presque de la prose rythmée, tantôt par intermittence, tantôt avec une régularité à peu près complète. La phrase devient une harmonie et dénote, parfois, d'un sens musical affiné : « Et quel est ce révélateur, cet étonnant martyr, *qui prêche de son sang à travers les épées ?* C'est cette fille qui filait hier près de sa mère, *une fille des champs, ignorante, une enfant. Mais sa force est son cœur, et dans son cœur est sa lumière* (VII, introduction, 55).

On pourrait citer bien des exemples, où la reprise d'une cadence semblable donne à l'ensemble comme un mouvement de berceuse, d'une grande douceur. Voici, par exemple, ce qui peindra l'angoisse des pauvres fillettes protestantes arrachées à leurs mères pour être emprisonnées aux couvents de la Révocation : « *Tout perdu, à la fois. Le petit lit si doux entouré d'une mère*, le jardin, la grande cheminée où elle avait sa petite chaise, *plus rien de tout cela* » (XII, 312).

Le sentiment de la prose disparaît presque, et c'est à peine si, dans l'ensemble, un membre de phrase, court, et comme perdu,

---

(1) Ces combinaisons de groupes de 6 et de 12 peuvent être variées au gré de l'écrivain. En voici, entre mille autres, quelques spécimens :

6 + 6 + 6. — « Mon livre m'a créé. C'est moi qui fus son œuvre. Ce fils a fait son père » (Préface 69, X). — « *Voilà le monde immense de guerre et de malheur, qui couve en ce berceau* » (VII, 234). — « *Je ne suis pas suspect. Je ne prodigue guère les héros dans mes livres* » (IX, préface, 3-4). — « *Mazarin, dès ce jour, se sentit pour la paix un cœur humain, chrétien* » (XI, 475).

6 + 6 + 12. — « Ils affirmaient avec Villars *qu'ici on naît soldat ; qu'après vingt ans de paix, le Français rentrerait aux combats aguerri* » (XV, 116). — « L'Europe épuisée, haletante, se mourait du désir de la paix. *Mais la France malade, l'Espagne agonisante, l'Empire exterminé ne s'y décidaient pas* » (XI, 410).

6 + 6 + 6 + 12. — « *Mais le voilà fameux, le Roland, le Renaud, le héros des chimères, un nouveau Charles XII avant d'avoir rien fait* » (XV, 90-91).

ALEXANDRIN TERMINANT UNE SUITE INDÉTERMINÉE DE GROUPES 6

« *Qui a fait ce miracle, contraire à l'Evangile ? Un amour supérieur, l'amour dans l'action, l'amour jusqu'à la mort, la pitié qui estoit au royaume de France* » (Préface 69, XXXIV, XXXV.)

12 + 6 + 12. — « La France put savoir alors ce qu'il en coûte *d'avoir fait un héros, un prince à la Corneille, vivant dans le sublime, ne parlant aux mortels que du haut des trophées* » (XI, 500), etc., etc...

vient arrêter le développement régulier de la cadence : C'est la réponse de Dieu au tisserand : « *Chante pauvre homme, et pleure... Ta cave est une église...* Tu as péché, *mais tu as bien souffert. Moi, j'ai payé pour toi, et tout t'est pardonné* » (VIII, 89). — « *Le monument, dès lors, dut être une fontaine, où l'immobile image s'aviverait sans cesse* du mouvement de ces belles eaux, *de leur gazouillement qu'elle a l'air d'écouter* » (IX, 38). — « *Le forgeron d'Anvers, dans sa cuve bouillante, où saint Jean est plongé, a peint ce maigre tisserand ; sa voix même, il l'a peinte ; et son faible chant à voix basse* » (VIII, 90) (combinaison de groupes 6 et 8). – « *Une larme, une seule, jetée aux fondements de l'église gothique, suffit pour l'évoquer.* Quelque chose en jaillit d'humain, *le sang de la légende, et par ce jet puissant, tout monta vers le Ciel. Du dedans au dehors, tout ressortit en fleurs,* etc... (Préface 1869, XIX.)

La phrase fait penser à une strophe. En voici une, où la progression 6 + 8 + 12 donne au développement une ampleur qui semble interminable, comme une longue fascination en effet, inéluctable, et que rien n'arrêtera : « *Elle avançait vers lui, comme un abîme du destin, dans un funèbre attrait d'amour et de suicide* » (XVI, 307).

Il est très rare que, dans ces strophes, des rythmes pairs se combinent avec des rythmes impairs. Voici pourtant un spécimen intéressant (10 + 12 + 6 + 10 + 8). « *Il était chrétien, condamné à vivre, grand citoyen aussi, profondément Français. On le sut à sa mort ; quand on ouvrit son secret et son cœur, on trouva la patrie sanglante* (IX, 338).

On sent, dans la plupart des exemples, que le rythme offre à l'écrivain une ressource réelle pour la mise en valeur d'une idée poétique (1), pour la dégager de l'uniformité de la rédaction prosaïque.

Mais l'abus du rythme n'a pas toujours cette excuse ; dans bien des cas, l'expression n'y gagne pas grand'chose, et l'on garde

---

(1) « Les yeux fermés, à travers les soupirs, les sanglots, elles tirent de leur sein oppressé deux voix diverses, un dialogue ardent. *Tantôt la voix du ciel (mon enfant, je te dis..., mon enfant, retiens bien...) ; tantôt répond le peuple et l'immense douleur* : « Grâce, grâce ! miséricorde ! » (XII, 368). — « Tout à l'heure, un ouvrier de Hollande, avec deux verres mis l'un sur l'autre, va nous ouvrir deux infinis, *l'abîme de l'atome et l'abîme des cieux. L'esprit nouveau y plonge, y monte, et d'un tel vol,* qu'il échappe bientôt à toute prise, *ne se souvenant point du combat sur la terre, ni du vieil ennemi* » (X, 203). — « L'Espagne envahit par l'épée, le roman, la police. Et la France, au roman, opposera la poésie. *La poésie du cœur, la grandeur des martyrs,* les luttes et les fuites héroïques, les lointaines migrations, *les hymnes du désert et les chants du bûcher* » (IX, 58).

Voici l'analyse du portrait de Watteau et de Julienne : « *Ils ne se*

le souvenir d'une cadence inutile, artificielle, qui peut même aller jusqu'à la monotonie véritable. Constamment, cette manie de rythmer toujours s'étend aux idées les plus banales, les plus prosaïques, aux développements qui semblaient en être le moins susceptibles. « Sans doute, lorsque les protestants des villes... fuirent la nuit, éperdus, emportant leurs petits enfants, lorsque le tocsin sonnait sur eux dans les campagnes, *et que les paysans, armés par les curés, les traquaient dans les bois,* alors sans doute il n'y eut guère de protestants dans les villes. *Pour l'être, il fallut bien posséder un donjon. Qui fit des protestants une aristocratie ? Vous, parti massacreur,* qui les appelez aristocrates » (IX, 270). — « Tu ne vois pas ce bloc, mal équarri, de forme irrégulière, et que la divine géométrie ne ramènera pas au prisme des cristaux ? *Prismatique il était, régulier, harmonique.* Qu'ai-je fait ? *Sans arriver à l'art, j'ai brisé la nature* » (VIII, 83). — « *L'aspect était terrible, et la voix était douce. Ma douleur s'en accrut. Sous ce masque effrayant était une âme humaine.* Mystère profond, cruel. *On ne le comprend pas sans remonter un peu. Saint François, un enfant qui ne sait ce qu'il dit, et n'en parle que mieux, dit,* etc... » (*Préface de* 1869, XXXIII).

Dans de semblables phrases, le rythme semble un défaut, et rien n'est plus puéril qu'une phrase très prosaïque coupée régulièrement selon une cadence uniforme; et, comme, dans les derniers volumes, le fait se prolonge, se reproduit, presque dans chaque page avec une régularité presque constante, la lecture peut en devenir fatigante, monotone : « *Du fond de la Savoie, d'un vieux manoir des Alpes, Mme d'Autremont déclare à l'amiral qu'elle veut épouser un saint et un héros, et ce héros, c'est lui* » (IX, 342-343) (1). — « L'horreur profonde des pauvres troupeaux d'hommes, *poursuivis par la faim, la laissant au village et la trouvant partout,* errants sur la plaine déserte, ivres, *éblouis*

---

disent rien. L'ami intelligent sait que toute parole, sur un cœur si malade, pourrait blesser, aigrir. Mais, pour fondre cette sécheresse douloureuse, *il fait de la musique, lui fait vibrer, chanter, pleurer le violoncelle. Plein de cœur et d'élan, de foi dans le génie, ce doux consolateur* lui joue son immortalité » (H F., XIV, 317) — « *Le jour n'est pas fini. Ce rude forgeron, de force colossale, couché sur son marteau, tournant le dos au monde indigne de le voir,* devait jeter par-dessus l'épaule un superbe regard. *Il était dans ce deuil le côté de l'espoir, de l'art, de l'action,* de la rénovation future. *Mais l'homme était brisé* » (H. F., VIII, 269). — « *Assis sur une pierre, il ne peut repartir. Pars pourtant, il le faut, tu dois marcher toujours* » (H. F., VII, 238).

(1) Cf. : « *L'huile anima la flamme, qui monta vive et claire...* » (VII, 198). — « *Si on le comprend peu, comment s'en étonner ?* L'antiquité elle-même, *ressuscitée en lui, daigne parler français ; c'est la langue des dieux ; tout dieu parle en oracle* » (IX, 123). — « *Ce torrent d'armes et de guerre, qui du Midi roulait au Nord, commence à tarir peu à peu* » (IX, 315). — « *Le*

de l'hiver, frappés, mais résignés, s'asseyant à terre pour mourir. *Ceux qui étaient armés montraient même douceur. Ni plainte ni pillage* » (XIII, 276). — « M. Necker débuta en bon et galant homme : *trouvant le Trésor vide, il y mit sa fortune* » (XVI, 394). — « *Ce matin, à cinq heures, dans la nuit noire encore (de ce 1er novembre), d'autant plus éveillée,* une voix intérieure m'avertit... » (XVI, 187.)

Il peut même arriver, comme pour souligner davantage l'artificiel du procédé, qu'une assonance apparaisse à la fin des groupes rythmiques, suppléant la rime qui, seule, faisait défaut : « Les naissances, les mariages, ces solennels bonheurs de l'homme, étaient des crises d'inquiétude. On pleurait d'être *mère.* On avait peur de *naître.* On ne savait comment mourir. Mais vivait-on vraiment ? En alerte toujours, et l'oreille dressée, comme le lièvre au sillon » (XII, 361).

L'assonance peut être si complaisamment choisie qu'on pense vraiment à une rime : « C'est l'enfant de Léda qui brise sa coquille, et dont l'incertain mouvement, l'œil oblique, peu humain encore, accuse la bizarre origine. Léda en tient au*ssi* ; son cygne s'huma*nise* ; elle, par le regard et l'étrange sou*rire,* elle est cygne et s'anima*lise* (VII, 386).

---

soleil avait reparu et la fortune de la France » (X, 132). — « *Les Basques de Bayonne, qui s'en allaient en barque aux mers les plus sauvages harponner la baleine* » (XI, 82). — « (Malherbe) *sobre et sage écrivain, où vous ne risquez pas de trouver une idée. Du rythme et rien dedans. C'est la muse au pain sec* » (XI, 56).

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES PRINCIPAUX FAITS CITÉS

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Comment Michelet voit et note la réalité

Section A. — L'Observateur

CHAPITRE PREMIER

Le besoin de précision. — La synonymie

CHAPITRE II

Sens de la drôlerie. — L'humour

CHAPITRE III

Sens du pittoresque. — L'expression

Section B. — Le Poète

CHAPITRE PREMIER

Le symbolisme naturaliste

CHAPITRE II

Les matérialisations

CHAPITRE III

Les personnifications

Section C. — Le Peintre

CHAPITRE PREMIER

Les individus

CHAPITRE II

Les scènes. — Les tableaux

DEUXIÈME PARTIE

Le moule syntaxique

CHAPITRE PREMIER

L'ordre des mots

CHAPITRE II

La phrase

CHAPITRE III

La concision

CHAPITRE IV

Les liaisons. — L'asyndète

TROISIÈME PARTIE

Le rythme

CHAPITRE PREMIER

Les procédés de rhéteur

CHAPITRE II

Le style oratoire

CHAPITRE III

Le rythme. — Les vers blancs

QUATRIÈME PARTIE

Les onze derniers volumes

CHAPITRE PREMIER

Caractères de la plaisanterie

CHAPITRE II

Valeur de l'expression

CHAPITRE III

Stérilité du symbolisme

CHAPITRE IV

Les éléments descriptifs

CHAPITRE V

La phrase. — Irrégularités et ambiguïté

CHAPITRE VI

Archaïsmes. — Hardiesses syntaxiques

CHAPITRE VII

La concision. — L'asyndète

CHAPITRE VIII

Recherche de l'effet oratoire

CHAPITRE IX

Obsession du rythme

NIORT. — IMP. TH. MARTIN

ERRATA

PAGES	AU LIEU DE	LISEZ
préface, IV, l. 27	est de 1861)	est de 1860)
9, l. 23	ces *bannis* ou *bandits* (M. A., II, 169)	ces *bannis* ou *bandits* (M. A., I, 169)
10, note 1	ces mots sont des radicaux, ètc...	ces mots sont de radicaux, etc., etc.
16, note	Marius Acilius Glabrio	Manius Acilius Glabrio
21, l. 16.	(IV, 434)	(VI, 434)
23, note 1, l. 18	les circulaires	ses circulaires
26, l. 12	qui est l'objet	qui en est l'objet
31, l. 29	(R. F., VII, 279)	(R. F., VI, 279)
31, l. 32	(R. F., II, 77-78)	(R. F., VII, 77-78)
31, l. 33	(R. F., VII, 250)	(R. F., V, 250)
46, note 1	chapitre II, section C (Annexe)	chapitre II, section A (Annexe)
63, l. 20	(page 63, note 3)	(page 63, note 2)
67, l. 19	(M. A., 399-400)	(M. A., II, 399-400)
73, l. 28	qu'un dieu commun de poète	qu'un lieu commun de poète
87, l. 3	fixé à l'état de fureur	fixe
103, note 2, l. 5	Paris (IV, 123-125)	..... Paris (VI, 123-125)
110, note 4	..... ce seuil	..... ce deuil
112, l. 9	l'un des d'eux	l'un des deux
141, l. 15-16	tout est mangé	tout mangé
146, l. 12	(R. F., II, 269)	(R. F., I, 269)
161, note 2, l. 4	(M. A., II, 612)	(M. A., II, 692)
165, l. 12	à son premier jour	à ton premier jour
175, l. 1	qui s'écoule	qui s'écroule
195, note 1, l. 3	(VII, 89-89)	(VII, 88-89)
197, note, l. 5	maître Artimus	maître Ortimus
224, l. 13	(IX, 138-139)	(XI, 138-139)
230, note 3, l. 4	tout à fait contraire	tout à fait conforme
237, note 1	*Histoire de la langue française*, n° 467	*Histoire de la langue française*, II, 467
242, l. 2	(3e partie, ch. II)	(2e partie, ch. I)
242, note 1	libre — « Charles, franc.....	libre — « Chasles, franc.....
253, l. 5	sous sa statue	sous la statue
270, l. 27	elle ne sait pas	elle ne se sait pas